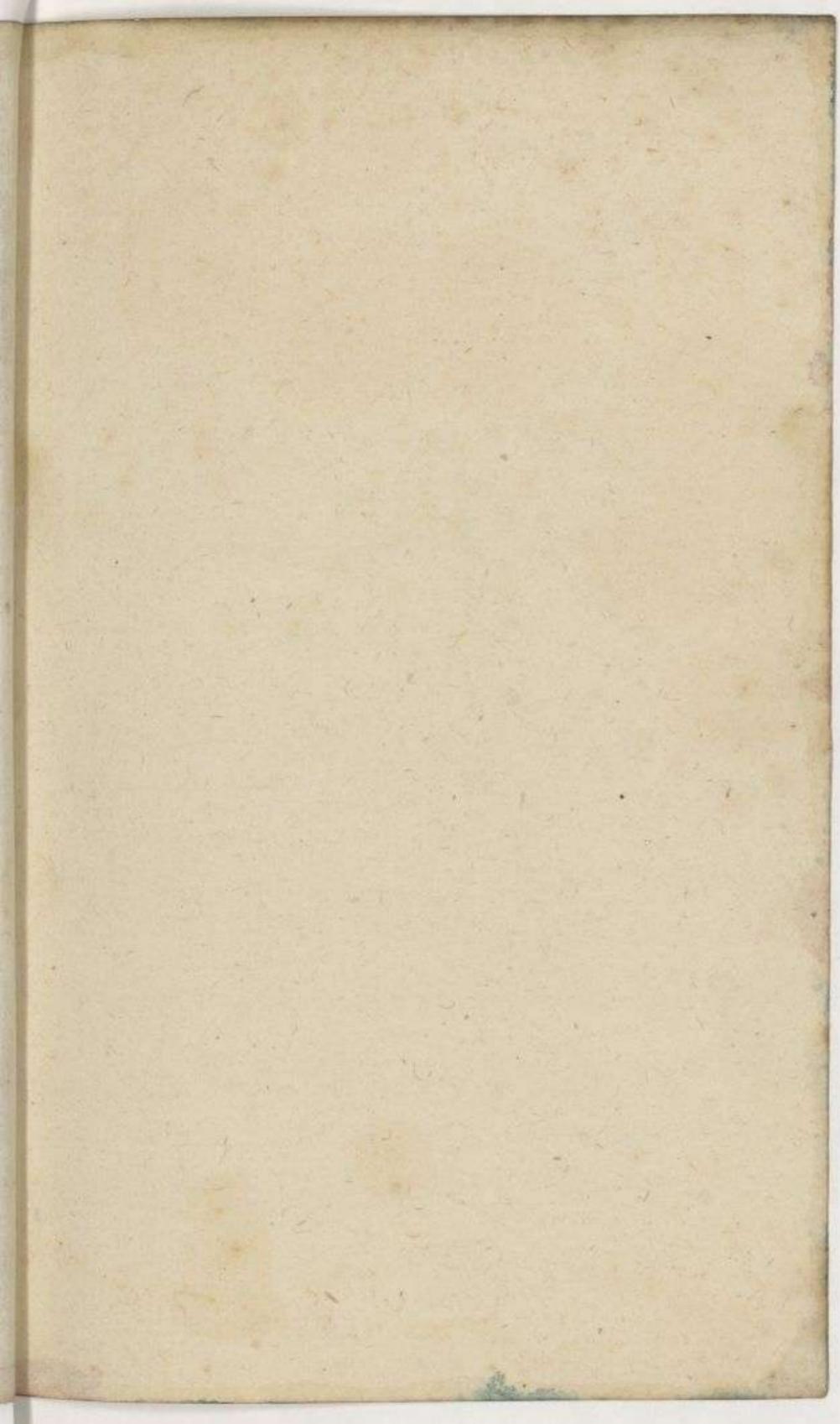


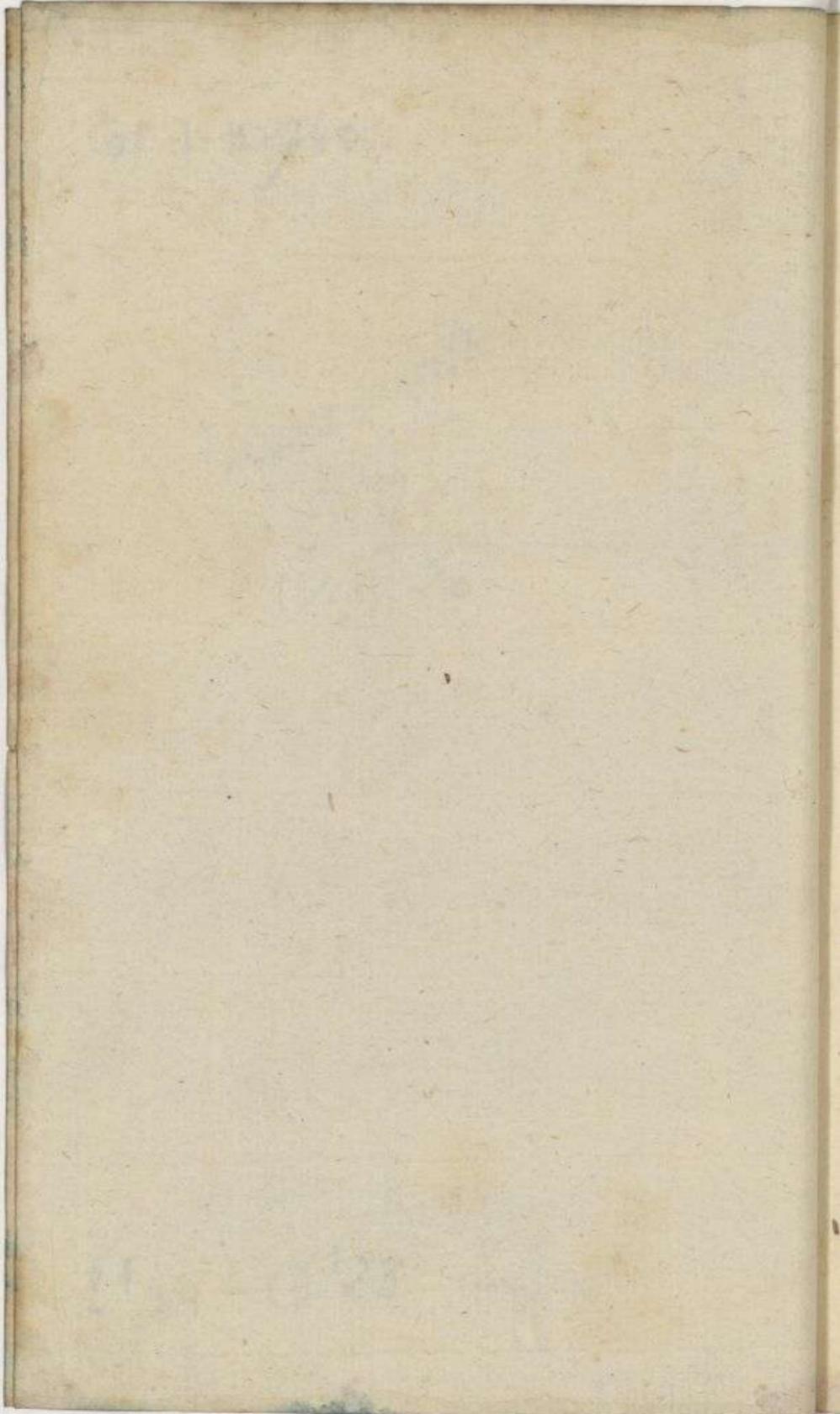


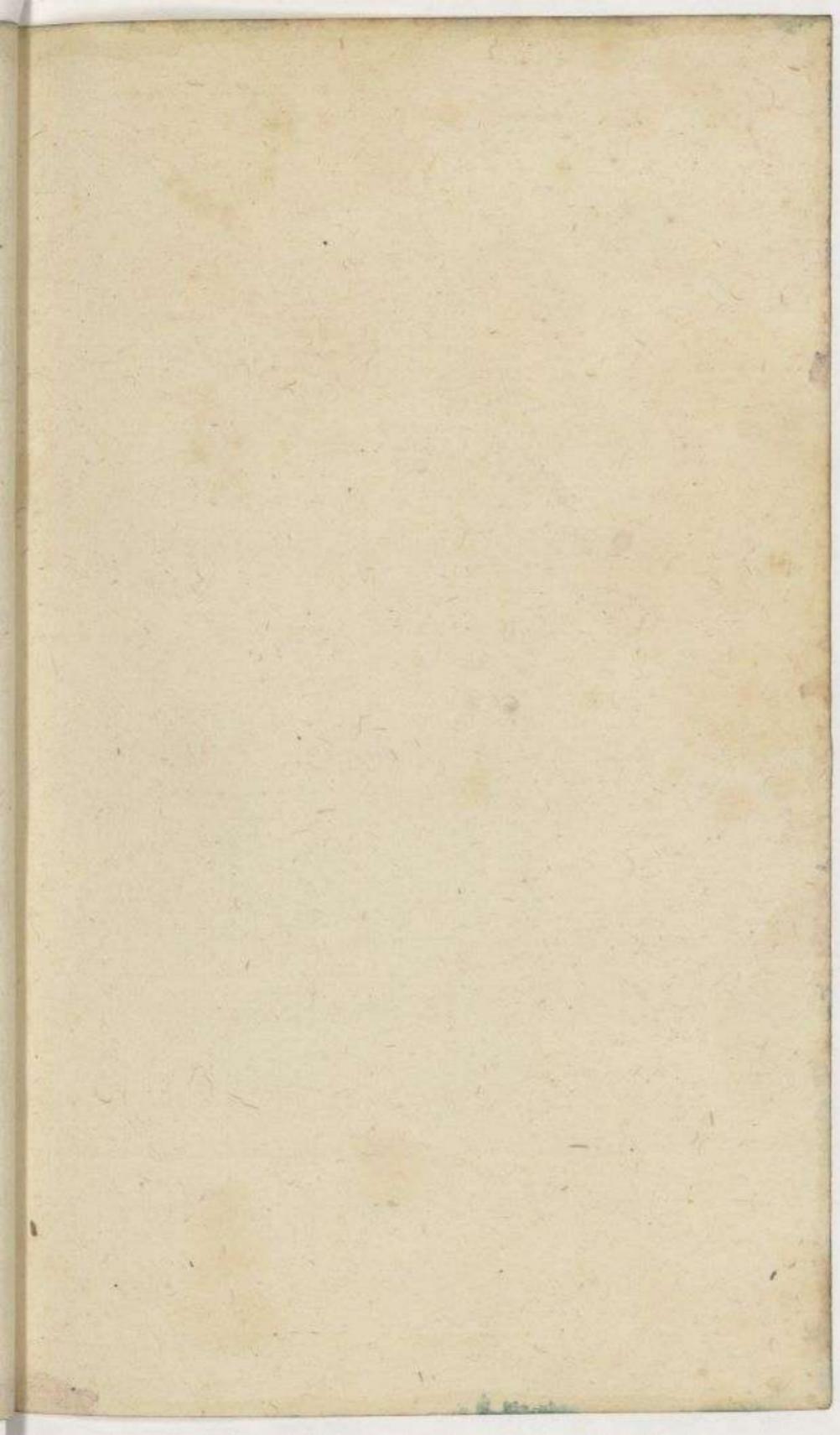
Cat. I. n° 760

IV. 9. 20

I¹ 24 - O¹ 23







O
A

LES
OEUVRES
DE JEAN
GODARD,
PARISIEN,
Divisees en deux Tomes.

A Henry IIII. tres-Chrestien & tres-vi-
etorieux Roy de France & de Nauarre.
Plus les Trophees du Roy composez & adjoutez depuis
l'impression des presentes œuures.

Second Tome.



A LYON,
PAR PIERRE LANDRY.

M.D.XCIIII.

Avec Privilege.





Qui prēde grand HENRY, celebre en faits diuers
Tant seulement pour Roy de Nauarre & de Frāce
Il fault, car sa bonté & sa grande vaillance
L'ont desia destiné Roy de tout l'vnivers.

SVR LES DIVERSES SOR-
TES DE POESIES DE MON-
sieur Godard.

S O N N E T.

Le grand Meonien fait tout reluire d'armes,
Dans ses vers animez d'une esclatante voix:
Chantat des vieux Troyes & des sages Gregeois
Les combats, les assauts, & les fieres alarmes.
Ovide le mignard va souffrant les larmes
De l'enfant Cyprien armé d'arc & carquois:
Et le masle Euripide entonne des grands Rois
Le meurtre & la turie, en l'horreur de ses carmes.
Les tours des Iouuenceaux Plaute nous ha chantés,
Le doux Anacreon dix mille gayetez.
Mais vn Godard tout seul nous châte cōme Ho-
Comme Plaute Euripide, Ovide, Anacreon: (mere,
Les armes, la comique, & tragique chanson
La douce gayeté, Cupidon & sa mere.

jean Heudon Parisien.

A MONSIEVR GODARD
SUR SA PRÉSENTE TRA-
GOEDIE, ET SUR SA FRANCIA-
de qu'il compose.

SONNET.

Godard, de qui les vers, & la Muse cherie
Des hommes & des Dieux surpassent d'A-
Les beaux carmes sacrés, & la docte châso (pollo
Qu'il chante quand Lupin se repaist d'Ambroſie
Si le camp, qui s'anime avec grande furie
Aux combats de la France, oyoit de ton doux so
Les fredons & les airs: ie croy non sans raison,
Qu'il delaiferoit Mars, pour suiure ta poëſie.
Godard, mon seul ſupport, tu dois bien t'efouir,
Puisque le bon destin, qui te veut faire ouïr,
T'a fait naître ici bas pour châter la vaillance
De ce grand Francion, lequel par ton pouuoir
Changera, genereux, le nom de Gaule en Frâce,
Et bastira Paris du monde le miroir.

Audebert Heudon Parisien,
frere de Iean Heudon.

ARGUMENT DE
LA FRANCIADE

TRAGOEDIE.



PAR I. H. P.

F RANCION ayant passé la riviere du Rheim,
& estant entré bien auant dans les Gaules, où
pour lors regnoit Sarmante, petit fils de Hercules,
enuoye par deuers luy ses Ambassadeurs pour trait-
ter alliance, & luy demander de ses terres: pour y
loger la troupe des Troyens, qui l'auoyent accom-
pagné de Chaonie, suivant les oracles des Dieux,
qui leur auoyent commandé de venir en Gaule,
bastir vne demeure pour eux & leur posterité. Ce
que Sarmante refuse: & pour empescher qu'on n'en-
uahist ses terres à force d'armes, fait leuer vne ar-
mee, laquelle il enuoye sous la conduite de son fils
Orolin, contre le prince Troyen, lequel le reçoit
en bataille, au milieu de laquelle le ieune prince
Gaulois, voyant ses gens sur le poinct de se desban-
der, cherche de rang en rang Francion pour s'atta-
quer à luy seul à seul. Ce que Francion connoissant,
s'en destourne tant qu'il peut, non pour crainte de
sa personne, mais de peur d'offenser au corps vn
ieune prince si valeureux, duquel il auoit desia ouy
parler. Toutesfois il est tant preissé par luy, qu'il est
constraint de se mettre en deffence, pour tascher à

le prendre vif. Mais le mal-heur voulut qu'il esch
paſt à Francion, en ſe defendant, vn coup mort
duquel Orolin tomba mort à terre, & ſon arme
fust aussi tôt miſé en deſroute. Francion desplaifa
outre mesure de la mort d'vn ſi valeureux ieune pri
ce, pour faire paroître au Roy Sarmante qu'il en
ſtoit dolent & fasché, renouoye tous les priſonniers
& par iceux la teste du prince defunet, affin que
pere & la mere l'honorassent de funebres lamétabio
leur faisant ſçauoir que ce qu'il retenoit le corps, n'
ſtoit que pour lui dresser vn tombeau digne de
vertu, dedans l'enceinte d'vne ville qu'il pretendoit
baſtit & nommer de ſon nom, & de fait il baſtit de
puis la ville d'Orleās ainsi nommee du prince Oro
lin. La Royne ayat entēdu la mort de ſon fils, outre
de douleur & deſespoir, ſe tue, & le Roy fait les de
niers regrets, ſe refoudant de ceder à la volonté de
Dieux, & à la courtoisie de ſon ennemi.

LES PERSONNAGES.

L'OMBRE,	DE GAVLAS	MELVNE SA FILLE
SARMANTE,	ROY,	CAROL CAPITA NE GAVLOI
FRANCION,	PRINCE TROYEN,	CHOEVR DES
BAVOS,	FILS DE	DR VYDES,
SYCAMBRE,	FRANCION,	CHOEVR DES
OROLIN,	FILS DU ROY,	SOLDATS GAV LOIS,
SOBRINE,	ROYNE,	CHOEVR DE SOLDATS TROYENS.

7

LA FRANCIADE
TRAGOEDIE.

ACTE PREMIER.

L'ombre de Gaulas.

Ge plaisir, le soulas, la ioye, & la liesse,
Le chant, le ris, l'esbat, qui resiouit sans cesse
Les esprits bien heureux des champs Eliseans:
Les gros fleunes de lait qui coulent par leans:
Les parterres fleuris, les courbes palissades,
D'où pendent les raisins & les grapes muscades:
Les arbres de tous fruitz diuersement chargés,
Les Myrtes, & les Pins à la ligne arrangés
Au verger plantureux de la plaine Elysee,
N'ont encores de moy toute peine chassée;
Lors que i'estoy au monde, où ie vien annoncer
Le mal qui me refait encores trespasser:
Fortune ne me fust iamais fiere & mauuaise:
Et or apres ma mort elle trouble mon aise.
I'anois tout à souhait: ie viuoy bien-heureux
Dans ce riche pays fertile & plantureux
En hommes, & en biens, si iamais en fust onque:
Au comble de mon heur il n'est chose quelconque
Qu'on eust peu souhaiter. tant mon sceptre accompli,
De biens & de vertus estoit riche & rempli
Car tout premierement, dès ma ieunesse tendre
Voulant par l'Uniuers ma gloire faire entendre:
Ce peuple ie conquis à coup de coutelas,
Appellant par mon nom les Gaules de Gaulas,
Mon nom celebre & craint: & dans cette contree
Je logeay quand & moy la Paix avec Astree,

Il ne me restoit plus que d'auoir un enfant,
Pour luy laisser apres mon sceptre triomphant.
N'ay-je pas eu aussi mon genereux Sarmante.
Mais helas! c'est son sort qui m'outrage & tourmente:
C'est son sort mal-heureux, lequel mevient priuer
De la paix deue aux morts, en faisant arriuer
Un vagabond fuitif, lequel vient prendre place
Dans ce pays Gaulois aux despens de ma race:
Ma race infortunate, & de qui le mal-heur
Doit combler mon palais d'homicide douleur.
Helas! pauvre Orolin seul espoir de ton pere,
Que n'as tu aussi bien la fortune prospere
Comme le cœur vaillant pour t'oster du danger,
Que tu dois receuoir de ce prince estranger:
Ce meschant Francion, qui d'autant qu'il approche
D'autant rend il ta mort plus voisine & plus proche!
Car ton pere, & mon fils, Sarmante ia grison
T'enuoysra contre luy, qui sans nulle raison
Demanderai la Gaule, ou la plus grand partie,
Pour y loger sa gent qui de Troye est partie.
Gros d'un cœur genereux, guerrier & martial
Tu conduiras ton camp contre ce destoyal,
Lequel souuentesfois connoistra ta prouesse,
Et combien en ton cœur loge de hardiesse:
Comme le cerf paoureux fuit devant le Lyon,
Tu feras faire ainsi ces bannis d'Ilion
Deuant le large acier de ton clair cimeterre,
Qui de leur tie de sang abreuuerà la terre:
Mais de quoy sert cela, si force du destin
Et du vouloir des Dieux tu dois mourir en fin

Au milieu de l'estour en hortant tes gendarmes
 A faire comme toy mille prouesses d'armes?
 Tel est l'arrest des Dieux encontre toy donné:
Que tu sois à la fin droict au cœur assené
 Par ton fier ennemi, qui de sa claire lame
 Tranchera le filet, qui ioint ton corps à l'ame.
 O Dieux! iniustes Dieux! m'auez vous fait regner
 En ce pays Gaulois, pour le faire gagner
 Sur ma race & mes filz, à des Troyens corsaires,
 Lesquels en vaëtre endroit ont esté si fauçaires?
 Ces banis strangers par le monde courans,
Qui n'ont ni feu, ni lieu, viendront donc à garens
 Dans cette riche terre, & faudra qu'on leur cede
 Le sceptre fleurissant, que ma race possede!
 O malheureux Sarmante! ô Sarmante trompé
 Par l'espoir que tu as, ton Orolin frappé
 Mortellement au cœur en une triste guerre,
 Naura point apres toy le sceptre de ta terre.
 Sarmante tu verras tes soldats desconfits,
 Et ton espoir perdu par la mort de ton fils:
 Espoir que tu auois, que ta race eternelle
 Tiendroit de main en main ta Gaule paternelle.
 Las! que i ay de pitié du mal que tu auras
 Par la mort de ton fils, lors que tu la scauras.
 Las! que i ay de pitié de Sobrine sa mere,
 Qui en aura au cœur une douleur amere.
 La pauure miserable, ayant ouy conter
 Le trespass de son fils, elle fera planter
 Le coustéau dans le sein d'une grande furie,
 Remplissant ton palais de meurtre & de turie.

*Ah! il eust mieux valu, pauvre Roy malheureux,
Que ie n'eusse domté par mon bras valenreux
Ces peuples que tu tiens, pour auoir la couronne,
Qui si funestement la teste t'enuironne.*

*Ah! il eust mieux valu, que iamais sous mes loix
le n'eusse point rangé le peuple des Gaulois,
Qui vivoit libre & franc, parauant que ie vinsse
Par mes armes domter leur captiue prouince,
Tu serois à ton aise, à ton aise & sans peur,
Que la fausse fortune au visage trompeur
Net ourdist tant de maux, de meurtre, & de diffame.
Tu ne verrois mourir ny ton fils ny ta femme.
Chetif, tu ne verrois ta terre fourrager
Par les soldats cruels de ce prince estranger.
Chetif, tu ne verrois sur la fin de ton aâge
La perte de ton sceptre, & des tiens le carnage.*

*Tant plus l'homme mortel a de bien & grandeur,
Tant plus il est puissant, & tant plus il a d'heur,
D'autant il est plus prest à sentir la fortune
Inconstante, legere, infidele, importune.
Le malheur vient alors qu'il est moins attendu,
On n'a iamais grand bien qu'il ne soit cher vendu.
I'auois assietti sous ma dextre royale
Cette terre puissante, abondante, & loyale:
Et pris son sceptre en main: mais il coustera cher
A ceux de ma maison, qu'il feront tresbucher,
Dans le moite cercueil à la voute relante,
Auancant leur trespass par une mort sanglante.
Helas! que ie regrette, ah! helas! que ie plain
La mort que doit bien tost receuoir Orolin,*

Orolin qu'à bon droit ie lamente & desplore,
 Voyant finir son iour à son poinct de l'aurore.
 Mais ie me reconforte & me console au moins,
 Que ses beaux faits seront de sa vertu tesmoins,
 Et que lon parlera à iamais d'aage en aage
 De sa grande vaillance, & de son grand couraige.

„ Ioint qu'il faut obeir au destin toutpuissant.
 „ C'est quelque confort aux douleurs que lon sent,
 „ De se resoudre en fin qu'il faut qu'on les endure.
 „ Vne chose qu'il faut ne doit point sembler dure.

Sarmante prend donc cœur: il te faut supporter
 La mort de ton enfant, sans te desconforter.

Tu verras sur la fin de tes vieilles années
 Tourner à ton souhait l'ordre des destinees.

Car en fin les Troyens auparauant hays,
 Aueques les Gaulois feront en ton pays
 Vn peuple si puissant que par dessus la nue
 Chascun extollera leur prouesse connue.

Leur gloire iusqu'aux cieux se fera renommer:
 Leur sceptre ne sera borné que de la mer.

Ie voy desia Francus espouser ta Melune,
Qui reluit ici bas comme au ciel fait la lune,
 Ie voy desia comment de ce beau couple heureux,
 Basti de deux années, & de deux amoureux,
 Sortira quelque iour comme une pepiniere
 De Princes & de Rois, dont la dextre guerriere
 Gouvernera le monde, & ce grand vnuers
 Les verra commander à ses peuples diuers
 A u moins quand vn Henry miracle de Nature,
 Et le seul ornement de ma race future

En proüesse & bonté passera ses ayeux,
 Deuant qui prenne place & logis dans les cieux.
 Et toy, ieune Orolin, dont la grande vaillance
 Ne sçauroit rembarer l'inique violence
 Du sort & de la mort, acquier à ton trespass
 Vn renom bien heureux qui ne perira pas.
 Je voy desia Francus, Francus ton aduersaire
 Fauorisé des Dieux deuenir ton beau frere
 Aprés t' auoir occis, & ta sœur esponser.
 Je voy desia comment pour mieux fauorisir
 La gloire de tes faits, qui doit estre immortelle,
 Il bastira bien tost vne ville nouuelle,
 Qui sera de ton nom appellée Orleans:
 Pource que ton sepulcre il bastiraleans.
 Mais quand ie pense à moy, trop ici ie seiourne,
 Adieu cher Orolin, il faut que ie retourne
 Aux champs Eliseans, à fin d'y retenir
 Vne place pour toy, qui tost y dois venir.

S A R M A N T E.

Es Rois sont ici bas comme vne viue image
 Des Dieux qui sot la haut: on leur fait mesme hō
 Qu'on fait à Iupiter, & les mesmes honneurs. (mag
 Iupiter a le ciel du monde ilz sont seigneurs.
 Ou bien si ce grād Dieu tient l'air, la terre, & l'onde
 Ce sont ses lieutenans qui gouernent le monde.
 Luy seul comande aux Rois : & les Rois ont es main
 Le sceptre qui regit la tourbe des humains.
 Os plustost sont ses filz, lesquels ont en partage
 Comme aïsnés ou puisnés du monde l'heritage,

Qu'il

Qu'ils ont à sief de luy, auſt leur mageſté
 Reſſent ie ne ſçay quoy d'humaine deité,
 Qui les fait craindre à tous, & qui fait qu'on reueſe
 Leur viſage & leur front entre doux & ſeuere.
 Tout un peuple les ſert, les honnore, & les craint:
 Leur ſaint commandement par aucun n'est enſraint.
 Ilz ont tout à ſouhait durant toute leur vie.
 Ilz ne ſçauroyent porter à Iupiter enuie,
 Eſtans ſes compagnons, qui de rien n'ont defaut
 En ce bas monde ici, non plus que luy là haut.
 Si ne priſé-je tant toutesfois la couronne
 Du royaume Gaulois, qui ma teſte enuironne,
 Ny ce ſceptre royal par mon pere acqueſté
 Deſſus ce peuple-ci, lequel il a dompté:
 Que ie fay d'ētre iſſu de la race d'Alcide,
 Le fils du Dieu tonnant, qui ſur les Dieux preſide.
 Non i'en iure Pluton par ſerment ſolemnel,
 Je n'estime pas tant mon ſceptre paternel,
 Que i'estime cet heur ce bien, & cette grace
 Qui Hercule ſoit la ſouche & l'estoc de ma race.
 Car quand ce grand Thebain eut domté les efforts
 Du puissant Gerion, lequel auoit trois corps,
 Laiffant derrière luy la terre d'Iberie,
 Où reuerdit touſtours ſa loiuange fleurie,
 Il ſ'en vint eſcheler les monts Pyreneens,
 Qui n'auoyent pas encore un tel nom en tel temps.
 Descendu de ces monts il uit une campagne,
 Où habitoit Bacchus & Ceres ſa compagne
 Avec leurs bleſ & vins: mais ſur tout il y uit
 Vne extreſme beauté, qui le cœur luy rauit.

Pyrene estoit son nom, Pyrene la plus belle,
 Qui fut iamais au monde, & qui tetta mammelle.
 D'elle il eust vn beau fils, qui Gasque s'appella,
 Fust ce par sort ou non: depuis ce Gasque là
 Surnomma de son nom sa natale prouince
 La Gascogne, qui l'eut par apres pour son prince.
 Gasque laissa trois fils, dont mon pere estoit l'un:
 Il quitta toutesfois l'heritage commun
 A ses freres germains & bruslant de vaillance,
 Il s'en vint conquerir par le fer de sa lance
 Ce peuple des Gaulois, qui se nomme de lui.
 C'est d'où vient que ma main tient ce sceptre aujourd'hu
 Mais bien que ie soy Roy d'un si puissant royaume,
 Où le peuple est adroit à porter le heaume,
 La rondache en la main, le coutelas au flanc,
 A qui la guerre plait & fait bouillir le sang,
 Qui n'a pareil au monde en valeur & prouesse,
 Qui n'a pareil au monde en vaillance & adresse.
 Et bien qu'Hercule soit tige de ma maison
 Fertile en grands guerriers: contre toute raison
 Vn banni toutesfois ose tant entreprendre,
 Tant il est orgueilleux, que de venir descendre
 Auecques ses Troyens chetifue nation,
 Dans mon pays Gaulois sans ma permission.
 Depuis que ce Troyen, qui s'orgueillit pour estre
 L'un des enfans d'Hector dont Achille fut maistre
 Achille que tua Paris de peu de cœur:
 Ramassa quelques gens sans nom & sans honneur:
 Il a tousiours raudé vagabond par le monde
 Comme brigand sur terre & pyrate sur l'onde,

rainant avecque luy ce corsaire Francus,
ne sçay quel ramas des Phrygiens vaincus.
Tantost dessus la terre ils busquent la fortune:
En bien tantost dessus les ondes de Neptune,
Mais Neptune, & la terre, & tous les autres Dieux
Ne leur veulent donner pour retraitte aucun lieu:
Pour auoir merité cette traistresse engeance
De sentir à iamais la celeste vengeance.
Le pere de Priam, le faux Laomedon,
Auoit il pas promis recompense & guerdon
A Neptune & Phœbus, qui d'une main habile
Bastirent les hauts murs & les tours de sa ville?
Ces Dieux furent maçons moyennant certain prix.
Mais quand il eust faict d'eux il les eut à mespris:
Et se moquant ainsi il paya de rîses,
Faussant sa traistre foy, leur peines abusees.

Vn meschant bien souuent se repent d'estre fin.
Ces deux Dieux courroucés l'en punirent en fin:
Si bien que ses beaux murs luy furent courte joye
Phœbus à traits ardens descocha dessus Troye
La peste au prompt venin, qui long temps sans cesser
Fit à tas & monteaux le peuple trespasser.
On se mourroit par tout: & la brûlante peste
Rendoit Troye par tout miserable & funeste.
Neptune d'autre part, à fin de se vanger
Preparoit aux Troyens un autre grand danger:
Car ce Dieu de la mer, qui dans sa dextre forte
Vn sceptre à trois rameaux mageſteusement porte,
Quand il est sur le dos de ses Dauphins camus:
Fit saillir un grand monſtre hors de ses flots chenus.

Il luy

Il luy failloit bailler à ce monstre indomtable,
Pour appaiser des Dieux le courroux redoutable,
Vne vierge chasque an: non celle qu'on voudroit,
Mais celle qui le fort esliroit & prendroit.

La Fortune souuent, qui sans faueur esgale
La cabane champestre à la maison royale
Tomba sur Hesione, elle qui fille estoit
Du Roy Laomedon, qui fort la regrettoit.
Mais c'estoit pour neant qu'il se rompoit la teste:
Il luy fallut mener Hesione à la besté.

Elle estoit desia nue attachée au rocher:
Et desia sur son front la mort venoit nichier:
Quand en ce piteux point elle fut rencontree
D'Hercule mon ayeul trauersant la contree.
La pitié qu'il en a luy trauersé le cœur:
Il iure qu'il seroit de ce monstre vainqueur,
Delivrant de tout mal la pucelle Hesione.
Mais à condition qu'en apres on luy donne,
Pour marque de ses faits & de ses beaux traunaux,
Seulement les iuments & cœlestes cheuaux
Qu'auoit Laomedon: Laomedon luy iure
Qu'il les auroit aussi: il fut pourtant pariure.
Mais Hercule depuis pris sa ville d'assaut,
Et punit un meschant ainsi comme il le faut.

„ Souuent de pere en filz vn vice ont voit descendre:
Laomedon engendra le pere de Cassandre
Prestresse de Pallas, qui desirant sçauoir
Les choses à venir forfit à son deuoir.
Car voyant que Phœbus le Dieu de Prophetie
Auoit de son amour la poitrine faisie,

Elle luy demanda la prophetic en don,
 Luy promettant apres son corps a l'abandon.
 Mais sa legere foy fut bien tost violee,
 Lors que Phæbus luy eust sa science bailee.
 Voila le beau mestier, voila les beaux moyens,
 Et la belle facon que tiennent ces Troyens
 Mesmes enuers les Dieux, qui pour leur tromperie
 Ont descoche sur eux les traits de leur furie,
 Rasant leur grande Troye, & sans nulle pitié
 Faisant punir aux Grecs leur fauce mauuaitié.
 Ceux qui restent encore errent à l'avanture
 Tantost ça, tantost là: tantost ilz sont pasture
 Des poissons de la mer: tantost ilz prennent fin
 Mourant de malle mort & de rage de faim.
 Ilz sont chassez de tous, comme traistres infames.
 Ilz n'ont ne feu, ne lieu, ne loy, ne filz, ne femmes.
 Ne pouant nulle part s'arrester & tenir:
 Ilz osent toutesfois dans ma Gaule venir.
 Ce reste de la mer, de la guerre, & famine
 Dans ma Gaule pourtant desia marche & chemine
 Et si, qui bien plus est, ilz s'osent bien vanter
 Qu'ilz viennent dans ma Gaule un royaume planter,
 Et fonder de nouveau une ville Troyenne,
 Qui doit beaucoup passer leur grand' Troye ancienne.
 „ Ilz parlent à leur aise: ont dit facilement.
 „ On n'execute pas pourtant si promptement.
 Desia leur esperance a ma terre engloutie:
 Ilz la pensent desia tenir assiettie,
 Et leur semble desia que l'empire Gaulois
 Par leurs armes vaincu se soumet à leurs loix.

Tout n'ira pas ainsi: ilz connoistront peut estre
 Que la race d'Hercule, aussi bien que l'ancestre
 Doit punir leur follie & leur temerite,
 Trouuans pour vn royaume vn sepulchre appreste.

CHOEVR D E S D R V Y D E S

Le Dieu de qui nous sommes race,
 Luy qui de noir vestit les cieux.
 Nous fait bien souuent cette grace
 De faire apparoistre à nos yeux,
 Par prodigieuse aduanture,
 Le cas d'une chose future:
 Comme il nous fit dernierement
 Avec un grand estonnement.

Toute cette troupe sacree,
 S'estant vestue à blands roquets,
 Cherchoit parmi cette contree
 Dans les bois, & dans les bosquets,
 Ou bien le chesne, ou bien le rouure,
 Lequel par grand miracle couvre
 Le haut de son tronc, & son chef
 Du Guy, qui chasse tout meschef.

Nous conduisions aux sacrifices
 Deux toureaux d'esgale grandeure:
 Pour nous rendre les Dieux propices,
 Et faire qu'ilz remplissent d'heur,
 Le Guy, qu'aux chefnes on rencontre
 Par miraculeuse rencontre,
 Pour le confort & le soulas
 De tous les hommes d'ici bas.

Ces toureaux auoyent le pelage
 Plus blanc que n'est fleur de froument:
 Tous deux ilz estoient de mesme aage,
 Et tous deux estoient l'ornement;
 De tous les bœufs qui vont en groupe:
 Nostre Pontife auoit es mains
 La serpe d'or, de quoy on coupe
 Le Guy, salutaire aux humains.

Yn autre portoit vn grand voile,
 Selon la custume & facon,
 Fait d'une delicate toile
 Plus blanche que n'est un glacon,
 Ou que l'iwoire, ou que le marbre:
 C'estoit pour estendre sous l'arbre,
 Et pour luy faire recevoir
 Le Guy saint, qu'on y feroit choir.

Nous entendons une corneille
 Parler tout articulement:
 Chascun de nous preste l'oreille
 Non sans grand esbahissement,
 Oyez d'une oreille ententiee,
 Dit-elle, ce que ie vous dis.
 A vous en ce lieu-ci i'arrive
 De par le Dieu des noires Nuits:
 Pour vous aduertir que Cybelle
 En cette terre vient loger,
 Auecque la bande nouuelle
 Que conduit un prince estranger:
 Et que dedans peu de iournees,
 Suiuant l'ordre des Destinees,

*Ce prince, qui arriuera,
Le nom des Gaules changera
Quand elle eust dit cette parole,
Plustost que le trait d'un archer
Loing de nos yeux elle s'enuole,
Nous laissant ces mots remascher:
Pluton, Mars, & toy bonne Lune:
Gardez vos terres d'infortune:
Amenez y tousiours le bien,
Et de malheur gardez les bien.*

ACTE SECOND.

Francion. Bauos. Sycambre.

FRANCION.

*O Deesses des cieux, vous obstinerés-vous
A nous nuire à iamais d'implacable courroux?
Et vous n'estes vous point, fatales destinees,
Saoules de nos malheurs depuis quarante années,
Vn peu plus vnu peu moins : depuis que l'estrange
Armé de fer & feu vint nos murs assieger,
Se campant tout au tour de nostre grande Troye,
Qu'il mit depuis à sac, à butin & en proye.
Mais toy, grand Iupiter, de quoy m'a-t-il servie
Que tu m'ayes sauué, & qu'encore ie vi?
Sinon pour estre he las! le iouet de fortune
Dessus terre & sur mer que tousiour i'importune,
Errant deçà, delà, d'un chemin incertain,
Où me guide à yeux clos vnu aveugle destin.
Depuis l'heure & le iour, que laissant Chaonie,
Et ma mere, & mon oncle à peu de compagnie.*

T R A G O E D I E.

15

Je m'emburquay sur mer les oracles suivant.
 M'abandonnant aux eaux, comme ma voile au vent:
 Je croy qu'il n'y a point au monde de contree,
 Qui n'ait veu ma nauire à ses rades ancree.
 J'ay veu où se commence & se finit le iour.
 Nostre flote a vogué toute la mer Maiour,
 Et Mediterranee, ayant dessus la teste
 Cent & cent mille fois l'orage & la tempeste.
 Combien, combien de fois dessus le Pont Euxin,
 Ai-je craint que la mer n'engouffrat dans son sin
 Nos vaissœux eschoués, auant qu'en Pannonicie
 Je peussé prendre port avec ma compagnie?
 Laquelle pensoit bien, comme ie le pensois,
 Fonder en ces lieux-là le royaume François.
 Mais qui ne l'eust cuide? Helenin grand augure,
 Mon oncle qui connoit toute chose future.
 M'auoit dit qu'il falloit qu'aux champs Peoniens
 I'allasse descharger la troupe des Troyens,
 Laisſant faire le reste aux bonnes destinee.
 Suiuant cela mes gens, troupes infortunees,
 Pensant qu'il ne fallust iamais de là sortir.
 Par mon commandement commencent à bastir
 Vne grande cité dedans vne campagne,
 Que de ses froides eaux le grand Danube baigne,
 Fleue qui dans la mer se desgorge à sept huys.
 Là i'apprend peu à peu d'oublier mon pays,
 Dinisant aux Troyens les champs de Peonie:
 Et pour femme ie prends vne vierge, fournie
 D'ausi grande vertu, que de grande beauté.
 D'elle i'eus vn beau fil Z'i appelay ma cité

Du nom de mon enfant la ville de Sycambre,
 Où je pensois bastir le palais & la chambre
 De mon filz & des miens à tout à tout iamais.
 Nous fusmes là douze ans en repos & en paix.
 Mais aussi fut-ce tout. Car une estrange peste
 Mon peuple empoisonna par son venim funeste
 Au bout du dousiesme an: tant qu'en fin i'eus aduis,
 Qu'il me falloit quitter cette terre & pays,
 Et trousser mon bagage avec ma compagnie:
 Pour n'augoir pas gardé chasque ceremonie
 Qu'il faut en bastissant nouuelle ville & murs.
 Que ie senty alors les Dieux aigres & durs!
 Que la fortune alors me fut feuere & rude!
 Que ie perdi, perdant ma chere esposse Bude!
 Qu'à l'heure i'eus de maux! qu'à l'heure ieus d'ennuis!
 Que ie passay de iours! que ie passay de nuits
 Ayant la larme à l'œil, & au profond de l'ame,
 Vne amere tristesse à cause de ma femme!
 La pitié que c'estoit de nous voir desloger,
 Ainsi comme fuyans & pressiez du danger!
 La pitié que c'estoit d'ouir les voix ameres
 Des peres, & des filz, des filles, & des meres!
 O la grande pitié ô le grand creue-cœur!
 Ce triste souuenir me fait fendre le cœur!
 De dire qu'il falloit qu'un peuple miserable,
 Lors qu'il pensoit auoir le ciel plus favorable,
 Et voir tous ses malheurs conduits au dernier point,
 Eust basti des maisons, & qu'il n'en ionnit point!
 Abandonnast sa ville, & comme de plus belle,
 Alla chercher ailleurs vne terre nouuelle,

Eschangeant le Danube aus larges eaux du Rhein!
 Nous pliasmes le col sous le iong du destin:
 Ce nous estoit bien force: & malgré les alarmes
 Des Tudesques guerriers, à viue force d'armes
 Nous nous ouurons chemin par les champs Allemans:
 Par peine, par trauaux, & par mille tourments
 Nous venons, où Mogan se desgorge & descharge
 Dedans les eaux du Rhein fleuve puissant & large,
 Que suiuant les destins il nous falloit chercher.
 Quand nous fusmes au près sans plus outre marcher,
 Recrus du long chemin & du faix de la guerre,
 Je commance à bastir dans cette estrange terre
 Vne ville nouuelle & tout ce pays-là,
 Qui abreue le Mogan de mon nom s'appela,
 Tesmoignant à iamais le trauail & la peine,
 Qui ont souffert les Troyens dans la terre Germaine.
 Mais au plus fort de l'œuvre il fallut desister.
 Car Cybelle en dormant me vint admonnester,
 Qu'il falloit passer outre, & d'alegresse viue
 Conduire sur le Rhein mes gens à l'autre rive,
 Pour trouuer les Gaulois peuples à moy promis.
 Autant m'en dit après l'oracle de Themis.
 Et bien i ay delaissé ma ville commencee:
 A l'autre bord du Rhein ma troupe i ay passée:
 Je suis venu en Gaule: & toutesfois, helas!
 En Gaule ie n'ay point ne repos ne soulas
 Non plus qu'au-parauant: il ne m'est pas possible
 D'avoir un coing de terre, où se puisse paisible,
 Vser avec les miens le reste de mes ans.
 Contrenous les Gaulois se iettent tous aux champs.

On s'arme contre nous: le fitz du Roy des Gaules,
 Pour nous venir combattre armé ses deux espaules
 D'un corsélet d'acier. & de toutes les pars
 Formille contre nous un grand ost de soudards.
 M'appelés vous ici, fatales destinees,
 Pour passer en repos mes dernieres années
 D'une telle façon: est-ce ainsi qu'il falloit
 Qu'ici finit le mal, lequel nous trauailloit?
 O puissante Iunon, ô grand reine & princesse
 Des hauts cieux & de l'air, ton courroux prenne cesse,
 Appaise la colere, appaise le courroux,
 Appaise la rancœur, que tu as contre nous
 Depuis l'heure, & le iour, & le mois, & l'annee
 Que mon oncle Paris a la pomme donnee
 A la belle Venus: n'auons nous pas assés
 Tout depuis ce temps-là souffert des maux passéz?
 N'auons nous pas assés de fortunes souffrées?
 N'auons nous pas assés & trop receu de pertes
 Pour assoumir ton ire, & fournir amplement
 De nous tristes malheurs ton mescontentement?
 Hela! ce ne fut pas ô grand' Saturnienne,
 Hela! ce ne fut pas cette troupe Troyenne,
 Qui t'offensa iadis, lorsque tes membres nuds
 Furent iugés moins beaus que ceux là de Venus.
 Ce fut le beau Paris, qui t'a seul offencee:
 Aussi depuis tu as sa maison renuersee,
 Son pere & tous les siens: si encores tu veux
 Son outrage vanger, ie suis de ses neveux:
 Vange le dessur moy: que sa faute ie sente.
 Et laisse en bonne paix cette troupe innocente,

Qui ne t'a point forfait. Et toy Cybelle aussi,
 Qui de tes Phrygiens as tousiours en souci:
 Puisqu'il faut recenoir la bataille assignee,
 Et se metre au hasard d'une seule iournee.

O grand'mere des Dieux, où que tu sois entendis
 La priere des tiens, ores qu'il en est temps.

Anime les Deesse, enhardi leur courage:
 Fay les affreux & forts: pique les de ta rage
 Comme les Corybans: à fin que, furieux,
 Par ton aide à la fin ilz soyent victorieux.

Ton saint commandement nous fit voir cette terre;

Que ta faveur nous rende heureuse cette guerre,
 BA. Prince fatal & deu aux Gauloises citez:

Prince, qui tant de fois tant de maux as domitez:
 Qui as tousiours fait teste, armé d'un bon courage,
 A la tourmente, aux vens, aux flots, & à l'orage
 Quand tu estois sur mer: & puis desembarqué
 Qui as partant de fois l'ennemi attaquée:
 Qui as eu si souuent de l'ennemi victoire.

Dond les armes estoient sa vergogne & ta gloire.

Prince, voici le temps, voici le temps qu'il faut

Auoir la main vaillante & le courage haut,

Si iamais tu l'as eu. I apperçois la iournee,

Qui te doit amener ta bonne destinee

Approcher le grand pas, pour finir ton ennuy.

Repose t'en sur moy: car ce n'est pas d'enhuy

Que i ay ceci preuen. Par ma haute magie

Lorsque i estoy encore au pays de Phrygie,

Où Roy ie commandoy ainsi que mon cousin

Priam ton bon ayeul, je connu le dessein

Des grands Dieux qui vouloient vn iour faire descendre
Les Gregeois à nos ports pour mettre Troye en cendre.

Quand & quand ie preuy par les astres des cieux,

Qu'un nepueu de Priam fauorisé des Dieux

Iroit en fin en Gaule, en delaissant Epire,

Bastir une autre Troye & fonder un empire.

C'est d'où premierement ce pays i'ay connu,

Si n'eust esté cela, ie ne fuisse venu

Avec tant d'allegresse y bastir à grand'erre

Ma vile de Beauvais, quittant ma propre terre.

Prend donc courage & cœur, prince, puis que c'est or,

Que tu te dois montrer le filz du grand Hector:

Et n'aye aucunement l'ame de peur attainte.

FR. Aussi n'ay-je pas peur: mais i'ay bien quelque crainte.

BA. Que pens tu craindre en Gaule, où tu es appelé?

FR. Ce grand camp de Gaulois contre nous assemblé.

BA. Le destin qui te suit te rend inuulnérable.

FR. Ouy Bauos: mais non pas ma troupe miserable.

BA. Tous tes braues Troyens ce sont autant de Mars.

FR. C'est pourquoi je plain tant de si braues soudards.

BA. Comme si leur deffaite estoit ia toute scure.

FR. Ilz auront bien du mal au moins, ie m'en asseure.

BA. Mais qui est le desin qui te l'a denonce?

FR. On iuge l'auenir selon le temps passé.

BA. Le passé t'a pourueu d'une vaillance experte.

FR. Ouy mais au dam des miens, & à leur grande perte.

BA. Qu'en ont ilz tant souffert & quelz maux endurés?

BA. Le fer, la mer, la peste, en à tant deuorés.

BA.,, On ne peu pas tousiours à son souhait tout faire.

FR. Et c'est pourquoi ie crain d'auoir bien de l'affaire.

BA. Tes peines & trauaux approchent de leur fin.

FR. „ Aυſſe eſt-ce à la queuē où gis̄ tout le venin.

BA. „ Iupin gouerne tout avec la destinee.

FR. Iunon en ſon courroux eſt encore obſtinee.

BA. Si ne peut elle rien au destin limite.

FR. I'ay trop connu combien peut ſa grand'e deite.

BA. Non, non, race d'Hector à cela plus ne pense:

Voici le iour fatal, le iour qai recompense

Tous les trauaux paſſez, de toy & tous les tiens,

Et qui remettra ſus la gloire des Troyens.

Auant qu'un iour entier franchiſſe ſa carriere,

Tu verras la pluspart de tes ſoucis arrière:

Tu te verras vainqueur, tes ennemis vaincus,

Et ton peuple crier, viue, viue Francus,

Monioye, io monioye: Echo demideeffe

Fera bruire par tout ce beau chant de lieſſe.

Tandis aduise à toy: ramasse dans le cœur

De tes braues ſoldats, ce qu'ilz ont de vigneur:

Mets leurs le cœur au ventre, & comme tu ſçais faire,

Aduise de bonne heure à toute ton affaire.

FR. Roy deux fois couronné, truchement des hauts Dieux,

Venerable vieillard, qui connois tous les cieux,

Leurs cours, leur mouuement: qui par l'aspect des astres,

Peus predire aux mortels leur bien, & leur defaſtre:

Qui connois ce qui eſt ſous la terre & les eaux:

Qui entendſ le iargon & la voix des oifeaux:

Sage Bauos, aduienne ainsi comme ſouhaite,

Et comme me predit ta parole prophete.

Mais i'apperçoy Sycambre: il accourt le grand pas

Droit vers nous en ce lieu: ne nous en bougeons pas.

BA. Prince, rend grace aux Dieux: pource que ie presage
 Je ne sçay quoy de bon, lisant en son visage.
 FR. Sycambre, qui a il? ST. Je vous cherche monsieur.
 FR. Que ce soit en bonne heure, & à nostre bon heur.
 Mais pourquoy mon enfant, cherches vous ma presence?
 SY. Affin de vous prier qu' avec vostre licence
 Je soy à la iournee, & aux proches combats:
 Où vous deués ruer vos ennemis à bas:
 Que i'y soy comme vn autre armé de pied en teste.
 FR. Ah! ce n'est pas pour vous encore chose presté.
 SY. Avec vostre congé si l'espere ie bien.
 FR. L'enfant ne connoit pas ny son mal, ny son bien.
 SY. Si voi-ie bien que là ne gist pas mon dommage.
 FR. Je voy bien en cela, mon filz vostre courage.
 SY. Si i'ay là du courage, encore ai-je raison.
 FR. Tant de raison n'est pas en si ieune saison.
 SY. En si ieune saison ie dois marcher en guerre.
 FR. Trop foible est vostre pied pour courir si grand erre.
 SY. Que ie soy foible ou fort: si m'est il commandé.
 FR. Mon seul commandement doit estre bien gardé.
 SY. Avec celuy des Dieux, & d'Hector, mon grand pere.
 FR. Et bien ie le veux bien: ie ne vay au contraire.
 SY. Accordés moy cela, puis qu'ilz me l'ont enjoint.
 FR. Hector! comment Hector? veu vous ne l'aués point.
 SY. Et quand ce ne seroit que par sa renommee.
 FR. Aussi est-ce le tout, ma race bien aimee,
 SY. Monsieur, sauf vostre honneur, il m'a arraisonné.
 FR. Helas! il estoit mort, que vous n'estiez pas né.
 ST. I'ay pourtant ouy sa voix. & si ay veu sa face.
 FR. En quel temps, dites moy? quel lieu, & quelle place?

SY. Cette nuit en dormant, comme ie sommellois.

FR. Est-ce là tout, mon filz, ce que tu me voulois?

BA. Vnique enfant d'Hector prestons vu peu l'aureille,
En escontant ton filz à si douce merueille
Or suis, petit ami, contés de point en point
Cette vision là, & ne vous troublez point.

SY. A l'heure, ou enuiron qu'en la plaine estoilee.

Le tard bouuier conduit sa charrete attelee

De ses trois limonniers, & qu'il finit son tour

Lors que la nuit commence à faire place au iour:

Quand l'artisan soigneux se leue de sa couche,

Pour se mettre en besogne: & lors que le ciel louche

N'est tout clair ny tout noir: & droit dessus le point

Qu'on ne scait s'il est iour ou bien s'il ne l'est point.

I aduise en mon dormant, l'image & le fantosme,

Qui se pre sente à moy d'un grand & puissant homme

Tel comme l'un de vous: encore l'ay-ie aux yeux.

Il auoit l'œil serein courtois & gracieux:

La chere fort humaine où pourtant, ce me semble,

Se voyoit ta douceur & le courage ensemble.

On voyoit sur sa teste un effroyable armet:

Vn horrible lion estoit tout au sommet,

Qui demi pied de long sa langue auoit tiree.

D'un corselet doré il auoit emmuree

Sa poitrine & son dos: l'air estoit esclairé

Des rayons que iettoit son estoc aceré.

Au bout d'un large cuir bouché par le derriere

Luy pendoit à son col sa rondache guerriere.

Où c'est que se voyoit les ailes allongeant,

Dedans un champ d'asur, la blanche aigle d'argent.

FR. Voila mon pere Héctor ses armes, & sa face.
 Tel il estoit alors, quand d'vne braue audace
 A la barbe des Grecs il brusla leurs vaisseaux,
 Taillant ses ennemis en pieces & morceaux:
 Et leur faisant sentir sa vaillantise amere.
 Tel me le depeignoit Andromache ma mere.

ST. Quand ie l'eus quelque temps à mon aise œilladé:
 Et quand il m'eut aussi longuement regardé:
 Auecqu'un tel propos il rompit le silence.
 C'est Héctor ton ayeul, dont tu vois la presence,
 Le pere de ton pere: aussi ie vien ici
 Affin de le tirer de peine & de souci.
 Auant que le soleil rentre dans la marine
 Auecque ses coursiers à la rouge narine,
 Ne faux à luy conter le tout par le menu:
 Et comme deuers toy ie suis ici venu.
 Qu'il prenne hardiment la bataille assignee:
 Il ne luy reste rien de triste destinee.
 Dedans bien peu de temps les bons destins amis
 Luy feront recevoir, ce qu'ilz luy ont promis.
 Sycambre, au rest il faut qu'en cette grand'bataille
 Tu paroisses armé de cuirasse, & de maide,
 Destoc & de pauois: car en plus heureux iour
 Tu ne peus commencer à te metre en l'estour.
 Ce commencement là te sera honnable
 D'auoir marché en guerre en iour si memorablie.
 Voila comment Héctor mon grand pere parla:
 Et puis de mes deux yeux tout court il s'enuola,
 Plus viste qu'un torrent ne descend des montagnes,
 Et plus viste qu'un cerf ne court par les campagnes.

Fassent tous les bons Dieux qu'il vous aduienne ainsi:
Et que i'aille au combat à mon souhait aussi.

BA. T'auoy-ie pas bien dit, ô race Priamide,
que c'estoit vn bon vent, lequel ameine & guide
Ton Sycambre en ce lieu: ne disoi-ie pas bien,
Que ton filz te venoit annoncer un grand bien?
Tous les Dieux sont pour toy, le iour, le mois, l'annee,
Et pour toy maintenant marche la destinee.

FR. Voila de beaus propos: un songe mensonger
Ne me fait pas pourtant croire si de leger.

BA., La verité souuent est predite en un songe.

FR., Le songe bien souuent n'est que fausse mensonge.

BA. Ouy bien celuy du peuple & des plus simples gens.

FR. Et mesme ceux des Rois, des princes, & des grands.

BA. Si est-ce que souuent ilz y mettent creance.

FR. De moy, ie n'en fay cas: c'est erreur que ie pense.

BA. Pourquoy donc pour un songe en Gaule es-tu venu?

FR. L'oracle de Themis me l'auoit maintenu.

BA. Ton destin peut-il pas estre autant qu'un oracle?

FR. Mon destin a peut estre encore trop d'obstacle.

BA. Rien pour l'empescher plus ne se met au deuant.

FR., Selon que lon desire, on cuide bien souuent.

BA. Non ce n'est pas cuider: car c'est ferme croyance:

Ie connoy bien cela par ma seure science,

En laquelle iamais ie n'ay point fouruoyé.

Repose t'en sur moy: les Dieux ont enuoyé

Ce songe à ton enfant, pour t'annoncer & dire,

Que le combat sera tel que ton cœur desire.

» Les songes, que les Dieux enuoyent aux humains,

» Ne sont pas tousiours faux, ny mensongers & vains:

„ Si ce ne sont ce ux-là, qui durant la nuit brune,
 „ Viennent à ceux qui sont de la simple commune.
 „ Mais les songes des rois, des princes, & des grands,
 „ Ce sont comme herauts, & messagers errants,
 „ Par lequel Jupiter en la nuit noire & sombre
 „ Leur annoncent leur bien, ou bien leur triste entombre,
 „ Pour y pourvoir à temps. Car Jupiter a soing
 „ Des rois, princes, & grands, quand il en est besoing.
 „ Vienç, ne scias tu pas qu'Hecube ta grand'mere,
 „ Un peu deuaut la couche, & la gesine amere
 De Paris le fatal par le vouloir des Dieux
 Songea qu'elle enfantoit un flambeau radieux,
 Qui par tout embrasoit les terres de l'Asie?
 Les Dieux de grand pitié ayant l'ame saisie,
 Par ce songe annonçoient le malheur des Troyens,
 Affin qu'on y pourueust par bons & deux moyens.
 Tout de mesme les Dieux, qui t'aiment & cherissent,
 De ton heur & ton bien maintenant t'aduertissent
 Par ce songe ioyeux, que raconte ton filz.
 Car dedans peu de iours les Gaulois desconfits
 Receuront malgré eux le preux peuple de Troye:
 Tien cela pour le seur: & cependant octroye
 Les armes à ton filz, puisque le mandement
 De ton bon pere Hector y est expressement.
 ST. Accordés moy, monsieur ce que ie vous demande:
 Mon ayeul vostre pere Hector me le commande:
 Auecque les grands Dieux, & puis est-il pas temps
 Maintenant que ie soy' au ranc des combatans?
 Voulés vous que tousiours ie languisse en paresse?
 Et que ie passe oisif les ans de ma jeunesse

Ainsi qu'un faineant sans monstres que i'ensuis
 Hector & Francion, desquelz enfant ie suis?
 Ne vous excusés point, s'il vous plait, sur mon aage.
 Je suis ieune, il est vray, mais aussi mon lignage,
 Et vos beaux faits connus par tout le monde rond
 Me donneront courage, & me renforceront.
 Vn autre, qui n'est pas de race si vaillante,
 Croupisse à son plaisir dans sa paresse lente,
 Alle tard à la guerre, & qu'il ne suue pas
 Simon que desfa grand la guerre & les combats.
 Mais moy qui suis sorti d'un si genereux pere,
 Et d'un si grand ayeul, la guerre me doit plaire
 Tout ieune que ie suis, & le cri des soudards,
 Les lances, les panois, les piques, & les dards.
 Car si ie n'auoy l'ame à telle chose prompte:
 Je degenereroy des miens à ma grand'honte.
 FR. Mon filz, que i'ay de ioye à t'entendre parler:
 Ton cœur est bien assis: puisque tu veux aller
 Et marcher à la guerre: or sus qu'ainsi aduienne.
 Si c'est ta volonté aussi est-ce la mienne.
 Mais garde, mon enfant, de trop te hasarder.
 Je te donray des gens, affin de te garder.
 Fayce qu'ilz te diront, attendant que ton aage
 S'accroisse en te faisant plus prudent & plus sage.
 Quand au reste, Bauoys, temps est que nous allions
 Mettre ordre à nostre camp, & à nos bataillons.
 Allons dresser nostre ost: allons prendre les armes:
 Et allons donner cœur à nos braues gendarmes:

28 LA FRANCIADE
CHOEVR DES SOLDARDS TROYES
A quoys pensent nos ennemis,
De nous vouloir faire la guerre:
Puis que les Dieux nous ont promis
Que nous possederons leur terre?
Les destins tant & tant de fois
Ont sommé Francus, nostre prince,
De venir au pays Gaulois,
Luy promettant cette prouince.
Mille & mille fois le destin
Luy a dit que le ciel octroye,
Qu'il puisse fonder à la fin
En Gaule vne seconde Troye.
Et non pas fonder seulement
Vne grande Troye seconde:
Mais y fonder entierement
Le plus grand royaume du monde.
A cause de cela Francus,
Et nous qui sommes de sa bande,
En la Gaule somme venus
Comme le destin nous commande.
Nous mesmes sommes esbahis
Comment nous auons tant peu faire:
Que de venir en ce pays:
Tant le sort nous estoit contraire.
Tout sembloit estre contre nous.
Contre nous estoit la fortune:
Et contre nous à tous les coups
Se coleroit le dieu Neptune.
Cent & cent mille fois la mer

Nous a menacez du naufrage,
Faisant slot sur slot escumer
Ses ondes couvertes d'orage.

Maint banc, main roc, & main escueil
Avec la tempeste aboyante,
Ont cent fois tasché pour cercueil
Nous bailler la plaine ondoyante.

Nous n'auons pas eu du repos
Guere d'avantage sur terre.
Car sur les bras à tous propos
Nous auions le faix de la guerre.

Mais outre toutes les fureurs
Du cruel Mars & de Neptune:
Nous auons ressenti d'ailleurs
Encore mante autre infortune.

La peste avec la palle faim
Nous a chassés de Pannonie:
Lors que nous pensions voir la fin
De nostre misère infinie.

En Germanie apres cela
Nous auions fait nostre retraite:
Mais Francus pourtant quitta-là
Sa ville presque à demi faite.

En fin voici les champs Gaulois
Feconds en richesse & en hommes,
Qui doivent obeir aux loix
Du preux Francus, à qui nous sommes.
Car estans ici arriués
Aprez tant & tant de misères:
Les Dieux ne nous ont pas sauves,

Que pour dompter nos aduersaires.
 Monstrons leurs donq quelz sont nos cœurs,
 Quelz sont nos cœurs & nos courages,
 Qui ont esté desia vainqueurs
 De tant de maux & tant d'orages.
 Faisons, faisons leur donq sçauoir
 Que nous sommes de vieux gendarmes,
 Qui par le monde auons fait voir
 Ia tant & tant de beaux faits d'armes.
 Faisons leur voir que nous pouuons
 Par armes conquêster leur terre:
 Et qu'entre nos mains nous auons
 Ensemble la paix & la guerre.
 La guerre nous donra la paix
 Aprez la bataille gagnée:
 Et nostre sera pour iamais
 La Gaule par une iournee.

ACTE III.

Otolin. Sarmante.

OROLIN.

Ne seray-ie iamais en plein champ de bataille?
 Ne verray-ie iamais ce temps là que l'affaille
 Ce Troyen fugitif, qui masque d'un destin
 Son desir de piller & de faire butin?
 Ne seray-ie iamais deuant luy face à face?
 Ne rabatray ie point aujourdhuy son audace,
 En despit de ses Dieux, que ce faux mensonger
 Dessus mer & sur terre a tant fait voyager,

Les traissant avec luy en les faisant coupables,
 De ses meschancetez & tesmoins veritables?
 Je suis impatient: ie creue de despit,
 De voir qu'il faut qu'il aye encores du respit
 Jusqu'à une heure ou deux: mais les grands Dieux i'atteste
 Que c'est bien pour le plus que ce temps-la luy reste.
 Ou bien, ou bien au fort c'est pour le plus aussi
 Que lon me verra viure encore au monde ici.
 Car i'ay deliberé, & quoy qu'il en aduienne,
 D'esprouuer aujourd'huy ma personne à la sienne.
 Et dea ie seroy bien de lasche & petit cœur:
 Si ie ne repoussoy de mon bras belliqueur
 Ce Troyen eshonté, qui superbe demande
 Part au pays Gaulois, pour y loger sa bande.
 Le roy là refusé, aimant trop mieux mourir.
 „ Le sceptre ny l'amour ne peuuent pas souffrir
 „ Jamais un compaignon. Ce seroit vitupere
 Amoy de l'endurer: puis que le roy mon pere,
 Pour l'amour qu'il me porte à moy son heritier,
 Vent auoir son royaume à par-luy tout entier:
 Affin que quelque iour, il me laisse & me donne
 Entierement son sceptre avecque sa couronne.
 Et puis que ce Troyen demande audacieux
 Part au pays Gaulois, acquis par mes ayeux.
 Qu'il s'y vienne frotter: qu'il debatte & querelle,
 Comme son propre bien, ma Gaule paternelle.
 Qu'il demande sa part du royaume Gaulois:
 Qu'il me priue, s'il peut, de mes biens & mes droits.
 Pense-t'il qu'il n'y ait qu'à demander & prendre?
 S'il est prest d'assaillir, ie suis prest de deffendre.

Il a beau se vanter d'estre cheri des cieux,
D'estre guerrier pratic, & d'auoir veu maints lieux.
Il a beau s'apuyer dessus ses destinees,
Pour qui ses troupes sont en Gaule acheminees.
Ie ne m'estonne point de tout cela qu'il dit.

„ L'effet, & non le mot doit auoir du credit.
C'est enhuy qu'on verra s'il a tant de prouesse:
S'il a tant de vaillance, & tant de hardiesse.
C'est enhuy qu'on verra, si ie ne peux pas bien
Maintenir contre luy, & contre tous mon bien,
Deffendre mon pays, mon sang, & parentage:
Et conseruer le droit de mon propre heritage.

„ Vn sceptre ne deust pas à celuy-là venir,
„ Qui ne le peut garder, deffendre, & maintenir
„ Contre tous & chascun: il deust seulement estre
„ A qui le garde bien, quand il en est le maistre.
Ie rends graces aux Dieux que i'ay desia monstré
Que ie merite bien d'estre vn iour ensceptré:

Ruisque depuis trois ans, de braue vaillantise
I'ay reprimé l'orgueil & la fiere bestise
De Brimon le geant, qui vouloit s'investir
Du royaume Gaulois à son grand repentir.
Cet enorme geant de la race d'Antee,
Auoit une hauteur & grandeur indomptee:
La masse qu'il portoit dedans ses fermes poings,
Pesoit bien trois quintaux encore tout au moins.
Au derriere du col pendoit sa cheuclure
Comme crin de cheual: au pas de son allure
Il faisoit tout trembler: la terre n'anoit pas
Le dos assez puissant, pour soustenir ses pas.

Ce n'estoit rien qu'horreur, & qu'effroy de sa face,
 Qui tenoit bien autant de largeur & d'espace
 Comme une plaine lune: au lieu de deux yeux beaux,
 Il auoit deux tifons: ou deux rouges flambeaux.
 Bref ce n'estoit qu'horreur, que terreur, que puissance
 De ce monstrueux corps, rempli d'outrecuidance.
 Chascun le redoutoit: tout trembloit à son nom
 De crainte & de frayeur: & desla ce Brimon
 Auoit presque reduit sous sa main redoutee,
 Environ les deux tiers de la Gaule domptee:
 Mon pere estoit tout triste: & nous ne scaulions tous
 De quel bois faire flesche. En fin ie me resous,
 Quoy qu'il en deust venir, au peril de ma vie
 D'arracher de ses mains nostre terre rauie,
 De combattre en champ clos, & d'entrer en duel,
 En despit qu'on en eust avecques ce cruel.
 Le rooy ne vouloit pas, ny la reine ma mere
 Que ie le combatisse: en fin ie delibere,
 Bon gré malgré qu'on eust de dire tout à plat
 Que ie vouloy aller luy liurer le combat.
 Par force ieus congé avecques pleurs & larmes.
 Je fus en peu de temps armé de toutes armes:
 Et puis tout aussi tost, I'aillay pour deffier
 Cet orgueilleux geant, lequel estoit si fier,
 Et si fort arrogant, qu'il n'en faisoit pas conte.
 I'auroy, ce disoit-il, grand vergogne & grand honte
 De m'armer contre toy, qui es plus violent,
 Plus temeraire & fol, que sage ny vaillant.
 Mais puisqu'en me cherchant tu cherches ton outrage:
 Voici qui rabattra l'orgueil de ton courage.

Il happe sa massue affin de m'en frapper.

Mais ie gauchi au coup, & le vint attraper,

Luy iettant un estoc, sous la gauche mamelle,

Et chassant aux enfers son ame criminelle.

Puisque i ay renuersé les deux pieds contre-mont

Ce grand corps monstrueux, cet enorème Brimont:

Que songe ce Troyen? qu'est-ce qu'il pense faire

De comparoistre armé contre tel aduersaire?

L'espesseur des soudards ne le pourra sauver.

I'iray de ranc en ranc affin de le trouuer.

Car il faut qu'aujourd'huy i'en passe mon enuie:

Et que ma vie il ait, ou que i'aye sa vie.

Mais voi-ie pas le Roy: il vient tout à propos.

Sire, voici le iour, qui doit mettre en repos

Vous & vostre couronne, & vous rendre vengeance

De ce beau Phrygien rempli d'outrecuidance.

SAR. C'est vrayment en huy, mon filz, que vous deuez

Monstrier la grand' valeur laquelle vous anez:

Et vostre vaillantise, & vostre grand courage,

Rembarrant ces Troyens, qui vous font plus d'outrage

Qu'ilz ne font pas à moy: car vous ne doutez pas,

Qu'estant desia si proche & voisin du trespass,

Le sceptre est plus à vous qu'il n'est pas à moy mesme.

Ce n'est pas ma couronne, & ny mon diademe

Que veulent ces Troyens: c'est le vostre vraiment.

Car le sceptre de Gaule est vostre entierement.

Ma vieillesse à toute heure est de la mort suiuie.

I'ay regné paix & aise, & le cours de ma vie

Est tantostacheué: ce sceptre n'est plus mien:

Il est vostre à present: deffendez vostre bien,

Gardez

Gardez vostre royaume, & chassez de vos terres
Ces bannis estrangers, qui nous causent ces guerres.

O R O. Sire, ie vous entendis: vous voulez m' esmouvoir
Par le sceptre à venir: mais mon iuste deuoir,
T'en atteste les Dieux, m' esmeut bien d'autantage
A combattre pour vous, que pour vostre heritace.

S A R. Vous parlez sagement: ie suis aise & ioyeux
Qu'en vous luit la vertu de vos sages ayeux.
Or allez donc, mon filz, vous armer à cette heure.

Vostre camp vous attend: la trop longue demeure,
Et le trop grand seiour ne vous peut aporter
Maintenant rien de bon. O R O. ie m'en vay m' aprestez
Aussi tout de ce pas, & vestir ma cuirasse,
Et ceindre sur mon flanc ma large coutelasse.

Le seroy ia dans l'ost si ce n'estoit que i' ay
Attendu iusqu' ici, Sire, vostre conge.

Mais puisque ores ie l'ay: sans autre chose attendre
I'iray tout aussi tost tout droit au camp me rendre.

S A R. Venez donc vous armer: i' y veux estre present
Pour vous ceindre l'espee, & vous faire present.

D'un pawois, que portoit autresfois à la guerre
Gasque, qui donna nom à la Gasconne terre.

C'est vostre bisayeul, lequel y fit grauer,
Comme le grand Hercule un iour alla trouuer
La princesse Pyrene, & s'amourachant d'elle
Fit tetter par aprez ce Gasque à sa mamelle.

Sobrine. Melune. Orolin

S O B R I N E.

Si chascun sçauoit bien combien est desloyal

Letrosne des grand Rois, & leur sceptre royal.

Si chascun sçauoit bien le mal qui enuironne,

Et qui suit pas à pas la royale couronne:

Les hommes pour le seur n'en feroient point de cas:

Et si on leur offroit ilz ne la prendroyent pas.

A causes des soucis, & des peines cuisantes,

Qui suinent sans cesser les couronnes quissantes,

Bons Dieus! que de trauaux, de peines, & de douleurs,

De soins, & de soucis, de maux, & de malheurs

Accompagnent vn sceptre, & luy font compagnie,

L'enuironnant tousiours d'une troupe infinie!

Helas! le scay bien: ie le scay bien pour moy,

Qui suis reine de Gaule, & femme d'un grand Roy.

Qui ne suis en grandeur à pas une seconde:

Et qui suis toutesfois plus cherie du monde.

Et dea, pourroy-je bien me vanter que depuis,

Que i'espousay Sarmante, & que reine ie suis,

I'aye venu quelque fois une seule iournee

Qui fust totalement heureuse & fortunee?

Non, ie ne le peux pas: ie ne dy pas pourtant,

Que par fois le bon-heur ne rende un Roy content.

Mais c'est comme un rosier, où les plaisantes roses

Sont d'esperons aigus & d'espines encloses.

A peine les peut-on cueillir & arracher,

Sans se piquer au moins iusques au sang la chair.

„ Le plaisir, le soulas, la ioye qui se trouue

„ A la cour des grands Rois, la plus part du temps couue

„ Et traistne apres sa queue, une peine, un ennuy,

„ Qui vend cher le soulas, qui estoit devant lui.

I'ay connu mille fois, mille fois en ma vie,

Que ma bonne fortune estoit touſiours ſuiue,
 Et fuſt- ce toſt ou tard, d'un mal qui ſ'apreſtoit:
 Et que touſiours un bien, un grand mal me conſtoit.
 Ce n'eſt encore ici que la troſieme annee,
 Qu'un grand geant eſpris d'une audace eſſrenee
 Vouloit ranir le ſceptre au Roy mon cher eſpoux,
 Et ſon pays Gaulois, bon gré malgré de tous.
 Cet enorome geant eſtoit ſi redontable,
 Si grand, gros, & puissant, & ſi eſpouuentable,
 Qu'à ſon commandement chafcun obeifſoit:
 Mesmement à ſon nom le monde fremiſſoit:
 En moins d'un tourne main la Gaule fuſt rangee.
 Presque toute ſous luy: combien fuſ- ie rongee
 De tristesse & deſmoy? combien en ce temps- là
 De crainte & de frayeу dans mon cœur ſe meſta?
 Qu'à l'heure i'eus de peur, que ma race priuee
 Du ſceptre paternel ne me fuſt enleuee,
 Auecque le royaume & mon royalement eſpoux:
 Et que de puiffans roys, nous ne deuinſſions tous
 Esclaves malheureux de ce geant inique,
 Lequel vouloit porter un ſceptre tiranique,
 À nos couſts & deſpens: mais combien redoubla
 Ma crainte & ma frayeу, quand mon filz s'en alla
 Deffier ce geant: aucune langue humaine
 Ne ſcauroit declarer le tourment & la peine,
 Que ie ſentis au cœur: tant de crainte i'auois
 De perdre en meſme temps & l'empire Gaulois;
 Et mon cher Orolin: iamais cheſtue reine
 N'endura tant deſmoy, de tristesse & de peine.
 Tout alla bien pourtant: & la grace aux bons Dieux

Mon vaillant Orolin reuint victorieux:

Alors cessa la peur qui me rendoit troublee.

Alors ie fus autant de liesse comblee

Qu'auparauant d'ennuis.bref ie ne pense point,

Que reine fut iamais plus aise de tout point

Qu'en ce temps la i'estoy. Mais pauure infortunee

Que ie suis maintenant, la chance est bien tournée!

La roye & le plaisir se retire de moy:

Et rapelle à son lieu la tristesse & l'esmoy.

C'est bien pis que devant.Car au lieu d'un seul homme,

Qui nous vouloit rauir le sceptre & le royaume:

Vn grand ost de Troyens contre nous animez,

Pour rauir nostre empire aujourdhuy sont armez.

Qui seroit celle-là qui estant à ma place

Ne changeast de couleur, de visage, & de face?

Qui seroit celle-là qui n'eust l'esprit trouble,

Et d'espineux soucis entierement comblé,

Se voyant au peril où ie suis à cette heure,

De perdre ma couronne, & que mon filz ne meure?

Quand ie pense à par moy, combien c'est qu'est pipeur

Le bon-heur des grands Roys, ie frissonne de peur,

Ie frissonne de peur, de grand peur ie frissonne,

Quand ie pense à cela: & quand ie m'arraisonne

Et discours à par moy, sur l'aveugle destin

Des combats de la guerre où tout est incertain.

„ *Lafortune & le sort gouuerne tout en terre:*

„ *Muis principalement au hasard de la guerre.*

Helas! helas! bons Dieux! bons Dieux! c'est aujourdhuy

D'on depend tout mon bien, ou bien tout mon ennuy.

Car si mon Orolin remporte la iournee,

Je suis à tout iamais heureuse & fortunee.
 Mais las! sil aduenoit, ce qui n'aduienne pas:
 Qu'il receut aujourdhuy la mort & le trespass:
 Ce seroit fait de moy: ie ne voudroy plus viure.
 Je voudroy quand & quand dans le tombeau le fuiure.
 Et toutesfois ie crain, que le mal plus leger,
 Et plus prompt que le bien, ne nous vienne outrager.
 M.E. Madame à quel propos tenez vous ce langage?
 Que vous peut faire ainsi perdre espoir & courage?
 Qui vous fait perdre cœur? qui vous peut esmouvoir
 A tenir ces propos? on ne vous denst pas voir,
 Sauf la correction, si fort descouragée.
 On doit marcher enhuy en bataille rangee,
 Vous me dirés cela, & que le sort douteux
 Des guerres & combats rend vostre cœur paoureux.
 Et bien, je le veux bien: ie l'accorde & l'aduoué.
 „ La fortune & le sort à la guerre se iouë.
 „ Et rend tousiours la fin douteuse du combat:
 „ Mais par tout le bon droit contre le sort debat.
 Vous ne deussiés pas tant prendre de fascherie,
 De tristesse, & d'esmoys de grace, ie vous prie
 Qui doit auoir plus peur, nous, ou nos ennemis?
 Nous gens passent en nombre, & son bien vingt pour dix
 Au reste nos Gaulois, vous le scauez, madame,
 Portent dedans le sein vne genereuse ame.
 Ce sont gens aguerris, puissans & genereux,
 Dond la main est guerriere, & le cœur valeureux.
 La guerre est leur plaisir, & l'espee, & la lance,
 Et le sang dans leur sein bouillonne de vaillance.
 Ceux qui ont un grand ost de si braue soudards,

Ne doiuent redouter les trauerses de Mars,
Mais quant au Phrygiens engeance effeminee
C'est vne nation laquelle n'est point nee
Aux guerres & combats:c'est leur propre mestier
De se parfumer tant que dure un iour entier,
Et de se testonner avecque l'esconnette:
Et friser leurs cheueux & s'oindre de ciuette.
Le plus mol, & mignard, plus poupin, & pompeux,
Il est le plus vaillant, & plus prisé d'entre eux.
O les braues guerriers! contre telles armees
Il ne faudroit auoir sinon que de Pigmees.
Et quant est de leur chef & de leur Francion,
Il est aussi bien qu'eux Troyen de nation.
Mais vous ne doutez pas, que du tout au contraire
Le vaillant Orolin vostre filz & mon frere,
Est preux & valeureux autant qu'autre qui soit.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que chascun l'aperçoit:
Il en a fait l'esprenue il y a long espace:
Il ensuit ses maieurs, aumoins s'il ne les passe.
Puis nous auons le droit, & les Troyens le tort.
„ Ce sont les puissans Dieux, qui gouvernent le sort,
„ Pour le rendre au meschans, meschant & miserable.
„ Et pour le rendre aux bons prospere & favorable.
S O B. Melune, vous parlez: mais s'il estoit ainsi,
Je n'auroy pas au cœur tant de soing & souci.
„ I'ay connu de tout temps que nostre race humaine
„ Est subieëte à douleur, à tourment & à peine,
„ Les Dieux font des humains leur esbat & iouet.
„ Nous sommes tous assis sur l'instable rouet
„ De fortune aux yeux clos: elle est traistresse & fausse:

Elle abaisse les vns, les autre elle hausse,
 Ainsi comme il luy plait, tout son esbatement
 Ne consiste rien plus sinon qu' au changement:
 Et de tous changemens celuy plus luy agree,
 Dond la fin & l'issue est la moins esperee.
 C'est là qu'elle se monstre, & qu'elle nous fait voir
 Son authorité grande, & son puissant pouvoir.
 Le camp le plus guerrier & qui le moins s'en doute,
 Elle le fait fuir souuent à vau-de route
 Vaincu, rompu, defait: & le Roy plus puissant,
 Est celuy qui plustost sa desloyauté sent.
 O qu'heureux est celuy, lequel passe sa vie
 Sans qu'il soit enuie, & sans qu'il porte enuie
 Aux richesses des Roys, viuant de peu content.
 Le foudre de Iupin ne va point s'esclatant
 Que sur les mōts plus hauts, plus hauts & plus superbes,
 Et non sur les valons, qui tapisseut leurs herbes
 A l'abry de tous vents: la fortune tousionrs
 Vse de sa finesse & fait voir de ses tours
 Aux princes & aux Rois. M E. L'incroyable vaillance
 D'Orolin peut domter l'inique violence
 De fortune & du sort: s'ilz luy vouloient enhuy
 Iouer un mauuais tour & faire de l'ennuy.
 Il est sage & vaillant: le conseil la prouesse,
 La vaillance, le cœur, avec la hardiesse
 L'accompagnent par tout: ie croy que le soleil
 Ne scauroit voir au monde encore son pareil
 Tant il est accompli: nous poumons tous bien croire,
 Qu'avec l'aide des Dieux il aura la victoire.
 S O B. I ay veu, i ay veu souuent le contraire aduenir.

De ce que lon pensoit pour assuré tenir.

„ Mars est bien journalier, la guerre est journaliere,

La victoire incertaine, & fortune légère.

ME. A ce que je peux voir, il n'est pas de besoin

Que non-obstant cela vous prenés tant de soing.

„ SOB. Vous n'avez pas tout vu il n'est telle scie

„ Que celle qui s'aquiet par longue experience.

Mais voy-je pas mon filz? oùn c'est lun le zinila

Armé de pied en cap: vousz comment il a

Le visage enflammé d'une ire généreuse fait

*Le voyage enflammé à une vie généreuse
Les Dieux facent enkun sa enkun qui flani*

*Les Dieux facent ennuys à main victorieuse.
Voulez-les garder à main victorieuse.*

*Vous êtes, Orolin, à ce que je peux voir,
D'ailleurs, un vilain scieur.*

Prest & appareille pour faire bon devoir

Contre ces Phrygiens. ORO. ouy madam

Je suis prest à vanger le grand tort & l'iniure,

Qu'ilz font au roy mon pere, & à vous quand

SOB. C'est bien fait, Orolin, il ne faut pas pour

De avous aduanturer gardés bien je vous prie

D'exposer temeraire au hasard que être que

DRO Toujours un brave chef se met des pl-

S.Q.B. Qui s'adjuvent tout y donnent souvent.

„ 308. Qui s'abstient trop, y demeure souvent.

„ ORO Souuent un chef couard fait perdre son armée.

,, SOB. Ce qui est violent s'en va comme fumee.

„ ORO Ouy quand la violence est hors de sa saincteté

,, SO B. Jamais cela n'a lieu qui est contre raison.

„ ORO. La raison ne peut rien, quand l'ire nous tra

„SOB. Pour commander partout la liaison est prou fort!“

... ORO. Quand ont est en fureur on dit bien autrement.

SOB. Qui se met en fur eur ne fait pas sagement

QBO La fureur au combat donne force de coura-
ge

SOB. Vn chef n'a pas besoing d'estre si fort, que sage.
 ORO. La prouesse du chef donne cœur aux soldat.
 SOB. Vn chef qui conduit bien, est preux, & prou combat.
 ORO. Encore il n'est qu'un chef, qui luy mesme chamaillé.
 SOB. Autant en fera bien vn simple homme en bataille.
 ORO. Comme un chefil ne peut tout l'ost encourager.
 SOB. Mais un chef hasardeux met tout l'ost en danger.
 ORO. Qui craindra le peril n'aille point à la guerre.
 SOB. Vostre propos me tue, helas! le cœur me serre.
 Orolin, Orolin, mon filz, si vous auez
 Amoy quelque respect, comme vous le deuez:
 Par l'honneur naturel, qu'on doit à vne mere:
 Par les flancs où vous fusté, & par la crainte amere
 Ou pour vous ie suis ore: & par le grand amour,
 Que ie vous ay porté, & pourteray tout-tour.
 Orolin, Orolin, mon filz, je vous en prie
 N'exposez temeraire au hasard vostre vie.
 ORO. Madame à quel propos me pries vous ici?
 Madame, à quel propos me pries vous ainsi?
 Pour quelle occasion me pries vous madame?
 Ne tien-je pas de vous & ma vie, & mon ame?
 Ne me deuez, vous pas commander librement:
 Et moy executer vostre commandement?
 Non, ne me pries point: commandez ie vous prie.
 Je vous obeiray tout le temps de ma vie
 En cela & en tout: puisque vous le voulez,
 L'eniteray la charge & les coups plus meslez.
 SOB. Vous me redonnez cœur, les grands Dieux équitables
 Vous soyent tousiours benins, & tousiours fauorables
 Pour mon ardent desir pour leur grande bonté.

Pour leur sainte iustice, & vostre pieté.
 Mais cependant ie vay leur faire des prières,
 Pour vous, pour tout vostre ost: & vos troupes guerrieres,
 Aucque sacrifice: affin que mon enfant,
 Je vous embrasse enhuy vainqueur & triomphant.
 ORO. On ne croiroit iamais, qu'une mere eust en elle
 Tant de bonté, douceur, & d'amour maternelle.
 O que la reine est triste! elle a le cœur transi
 De crainte, de frayeur, de soing, & de souci,
 Tant elle me tient cher, & m'aime d'amour forte!
 Mais cette grande amour, laquelle elle me porte
 Renuerse ses propos, & m'incite au danger
 D'exposer ma personne, affin de la vanger,
 A quel prix que ce soit, de ces Troyens pariures.
 Qui luy font tant de tort, d'outrages, & d'iniures.
 Les desloyaux qu'ilz font, il leur vaudroit bien mieux,
 Qu'ilz fussent aujourd'huy encore sur les lieux
 De leurs maistres Gregeois, en leur seruant d'esclaves,
 Que venir à leur dam ici faire les braues.
 Mais les Dieux l'ont voulu: les Dieux & le destin:
 Affin que les Troyens seruissent de butin
 A la race d'Hercule: aussi bien qu'à l'ancestre,
 Luy qui Troye pilla, & qui s'en fit le maistre,
 Qui prit & qui rauit ses tresors & moyens:
 Pour se vanger du tort des pariures Troyens.
 Le ciel, pour le certain, veut que i'aye vangeance
 De cette nation & cette fausse engeance,
 Qui s'ose bien vanter, ô mot audacieux!
 Que l'empire Gaulois leur est promis des cieux:
 Qu'ilz le douent auoir: & que la destinee,

Qui les aime & ckerit, leur a Gaule donnee.
 Auant soleil couché ie leur feray sçanoir,
 Si c'est à telles gens un tel empire auoir:
 Et si de telles gens d'une course legere
 Peuuent si tost gagner une terre estrangere:
 Et mesme en une Gaule, en une Gaule où sont
 Les plus braues guerriers de tout ce monde rond:
 Et dont le camp iamais pour crainte ne recule:
 Et dont le camp pour chefs a la race d'Hercule.
 Ce braue Francion, trop prompt & diligent
 A flater ses desirs, se promet en songeant
 L'empire de la Gaule, & bouffi d'arrogance,
 Pense qu'il aduiendra tout ainsi qu'il le pense:
 Il pense que tout doive à souhait luy venir:
 Il pense ia la Gaule & son sceptre tenir.
 Mais il sentira bien plustost que ma main paise,
 Que le sceptre Gaulois, qu'il se donne à son aise.
 Ou s'il veut estre roy, qu'il s'en aille voler
 L'empire de Pluton: ie luy feray aller:
 Je luy douray passage: & luy feray la voye,
 Auant que ie me couche & que la nuit ie voye.
 Mais ie m'amuse ici: & ne sçay ce-pendant
 Ce qu'à cette heure fait mon ost en m'attendant.
 Je croi qu'il est desia tout mis en ordonnance,
 Et qu'il n'attend plus rien que ma seule presence).

G H O E V R D E S S O L D A R D S

Gaulois,

„Vn homme lequel a du cœur,
 „ Ne prisent tant que l'honneur

„ Ny que la douceur de la gloire:
 „ Pour qui mesmes il ne craint pas
 „ Ny les cousteaux, ny le trespass,
 „ Ny la mort, ny la parque noire.
 „ Ainsi la gloire, qu'on acquiert
 „ Faisant bien, jamais ne se perd:
 „ A tout jamais elle demeure:
 „ Et fait par un doux souvenir
 „ Un homme immortel devenir
 „ Bien que son corps trespassé & meure.
 „ De tout ce que tient en sa main
 „ Entierement le genre humain
 „ Rien au trespass ne nous peut suire:
 „ Fors qu'un nom reluisant & beau,
 „ Qui saute & franchit le tombeau
 „ Et qui les hommes fait reuire.
 „ Iadis par ce beau renom-là,
 „ Hercule droit aux cieux vola
 „ Faisant ses ailes de sa gloire,
 „ Qui l'eleuerent dans les cieux,
 „ Et qui à la table des Dieux
 „ Le doux Nectar lui firent boire.
 „ Heureux qui a l'occasion
 „ D'acquerir un heureux renom,
 „ Et une memoire immortelle.
 „ Mais plus heureux qui le pouvant
 „ Ne permet d'eschaper au vent
 „ Vne commodité si belle.
 Nous auons, nous autres Gaulois
 Bien le moyen à cette fois



D'acquerir

TRA GO E D I E.

47

D'acquerir immortelle gloire:
 Et de couronner nos beaux faits,
 Nous eternisant à jamais,
 D'une heureuse & riche memoire.

Voici le iour que nous deuons

Monstrer le cœur que nous auons,
 Nostre adresse, & nostre couraige.

Voici le iour, qui fera voir
 L'amour, que nous deuons auoir
 Au pays & au parentage.

Plustost nous verrons reiaillir

Loing nostre sang, que de faillir
 A secourir nostre patrie.

Il n'y a honneur quel qu'il soit,
 Si grand que celuy, qu'on reçoit,
 Perdant pour son pays la vie.

Si ces Phrygiens effrontez

Masquez de leurs fatalitez.
 Chose fausse quilz font entendre.
 S'exposent au dernier hasard
 Pour auoir en la Gaule part,
 Où ilz ne douuent rien pretendre.

Avec quel courage & courroux

Nous autres donques deuons nous
 Deffendre nostre propre terre,
 Femmes, enfans, biens, & moyens,
 Et faire à ces lasches Troyens
 Vne iuste & cruelle guerre?
 Et si ces Troyens malheureux
 S'osent bien vanter que pour eux

Sont les Dieux & la destinee,
 Venant mettre à feu & à sang
 Cette terre qui à nostre rang
 Nos bons peres nous ont donnee.
 Nous donc armés de saintes loix,
 Gardant nostre païs Gaulois,
 Terre à nous seulement, commune:
 Deuons nous pas, bien mieux qu'eux tous,
 Dire que nous auons pour nous
 Le ciel, les Dieux, & la fortune?
 Sus donc courage, compagnons,
 La la victoire nous tenons:
 La la victoire est toute nostre.
 Nous chasserons de ce pays
 En huy ces Troyens esbahys,
 Contrains d'en rechercher un autre.
 Non, non, ilz n'eschaperont pas:
 Il faut qu'ilz passent tous le pas:
 Il faut que tout leur oſt j meure.
 Affin qu'auienne leur destin,
 Et qu'en mourant en Gaule en fin:
 En Gaule leur troupe demeure.

ACTE IIII.

Melune.

„ Bien ſouuent les mortelz ont quelque connoiffance
 „ De leur proches malheurs: mais non pas la puissance
 „ De les chasser arriere, en les preuyant bien.
 La reine est toute triste, & n'aura point de bien,
 Jusqu'à tant que ſon filz s'en retourne & réuienne

Veinqne

Veinqueur & triomphant de l'escadre Troyenne.

Le ne sçay quel souci luy ronge tout le cœur,

Luy fait geler le sang, & la glace de peur.

*Mais i ay peur que sa peur ne soit preue certaine
D'une plus grande peur, & d'une plus grand'peine.*

Craignant que son esmoy ne vinst à s'augmenter,

I ay fait bien sagement de ne luy pas conter

L'horrible vision, qui durant la nuitee

En dormant dans mon lit s'est à moy presentee.

Quand mon esprit y pense, & qu'il en est recors,

Vne froide sueur me baigne tout le corps,

Le suis à demy morte, & presque sur la place,

Tsongeant tant soit peu de crainte ie trespassse.

Dieux, ô Dieux tout-puissans, Dieux, empeschez l'effet

Du songe merveilleux, que cette nuit i ay fait.

Il me sembloit aduis que ie voyoy Cybelle,

La grand mere des Dieux à la large mameille,

Au haut front tourrelé, & qui porte en sa main

Les bleds & l'aliment dont vit le genre humain.

Elle estoit dans son coche assise en grande pompe.

Vn prestre Phrygien embouchant vne trompe

Son mistere annonçoit: tout l'air estoit battu

Du long mugissement de son airain tortu.

Deux grands lions affreux, l'un de l'autre bien proche

Enharnachez de pourpre alloyent tirant son coche

Superbement pompeux: elle qui les menoit

Avec sa gauche main les resnes soustenoit.

Mais elle auoit en l'autre vn sceptre ce me semble,

Où c'est que tout autour maint espi de blé tremble.

Estant en telle pompe & telle magesté,

Vn grand peuple suivant alloit à son costé
 L'accompagnant ici dedans nostre contree.
 Elle se preairoit à faire son entree
 Dedans nostre grand ville, ô songer inhumain!
 Orolin qui pour lors estoit à son chemin,
 Ne s'en retire point pour luy faire passage,
 Ainsi tost la Déesse enflamme son courage
 De colere & courroux: & voulant se vanger
 Des tache contre luy vn lion bien leger,
 Qui rugit, qui tempeste & qui saute & s'eflance
 Dessus mon panure frere en grande violence,
 Le deschire, le tue, & le despece en fin
 En cent mille morceaux espars par le chemin.
 Voila la vision qui en cette nuitee,
 En dormant dans mon lit s'est à moy presentee.
 Qu'elle m'a fait de peur & donné de tourment!
 Je crain que ce ne soit vn triste truchement
 De nos maux à venir lequel nous fasse entendre
 Le trespass de mon frere, & nostre grand esclandre,
 O bons Dieux tout puissants, ne le permettez point:
 Mais faites, ô bons Dieux, que tout nous vienne à poinct.

Chœur des filles de la Royne.

- „ L'amitié vaut beaucoup le sang & parentage
- „ Vaut pourtant bien autant s'il ne vaut davantage.
- „ Car la nature veut qu'avec la parenté
- „ L'amitié toujours marche & soit à son costé.
- „ Et bien que l'amitié s'esvanouisse & meure

TRAGOEDIE.

51

Le lien naturel iusqu'à la mort demeure,
Sans qu'on puisse iamais de luy se departir:
Et si iamais le sang ne se peut dementir.
Al' oeil nous le voyons: il semble qu'on deuale
Nostre reine au cercueil, tant elle est triste & palle,
De la crainte qu'elle a qu'Orolin son bon fitz
Ne meure en la bataille, & ne luy soit occis.
Sa fille est tout de mesme: elle tremble, elle pleure
De la crainte qu'elle a que son frere ne meure.
Siest-ce toutesfois qu'elles ne deussent pas
Tant redouter sa mort, & craindre son trespass.
Il est preux & vaillant: & ne scauroit on dire
Qu'il y en ait un tel encore en cet empire.
Mais quoy qu'y ferroit-on: ceux que nous aimons bien,
Nous craignons leur desastre, & desirons leur bien.
La moindre occasion laquelle se presente
Pour leur donner ennuy, tout oultre nous tourmente
Crantifs nous fremissions & pensons à tous coups
Que la mort les retire & sépare de nous:
D'une triste palleur nostre face en est peinte.
Ce qu'on aime beaucoup, donne beaucoup de crainte.
Mais bien qu'elles soyent ore en peine & en souci:
Elles ne seront pas beaucoup de temps ainsi.
Avec l'aide des Dieux la victoire certaine
Les ostera bientost de tourment & de peine,
De soing & de souci: toutesfois ce-pendant
Elles souffrent beaucoup de peine en attendant.
Mais d'autant qu'une eau fresche est plus douce & plaisir,
Après la longue soif & la chaleur cuisante:
Et apres le chemin le repos au passant:

Dd

Et

Et la santé après un grand mal que lon sent.
 D'autant ny plus ny moins, la ioye inesperee,
 Après une grand crainte, est bien mieux s'auouree.
 Que le bon roy Sarmante, & la reine, & la cour
 Auront d'aise & plaisir en voyant le retour
 Du vaillant Orolin! ô qu'on aura de ioye,
 Mais qu'ici triomphant & vainqueur on le voye.
 Que la reine & sa fille à l'heure sentiront
 De ioye & de soulas alors qu'elles verront
 Les lauriers replisséz en couronne tournée
 Faire ombrage à son front venant de la iournee.
 Le cœur leur volera de ioye & de plaisir,
 Et du contentement, qui les viendra saisir.
 Comme elle ont maintenant une extreme destresse:
 Elles sentiront lors une extreme allegresse.
 Jamais ieune berger ne se vit plus content,
 D'auoir recouz du loup son mouton tremblotant.
 Que la mere & la fille auront lors de liesse
 Reuoiant Orolin plein de vie & prouesse.
 Que la reine & le Roy embrasseron leur filz.
 Qu'on fera mention des Troyens desconfit
 A leur grand deshonneur, & a leur grande honte.
 Du plus grand iusqu'au moindre, un chascun fera conte
 De ses faits valeureux: chascun se vantera:
 Chascun à qui mienx mieux ses beaus faits contera,
 Dedans le champ d'honneur en se donnant carriere.
 » La gloire suit touſiours la personne guerriere,
 » Qui reuient de la guerre, & fait seruice à Mars.
 » La vanterie est propre aux guerriers & soudards,
 Aussi peuuent-ilz bien se donner de la gloire:

Quand ilz ont remporté l'honneur de la victoire,
 Mais comme en l'Océan se rendent toutes eaux:
 De mesme aussi l'honneur des exploits les plus beaux
 „ Sera sur Orolin: la gloire & renommee
 „ Retombe entierement sur le chef de l'armee,

Francion. Bauos. Carol.

FRANCION.

Dieux, ô Dieux, ie rends grace à vostre magesté,
 De l'aide & du secours que vous m'avez presté.
 Je vous rends grace, ô Dieux, d'auoir peu desconfirer
 Les Gaulois bataillons, lesquelz ont en du pire.
 Je vous rends grace ô Dieux, d'auoir en route mis
 Le grand camp des Gaulois nos mortelz ennemis.
 Bauos, c'est maintenant, maintenant que i'espere
 Que les Troyens auront la fortune prospere
 Beaucoup plus que deuant: puisque-ici desormais
 La victoire pourra nous faire auoir la paix,
 Que i'ay tant desiree: affin que nos gendarmes
 Tout recreus de labeurs & du lourd faix des armes,
 Se peussent reposer aprez tant de trauaux
 Pris sur terre, & sur mer, & par montz, & par vaux.
 Mais bien que nostre camp fremisse d'allegresse:
 Qu'il soit victorieux: & chante de liesse:
 Et qu'il semble à nos gens, que fortune aujourd'huy
 Ait banni d'avec moy pour iamais tout ennuy:
 Ah! si sent-je au cœur, ha! toutesfois, si est-ce,
 Que i'ay dedans mon ame une grande tristesse,
 B.A. Comment, prince Troyen fauorisé des cieux,

Quel

Quel tourment, quel meschef quel ennuy soucieux
Te reste il encore, aprez telle victoire.

Qui te fait tant de bien, tant d'honneur, & de gloire?

Et qui dans peu de temps te doit faire iouir

Du royaume Gaulois ia prest à t'obeir?

Quelz labeurs de nouueau? quelle Gauloise terre?

Quelle mer à voguer? quelle fat ale guerre

Te peut rester encore & te mettre au cerneau

A iuste occasion quelque doute nouueau?

Fortune, qui te rit, avecque toy se ioue:

Et te fait prendre place au plus haut de sa roué,

Qu' avec vn clou d'airain elle attache bien fort,

Affin de t'asseurer malgré tout autre effort.

Vn prince comme toy si vaillant & si sage

Deuroit, à mon aduis, avecque bon visage

Receuoir vn grand bien, que les Dieux comme amis

Pour le fauoriser, dans les mains luy ont mis.

Tout te vient à souhait: tout te rit: & me semble

Que pour te rendre heureux tout le bon-heur s'assemble.

FR. Ie scay bien qu' aujourdhuy i ay receu des grands Dieux

Vn grand heur & grand bien, estant victorieux:

Ie ne veux pas nier, que leur puissance grande

Veinqueur & triomphant aujourdhuy ne me rende:

Ie ne veux pas nier aussi ie ne le puis,

Que la grace aux bons Dieux victorieux ie suis.

Mais si est-ce pourtant qu'à mon regret i espreuve,

Que iamais ici bas bien parfait ne se treuue.

Ie le scay bien pour moy: trop heureux i eusse esté,

Ayant sur les Gaulois le triomphe emporté,

Si i eusse vne fois pris, comme i auoy enuie,

En plain champ de bataille Orolin pleiu de vie,
 Pour le rendre à son pere, & luy faire sçauoir
 Que ie ne viens en Gaule, à celle fin d' auoir
 Sa couronne & son sceptre, où ie ne doy pretendre:
 Mais faire ce qu'il plait aux Dieux me faire entendre.
 I'enfse par ce moyen acquis le cœur du Roy:
 I'enfse par ce moyen acquis sa bonne foy:
 I'enfse acquis son amour: & si las! helas! ore
 Le vaillant Orolin seroit en vie encore.
 Bons Dieux: le cœur me fend, ie frissonne d'effroy,
 Quand ie pense à la mort de cet enfant de Roy.
 Vingt & cinq ans à peine estoient dessus sa teste:
 Et si desia sa main comme foudre & tempeste
 S'esclatoit dans l'estour, & renuerloit à bas
 Les plus braues guerriers, au milieu des combats.
 O digne enfant de Roy, par tout où soit ton ombre,
 Ou bien dedans les cieux, ou bien avec le nombre
 De ces nobles Esprits, qui vivent bien heureux
 Aux champs Eliseans en tout bien plantureux:
 Trois fois te saluant, à haute voix ie crie,
 Repose à ton souhait, & trois fois ie te prie,
 O digne Enfant royal, & trois & quatre fois
 Pardonne à Francion la mort que tu reçois
 Ce malheureux iour ci: pardonne ame royale,
 Pardonne à Francion ta mort triste & fatale,
 Et ton triste trespass, qui m'emplit de douleurs,
 Et qui me fait sentir mille maux & malheurs,
 Helas! connois au moins, ame toute celeste,
 Combien c'est que ta mort me tourmente & moleste.
 Helas! connois au moins, que ie n'y pensoy pas,

Quand

Quand tu receus de moy la mort & le trespass.

„ Vn fait de guet à pens hommes & Dieux irrite:

„ Vn mal non pourpense grace & pardon merite.

Tamiserable mort, qui m'emplit de douleur,

N'aduient pas par mon mal: mais bien par mon malheur.

Ou s'il y a du mal, de grace ie demande,

Que tu prennes mes pleurs pour une inuste amande.

I'arrouseray ton corps des larmes de mes yeux:

Ie te feray bastir un tombeau somptueux.

Et si iamais le ciel peut estre fauorable

A moy, qui pour ta mort m'estime miserable.

Ie feray une ville auprés de ton tombeau,

Laquelle portera ton nom illustre & beau:

Affin qu'a tout iamais ta claire renommee

Par ce rond uniuers soit esparse & semee.

Affin que ta memoire, ainsi que les prés verts,

Reuerdisse chasque an par ce rond uniuers:

Et que par tous les lieux, où le soleil eslance

Ses rayons flamboians on scache ta vaillance.

Mais tout cela n'est rien: cela n'empesche pas,

Orolin, Orolin, ton funebre trespass:

Et qu'un prince vaillant & plus preux de la terre

Ne soit mort aujourd'huy en bataillant en guerre.

Cela n'empesche pas qu'un prince trop vaillant,

Si icune que rien plus ne soit mort bataillant:

On peut bien s'asseurer qu'a ta mort s'est flestrie

La genereuse fleur de la cheualerie:

Son tronc deuient tout sec, ses feuilles vont tomber,

Sa plante panchise en bas & commence à courber,

Sa racine se meurt, sans qu'elle pousse & leue,

Au tige, feuille, & fleur, ni son suc ni sa seue.
 Helas! helas! pourquoy ô prince malheureux,
 Estoist tu si vaillant, & si cheualeureux?
 Pourquoy logeois tu tant dans ton cœur de courage?
 De coups en ton estoc? & en ton bras d'orage?
 N'estoit-ce pas assez d'auoir rompu le rang
 De me braues soudards, qui nageoyent dans leur sang?
 N'estoit-ce pas assez d'auoir mis en desroute
 Par deux diuerses fois presque ma bande toute,
 Tout mon ost, & mon camp, sans t'ataquer au chef,
 A mon grand desplaisir, & à ton grand meschef?
 Tu auois trop de cœur: ta vaillance hautaine
 Est cause de ta mort: c'est chose bien certaine.
 Ou bien si ce n'estoit le respect que ie doy
 A la grandeur des Dieux, volontiers ie diroy,
 Que te voyant parfait plus que personne aucune,
 A grand tort contre toy ilz conceurent rancune,
 Et en furent ialoux, & firent accourcir
 Le filet de ta vie, en te faisant occir.

„ B A. En vain nous regrettons la chose qui est faite.
 „ Vne affaire ne peut iamais prendre autre traite,
 „ Que celle, que les Dieux luy ont voulu bailler:
 „ Contre leur saint vouloir on ne scauroit aller.
 „ Et s'il faut au surplus que l'homme se propose,
 „ Que ce que les Dieux font ne se fait point sans cause.
 Prince, songe au futur, laisse là le passé,
 Et poursuy bien ton cas desia bien commencé.
 Encore as tu moyen selon ta fantasie
 De faire voir au Roy quelle est ta courtoisie,
 Luy donnant iour d'aduis, & sans nulle rançon

Deliurant les Gaulois, que lon tient en prison:

FR. I'y ay pourueu aussi: voici l'heure nommee,

Que Carol lieutenant de la Gauloise armee

Me doit estre amené. I'ay commandé aussi

Que le chef d'Orolin on m'apportast ici.

Mais i apperçoy Carol. Carol, tu ne fais doute

Que tout le camp Gaulois est mis à vau-de route:

Et qu'un heureux destin en Gaule nous attrait:

Et qu'Orolin est mort à mon tresgrand regret.

Iaçoit qu'il s'opposast à ma bonne fortune,

Et qu'à tort & sans cause il me portast rancune.

Car ie ne suis venu comme i'ay declaré:

Aussi tost que ie suis dans les Gaules entré.

Pour luy voler son sceptre & rauir son empire:

Comme le roy verra ores qu'il a du pire.

Si vainqueur ie vouloy ma pointe poursuivir,

Qui me peut empescher d'arracher & rauir

Son sceptre de ses mains? toutesfois ie n'ay garde.

Je suis venu en Gaule avec La fauue-garde

Des grands Dieux immortelz, qui m'y ont appelé,

Non pour porter en main quelque sceptre volé

Mais pour les reuerer & rendre obeissance

A leur commandement & leur sainte puissance.

Aussi n'ay-je iamais à ton roy demandé,

Tout depuis ce temps-là que ie suis abordé

A son pays Gaulois, sinon qu'un peu de terre

A sa discretion: affin que plus ie n'erre

De pays en pays, estant paruenu là

Où c'est que le destin de tous temps m'appela.

Il n'en fit aucun conte, & se couvant la teste,

TRAGOEDIE.

59

D'un rogue hauſſe-bec mesprisa ma requeſte:
Ie ne veux pas pourtant l'en faire repentir.
Au contraire ie veux luy faire ores ſentir
Un trait de courtoisie au lieu de ſa rudeſſe,
Et de ſon grand meſpris: A preſent ie te laiſſe
Libre & maître de toy ſans aucune rançon,
Et tous autres Gaulois que lon tient en priſon.
Tien prens auſſi ce plat, dans lequel ie te baillie
La tête d'Orolin occis en la bataille.

Son trespas luy eſt bien par ſa faute aduenu:
Tu conteras au roy le tout par le menu.
Mais ne faut quand & quand de luy bien faire entendre
L'occation pourquoy, ie n'ay pas voulu rendre
Le corps mort de ſon filz, que ie veux honnorer
Luy dressant un tombeau pour l'enſepulturer.
Que le roy de ſa part en face tout de meſme:
Et verſe mille pleurs deſſus la face bleſſme
De ſon pauvre Orolin: il à bien mérité
D'ētre des étrangers & des ſiens regretté.
Et quant eſt du ſurplus: ſi le roy ſe deſole,
Conſole-lé, Carol, & note ma parole.

Dy luy qu'il n'ait point peur aucunement de moy.
Je feray retirer pour l'ōſter hors d'eſmoy
Demain mon camp d'ici au poinct de la iournee,
Iusques à tant qu'il ait quelque place aſſignee
A moy & à mes gens dans ſon paſſys Gaulois,
Où ſelon les deſtins viure & mourir ie dois:
Et où ie ſuis venu par oracle & preſage.
Or part quant tu voudras pour faire ton meſſage.
C.A. Bien que i'aye raſion, pour l'amour que ie doy

A ma chere patrie, à mon prince & mon Roy,
 Qui ont de toy receu aujourd'huy grand dommage,
 Prince, de te hayr: si n'ay- ie pas courage
 De le faire pourtant, veu ta grande bonté,
 Ta grande courtoisie & liberalité.
 Je voy bien maintenant, que le ciel fauorise,
 Pour tes grandes vertus toute ton entreprise.
 Que puisse-t-il tousiours accroistre ton bon heur,
 Tes desirs, tes desseins, ta gloire, & ton honneur,
 Que puisses-tu tousiours l'auoir pour fauorable.
 Et face enhuy le ciel qu'une paix memorabile
 Se puisse contracter entre Sarmante & toy,
 Donnans tous deux ensemble à nos Gaules la loy.
 Tandis pour t'obeir, ô prince preux & sage,
 Je m'en vay de ce pas accom plir mon message.

CHOEVR. DES SOLDARDS TROYENS

Ode Pindarique.

DANS E.

Iò triomphé! monioye!
 Iò victoire! qu'on oye
 Du leuant iusqu'au couchant,
 Et du Pontique riuage
 Insqu'à l' Afrique sauvage
 Retentir nostre beau chant:
 Nostre beau chant d'allegresse
 Malgré les peuples de Grece,
 Et ces peuples ci vaincus.
 Iò monioye victoire!
 Iò celebrons la gloire
 Et les beaux faits de Francus,

*Qui la bataille a gagnée:
Et lequel à cette fois
Accomplit sa destinée
Domptant les peuples Gaulois..*

ARRIERE-DANSE

*Io, io, preux gendarmes,
Assemblons toutes les armes*

*De nos vaincus ennemis,
Morion, cuirasse, & greue:
Puis qu'un trophee on esleue*

*A Francus, qui a soumis
Par ordonnance fatale
Sous luy la Gaule totale
Où c'est que pour tout iamais,
Il faut qu'un empire il fonde
Le plus grand qui soit au monde,
Soit en guerre soit en paix.*

*Io dressons luy des temples
Comme à quelque Dieu guerrier:
Io couronnons ses temples,
Et ses cheueux de l'aurier.*

PAVSE.

Cette belle victoire

*Luy acquiert de la gloire,
Du loz, & du bon-heur:
Qu'il esgalle & surpasse,
Les premiers de sa race
En vertus & honneur.
Car on le voit ensuiure
Hector, qu'il fait reuiure*

Par sa gloire & ces faits
Celebres à iamais.

D A N S E

C'est luy qui enhuy contente,
Par la victoire présente
Tous nos vieux trauaux passez:
C'est luy c'est luy qui nous baille,
Par le gaing de la bataille
De la recompense assez
Pour nos trauaux & nos peines,
Lesquelles ne sont pas vaines:
Puisqu'à present nous auons
Dedans la Gaule saisie
Retrouué vn autre Asie:
Et puisqu'ici nous pouuons,
Auecque allegresse & ioye,
Rebastir à cette fois
Vne autre seconde Troye,
Dedans ce pays Gaulois.

ARRIERE-DANSE.

Rendons-en grace immortelle
Aux Dieux qui ont la tutelle
De nostre camp Phrygien.
ça esté par leur puissance,
Par leur gracie & assistance,
Par leur aide & leur moyen,
Et par leur sainte conduite,
Quoy que Iunon soit despité,
Que nos maux qui sont commis
Par toute la terre ronde,

Et aux quatre coings du monde,
A leur fin sont paruenus:
Après auoir tant sur terre
Et sur la mer enduré,
Tantost les maux de la guerre,
Tantost du flot coleré.

PAVSE.

Quand l'homme miserable
Sent le ciel fauorable
Luy donner du bon heur:
Il doit en recompense,
De toute sa puissance
Rendre aux Dieux tout honneur.
Affin que, si en peine
D'une cheute soudaine
Il tombe encore aprez,
Les Dieux pour luy soyent prests.

D A N S E.

Nous donq, qu'un bon-heur celeste
Oste de peine moleste,
Rendons grace à Iupiter,
Pere de la destinee
Qui nous a Gaule donnee
Pour y venir habiter,
Gaule qui est riche & belle.
Mais sur tout chantons Cybelle.
Car par son ayde & moyen,
Le ciel se rend fauorable
A la troupe miserable
Du paunure peuple Troyen.

C'est cette grand' Phrygienne
 Laquelle a de nous souci:
 C'est, c'est-elle qui moyenne,
 Que Troye on releue ici.

ARRIERE-D A N S E.

Nous te saluons, Cybelle,
 Deesse dont la mamelle
 Allaita les puissants Dieux:
 Ideane, D'yndimene,
 Qu'un char & carrouse meine
 Par deux lions furieux.
 O deesse Phrygienne,
 Grande Berecynthienne,
 Ici nous te saluons:
 Nous te saluons, Deesse,
 Et pour la sainte maistresse
 Des Troyens nous t'auouons.
 Puisque tu nous és propice:
 Et puisque heureux tu nous fais:
 Nous te ferons sacrifice
 Dans la Gaule à tout iamais.

P A V S E.

Bruyans comme tempeste,
 Nous prendrons ta trompette,
 Avec ton tabourin,
 Courant de roche en roche
 Tout autour de ton coche:
 Et des clairons d'airain
 Aux bouches enrouées,
 Nous ferons nos huées,

Quo

*Q u'on entendra dans l'air
Courre, bruire, & voler*

D A N S E.

*A u son de tes saquebutes,
De tes cornets, & tes flûtes,
Qui de tous costez bruiront
Sur les montagnes pierreuses
Ceintes de forestz ombreuses:
Tous les Gaulois accourront,
O Deesse tourrelee,
Et d'une longue hurlee
A gosiers arriere ouuerts,
Avecque leur voix barbare
Ilz feront un tintamare
Sur les monts d'arbres couuerts:
Au bruit de leurs cris sauvages,
A qui nous ioindrons nos voix,
Retentiront les riuages,
L'air, la campagne, & les bois.*

ARRIERE-DANSE.

*E t voy, ô Deités saintes,
Qui dans les larges enceintes
De ce pays habitez,
Ou no tre bande est venue:
Chascun de nous vous salue,
O puissantes Deités,
Nymphes, de ces belles plaines,
Nymphes, des belles fontaines,
Nymphes, des forestz & bois,
Nymphes, des pr s & riuages,*

Nymphes, des monts & bocages
 De ce beau pays Gaulois:
 Permettez qu'ici habite,
 O puissantes Deités,
 Nostre bande, qu'ont conduite
 Ici les fatalités.

P A V S E.

Comme le ciel assemble
 Nos deux peuples ensemble,
 Les Troyens & Gaulois:
 D'une même maniere,
 Nostre troupe guerriere
 Rendra tout à la fois
 Sacree obeissance,
 A vostre grand' puissance
 Deités de ces lieux,
 Comme à nos Troyens Dieux.

A C T E V.

Sobrine. Carol. Sarmante.

S O B R I N E.

Ô miserable reine! ô femme infortunate!
 Orolin mon enfant a perdu la iournee!
 File à file nos gens reuennent desconfits!
 Et ie ne sçay encore qu'est deuenu mon filz.
 Ha! Dieux! que i'ay d'es moy! que i'endure de peine!
 Ie n'en sçauroy sçauoir de nouvelle certaine,
 Le bruit en est confus, & confus le rapport.
 Ie ne sçay pour le seur, ou s'il est vif, ou mort.
 Mais ô Dieux! ô bons Dieux! de crainte ie trespassse:
 Ne voy-je pas Carol triste devant ma face?

quel malheur est-ceci, couvert d'un crespé noir,
 Qu'il tient dedans un plat & me l'apporte voir?
 CAR. Que tu es malheureux! que tu es miserable.
 Infortuné Carol! le ciel pen fauvorable
 Agardé tous les maux, ie croy depuis cent ans,
 Pour le verser sur toy tout en un mesme temps.
 O cherif que ie suis! qu'est-ce que ie doy faire?
 Diray-ie cette mort, ou si ie la dois taire?
 Doy-ie dire à la reine, ou taire cette mort?
 Je ne la diray point: car helas! ie crains fort
 Si ie luy vay conter, qu'elle trespassé & meure
 De destresse & douleur, sur le champ tout à l'heure.
 Mais helas! dequoy sert? dequoy sert de celer,
 Le mal, que tost on tard il conuient reueler?
 Mais ie crains à bon droit d'autre part que la reine
 De douleur ne se tue, ou ne meure de peine.
 O que ie suis confus! ô que ie suis douteux!
 Je ne scay lequel prendre ou choisir de ces deux,
 Ou le taire, ou le dire: & s'il est nécessaire
 De faire l'un des deux, ou le dire, ou le taire.
 Helas! Je ne scay pas quel des deux ie prendray:
 Mais au moins ie scay bien & suis bien assuré,
 Que insqu'ici ma vie estoit bien fortunée:
 Et que iay trop ve scu d'une seule iournee.
 O si i'enfasse receu aujourd'huy ce bon heur,
 De mourir au combat dedans le lit d'honneur!
 Ah! il ne faudroit pas qu'à present ie me visse,
 Après un si long temps, & un si long seruice
 Que t'ay fait à la reine, & que t'ay fait au Roy
 Constraint de les combler de misere & d'effroy,

En leur contant le meurtre, ô chose espouventable!
De leur pauvre Orolin à iamais regretable.

Ce m'est force pourtant: il faut passer par là:
Et la charge accomplir laquelle on me bailla
Je ne puis eschaper que la reine ne scaché,
Que c'est que dans ce plat ce long crespe noir cache.

Autant vaut l'aborder, & luy offrir le chef
De son pauvre Orolin, luy contant son meschef.

S O B. O Dieux! ô Dieux! ie meur: la tristesse me tue:
Mon Orolin est mort: ie suis femme perdue!

Helas! las! ie me meur: ie me meur: autant vaut.
Hé! hé! hé! hé! ie meur: le pauvre cœur me faut.

C A R. O misere! ô malheur! ô malheur! ô misere!
O qu'aujourd'huy nous est la fortune aduersaire!

La reine va mourir: au secours, au secours:

Helas! la reine tire à la fin de ses iours,
Au secours, mes amis, au secours, viste, viste.

Ie crain que son esprit n'ayt desia pris la fuite.

Madame, qu'est-ceci madame, ouurez vostre œil:
Resueillez vous vn peu d'un si profond sommeil.

Vn mot, madame, vn mot, vn petit mot, madame.

Helas! ce n'est plus rien qu'un pauvre corps sans ame,
Qui a desia senti les efforts du trespass:

C'est fait, c'est fait que d'elle, elle a passé le pas.

Toutesfois, ô bons Dieux! la voila qui respire:

Faites, Dieux! ô bons Dieux! que son mal ne s'empire.

Madame, dormez vous? ouurez vn peu les yeux.

S O B. He! he! C A. madame, vn mot, vn petit mot, S O. ô Dieu

C A R. Madame, qu'est ceci? où est vostre courage?

Tous vous monstriez touſtours ſi prudente & ſi sage:
Vous avez iuſqu'ici braument combatu.

La fortune & le ſort, des armes de vertu.

Yolez vous tout d'un coup leur ceder vostre gloire?

Et leur rendre la place avecque la victoire?

Tenez encore bon, reprenant force & cœur.

„ C'est la fin du combat d'où depend tout l'honneur.

Reſitez braument. S O B. l'angoiſſe me tranſporte:

Pour combattre mon mal, ie ne ſuis aſſez forte.

„ C A R. Quand le ciel eſt voilé d'un nuage plus noir:

„ C'eſt alors que Phœbus fait bien mieux apparoir

„ Sa force & ſa clarté, diſſipant ce nuage

„ Obſcur & tenebreux, des rais de ſon viſage.

„ Quand il vien un malheur: c'eſt à l'heure qu'il faut

„ Monſtrer en le domtant, ce qu'on peut & qu'on vaut.

Madame, cuidez vous? bien que vous foys reine,

Et de tout ce pays la dame ſouueraine

Auecques vostre eſpoux, penſez vous toutesfois?

Madame penſez vous, que le peuple Gaulois

Admire tant vos biens, & vostre grand' richeſſe,

Qu'il fait vostre vertu & vostre grand' ſageſſe.

„ On reuere les Rois: mais ce n'eſt pas en tant,

„ Qu'ilz poſſedent des biens, comme on dit, tant qu'autant:

„ C'eſt pour leurs grand's vertus, qui leurs ſont neceſſaires

„ Plus qu'au ſimple commun, en leurs grandes affaires.

Reprenez donc courage, & vous reſouuenez.

Ores qu'il en eſt temps, du rang que vous tenez.

S O B. Qu'elle vertu pourroit, tant fuſt elle puissantē,

Domter une douleur ſi forte & ſi recente?

Qui eſt le cœur d'acier d'airain, ou diamant,

Qui ne receust douleur d'un tel euenement?
Quelle ame de courage & constance targuee
Ne seroit en tel cas vaincue & subiuguee?
Les rochers mesmement en receuroyent douleur:
Et ie seray constante en vn si grand malheur?
Non non, ie ne le puis, & ne le veux pas faire,
Aprez un tel malheur, tout malheur me doit plaire.
Ie doy fuir la ioye & fair tout plaisir.
La tristesse & l'esmyo doit estre mon desir:
Mon desir me doit estre en chose desirable.
Ce qui aux autres plait, m'est à moy miserable.
Ie ne veux plus ouir de tous les chant d'oiseaux,
Que ceux là des-hibous, chouettes & corbeaux.
Ie quitte l'incarnat, le vert, & blanc d'ynoire:
Ie ne veux plus porter que couleur brune & noire.
Ie ne veux plus ouir de propos gracieux.
Ie ne veux plus tenir que propos soucieux.
De courtoisie ie veux deuenir aspre & rude.
Ie fuiray les citez cherchant la solitude.
Au lieu des belles fleurs les chardons me plairont:
Au lieu des clairs ruisseaux les torrens qui bruirent.
Ie changeray mes chants en des plaintes funebres.
Les plus beau iours d'esté me seront des tenebres:
Et si possible estoit i'arracheroy des cieux,
Pour ne voir plus le iour, le soleil radieux.
Ie suis toute changee en autre creature,
De celle que i'estoy, & en autre nature.
Jusqu'ici ie craignoy le triste euenement:
Maintenant au rebours ie cherche le tourment.
Maintenant ie ne quiers pour toute compagnee,

Que tristesse, qu'es moy, que peine infortunee.
 Lay changé de nature, & les choses, qui sont,
 Ores autour de moy, tout de mesmes en font.
 La guerre m'est la paix, la paix m'est une guerre.
 Mon plaisir c'est le mal, qui plus m'outrage & serre.
 La peine les douleurs, les malheurs, les tourmens,
 Son maintenant mes ieux, & mes esbatemens.
 Le plaisir, le soulas, la ioye, & la liesse,
 Sont maintenant mon dueil, mon mal, & ma tristesse:
 Je les hay à poison; qui me veut contenter
 Me doit faire du mal, ou du mal me conter.
 Sus sus donques Carol, contez moy ie vous prie
 Le trespass d'Orolin, avecque la turie
 De nostre ost desconfit, & d'un fil continu
 Contezy moy comment c'est que tout est aduenu,
 Sans me celer ici chose aucune aduenue.
 Ne cachez rien: ie suis à tout mal resolute.
 C A R. Puisque vous le voulez, madame, & qu'il vous plait,
 Je vous diray le tout ainsi comme il en est.
 Si tost que les deux chefs graues de contenance,
 Firent mouuoir leur osts marchans en ordonnance:
 De toutes les deux parts les promts aduanturiers,
 Et les enfans perdus, miserables guerriers,
 Commencent l'escarmouche, & de traits & de flesches
 Assez legerement font les premieres bresches.
 Ce pendant les deux camps s'approchent aussi tost.
 Mais quand ce fut au ioindre, que l'un & l'autre ost
 Vint à se rencontrer: ce n'estoit que hurie,
 Que cris, que playe, & sang, que meurtre & que turie.
 Les larges cou telas de tous costez flamboyens.

Hommes, chevaux, pietons, & cheualiers tomboient:
 Froissez, naurez, occis: & mainte longue lance
 S'esclatoit en tronçons par grande violence.
 On n'eust pas entendu alors le ciel tonner.
 Vous eussiés oui de coups les armes ressonner,
 Craquer les corselets, siffler à viste traite,
 De tous costez dans l'air le trait & la sagette,
 Hannir les fiers chevaux, les oreilles serrant,
 Frappant du pied la terre, & la narine ouurant.
 La poussiere par tout sous les pieds esleuee,
 La plainte des naurez, avecque la huee,
 Et le cri des deux camps faisoient bruire & voler,
 Vn meslange effroyable au plus profond de l'air.
 Les coups drus & menus & l'espesse poussiere
 Aux yeux des combatant desroboient la lumiere.
 Mais sur tout les deux chefs Orolin & Francus,
 Plus preux & plus hardis, & mieux armez d'escus
 De cuirasse & d'estoc, fendoient de grand' vaillance,
 Et rompoient tous les rangs malgré la resistance.
 Tout ainsi comme vn ours, qui descend d'un haut mont
 Fait fuir devant lui les bergers, qui s'en vont
 Effroiez & courans dans quelque grotte basse,
 Où ilz se tiennent coistant que la besté passe.
 Ou bien comme au matin l'Aurore aux beaux cheueux
 Fait fuire devant soy les estoiles des cieux.
 Ces deux princes de mesme escartoyent les gendarmes,
 Qui tremblloyent & fuyoyent devant leurs fieres armes.
 Celuy qui les eust veu exploiter tant alors,
 Eust creu que Iupiter eust armé leurs bras forts
 De sa guerriere Aegide, & de son puissant foudre,

A les voir terrasser tant d'hommes sur la poudre.
 Ilz ne deslachoyent coup qu'ilz ne missent à bas
 Avec leur brand d'acier, espaule, teste, ou bras.
 Ce pendant la vistoire à le schine emplumee
 Voloit deçà delà sur l'une & l'autre armee
 Sans ce point arrester en l'une ou l'autre part:
 Jusqu'à tant qu'Orolin prince brusque & gaillard,
 Suiui de peu de gens, à corps perdu s'estance
 Au plus fort de l'estour, en monstrant sa vaillance.
 Il crie vine Gaule: il blesse, il tue, il fend,
 Il fracasse, il rompt tout où son estoc descend.
 Les Troyens sont contrains de reculer arriere,
 Et de quitter la place à sa force guerriere
 Malgré qu'en ait Francus: à l'heure nos soudars
 Se monstrant genereux & vrais enfans de Mars
 Donnent donnent dedans, & de vaillance prompte
 L'auangarde Troyenne ilz font fuire en grand honte.
 S O B. O fortune legere & traistre tant & plus!
 Ceux qui estoient vainqueurs furent en fin vaincus.
 C A R. Francus tout estonné, voyant qu'on tranche & taille
 Tellement ses soldarts, fait venir sa bataille
 Tout au plus tost qu'il peu, & en bien peu de mots
 Pour donner cœur aux siens il leur tint ce propos.
 Courage, compagnons, c'est ici la iournee,
 Que promise nous à l'antique destinee.
 Voici, voici le iour, où nous ont reserués
 Les destins & les Dieux, en nous ayant sauvez
 De tant de maux cruels en despit de fortune,
 Pour nous rendre aujourd'huy cette terre commune
 A nous & nos enfans: mettons nous en propos

De trauailler enhuy, pour nous mettre en repos
Le reste de la vie, & prenons bon courage.

Les Dieux, qui sont pour nous, nous douront l'avantage,
Orolin d'autre part, affin de soustenir
Le renfort des Troyens, de mesme fait venir
Sa bataille à la haste: à l'heure la trompette,
Le fifre, & le tambour, bruit, bourdonne, & tempeste
D'un meslange confus acharnant des deux parts,
Guerriers contre guerriers, soldarts contre soldarts.
A ce choc si horrible & si espouventable.

Il sembloit que la terre estant peu ferme & stable
Tremblast tout'estonnee, & vinst à s'escrouler:
Ou que le vieux Chaos voulut tout rebrouiller.
Iamais on ne vit tant de meurire & de carnage.
Le sang de tous costez dans la campagne nage.
Les cheuaux sont au sang dessus les pasturons:
Le champ rougit de sang, & tous les enuirons.
Le bruit & le chapplis d'une telle meslee
Faisoit retentir l'air & la voute estoilee.
Car les camps ennemis à ce commencement
Firent un grand devoir de charger viuement.

Chascun faisoit merueille: & n'eust-on scèu que dire,
Lequel des deux costez auroit en fin du pire.
Des deux costez les gens à pied & à cheual
Combatirent long temps avec un sort esgal,
Tant qu'en fin les Gaulois ayant plus de courage
Pour auoir emporté le premier aduantage,
S'ennuyrent de voir si long temps batailler,
Ceux, qu'ilz auoyent desia contrains de reculer.
Le courage leur croist avecque la furie:

Ilz font des Phrygiens carnage & boucherie:
 Ilz les chargent au double, & malgré leur effort
 Ilz les font reculer, & les chassent bien fort.
 Francus se met devant pour les garder de fuire.
 Sa force, & ses beaux faits, sa langue, & son bien dire
 N'y firent rien pourtant: à l'heure furieux
 Il tance ainsi son ost de mots iniurieux.
 Où fuyez vous coûards? qu'elle seure retraite
 Cherchez vous dans la Gaule après vostre desfaite?
 Où est vostre courage? où est vostre dévoir?
 Et la foy qu'au destins vous souliés tant auoir?
 Fuyez tout vostre saoul: au moins cette iournee
 Jeferay le devoir seul pour toute l'armee:
 Me suue qui voudra. Ont vit tout à l'instant
 Au tour de son armet un grand feu voletant.
 Adonq il s'eclanca au milieu des gendarmes.
 Jamais prince ne fit tant de vaillance & d'armes.
 Il se fourroit par tout allant de ranc en ranc,
 Remplissant tous les lieux de carnage & de sang,
 Tous nos soldards d'effroy & les siens de courage:
 Qui en reprenant cœur à l'heure firent rage.
 On eust dit proprement à les voir charpanter,
 Qu'un foudre sur nos gens se venoit esclater,
 De façon qu'ilz alloyent: une tremblante crainte
 Au fond de nostre cœur à l'heure fut emprainte:
 Toute nostre armé branle: & les plus assenrez
 Voudroyent bien volontiers estre bien retirez.
 Nous ne songeons qu'à fuir: les Phrygiens qui voyent
 L'effroy ou nous estions, toute leur force employent
 A charger dessus nous, pour mettre en desarroy,

Et rompre nostre camp desia rempli d'effroy.
 Nous ne peusmes iamais soustenir leur vaillance:
 Il fallut faire place à leur grand' violence,
 Et leur quitter le champ. Orolin irrité
 Perd alors patience estant tout transporté:
 Il enrage tout vif: il huche, crie, appelle
 Au combat Francion, qui fait la sourde oreille.

SOB. O le lasche couارد. *CAR.* Toutesfois Orolin
 Rencontra devant luy Francion à la fin.

Il l'aborde en fureur, tout à la mesme sorte
 Qu'une lionne fait celuy-là qui emporte
 Ses faons & petits, il flambe de courroux,
 Dessus son ennemi desserrant mille coups.

Mais toutesfois Francus n'auoit pas le courage,
 Le voyant si vaillant de luy faire vn outrage.
 Il paroit seulement: mais vn coup eschapa,
 Qui en fin droit au cœur nostre prince frapa.

SOB. O miserable enfant! ô miserable mere!

CAR. Lors le reste du camp prend la fuite legere:
 Chascun lors se desbande: & les Troyens dessus
 Mutilant, meurtrissant, massacrant tant & plus.

Apres que Francion eust gagné la iournee:
 Et que la trompette eust la retraitte sonnée:
 Il fait soudain venir à luy les prisonniers,
 Dans le nombre desquelz je ne fus des derniers:
 Et faisant ce sembloit, vn assez bon visage,
 Parlant à moy pour tous usa d'un doux langage,
 Me disant qu'il n'estoit dans les Gaules entré,
 Comme des sa venue il auoit déclaré,
 Pour voler aux Gaulois leur sceptre & leur empire:

Comme le roy verroit ores qu'il a du pire:
 Et qu'il ne vouloit pas sa pointe poursuiuir,
 ores qu'il peut son sceptre enleuer & rauir.
 Trop bien qu'il veut auoir en Gaule quelque terre,
 Pour y loger sa troupe, affin que plus il n'erre
 Depays en pays, estant parvenu-là,
 où c'est que le destin de tout temps l'appela
 Cela fait il nous mit en franchise premiere.
 Alors il me donna charge particuliere
 D'apporter dans ce plat cette teste & ce chef:
 Et s'il m'enchargea encore de rechef,
 De bien faire scauoir & de bien faire entendre
 L'occasion pourquoy il n'a pas voulu rendre
 Le corps entierement, qu'il desire honnorer,
 Luy dressant un tombeau pour l'ensemblaturer:
 Pariant bien fort le roy, & vous aussi de mesme,
 Que vous vous contentiés de cette face blesme.
 SOB. A ce conte, Carol, ainsi comme ie vois,
 Grace aux Dieux nous auons un ennemi courtois.
 Allez le dire au roy, lequel en sa misere
 A ce confort d'auoir un si doux aduersaire.
 Mais laissez-là ce plat sans le point emporter:
 Car ie veux voir ce chef pour me reconforter.
 CAR. Puisqu'il vous plait ainsi, ie le feray, madame.
 SOB. O miserable reine! o miserable femme!
 O miserable mere! o Dieux! helas! bons Dieux!
 Quel spectacle cruel se presente à mes yeux!
 Quel effroy! quel horreur à mes yeux se présente:
 Estem o clair Soleil ta lumiere luisante:
 De grace cache toy, cache toy vistement.

Et toy, obscure Nuit, au noir habillement.
Haste un peu ta carriere, ô Nuit obscure & coye,
Desrobe moy le Iour: affin que ie ne voye
Vn si estrange cas, vne si grande horreur,
Et un si triste obiect, qui me creue le cœur.
Et vous ô Dieux du ciel, auuglés moy la veüe,
Pour ne point voir helas! ce malheur qui me tue.
Ah! non ô Dieux puissants, ô pitoyables Dieux,
Non, ne me priués pas de mes deux pauures yeux:
Affin qu'encore un peu ce pauure chefie voye:
Et le voyant ici que mes deux yeux i'employe
A l'honnorer de pleurs: & verser dessur lui
Mes larmes, & mon sang, ma vie, & mon ennuy.
Que maudit soit cent fois l'an, le mois, la iournee:
Et maudite, cent fois l'heure que ie fus née:
Et maudite cent fois, cent fois encores plus,
Le iour, le mois, & l'an, quand espouse ie fus.
Amour ne conduit point mon triste mariage:
Ce fut pour le certain quelque infernale rage.
La nöpçiere Ieunon ne daigna s'y treuuer.
Proserpine elle seule y voulut arriuer
Auec ses troys fureurs, qui en malle iournee
Chanterent a ma nöpce un funebre hymenee.
En maudissant la couche & le lit nuptial,
En maudissant l'espouse, & son espous loyal,
En maudissant leur race, & leur future engeance:
Pour prendre, que ie croy, quelque vieille vangeance.
Au lieu de renuerser des fleurs dessus le lit,
Elles faisoyent plenuoir tout du long de la nuit
Des pruots, des chardons, & des ronces piquantes:

Au lieu de pins noptiers & de torches flambantes,

Elles firent flamber leurs tissons ensouffrés:

Et au lieu de semer des noix par les degrés

Et par tout le palais, ces Fureurs, que ie pense,

Letterent des caillous à l'infertile panse.

Helas! mon cher enfant mon cher enfant, pourquoy?

Pourquoy? pourquoy iamais accouchay ie de toy?

Pourquoy? pourquoy iamais ay-ie esté en gesine?

Pourquoy iamais pour toy inuoquay-ie Lucine?

Il eust bien mieux valu en mon trauail d'enfant,

Que la mere fust morte & le filz quand & quand:

Il eust bien mieux valu que i'eusse esté sterile:

Il eust bien mieux valu, que ma mere infertile.

Ne m'eust iamais fait voir le iour luisant & beau:

Ou bien quand ie nasqui qu'on m'eust mise au tombeau.

Mon enfant, O rolin, mon filz, ma chere race,

Mon filz, mon cher enfant, regarde moy de grace,

Et parle un peu à moy: n'as tu plus de vertu?

Tu ne me responds point: que ne me responds-tu?

Ah: n'as tu point pitié de ta dolente mere?.

N'as tu point de pitié de la douleur amere

Qu'elle endure pour toy? si tu as quelque soing

De moy mon cher enfant, dy quelque mot aumoing.

Il semble que ma voix ton oreille ne touche.

Pour respondre à ma voix tu n'ouures point ta bouche:

Au lieu de regarder tu fermes tes deux yeux.

Au moins dy moy, mon filz, les funebres adieux.

Mais ie perd bien mon temps: l'oreille est sans ouyye:

La bouche sans parole, & la veüe esblouye

Est du tout sans clarté: ha! mon filz tu es mort.

Mais c'est bien par ta faute & par ton propre tort
 Ha! mon filz tu es mort: mais si tu m'eusse creue,
 Ton ame de ton corps seroit encor' vestue.
 Tu serois plein de vie, en vie tu serois:
 Et pour ta triste mort pas ie ne pleurerois:
 Ny ne sentiroy pas la douleur qui me dompte.
 De mon commandement tu ne fis aucun conte:
 Je t'auoy commandé de ne t'exposer pas,
 Sinoy bien à propos au hasard des combats:
 Tu n'en as tenu conte, en mesprisant ta mere.
 Aussi tu en as eu la mort, pour tous salere.
 Les Dieux t'en ont puni: pourquoy, mauuais enfant,
 Mesprisois tu ta mere, & son commandement?
 Pourquoy n'as tu tenu conte de ma parole?
 Mais que di-ie? que fai-ie? où suis-ie? suis ie folle?
 Quelle fureur me tient? qu'elle rage d'Enfer
 Me vient ainsi si fort de colere eschauffer?
 Quel Demon infernal? quelle infernale rage
 Me vient saisir le cœur, le corps & le courage?
 I outrage mon enfant par iniurieux mots!
 I outrage mon enfant & luy fay mille maux!
 Il est mort pour les siens, & pour tout son salaire,
 Je vomy dessus luy les flots de ma colere!
 O Dieux? ie l'iniurie, & ne luy permetz pas,
 Qu'il sente le repos après le dur trespass.
 O quelle façon: où façon trop nouuelle!
 O miserable mere! où mere trop cruelle!
 Les tigres, les lyons cherissent tant leurs fans:
 Et moy aprez leur mort i outrage mes enfans!
 Orolin, mon enfant, mon filz, ma geniture,

Mon cher filz, mon enfant ma chere nourriture,
 Pardonne moy, mon filz, pardonne moy l'excés
 Pardonne moy le tort, qu'à grand tort ie te fais.
 Et vous nobles Esprits, ses Manes & ses ombres,
 Qui errés maintenant parmi les Enfers sombres,
 Ne vous irrités point des mots iniurieux
 Que m'a fait prononcer mon tourment furieux.
 Helas! ce n'est pas moy qui vous fay cet outrage:
 C'est la rage & fureur qui dompte mon courage.
 C'est le mal qui me tue, & l'extreme douleur,
 Qui m'a fait prononcer ces mots pleins de fureur
 Toutes fois ce n'est pas pour payer d'une excuse
 Le mal que ie t'ay fait: non non, ie ne refuse:
 Je ne refuse point à te propicier
 Les Enfers par mon sang & me sacrifier
 Je te veux par mon sang Pluton rendre propice,
 Pour toy ie luy feray de mon sang sacrifice,
 Sacrifice funebre, & qui en peu de temps
 Appasera, mon filz tes esprits mal contens.
 Mais ie brusle, ie mear, ie forcene chetine,
 Je creue de despit, l'enrage toute viue,
 L'enrage, que ie n'ay, que ie n'ay le moyen
 D'occire quant & moy ce barbare Troyen,
 Qui m'a tué mon filz: c'est la plus belle offrande,
 Que l'ombre d'Orolin pour son repos demande.
 Que ne le tien-ie ici! ie luy arracherois
 Les deux yeux de la teste avec mes propres doigts.
 Je mangeroy son cœur d'une dent violente:
 Je teindroy dans son sang ma maschoire sanglante:
 Je luy fendroy le ventre & à bras retroussés

I'en tireroy dehors ses boyaux creuassés.
 Je fouleroys son chef, & sa teste esfrachée.
 Je semerois au chiens sa ceruelle espanchée:
 Et douroy pour repas son ventre & ses boyaux
 Aux loups, & au mastins, aux vauours & corbeaux
 Mais ie ne le peus faire: & i'en suis bien marrie.
 Au fort si ie ne peus luy nuire estant en vie:
 Vn iour aprez ma mort i'en viendray bien à bout:
 D'une partie au moins si ce n'est pas du tout.
 Quand ie ne seray plus qu'une ombre tenue & gresle,
 Ie luy feray du mal plus qu'aus vignes lagresle,
 Que la nielle au bleds, que le tam aux troupeaux,
 Au fleurs le chaud d'esté, aux cailles les pipeaux:
 S'il vogue sur la mer, m'accompagnant des Rages
 Et des noires Fureurs, ie l'empliray d'orages
 De tempeste & de vents: affin qu'en son vaisseau
 Il ait sa sépulture, & sa nef dedans l'eau.
 S'il pense reposer dessus la molle couche:
 Alors qu'il dormira d'un fantasme farouche,
 Cruel espuentable, & horrible, aussi tost
 Ie rompray son sommel l'esucillant en sursaut.
 Quand il sera à table usant de la viande,
 Ie l'empuantiray tant soit elle friande:
 Ie l'infecteray toute, en semant par dessus,
 De la bourbe & de l'eau des infernaux palus.
 Noires Rages d'enfer, d'aignés ma voix entendre.
 Quand ie seray là-bas ne me veuilles deffendre
 Quelque fois la sortie: ains plus tost avec moy,
 Sortés sortés, Fureurs pour emprire d'esnoy,
 De misere & tourment ce Troyen detestable.

Et receues ma mort pour offrande agreable.

Car je me sacrifice aux Ombres de mon filz,

Et des Gaulois qui sont tués & desconfits.

Mais quoy qu'attend ie plus: sus à lame pointue,

Met fin viste à ma vie, & tous mes ennuis tue.

SARMANTE. CAROL.

SAR. O comble de mes maux, & de tous mes soucis!

Orolin à ce conte a doncé esté occis.

Francion a tué doncé de main felonne,

Celuy lequel deuoit heriter ma couronne.

Il l'a doncé tué: mon filz est doncé mort.

Et i'ay doncé perdu mon unique suport,

Et l'unique esperance & l'unique liesse,

Laquelle soustenoit ma debile vieillesse.

Mais ô Dieux inhumains! Dieux meschans & cruels!

Comment vous m'accablés de maux continuels!

O Dieux! iniques Dieux! ô cruelle iournee!

O royalle maison au meurtre abandonnée!

O malheurs coup à coup l'un à l'autre atachez!

O malheurs coup à coup: contre moy descochez!

Ma femme s'est taee! à l'horrible carnage!

Son corps de toutes pars dans son sang flote & nage!

Le voila dans son sang estendu à l'enuers!

Et d'un cruel poignard percé tout à trauers!

Miserable chetif, que te sert de plus viure?

Il faut faire comme elle: il faut ta femme suiure:

Il faut suiure ton filz: & tirer hors de toy,

Par un coup de poignard ton ame & ton esmoy.

CAR. Ah! Sire qu'est ceci: ah! que voulez vous faire?

S A R. Me priner tout d'un coup de vie & de misere.

C A R. Sire, oſtés ces propos, & ne redoublez pas
Tant de morts, tant de sang, de meurtres & trespass.

Asſes deſia le ſang noye, emplit & inonde
Voſtre paure palais qui en meurtres abonde.

S A R. Ce propos eſt en vain en vain & pour neant:
Deſia pour m'engloutir l'Auerne eſt tout beant:
Il faut que ce poignard en perçant ma poitrine,
M'y conuoye, & conduife, & qu'il m'y achemine.

C A R. Ah! ſi vous ne voulés, Sire, viure pour vous;
A tout le moins vueillés, Sire viure pour nous.

Viues pour voſtre peuple & pour voſtre contree,
Que voſtre mort rendroit perdue & deſastree
Du tout entierement: viues, Sire, viues
Pour ce royaume-ci qu'encores vous aués.

Voſtre ennemi courtois rien qui ſoit ne demande,
Qu'un champ pour habiter en Gaule avec ſa bande.

On ſi vous ne pouués vous embouuoir pour tous
Vos peuples larmoyans: au moins ſouuenés vous,
Sire, ſouuenés vous de voſtre chere race

Melune, qui toute autre en toute beaute paffe,
Et en toute vertu: ſauf voſtre mageſté,
Si vous l'abandonniez ce ſeroit cruaute,
Sans vous que diuendroit la paure infortunee?

Qui luy procure roit un nopcier Hymenee?
Qui eſt-ce qui auroit de ſes nopcies le ſoing?

Et qui ce-temps pendant l'aideroit au beſoing,
Eſtant en ſon endroit charitable & fidelle:

Si ſon pere & ſon Roy n'a point de pitié d'elle?

S A R. Ah! tout le cœur me fend, l'amour & la pitié

De Melune me fend le cœur par la moitié!
 Tout le corps m'en fremit, & mon ame troublee,
 En est plus que devant de tristesse accablee.
 Co A R. Sire, pensés à elle, & en vous conservant,
 Conservés son bon-heur & son aage suivant.
 S A R. O que ie suis confus! ô que i ay de trauerses!
 O que de passions estranges & diuerses
 Enveloppent mon ame! ô que d'ardans ennuys
 M'empesche nt maintenant de scauoir qui ie suis,
 Que ie dy, que ie fay, ou dois dire ou doy faire,
 Et de voir qui me nuit, ou qui m'est necessaire.
 Lequel premierement de ma femme, ou mon filz,
 Ou du camp des Gaulois tués & desconfits,
 Soldards infortunés à la guerre & aux armes,
 Sarrosera des flotz de mes premières larmes?
 Pour qui de ces trois là doy-ie premierement
 Verser mes chaudes pleurs, & pleurer chaudemant?
 Pour qui de ces trois-la du fils, ou de la mere,
 Ou du camp desconfit feray-ie plainte amere?
 Pour qui de ces trois là, tout confit en douleurs
 Doy ie premierement verser mes tie des ple urs?
 O cheif que ie suis! & mes pauures gendarmes,
 Et la mere, & l'enfant me demandent des larmes.
 O cheif que ie suis! il demandent tous troys
 Mere, enfant, & soudards mes pleurs tout à la fois.
 Et toutesfois helas! les larmes que ie tire
 De mes yeux à tous trois ne penuent pas suffire.
 La source de mes pleurs ne iallit assés haut,
 Pour les pleurer tous trois ensemble comme il faut.
 Mes pleurs pour les pleurer ont trop iente leur course:

Mes pleurs pour les pleurer ont trop petite source.

Miserable vieillard, ouure ouure donq ton flanc,

Et au defaut de pleurs, pleure larmes de sang:

Perce ton estomac, où ton ame demeure,

Et pour renfort de pleurs, de pur sang larmes pleure

Tant que finalement il soit tout esgouté.

Mais ah! que doy tu faire? helas? d'autre costé,

Que de confusion! ta fille infortunee

Se verra par aprez du tout abandonnee:

La miserable aprez ne verra que dangers,

Que luy prepareront ces banis estrangers.

I'offenceroys mon filz i'offenceroys ma femme,

De l'exposer ainsi en peril & diffame.

Je vous suruiuray donq' o ma femme & mon filz:

Je vous suruiuray donq' ayant tousiours bouffis,

A force de pleurer, mes yeux & ma prunelle,

Qui tousiours verseront une source eternelle

De pleurs pour vous pleurer: & d'ores en avant

La tristesse & le dueil tousiours m'ira suiant,

Pour n'auoir pas moyen de mourir & vous suuire.

Car aussi n'est-ce pas pour moy que ie veux viure:

Tant seulement ie vy pour trouuer les moyens,

Puisqu' ainsi plait aux Dieux, d'apaiser ces Troyens:

De peur d'abandonner au vouloir d'un seul homme,

Tout ensemble ma fille & ce pauvre royaume.

Tandis, nobles Esprits, vinés viués là-bas

Aux champs Eliseans en aise & en esbats:

Et moy-ce temps-pendant, ayant tousiours enuie

De vous suuire bien tost, je traineray ma vie.

LES DESGVISES, COMOE DIE DE IEAN GODARD PARISIEN.

*Argument sur la Comœdie de Iean Godard,
Par Claude le Brun iurisconsulte
Beaujoulois.*

C Eux, qui ont de toute ancienneté embrassé par effect les salabres preceptes de la vraye philosophie, ont estimé, que la poësie estoit vne peinture parlante, par laquelle nous estoient viuement représentés les traits les plus nayfs de cette vie humaine: mesme passans plus auant, ont assuré qu'elle estoit la plus ancienne philosophie, par laquelle sous la douce & plaisante lecture de diuerses narrations fabuleuses, les Poëtes faisoient glisser ès ames des lecteurs, tres-vtiles preceptes, que leur groussier ou farouche naturel n'eust aucunement peu ou voulu receuoir: Imitans en cela les medecins, qui emmientent ou sucrent les bords du gobelet, dans lequel ils préparent au petits enfans vn salutaire breuuage d'Absynthe. Or comme toutes les actions humaines se referent, ou aux gestes des Grands, ou aux negoces des petits: les poëtes ont de tout temps traité l'un en la Tragœdie, & l'autre en la

la comœdie : comme estants ces deux gentes de poënes le plus aptes à l'expression de ces deux arguments. Ainsi que l'ont fait paroistre entre les Grecs Euripide, Sophocle, & Menandre : entre les Latins Seneca, Plaute, & Terence : & entre nos François Garnier, & nostre autheur, lequel en cela excelle sur deuanciers, d'autant que chascun d'eux n'a touché qu'un genre de poëne, se cōtentants de traiter les vns la Tragœdie, les autres la Comœdie : au lieu que nostre Garnier ne fait pas moins paroistre la fluide facilité de son doux style en la Comœdie, que la sentencieuse gauité de son vers à la Tragœdie, ornant d'autant bon gracie le theatre françois de la lamentable tristesse de lvn, cōme de la recreatiue ioye de l'autre : ainsi que prez la lecture de sa graue Fraciade, vous connoistrez par la lecture de cette douce & plaisante Comœdie, subiect de laquelle est, que Pierre Galand bourgeois de Valence en Dauphiné, ayant enuoyé Oliuier Gallard son filz en lvniversité de Toulouse pour y employer le temps en l'estude du droit ciuil, suiu de Mandole son seruiteur : il deuient amoureux de Louyse fille d'un sire Gregoire marchant de Toulouse, à laquelle ne trouuant aucun moyen de faire ouverture de ses mōreuses passions, & ayant communiqué la cause de son tourment à son Mandole, il descouvre par son moyen, que le sire Gregoire a besoing d'un seruiteur & par son aduis ayant eschangé leurs habits lvn l'autre, Oliuier s'offre en tel équipage au service du sire Gregoire, qui y reçoit aux conditions entre eux convenues. Desguisé donc en telle sorte il fait entendre quel il est, & la cause de sa présente seruitude à Louyse sa Maistresse, laquelle apres quelque refus consent

vn mariage futur avec luy, sans exceder les bornes de la pudicité sous le bon plaisir de son pere. Ce pendat le sire Gregoire cōnoissant l'industrie de son nouveau seruiteur & assuré de sa fidelité, luy descouvre, comme ayant eu la tutele d'vn Prouuentard qui suiuoit les armes luy estant demeuré reliquataire & contable en grand sommes de derniers, il estoit par luy tourmenté & braué tous les iours, n'ayant trouué meilleur expedient pour s'oster de cette fascherie , que de luy offrir sa fille en mariage: estimant, attendu qu'elle estoit son heritiere vniuerselle , qu'il deust accepter cette offre, laquelle toutesfois il auoit refusée: ne sçachant lors le vieillard à quoy se resoudre en telle perplexité. Oliuier Galand craignant que ce Prouuentard, châgeant d'opinion, ne le frustrast de son bien pretendu, donne aduis au sire Gregoire que par la familiere hantise, qu'il a avec plusieurs Escoliers , il a descouvert, qu'vn ieune hōme de tresbonne & treshonneste famille , est extremement amoureux de sa fille, laquelle prenāt en mariage il le pourroit facilement deliurer des mains de ce Prouuentard , & de la fascherie qu'il luy faisoit: à quoy condescendant le bon homme , luy commandant de faire venir promptemēt le ieune homme, qui estoit amoureux de sa fille. Aprez donq'en avoir aduerti sa maistrefse, Oliuier, en dissimulant son nom, se faisoit appeler Roland, fait venir son Mandole, luy commandant de feindre qu'il auoit nō Oliuier Galad, & qu'il estoit filz de Pierre Galand. Arriué qu'il est vers le sire Gregoire & pat luy estat interrogé sur le cōsentemēt de son pere, il luy promet incōsideremēt de luy faire agir ce mariage: voire de le faire parler à luy le mes-

me iour: sans considerer que promettāt vne chose
possible, telle que estoit cette-là, c'estoit pour perdre
& faire desesperer son maistre. Cela estant ainsi passé
& Oliuier desesperant l'issue de son affaire, attend
l'impossibilité de l'effet de la promesse faite par son
seruiteur, ilz rencontrent fortuitement vn viel ma-
chant nommé Passetrouuant, inventorisant quelque
bagues & pieces d'or, qu'il venoit de trouuer dans sa
bourse: Ioyeux d'auoir trouue si belle occasion ilz se
dressent à luy, auquel, aprez plusieurs menaces de le faire
constituer prisonnier comme larron, ilz promettent
finalement de luy rendre la bourse, dont ilz se
stoyent saisis, s'il se veut dire Pierre Galand pere d'Oliuier,
& en telle qualité traitter le mariage de son fils
avec la fille du sire Gregoire, auquel le vieillard (ayant
condescendu à cela) s'adresse assurément, & sur la
mande par luy faite, luy est la fille accordée pour Oliuier,
qu'il dit estre son filz: remettant la passassion de
contraet, & la celebratiō des solénités nuptiales à l'as-
semblée de leurs parens. Pendant que toutes ces choses-là se faysoyent ainsi, Pierre Galad estoit desja au
ué, pour quelques siens affaires, à Toulouse, où marchant
par la ville il auoit perdu sa bourse, qui estoit
tombee entre les mains de Passetrouuant. Mais il n'avoit
stoit pas toutesfois si fasché de telle perte: comme il se
stoit triste de ce qu'il ne pouuoit auoir nouvelle de
son filz, duquel ayant fait diligente perquisition aux
escoles, & par la ville : il s'adresse finalement au sire
Gregoire, qu'il rencontre fortuitement par la rue, le
quel, ayant ouy qu'il demandoit celiuy auquel il auoit

promis sa fille, estime que Pierre Galād soit quelque
resueur ou escornifleur: qui pour estre du festin se dit
pere d'Oliuier Galād: & sur quelque cōtestatiō qui se
meut entre eux suruiēt Passetrouuāt, qui s'estoit dit pe-
re d'Oliuier, auql le vray pere s'attaquāt de colere, Pas-
setrouuāt s'esforce de soustenir qu'il est Pierre Galād:
& le nouueau venu vn imposteur. Cōme il tire par sa
cōtestatiō sire Gregoire en cette opiniō: suruiēt Mā.
dolé vestu des habitz d'Oliuier, leql voyāt le vray pe-
re de son maistre inopinémēt deuāt luy, tréblāt de fra-
yeur luy reqert pardon. Pierre Galād soupçonnāt par
le chāgemēt du nō, & par les habitz de son filz, q̄ son
seruiteur l'eust fait mourir entre en extresme cour-
roux: iusques à vouloir outrager Mādolé: mais le sire
Gregoire le retient & le prie d'ouir le seruiteur, qui a-
dōq côte de poinct en poinct comme les choses s'e-
stoyent passées. Alors Pierre Galād ayāt ouy nouuelle
de sa bourse commande a Mādolé d'aller au logis du
sire Gregoire pour voir si son filz y estoit & pour l'ad-
uertir de sa venue & pour luy cōmāder aussi de luy at-
teindre: autāt luy en dit le sire Gregoire pour sa fille. Ce
qu'il fait, cōtāt aux deux amās commēt leurs amours
estoyēt descouerites. Sur cela arriuēt les deux peres,
qui apres auoir repris aigremēt leurs enfās, touchant
leurs menees à la requeste d'Oliuier Galād aprouuēt
& authorisent les promesses du mariage encōmēcé:
pour leql plus ioyeusemētacheuer, & pour deliurer
le sire Gregoire de peine: Pierre Galād pmet vne siēne
fille à Prouuētard, q̄ en estāt ioyeux outre mesure assi-
ste a la celebratiō des nōpces d'Oliuier, pmettāt de
faire tout à l'amiable avec le sire Gregoire touchant
l'administration de son bien, & de ce q̄ luy deuoit.

A NICOLAS DE
 LANGES, PREMIER
 PRESIDENT AV
 PARLEMENT DE DOMBES,
 & au Siege presidial
 à Lyon.
 *

Tant de corps differens & tant d'effets diuers,
 Que nature produit en ce grand Vniuers,
 Sont semblables, De Langes, à la douce harmonie
 D'un luth, que doctement vn bon maistre manie,
 Qui de tons & d'accords de diuerte facon
 Ensemble rapportés, compose sa chanson,
 Laquelle gracieuse & plaisante à merueille
 Au luth les escoutans attache par l'oreille.
 Car la varieté des effects & des corps,
 Que la Nature met à toute heure dehors,
 Son fon & sa matrice à merueille feconde,
 Les conioignant ensemble enfante ce grand Monde,
 Lequel prend sa naissance & sa grande beauté
 Des diuerves facons, que la Varieté
 A toute heure luy donne, & fait si bien en sorte,
 Que tout ce qu'elle fait en un corps se rapporte.
 Cette Varieté, au desir inconstant,
 Et au bigeare front, ne pourroit pas pourtant

C O M O E D I E.

92

Maintenir l'Uniuers par sa seule puissance:
 Si la Mutation, à qui plait l'inconstance,
 Ne l'aidoit elle mesme, & si à tous les iours
 Elle ne luy donnoit de l'aide & du secours:
 Et si l'entretenant en sa grandeur entiere,
 Elle ne luy offroit à toute heure matiere,
 Effet & argument, cause & occasion:
 Tant de pouuoir au monde a la Mutation,
 Qui les choses faisant incessamment rnaistre,
 Conserue l'Uniuers & le Monde en son estre.
 Il n'y a chose au monde, où l'on ne puisse voir,
 De la Mutation la force & le pouuoir:
 Tout l'Uniuers l'honneur, & d'autorité grande,
 A ce grand uniuers sans cesse elle commande,
 Comme en estant la reine, & la dame, qui peut
 En disposer ainsi comme c'est qu'elle veut.
 Elle change les nuits en des claires iournees:
 Puis par elle les nuits sont apres ramenees.
 Tantost le iour est long & tantost la nuit l'est,
 Selon qu'elle en dispose & selon qu'il luy plait.
 Elle change l'Hyuer herisse de froidure,
 Au gracieux Printemps habillé de verdure:
 Et puis le gay Printemps elle change en apres
 A l'Esté, qui iaunit les espis de Cerés:
 Puis encore l'Esté par apres elle change
 A l'Autonne, qui a le soing de la vandange:
 Et puis l'Autonne en fin, quand on à vandange,
 En froidureux Hyuer son temps trouue change.
 Mais la Mutation constante en inconstance
 Deffus cela n'a pas tant seulement puissance:

93 LES DE G V I S E S

Elle tient sous son iong & sous sa main nos corps,
 Qu'elle rend maladifs ou sains, foibles ou forts:
 Changeant nostre ieunesse en saison refroidie,
 Ou bien la santé gaye en triste maladie.

Et dauantage encore elle change souuent
 En misere le bien qu'on auoit parauant:
 Ou s'il luy vient à gré, le dueil & la destresse
 Elle change soudain en ioye & allegresse.
 Mais ce qui bien plus est, cette Mutation
 Par fois change l'estat de quelque nation,
 Ou de tout un royaume, ou de tout un empire,
 Ou en estat meilleur, ou en un estat pire,
 Selon que le pays, ou elle se fait voir,
 A fait enuers le ciel bien ou mal son deuoir.

Quand la France iadis, nourrissoit en sa terre
 Un peuple, qui hayoit la discorde & la guerre,
 Qui aimoit la iustice avec la pieté,
 Et lequel estoit plein de debonnaireté:
 La Mutation lors qui suruint à la France,
 Changea son bas estat en plus haute puissance,
 Elle haussa son tresne, & son sceptre allongea,
 Et sa simple couronne à l'heure elle changea
 En couronne emperiore: & Rome Rome mesme
 Humblement reuera son sceptre & diademe,
 Se soumettant à elle, & receuant les loix,
 Que luy bailloit alors nostre empire Gaulois,
 Qui grand & fleurissant dessous un Charlemaigne,
 Tenoit dessous sa main la guerriere Allemagne,
 Avec la Lombardie, à qui Charles guerrier
 Donna pour røy son filz, en dechassant Didier,

Qui souuent infidelle, à son dam fit la guerre
 Au grand Evesque assis au siege de saint Pierre.
 Mesme l'Espagne alors vit de toutes les parts
 Dans ses champs undoyer nos François estendarts,
 Qui premiers luy pourtoient, marqués d'une croix blanche,
 Au lieu du paganisme une foy pure & franche.
 Et bref toute l'Europe estoit entierement,
 En ce temps là subiee au seul commandement
 De la France, qui peut si puissante se faire,
 Que l'Empire à ses rois estoit hereditaire.
 Mais à l'heure qu'un peuple est plein de mauuaiseſſié,
 Et quand c'est qu'il merite en eſtre chasteſé:
 Lors la Mutation pour punir ſa malice,
 Ses fautes, ſes pechés, ſes forfaits & ſon vice.
 Change ſa paix en guerre, en peine ſon repos,
 Entristeffe ſon aife, & ſon bien en cent maux,
 Qui foifonnent tousiours, comme une ſource viue,
 Ou plus on puise d'eau, & plus d'eau y arriue.
 Il est vray toutesfois que ce la ne vient pas
 D'une course ſubite & marchant le grand pas.
 Car la Mutation n'est pas ſouple & legere,
 Et tousiours deuant ſoy elle a pour messagere
 Sa ſœur Mallauanture, & Merueille qui vont
 Bien long temps deuant elle, & le chemin luy font:
 Car iamais un eſtat en autre ne ſe change,
 Qu'il n'apparoiffe auant quelque prodige eſtrange,
 Qui menace le peuple auant un tel danger,
 Pour luy faire ſçauoir qu'il ſe doit corriger.
 Le ciel par cent façons à tel peuple mal sage,
 Ayant pitié de luy, ſa misere presage.

Predisant son malheur, & son grand changement,
Et sa perte, tantost par le desbordement
Des fleuves & des eaux, qui rompant leur riuage
Font nager leurs poissosn parmi le labourage:
Tantost il fait la terre esbranler & croussler:
Tantost parmi les airs il fait estinceler
Vne estoile en plein iour, qui longue & cheuelue
Saisit de grand frayeur celuy-là qui la veüe:
Outantost il y faict combattre des soudards,
Et deux camps bien armés de piques & de dards,
Qui se choquent l'un l'autre: & la celeste plaine
De carnage & de sang semble alors estre pleine.
Voire mesme le ciel fait parler quelque fois,
Les bestes, cas estrange! avec l'humaine voix:
Et quelque fois, aussi d'un grand bruit il estonne
Le peuple & le pays, où son presage il donne,
Quand le peuple Romain de richesses gorgé,
Eust presque l'Uniuers soubs ses armes rangé:
Par luy fut à la fin la vertu mise arriere,
Qui du Monde auoit fait Rome seule Emperiere.
Lors la Mutation, pour ses vices punir,
En fin delibera d'arriuer & venir
Deuers sa grand cité, & deuers sa grand ville.
Pour eschanger sa paix à la guerre ciuile
Ses triomphes en pleurs & sa grand' liberté
En grande seruitude, & son autorité
Au pouuoir d'un seul homme, à qui faudroit complaire,
Au monarque eschangeant l'empire populaire.
Mais cela toutesfois n'aduint pas coup à coup,
Ny en bien peu de temps: long temps deuant beaucoup,

Le ciel, lequel a soing de nostre race humaine,
 Predit tous ces malheurs à la ville Romaine.
 Vn iour comme le ciel estoit serain & clair,
 A Rome en plein midy on ouit dedans l'air,
 Lequel estoit purgé de brouillats & de nuë,
 L'espouventable son d'une trompette aigue:
 Toute Rome en trembla avecque ses sept monts:
 Et le Tybre Toscan se cacha tout au fonds
 De ses tremblantes eaux, qui comme luy craintives
 Arresterent leur cours au milieu de leur riues.
 Malencontreuse France, helas! combien de fois
 Le pitoyable ciel, à ton peuple François
 A-t'il predit le mal, le tourment & la peine,
 Que la Mutation laquelle estoit prochaine
 Te deuoit apporter, dressant vn eschaffaut
 Dans ta large campagne, où c'est que tout au haut,
 Mars tout rouge de sang, d'une rage hardie,
 Et rempli de fureur iourroit sa tragœdie?
 Malencontreuse France, où les cités ne sont
 A present qu'une forge, où les armes se font.
 Malencontreuse France, où les guerres ciuiles
 Mettent à feu & sang, tes peuples & tes villes,
 Le ciel par cent façons deuant n'auoit-il pas
 Predit ces troubles-ci, ces noyses, ces debats,
 Ces ciuiles fureurs, ces meurtres, ce carnage,
 Et ce sang espanglé, que l'infernale Rage,
 Pour estancher sa foif à cœur saoul va beuant?
 Le ciel n'auoit il pas, di-je, long temps deuant
 Presagé les malheurs, les peines, & les pertes,
 Que cinq ans tous entiers tu as desja souffertes?

Hélas! chetiue France. ô France, souuien toy,
 Que perdant à Panie & ton ost & ton roya:
 Et puis voyant tomber sous la tombe relante,
 Henri second son filz par la iouste sanglante:
 Et puis voyant mourir de ce Henri second
 Coup à coup le lignage en miseres fecond;
 O France souuien toy, que c'estoit le presage,
 Qui comme auancoureur t'apportoyt le message
 De la Mutation, qui vengeant les forfaits
 De ton peuple m'eschant deuoit changer la paix,
 Et l'aise & le repos de ta chose publique,
 En cette horrible guerre, où ton pays s'applique.
 Et dea? n'as tu pas veu par tant & tant de iours,
 Tes peuples assemblés dedans tes carrefours
 Sous Charles & Henry en faces chagrineuses
 Regarder dans le ciel des Cometes crineuses,
 Qui, rouges comme sang, apres elles trainoyent
 Des cheueux enflambés, qui le monde estonnoyent?
 Puis la Famine haue, & maigre & debifée,
 Et la mortelle peste à l'haleiue eschauffée,
 Apportant à tes filz la mort & le trespas,
 Les troubles où tu és n'annonçoient elles pas?
 Si tu eusses fait lors ton profit pauure France,
 Des maux qui predisoyent ta future souffrance,
 Tu serois maintenant aussi bien que iamais,
 Encores en repos en liesse & en paix:
 Et tu ne serois pas par ta ciuile guerre,
 La fable & le deuis de toute l'Angleterre,
 D'Italie & d'Espagne, où le peuple en repos
 De tes miseres tient mille & mille propos.

Mais face en fin le ciel, qui sur ta teste roule,
 Et lequel te donna tes Lis & ton Ampoule,
 O France infortunee, ô France que tu sois
 En paix & en repos sur ton trogne François:
 Et que le Lis celeste, autour de ta couronne
 Avec la pieté plus que iamais fleuronne:
 Affin qu'en peu de temps, ta pauure nation
 Soit remise en repos par la Mutation,
 Laquelle puisse en bref changer en paix durable,
 Apres tant de malheurs ta guerre miserable.
 Mais la Mutation, qui change les estats
 Des princes & des Rois, prend aussi ses esbats
 A hanter quelque fois le simple populaire,
 Luy estant ores douce & puis ores contraire,
 Et changeant coup à coup & comme en moins de rien,
 Tantost son bien en mal, tantost son mal en bien:
 Tesmoins ces Desguisés, & cette Comædie,
 Que ma Muse, Delanges, à present te dedie:
 Là la Mutation, qui tient entre ses mains,
 Reine de l'Uniuers, l'empire des humains,
 Fait mille changemens, & legere & diuerte
 Elle esleue tantost, & tantost bouleuerse
 Ces Deguisés ici, à qui le changement
 Apporte un fort diuers de moment en moment:
 Car l'estat de ce monde est ainsi qu'une boule,
 Laquelle tourne, & vire, & qui sans cesse roule.

F I N.

Gg 5

LES DESGVISES
LE PROLOGVE.

Mesieurs, ie vien vers vous de la part du Poëte,
Lequel à tout iamais heur & bien vous souhaite
Et qui est fort ioyeux de cette attention,
Que vous aués donnée au prince Francion
Arriuant dans la Gaule, auecque son armee.
Gaule qui à bon droit France est ores nommee
Du non de ce Francus: puisqu'il vient d'arriuer
Dedans les camps Gaulois, qu'il desiroit trouuer,
Depuis vn si long temps qu'estant sauué de Troye
Pour venir en sa Gaule il s'estoit mis en voye.
Iamais auparauant il n'auoit veu le Rhein:
Ny les murs de Francfort, dont il fut souuerain,
Et qu'il fit bastir mesme auparauant la Meuse,
La Marne, ny la Seine à la riue escumeuse
N'auoyent point abreuue les soldats de Francus.
Ny iamais les Gaulois n'auoyent este vaincus
Par luy auparauant. Car bien que ce grand hom
Qui auoit pris naissance au pays de Vaudosine,
Eust promis & iure au bon prince Troyen,
Qu'il le feroit venir par son ayde & moyen
En Gaule, où l'appeloit son heur & son couragé.
Il le quita pourtant au milieu du voyage
Auecque tout son train: & Francus estonné,
Faute de guide, auoit en chemin seiourné

Jusques à ce iour ci, qu'il a fait son entree
Dedans les champs Gaulois sa royale contree
Bon-gré mal-gré Sarmante & Orolin son filz:
Et mal-gré le grand ost des Gaulois desconfits.
Plaise à Dieu quelque iour que la paix ancienne,
De chascun regretee, en la France reuienne:
Plaise à Dieu que bien tost nous puissions nous vnir:
Et que bien tost la paix nous voyons reuenir.
Ah! fil estoit ainsi la neuue Franciade
Marcheroit coste à coste auecque l'Iliade,
Auecque l'Aeneide: & France quelque iour
Se verroit celebree à la fin à son tour.
Desia nostre Poëte à force de courage,
Commence de bastir vn si penible ouurage:
Il s'est ia mis apres: mais tel oeuvre a besoing
Qu'un grād prince & grād Roy luy mesme en prē-
Sifaut-il esperer. Mais ce-pēdāt i aduise, (ne soing)
Que sans estre auouie de ceci ie deuise.
I'ay charge seulement de vous remercier
De vostre attention, & de vous supplier,
Que vous daigniez ouyr tantoft la Comædie,
Comme vous aués fait desia la Tragœdie.
Car on a bien voulu pour mieux vous contenter:
Dessus cet eschaffaut ici representer
Ces deux poëmes-là, qui vous feront entendre

Que

Que la fortune peut ses longues mains estendre
 Aussi bien sur les grands, comme sur les petits,
 Qui ne soulent pas tant ses cruels appetits,
 Comme fôt les grâds Roys, les princes & monarques
 Qu'elle marque tousiours de ses sanglâtes marques
 Au lieu qu'elle se ioue, & que par passet emps
 Les petits elle estonne, & puis les rend contens.
 Chose qui vous sera bien facile à comprendre:
 Si vous voulez au moins encore vn peu attendre
 Nos Desguisés, qui son prestz de ce faire ouyr,
 Pour vous desennuyer, & pour vous restouyr.

LES PERSONAGES.

Gregoire vieillard.	Nicole seruante.
Oliuier escolier.	Louyse fille de Gregoire.
Maudolé seruiteur.	Passetrouant vieillard.
Prounentard capitaine.	Pierre Galand vieillard.
Vadupié laquais.	



LES DESGVISES, COMOE DIE DE IEAN GODARD PARISIEN.

A Nicolas de Langes , president au parlement de Dombes , & au Siege presidial de Lyon.

ACTE I. SCENE I.

GREGOIRE.

*C*En n'est sans cause, que ie porte
 Grand ennuyl pour ma femme morte,
 Que ie vay tousiours regretant.
 Car certe elle estoit sage autant
 Qu'aucune femme de son aage:
 Elle gouvernoit son mesnage,
 Et tout le train de sa maison
 Auec grand prudence & raison.
 Je n'auoy qu'à faire à ma guise
 Mon traffic & ma marchandise,
 Sans qu'aucun souci mesnager
 Me vinst à toute heure ronger

L'entende-

1081 LES DEGVISES

L'entendement & la pensee.

Mais depuis qu'elle est trespassée:

Ce mefnage continument

Me donne tourment sur tourment.

,, C'est le propre de l'homme, à faire

,, Quelque traffique, ou grand affaire,

,, Et non d'avoir tousiours les yeux

,, Sur un mefnage soucieux,

,, Où c'est que plus propre est la femme.

Ie l'ay bien connu, par mon ame,

Depuis ce malheureux iour-là,

Que la mort ma femme appella.

Depuis cette triste iournee,

Ma maison s'est diminuée

Presque de moitié pour le moins:

Non que ce soit par mes mau-soins:

Chascun connoit bien te contraire.

Il n'y a ie croy pauure haire

Qui ait plus de peine & d'esmoy,

Ny qui traauaille plus que moy.

Car il n'y a foire en l'Europe,

Où ie ne courre & ne gallope,

A celle fin de m'enrichir.

Et n'ay pas pour me refrechir

Par fois une pauure sepmaine:

Tant ie me tourmente & me peine.

Ie cours mille chemins diuers;

Tantost ie m'en vais à Anvers,

Tantost par mons & par campagne

Ie cours aux foires d'Allemagne,

Qui sont à Strasbourg, & Francfort.

Mais ce pendant qu'ainsi si fort

Le me tourmente & me trauaille,

On fait grand-chere & ripaille

De mon absence à ma maison,

Cest d'où vien ma destruction:

Car ma ieueue fille Louyse,

Incoit qu'elle soit bien apprise,

Sine peut elle pas si bien

Garder ma maison & mon bien,

Que fairoit ma femme discrete.

Cest pourquoy tant ie la regrette.

Le n'enfesse pas iamais pensé,

Deuant qu'elle m'eust delaisssé,

Combien à la maison proufite

Vne femme au mesnage duite.

Quand c'est que lon iouyt d'un bien,

C'est alors qu'on ne sçait combien

Il est utile & nécessaire.

Mais si on le perd par misere,

Alors on connoist sa valeur:

Comme moy, qui plein de douleur

Tout depuis que ma femme est morte,

Connoy combien de bien apporte

Vne femme à une maison,

Qui sçait avec discretion

Gouverner son petit mesnage.

Depuis sa mort il m'est dommage

De trois ou quatre mille escus:

Encore peus-ie dire plus:

*Et si ne sçay à qui m'en plaindre.
Mais pour me r'acheuer de peindre,
Et de me combler de malheur:*

*Autresfois on me fit tuteur
D'un soldat qui vient de la guerre:
C'est ce qui plus le cœur me ferre,
Car desia il se vante bien,*

*De me faire rendre son bien,
Tout iusqu'à derniere maille.*

*Que fust-il encore en bataille:
Mais peut estre il n'y fut iamais.
S'il veut trop faire du manuais,
Il appasera sa colere.*

*Car quant à moy ie ne peux faire
De la nécessité vertu,
Il aura beau estre testu.*

Et me vouloir faire tout rendre.

*" Comme on dit, on ne sçauroit prendre
" Vn homme raiz par les cheueux.*

Au reste prier ie le veux

D'auoir un peu de patience.

*Au pis aller i ay confiance,
Que Dieu ne me delaissant point,
En fin tout ira bien à poinct.*

S C E N E . I I .

O L I V I E R .

*I E ne croypoint qu'ny oisse dire,
Ny exprimer le grand martire
Que reçoiuent les amoureux*

Ny combien ilz sont malheureux.
 Nul ne le fçait qui ne l'esprenue:
 Quant est de moy i'en fais esprenue
 Depuis quinze iours, que l'amour
 Me brusle de nuit & de iour,
 Pour les grand's beautés d'une dame,
 Qui m'a rauï le cœur & l'ame,
 Et m'a tellement asserui,
 Que pour elle seule ie vi.
 Aussi est-ce la creature
 La plus parfaite que Nature
 Forma jamais dessous les cieux.
 La premiere fois que mes yeux
 L'avirent si belle & parfaite,
 Je receus au cœur la sagette,
 Avec l'amoureux brandon
 Dont lors m'assaillit Cupidon.
 Dès lors ie sentis en mon ame
 S'espandre sa torche & sa flame:
 Et dès l'heure son trait vainqueur
 Me perça le sein & le cœur.
 Depuis ce temps là quelle peine!
 Quelle misere, & quelle geine
 Endure-ie continument!
 Quelle tourture & quel tourment!
 Parure Olivier que tu endures,
 Depuis ce temps de peines dures:
 O que depuis ce temps aussi
 Tu as de mal & de souci!
 O combien depuis ce temps souffre

Ton cœur, de flammes & de souffre,
Qui le brusle iournellement
 Et toutesfois ton grand tourment,
 N'a point de peine si cruelle,
Que ta maistresse est rare & belle.
 Et pour vne si grand' beauté
 Tu n'és pas assés tourmenté.
 La peine que depuis i'endure
 La plus cruelle & la plus dure,
 Ne me cause tant de tourment,
 Comme i'ay de contentement,
 Alors que i'ay la iouissance
 De sa face & de sa presence:
Que ie prisé plus mille fois,
Que les tresors des plus grands roys.
 Mais aussi quel grand soulas est-ce
 De voir cette demi.deesse?
Quel grand soulas est-ce de voir
 Son front plus poly qu'un miroir,
 Et le beau lustre de sa face,
Qui en blancheur la neige passé?
 Vit-on iamais deux yeux plus beaux
Que les siens, qui sont les flambeaux
 Dond Amour brusle ma poitrinc?
 Ce petit enfant de Cyprine
 A choisi ses beaux yeux ardens:
 Affin de forger là dedans
 Ses traits & ses dards qu'il descoche
 A celuy-là qui s'en approche.
 Et si c'est là, où Cupidon

Toujours allume son brandon,
Duquel puis aprez il consomme
Maint & maint pauvre amoureux homme.
Ils ont iamais plus beaux sourcis
Que les deux siens, qui sont noircis
Dvn petit trait de noir ebéne
Aussi delié qu'une véné:
Delié di- ie tout ainsin,
Comme une véné de son sin.
Et quant à sa vermeille iōne,
Il semble que l'œillet y iōie
Avec la rose & les lis,
Qui sont tout feschement cueillis.
Et semble qu'on voye debatre
Le vermillon avec l'albastre,
Aqui premier place y aura.
Mais qui est celuy qui pourra
Asses loüer la blonde tresse
Et le beau chef de ma maistresse?
Comme au doux printemps, les oiseaux
Volent dessus les arbrisseaux
De branche en branche avec leur aile:
D'une maniere toute telle,
Les petits Amours fretillardz,
Comme sur des tendres fucillardz
Volent dessus la blonde tresse,
Et sur le poil de ma maistresse:
Ainsi que sur ses tetons nuds
Logent les Graces de Venus,
Qui pour palais ont sa poitrine.

*Mais comment sa leure pourprine
At-elle trouué tant d'œilletts,
Et tant de boutons vermeillets,
Desquels elle est enuironnée
Et si gentiment couronnee?
Heureux! qui les pourroit toucher,
Et qui s'en pourroit approcher,
Pour y prendre à la desrobee
Un petit baiser de Sabee
Odorant & delicioux.*

*Que les propos sont gracieux
Qui sortent de si belle bouche,
Qui ne scauroit estre farouche,
Ny resentir sa cruauté,
Veu sa douceur & sa beauté.
Au surplus ses dents blanchelettes
Paroissent comme des perlettes,
Que lon aporte d'Orient:
Quand elle les monstre en riant.
Plus droit qu'un ionc est son corsage.
Au reste c'est bien la plus sage
Et mieux aprise à mon aduis
Que iamais en ma viie vis,
Et de la plus gentille grace.
En fin si faut-il que ie face
Qu'elle sache mon amitié,
Et qu'elle me prenne à pitié.
Car si mon mal tost ie n'allege,
Il me faudra mourir ce croy-ie,
Tant mon amour est vehement,*

COMOEDIE.

110

Et me tourmente assidument.
Partant ie suis d'aduis de dire,
Et de declarer mon martire
A mon valet & seruiteur:
Affin qu'il cherche à ma langueur
Quelque remed e & allegiance
Auecque grande diligence
Mais ce me semble le voici,
Lequel s'en vient tout droit ici.
Qui du loup parle en voit la queüe.

S C E N E III.

Maudolé. Oliuier.

MAV. I'ay le foye & la rate esmeüe,
Tant il m'a fallu cheminer,
Pour vous dire qu'on va disner,
Et qu'on s'est desia mis à table.
OLI. Helas! MAV. Quel mot espouantable!
Hé! se faut-il ainsi fascher,
Quand c'est qu'on parle de mascher?
Depuis un temps sans cesse il grogne:
Et contrefait tousiours la trogne
De quelque pourceau mau-bruslé.
OLI. O petit Dieutelet aile!
MAV. Il me faut en tristesse mettre:
» Si joyeux ou triste est le maistre,
» Le valet le doit estre aussi.
Ah! helas! que i'ay de souci,
D'ennuy de peine, & fascherie,
Que ma fressure est marrie.

III LES DESGVISES

OLI. O' petit Dieutelet aile!

MAV. Helas! OLI. Hé! qu'a mon Maudolé?

Ta-t-il quelque malencontre

Qui me vienne encore à l'encontre?

Il me le faut sçauoir de luy.

Maudolé, dy moy ton ennuy:

Et d'où procede ta destresse?

MAV. Mais vous, d'où vient vostre tristesse?

Vous estes maistre, & moy valet:

Parlez le premier s'il vous plait.

OLI. Parle le premier, je t'en prie,

Puis ie diray ma fascherie:

Dyla tie nne premierement.

MAV. Puisque c'est par commandement,

Le le veux. Il vous faut entendre,

Que vous me faites trop attendre,

Et ie n'ay point mangé d'enhuy.

OLI. Vrayment tu as bien de l'ennuy.

Pleust au bon Dieu, que mon martire

Et que mon mal ne fust point pire.

MAV. Mais ce pendant vous me deués

Conter le mal que vous aués:

Puisque i'ay dit ma maladie.

OLI. Bien, il faut que ie te le die.

Mais il te faut être discret,

Et tenir cela bien secret,

Et auoir touſſours bouche close.

MAV. Vertudienne de quelle chose

Me venés vous ici parler?

Ie ne pourroy rien engouler

Si ie fermoy touſiours la bouche.

Cela par trop de prez me touche.

Tevous pri ne me dites point

Pluſtoſt le mal qui vous eſpoingt.

OLI. Maudolé, que ta teste eſt folle:

Tu ne prens pas bien ma parole.

Car c'eſt adire que tu ſois

Tresbien discret en bon François,

Sans auoir la langue trop prompte.

MAV. Bien, bien, pour ſuiuē vostre conte

OLI. Ce qui me rend ſi douloureux:

Ah! c'eſt que ie ſuis amoureux.

L'amour me conſomme & me mine.

MAV. On le voit bien à vostre mine.

Vous eſte amoureux tout contant,

Mais ſi ſuis-je amoureux pourtant,

Autant que vous & d'autantage.

OLI. De quoy amoureux? MAV. d'un potage.

Car ie n'ay d'enhuy de ſieuné.

OLI. Tu me rends de ſpaſionné:

Eſt il temps de gaudir & rire,

Me voyant en un tel martire?

Qui me fera bien toſt mourir,

Si tu ne me veux ſecourir.

Car l'affection que ie porte

A celle, que i aime, eſt ſi forte,

Qu'a grand'peine la diroit on.

MAV. Mon maître, vous aués raiſon:

La peste, la faim, & la guerre,

Ont rué tant d'hommes par terre,

Qu'il en est bien mort la moitié:

Et vous qui en aués pitié,

Vous voulés repeupler le monde.

O L I. Voyés ce sot comme il se fonde

En ses raisons profondement:

Au lieu d'apaiser mon tourment

Et de tant faire qu'il l'allege,

C'est luy qui mes peines rengrège.

M A V. Mon maistre, ne vous fachés point.

Car ie crains que les coups de poingt

En fin ne trotassent en place.

Ie suis vn peu poltron de race:

Qui me battroit me feroit tort.

N'entr ons point nous deux en discord,

Ny en noise le vous en prie.

Ma foy ma pauure friperie

Que ie croy ny gagneroit rien.

O L I. Tais toy donq & m'e scoute bien:

Car ie voy bien, si Dieu ne m'aide,

Et si tu ne trouues remede

A mon tourment & mon esmoy,

Que c'est maintenant fait de moy.

Ie iure au reste en conscience

Que ie mets en toy ma fiance.

Si en cela tu me sers bien,

Croy que ie te feray du bien.

M A V. Voyés vous comment il me flate:

Comment il me chatouille & me grate,

Pour me faire estre bien & beau

Son ioli petit maquerean.

C'est

C'est un galant & maistre sire:
 Comme il m'appatelle & m'attire.
 Passés plus outre s'il vous plait:
 Et me dites celle qui est
 Si auant en vos bonnes graces.

O L I. Deuant que d'ici tu desplaces,
 Je te la veux nommer aussi:
 Elle demeure prez d'ici.

C'est la fille au sire Gregoire.

M A V. Quoy la belle Louyse? O L I. Voire.

C'est elle qui m'a surmonté.

M A V. Vous n'estes pas trop desgouté,
 Ny elle trop desloquetée.

Quant à moy, pour une nuittée
 Ma foy ie m'en passeroy bien.

Or ne vous souciés de rien:

Tout ira bien comme ie pense.

Car i'ay un peu de connoissance
 Au seruieur de là dedans:

Deuant qu'il soit un peu de temps,

Vous verrez ce que ie scay faire.

Laissés moy conduire l'affaire,

Qui i'espere aura bon succès.

Et tandis vous resiouissés,

Sans tant de soing & peine prendre.

" Tout vient à point qui peut attendre.

Au reste allons disner tout droit,

Car le potage est desia froid,

ACTE II. SCENE. I.

Prouuentard. Vadupiè.

*P R O. Vien-ça Vadupie, mon laquais,
Escoute suy moy de bien prez;
Affin de mieux faire aparestre
Pour le moins que ie suis ton maistre.
Et me fay tousiours de l'honneur,
Comme à ton maistre & ton seigneur.
Aussi és-tu ma creature.*

*Tu as de moy ta nourriture:
Et si ie t'entretien fort bien:
Et te feray vn iour du bien.*

VAD. Mais sur le tard comme ie pense.

*P R O. Tu auras bonne recompense
De moy comme bon seruiteur:
Lors que mon poltron de tuteur
M'aura rendu mon bien par conte.*

*VAD. Il me fera baron ou comte:
Ou bien à tout le moins laquais.*

*PRO. Suy moy donq tousiours de bien prez,
Quand nous irons parmi la ville:
Affin que la tourbe ciuile
Des bourgeois & des citoyens
Connoisse que i ay des moyens.*

*C'est bien raison que ie chemine
En bonne morgue & bonne mine,
En bonne conche & bon arroy,
Moy qui ay fait seruice au Roy*

Aut

Autant comme homme de la France.
 J'ay fait connoistre ma vaillance
 Au pays de Flandre, où i ay mis
 Cent fois à sac le ennemis.
 Cinq cens porteront tesmoignage,
 Que iamais homme d'autantage
 N'a couché d'hommes à l'enuers,
 Que moy au tumulte d'Anuers.
 Car ie m'y defendi en sorte,
 Alors que ie gagnay la porte,
 Pour me sauuer & pour m'enfuir,
 Que i'en fis pour le moins mourir
 Sept ou huit cens ou presque mille.
 Sil y eust eu dedans la ville
 Bien trente François comme moy:
 Nous eussions mis, comme ie croy,
 En desconfiture tresgrande
 Cette fausse race Flamande.
 Mais quoy? tout le monde n'a pas
 Comme moy un si vaillant bras.
 Iamais ne fut, qu'en ma ieuresse
 Je n'eusse vne grand' hardiesse,
 Estant un vray Richard sans peur.
 J'estoy tousiours chez l'escrimeur:
 J'alloy tousiours tirer en sale:
 Et d'un bras vertueux & masle,
 Je donnoy souuent de tels coups,
 Que ie renuersoy devant tous
 D'une facon rude & farouche,
 Ceux à qui ie donnoy la touche,
 Il me souient bien qu'une fois,

Ce fut vne veille des Roys,
I'estoy encore en fort bas aage,
Mon pere tenoit ce langage
A des gens qui soupoient chez nous:
Mon petit filz le voyes vous?
Quant à moy Dieu aydant, i'espere
Qu'il fera honneur à son pere,
D'anoir engendré tel enfant:
Sans doute il sera tresuaillant,
Si iamais il vit aage d'homme.
Je pense que d'ici à Rome
Ny a point enfant si hardi.
Il n'a garde d'estre engourdi.
Il va, il vient, il court, il trote,
Il escrime, il combat, il frote
Les enfans qu'il trouue en chemin.
Croyés moy qu'il aura lamain
Aussi valeureuse & soudaine,
Que iamais ait eu capitaine
Lequel se soit fait renommer.
Quelque fois il se veut armer,
Tant il a desia de vaillance:
D'une broche il vous fait sa lance:
Puis son espee est la culier:
Apres il prend pour son bouclier
Le couuercle d'une marmite.
Et à celle-fin qu'il imite
Entierement un vray soudard,
Qui est armé de toute part,

Au lieu d'un morion à creste
 Il met la marmite en sa teste.
 Cela presage qu'il aura
 Bien du courage, & qu'il sera
 Quelque jour un grand capitaine.
 Sa prediction fut certaine,
 J'ay tousiours eu commandement
 Pour m'estre pourté vaillamment,
 Et fait un bon devoir aux guerres.
 J'espere qu'en suivant mes erres
 J'auray bien tost un regiman,
 Ou seray mareschal de camp.
 Aussi net trouerat on homme,
 Pour le certain dans ce reyaume,
 Qui se soit trouué tant de fois
 En si dangereux endroits.
 N'ayant ni cuirasse, ny maille
 J'ay planté dessus la muraille
 Vingt fois pour le moins, l'estandard,
 En donnant courage au soudard,
 Et en criant ville gaignee.
 Au reste en bataille ordonnee
 Quinze fois ie me suis trouue:
 Et si je suis esprouué,
 Dix & huit fois sans la premiere
 D'une braue audace guerriere
 Dedans la bresche combatant.
 VAD. Bref vous aués fait tant & tant
 De beaux fais, qu'on ne les peut dire.
 PRO. Je ne veux qu'une poille à frire

Contre

Contre quarante hommes armés.

VAD. Moyennant qu'ilz fussent liés,
Et qu'ilz ne se peussent defendre:
Voila comme il se doit entendre.

*Car autrement en bonne foy
Vn enfant le batreit-ie croy.*

PRO. Au surplus ie ne veux pas t'aire
Que i entends bien l'art militaire,
Autant qu'homme qu'on puise voir.

*Il n'est que moy pour bien sçauoir,
Comme il faut dresser l'escalade:
Ou bien surprendre en embuscade
L'ennemi qu'on fait estonner.*

*C'est à moy à faire sonner
La casse dessous la seruiette:
Ou bien auecque la trompette
La sourdine bien proprement,
Pour faire trousser vistement
Aux gents de cheual leur bagage,*

*De peur d'y demeurer pour gage:
Quant l'ennemi est le plus fort,
Et quand c'est qu'il approche fort.*

*C'est moy qui sçay de quelle sorte
Vn petard enfonce une porte.*

*Ie suis, ie suis maistre passé
A franchir d'un saut un fossé,
Une muraille, ou pallissade.*

*Quant à la cargue & camisade,
C'est mon plus familier esbat.*

Pour donner au reidre au combat,
Je pense aussi bien n'y entendre,
Qu'homme qui soit d'ici en Flandre,
Et bien dresser un ataillon.

VAD. Vous aués prte le haillon
Aussi à ce que i ay oü dire.

PRO. Quoy? suis-i gueux? tu te veux rire:
Ie t'escourcheray comme un veau.

VAD. Je vouloy di le drapeau:
Pardonnes moy, sauie la vostre.

Monsieur nous disors l'un pour l'autre:
Sans esgard à nostri pay'.

PRO. Aussi i estoy bien esbahie,
Si d'une façon trop hardie
Tute mocquois à l'estourdie.

Iamais homme ne se mocqua
De moy, ny iamais m'attaqua,
Que d'une main soudaine & preste
Le ne luy aye cassé la teste.

Sitn t'estoys moqué de moy
T'eusse iette en bonne foy
Aumoins ton bonnet contre terre.

VAD. C'enst esté un beau fait de guerre:
N'est-il pas homme bien vaillant
Pour faire si bien du Roland.

PRO. Car ce n'est pas moy qui endure,
Qu'on me face affront ou iniure.
Par la char, le ventre, & la mort,
Iamais homme ne me fit tort,
Que par aprez il ne s'en fente:

Et ne pense pas que ie mente:
 Tu verras aujourd'huy comment
 Je meneray bien rudement
 Mon tuteur poltron & villaue.
 Il faut que ie luy donne attaque,
 Et que ie le face aller droit.
 Le poltron qu'il est, il me doit,
 Pour son prouffit, mon bien me rendre.
 D'eust-il plustost sa maison vendre:
 Et tout son vaillant engager.
 Mais sans plus long temps langager:
 Je le vay treuuer à cette heure,
 Sans faire plus longue demeure.

SCENE. II.

Gregoire.

I'ay tant de soins, & tant d'ennuys,
 Que ie ne scay plus où i'en suis.
 Bon conseil m'est bien necessaire.
 Je ne scay que ie doy faire:
 Je n'ay point d'argent d'un costé:
 De l'autre, à dire verité,
 C'est raison que le bien ie rende
 A Prounentard, qui le demande.
 Et lequel m'a fait dire enhuy
 Qu'il me fer a bien de l'ennuy,
 Et du tourment & de la peine:
 Si au bout de cette sepmaine
 Je ne luy remetZ tout son bien,
 „ A cette heure ie cognoy bien,

C O M O E D I E.

122

Que c'est vne charge pesante
Qu'une tutelle qu'on presente.
Iamais on ne reçoit qu'ennuy,
De se mesler du fait d'autruy.
Mais quoy? si faut-il que j'essaye
De guerir une telle playe,
Et de radoubier tout mon cas.
Puisque finance ie n'ay pas,
Il me faut trouuer la maniere,
Sans qu'il faille despendre guiere,
De tasche r à le contenter,
Luy qui tasche à me molester,
Me demandant son bien par conte.
A certes ta tutele monte
A plus de bien que ie n'ay pas.
Il faut que j'alle de ce pas
Parler à ma fille Louyse,
Fille bien belle, & bien apprise:
Affin de luy persuader,
Qu'on me l'est venu demander
Au nom de Prouuentard à femme.
Il faut tant faire, par mon ame,
Que cela ce face aujourd'huy.
Au demenrant quant est de luy,
Il est ce me semble en bon aage,
Pour penser à son mariage,
Je suis d'aduis de l'acoster,
Et ma fille luy presenter,
Elle est bien sage & bien apprise.

I*i*

Peut

Peut-être que mon entreprise,
 Aidant Dieu viendra à souhait.
 Si ce mariage estoit fait,
 Ce me seroit vne grand'ioye.
 Car sans argent & sans monnoye,
 Ie content eroy le galand,
 Qui tranche si bien du Roland.
 Mais qui ouure ainsi nostre porte?
 Ie le verray: il faut qu'il sorte.

SCENE III.

Gregoire. Louyse.

GRE.C'est ma fille. Il luy faut parler.
LOUYSE, où voulez vous aller?
LOV. Mon pere droit ie m'achemine
 Au logis de nostre voisine.
 Pour faire tailler des coletz,
 Affin de les coudre en-aprez
 Estans taillés par la lingere.
GRE.C'est fait en bonne mesuagere,
 De s'occuper soigneusement:
 Ainsi faut-il dorenauant
 Que vous soyez prudente & sage.
 Car vous aués desia de l'aage
 Pour gouverner une maison:
 Et si il est desia saison
 Que vous songiez à mari prendre.
 C'est pourquoy ie vous fay entendre,
 Que l'on vous à fait demander.
 Ie n'ay rien voulu accorder

De telle chose en vostre absence.

Mais puis qu'il faut qu'ores ie pense

A vous marier & pouruoir:

Declarés moy vostre vouloir.

Si vous voulez que ie vous nomme

Qui est le personnage & l'homme,

Lequel m'en a fait de sa part

Parler enhuy, c'est Prouuentard.

LOV. Certes ie seroy bien, mon pere,

Fille digne de vitupere,

Sis auoy du vouloir en moy.

De vous ie doy prendre la loy:

Cest vous qui me la deués faire,

Ainsi qu'il sera necessaire:

Et comme il vous semblera bon,

Faites de moy selon raison.

GRE. Vous m'aués respondu Louyse,

Comme une fille bien apprise,

Qui est sortie de bon lieu.

Audemeurant, s'il plait à Dieu,

A vostre tresgrand auantage

le poursuiuray le mariage.

Qui est à demi commence,

Deuant qu'aujourd'huy soit passé,

Avec l'aide de Dieu i'espere

Mener à chef toute l'affaire:

Ou bien pour le plus tard demain.

Or sus allés vostre chemin.

LOV. I'y vay, puisqu'il vous plait mon pere,

GRE. Voila commencement prospere.

A ma fille ne tiendra pas,
 Que ie ne face bien mon cas.
 Je voy bien qu'elle en est contente.
 Reste maintenant que ie tente,
 Et voire pluſtoſt que plus tard
 La volonté de Prouuentard,
 Ainsi que i ay fait de Louyſe.
 Mais n'est-ce pas luy que i auife?
 Ouy c'est luy qui s'en vient ici,
 Pour me donner peine & souci.
 Il a iecté ſur moy ſa veue:
 Il eſt temps que ie le ſalue.

SCENE III.

Gregoire. Prouuentard.

Vadupié.

GRE. Dieu vous gard' monſieur Prouuentard.
GPRO. Sire Gregoire, Dieu vous gard'.
GRE. Qui eſt le bon vent qui vous meine?
 Certes i estoy en grande peine
 De vous aller querre & chercher.
PRO. Eſt-ce affin de me relascher
 Mon bien, & le rendre par conte?
 Ce vous ſeroit une grand'honte,
 Si vous en auiez fait refus:
 Et ſi ie vous rendroy confus,
 En toute façon & maniere;
 Et pour ce ſans tarder plus guiere:
 S'on m'en croyés, vous ferez bien.

De

De me rendre visite mon bien.

GRE. Dea, ie ne dy pas le contraire.

Mais il se presente une affaire,

Que vous pourrez bien pratiquer:

Dond ie vous veux communiquer.

PRO. Je ne veux mettre en ma ceruelle

Pour le present autre nouuelle,

Sinon que soyez diligent

Ame conter bien tost argent,

Pour payer deux Ienets d'Espagne,

Et deux beaux roussins d'Allemage,

Que ie veux aller acheter:

A celle-fin de me monter,

Et de m'en retourner grand erre,

Dans bien peu de temps à la guerre.

VAD. Et sus, sus, visite, visite, aprez.

Il faut vendre les petits prez,

Les vignes, & pieces de terre,

Pour faire du brauache en guerre:

Et puis apres tous ces beaux ieux,

Dieu gard le capitaine gueux:

GRE. Mais encore ayés patience

D'oir quelque cas d'importance,

Lequel vous pourra proufiter.

PRO. Or bien ie vous oyray conter:

Mais que soit en peu de langage.

GRE. Je considere qu'en cet aage,

Ou vous estes pour le present,

Vous denés d'ores-en-avant

Tascher à trouuer une femme:

*Le sçay un party par mon ame,
Qui ne ce se doit pas refuser:
Si vous y voulez aduisir.*

La fille & belle & bien apprise.

*PRO. Qu'est-elle? GRE. Ma fille Louysé,
Laquelle, comme s'caués bien,
Heritera de tout mon bien.*

PRO. Voici chose digne de rire.

Est-ce ce que vous voulés dire:

*Au lieu doncue de me bailler
Mon bien, vous voulés m'engeoler,
Et me payer d'un beau langage
Et me parlant de mariage.*

*VAD. Vert & bleu ie pensoy tantost
Estre à uopce, & mangier du rost.
Mais mon esperance est perdue
De faire une bonne repue,
Et de faire frisque & gaillard
Chere, nopusce, & patés de lard.*

GRE. A tort vous faites le colere.

*PRO. Non, non, c'est chose necessaire,
Que vous me rendiez tost mon bien.*

Si vous n'eme rendés le mien:

Ie le r'auray bien par iustice.

Il n'est chose que ie ne puissé.

Par le sang, le ventre, & la mort,

Vous vous repentirez du tort

Que vous me faites rest-ce ainsi comme

Il faut traitter un gentil-homme?

VVD. Noble maistre à noble valet.

GRE. te croy que c'est homme là est
Tombé en quelque frenaisie.

Mais dites moy, ie vous suplie,
Quand vous seriez plus grand seigneur,
Ne vous fay-ie pas de l'honneur,
Quand ma fille ie vous presente?

PRO. Tout cela point ne me contente:
Le veux mon bien tant seulement:
Et si ie l'auray promptement,
Entendés vous? ie vous en iure.

I ay une espee à ma ceinture:
Et si ie n'ay que trop d'amis,
Pour vous faire voir qui ie suis.

GRE. Voyés vous-là la sage teste.
N'est-ce pas vne vraye besté,
Sans raison & sans iugement?
Il s'en va furieusement

Rempli de colere & de rage,
Sans qu'on luy ait fait nul outrage,
Mais quoy? i ay beau faire le fin:
Le voy bien qu'il faut à la fin

Que son bien, bien tost ie luy rendre.

Ce n'est vne charge bien grande,
Mais à tout rompre i' emploiray,
Tous les bons amis que i' auray:
Car aussi bien, quoy que ie targe,

Il faut qu'en fin ie m'en descharge.

Maudolé. Oliuier.

MA V. Ne vous auy-je pas bien dit,
Que i' emploiroy tōt mon credit.

Pour vous oster de facherie?

O L I. Dy moy Maudolé ie t'en pric,
Tout ce que tu as exploité.

M A V. I'ay tant couru, & tant troté,

Et ay tant fait par mes iournées,

Que vous aués villes gagnées:

Tant ay-je pris pour vous de soing.

Le sire Gregoire à besoing,

Ainsi que lon m'a fait entendre,

D'un nouveau valet, qu'il veut prendre.

Car i'ay aujourd'huy acosté

Son homme, qui me la conté,

Lequel d'avec luy se retire.

Sçaués vous que ie vous veux dire?

Ne laissez pas perdre cet heur.

Habillés vous en seruiteur:

Et faites bien semblant de l'estre,

Et faignés bien de chercher maistre.

Nous changerons nous deux d'habits:

Puis irez droit à son logis

Luy presenter vostr. seruice.

Ce vous sera chose propice

De demeurer en sa maison:

vous aurez l'occasion

vourense carosse,

A sa fille vostre maistresse,
A laquelle dans peu de iours
Vous declarerés vos amours.

O L I Meilleur conseil ne scauroit estre.

M A V. Alons donc au logis, mon maistre:
Alons y tost sans plus targer,
Pour nos habits contre changer.

ACTE III. SCENE I.

Maudolé, Olivier.

M A V. Vertugoy, vous voila, i'en iure,

Brane & beau filz outre mesure.

O que vous estes vn beau filz

Maintenant avec tels habits.

O que vous tenés bonne mine.

Jamais amoureux de cuisine

Nefut plus braue que cela.

O L I Or sus Maudolé te voila

Desja dessus la raillerie.

M A V. Qui ne riroit, ie vous en prie:

En voyant vn tel amoureux?

Vous voila fait en maistre gueux,

Qui cent lieues à la ronde assemble

Les poux d'vn hospital ensemble.

Ma foy vous voila beau garson:

Vous voila fait à la facon

D'un maistre gueux comme de cire.

Mais ce-temps pendant ie desire

Que lon me rende mes habits.

Car ceux-ci sont par trop petits.

Voici un pourpoint qui m'estrange.

Vertudienne comme il me sangle:

Il me fera peter d'ahan.

Il y a ie croy plus d'un an,

Que iene fus en telle feste.

O L I. Tu monstres bien que tu es beste,

Et que tu es sans sentimeut.

M A V. I'ay pour vous peine & grand tourment,

Et si vous me dites iniure.

Haiie-n'en feray rien, i'en iure

Ma foy, il n'y a plus d'amis.

Ca, ca, ca, ca, ca, mes habits:

Prenes les vostres à cette heure.

O L I. Maudolé, maintenant ie meure

Si ie ne parloy en riant.

M A V. Et moy ie parle à bon esciant.

O L I. Maudolé encore peut-estre

Auras tu pitié de ton maistre,

Je me riox en bonne foy.

M A V. Ce temps pendant destaches moy,

Vne esguillette par derriere:

Car quant à moy ie n'aime guiere

Estre si serré que ie suis.

En fin rendes moy mes habits

Tout rondement, sans flaterie.

O L I. Voy tu Maudolé, ie t'en prie,

Ne me parle plus de celas.

M A V. Je m'en doutoy fort bien, voila

Comment c'est que vous voulez estre

De mon bien le seigneur & maistre.

O L I. Tay toy, tay toy, tout ira bien.

M A V. Ouy bien au despens de mon bien,
Et de mon habit que lon porte.

O L I. Mais, Maudolé de quelle sorte
Portes tu ces deux gands ici?
Jis-tu, ilz seront mieux ainsi:
Taceinture est mal equipee.

M A V. Racoustres un peu mon espee:
Car elle me blesse en ce poinct.
En despit soit fait le pourpoint:
Tant me serre-til & me blesse.
Bien peu s'en faut que ie ne laisse
Pourpoint & haut de chausse aussi:
Et que tout ie ne quitte ici.

Iy d'un habit qui par trop serre.
Ha ha! mon manteau chet à terre:
Ie ne l'ay point senti glisser.

O L I. Ie m'en vay te le ramasser.
M A V. Mon chapeau tombe de ma teste.

O L I. Attens que ie te le remette
Bien proprement sur tes cheueux:
Est-ce ainsi comme tu le veux?

M A V. Le voila bien, je m'en contente.
Mais maintenant sans plus d'attente,
Puisqu'il faut batre le fer chaud:
De ce pas aller il vous faut
Au logis du sire Gregoire:
Et moy ce-pendant iiray boire,
Pour me refraischir le poulmon:

O L I. Mais le voici. M A V. Ma foy c'est-mon.
Scruteur il vous connient estre:

Allés sus allés chercher maistre.
Puis qu'il se presente en ce lieu,
Ie vous delaisse à dieu. O LI. à dieu.
Ce m'est ici vne iournee
Bien heureuse & bien fortunee,
Si enhuy-ie reçoy cet heur,
D'cstre receu pour seruiteur
Au logis du sire Gregoire.
I'ay cela plus cher que de boire
Avec Iupin là haut aux cieux,
Du Nector si delicieux.
Si auecque luy ie demeure,
Il n'eschapera pas vne heure
Que ie ne voye anpres de moy,
Mon soulas & mon doux esmoy,
Sa fille la belle Louyse,
Que cent mille fois plus ie prisé
Que les perles, & les rubis,
L'or, la pompe, & les beaux habits
De tous les plus grands Rois du monde.
Toute beauté luy est seconde:
Et mesme celle de Cipris.
Et de a qui ne seroit espris
D'une beaulté si n'ompareille?
Mais il faut que ie m'apareille
Pour aller son pere acoster,
Et mon seruice presenter,
Tandis qu'il est emmy la rue.

S C E N E I I .

Oliuier. Gregoire.

O L I . Monsieur, Dieu vous gard' & salué.

G R E . Mon ami, Dieu vous gard'aussi.

O L I . Monsieur, iestoy venu ici

Pour vous presenter mon seruice,

A nemoins ie vous suis propice,

Et il vous plait me receuoir:

Car quelque vns m'ont fait feauoir,

Connoissant que ie cherchoy maistre,

Que vous me receuriez peut estre

Want besoing d'un seruiteur.

G R E . Qui vous là dit n'est pas menteur.

Car i'en cherche un, pour vous le dire,

Qui sache un peu lire & escrire.

O L I . Monsieur quant à moy grace à Dieu,

Il lis & escris quelque peu:

Et si ie veux bien faire emtendre,

Que s'il vous plaisoit de me prendre,

Qu'à tout faire ie m'emploiray,

Et que mon deuoir ie feray.

G R E . Aussi veux-ie que lon trauaille:

Qu'on courre, qu'on trote, & qu'on aille

Deça, delà, de bout en bout;

Et qu'on se mette à faire tout:

Je veux qu'on s'employe à tout faire.

O L I . Monsieur, Dieu aydant i'espere,

Si vous me voulés accepter,

Que ie vous ponrray contenter.

GRE.

GRE. Sans user de plus grand langage,

Que voulez vous auoir de gage?

O L I. Monsieur, ainsi que vous verrés

Que ie feray, vous me ferés.

Essayés moy demie année.

GRE. Or sus la parole est donnee:

Faites comme m'aues promis,

Et puis nous serons bons amis.

Puisque c'est fait, sans plus attendre

Allons droit au logis nous rendre.

SCENE III.

Maudolé.

ET bien suis ie pas maintenant

Gentil, gaillard, & aduenant

Aut aut qu'autre qui se presente?

Au flanc mon espee est pendante.

De soye ie suis tout vestu.

Ie ne voudroy par la vertu

Estre encore à faire & à naistre.

Ce temps pendant mon pauure maistre

Est habillé en pauure gueux,

D'un habit tout gras & crasseux,

Qui sen sont serf & son esclauë,

Mais quant à moy ie pompe & braue.

SCENE IIII.

Prouuentard. Vadupiè. Maudolé.

PR.O. Par le sang i'auray ma raison

ce villaque & ce poltron.

Si mon bien ne me veut pas rendre,
Qui n'ay ie icy à qui me prendre
Sur ma colere descharger.

A.D. Ma foy il ya grand danger,
Quand il a le feu à l'oreille,
Qu'il ne defit vne bouteille:
Du que d'une estrange façons
Qu'il n'assaillit vn limacon,
Et qu'il ne luy fit cette escorne
De luy faire cacher sa corne.

P.R.O. Ha! le renaque! ô teste! ô mort!
Il se repentira du tort.

M.A.V. Mais ie veux voir de quelle sorte
Est cette espee que ie porte.
La belle lame qu'elle a.

P.R.O. Qui est cet homme, que voilas
Avecque vne espee? qui est-ce?

V.A.D. Il tremble de grand'hardiesse
Mon maistre, tant il est vaillant.

M.A.V. Elle à bonne pointe & taillant:
C'est une lame de Vienne.

P.R.O. C'est quelque querelle ancienne,
Qui on ma gardee iusqu'ici.
C'est de la part peut estre aussi
Du sire Gregoire qui sogné
A me faire mal ma besogne:
Affin de posseder mon bien.
Mais ie les empescheray bien
De me tenir, & me surprendre:

Et deusse ie la fuite prendre.

*Mais s'ilz viennent pour me fraper,
Par où me pouray-ie eschaper?*

VAD.O le valeureux capitaine!

*PRO.Deusse-ie estre à la grosse haleine,
Ie m'en fuiray bien vistement.*

*Car ie ne scauroy nullement,
Contre tant de gens me deffendre.*

*VAD.Monsieur, ce n'est pour vous reprendre:
Mais il n'y à qu'un homme là.*

*PRO.Et qui t'asseure de cela?
Peut estre maintenant qu'il huche,
Les autres qui sont en embusche,
Pour me charger d'apointement.*

*VAD.Ie vous diray tout promptement,
Pour en scauoir quelque nouuelle,
Et pour vous oster de ceruelle,
Auancés vous pour escouter.*

*PRO.Mais toy, va t'en te transporter
Vn peu plus pres, pour tout entendre.*

*VAD.Ha! ma foy i ay la peau trop tendre:
Ie n'aime point estre gratté.*

*PRO.Tu iras bien en seureté
En marchant d'une façon coye.*

*VAD.Ie crain trop d'auoir la monnoye
De cinq ou six coups de baston.*

*PRO.Or bien ie te diray, garçon,
Il faudra donq, mieux ce me semble,
Que nous allions tous deux ensemble.
Or sus donq, sus viste, aprochons,*

VAD.

VAD. Or sus donc, sus, allons, marchons.

PRO. Descouurons. VAD. Allons reconnestre.

PRO. Marche laquais. VAD. Marchés mō maistre,
J'en suis que le seruiteur:

Alès le premier par honneur.

MAV. Il faut que de l'espē re ioüe
Pour apprendre à faire la rouë,
Avec les petits molinets.

PRO. Ha! me voila perdu, laquais:
On vient pour me donner la charge.

VAD. Vert & bleu la rue est si large,
Trés vous à quartier tout coy:
Je decouuriray fort bien tout, moy.

PRO. Cest ce que le plus ie desire.

VAD. Comme il s'enfuit & se retire
Ce capitaine morfondu:
Il est vrayment plus esperdu,
Que ne seroit pas une femme:
Tant il à peu de cœur & d'ame.
Mais si me faut-il decouurir
Ce que c'est, deusse- ie mourir.

MAV. Je pompe, je morgue, ie braue.

VAD. Cettuy ci n'a que de la baue.

.. Communement un grand diseur,

.. Se trouue en fin petit faiseur:

Tesmoing mon braue capitaine,
Dond la parole est si hautaine,
Et si lasche couard le bras.

MAV. Je croy qu'on ne me prendroit pas
Pour un seruiteur à cette heure.

VAD. Vrayment tout maintenant ie meure,
Si ce n'est là un maistre veau.

MAV. N'est-ce pas là un cas nouveau,
Qu'un valet soit mieux que son maistre:
Mon maistre maintenant, peut estre,
A bien de la peine du & du mal.
A froter quelque grand cheual,
En soufflant à la grosse haleine.
Et tandis moy ie me promeine
A mon aise où c'est qu'il me plait.

VAD. Vert, & bleu, ce n'est qu'un valet
Habilé comme un gentil homme.
Il vaudroit mieux qu'il fust à Rome
Que de s'estre trouué ici.

Il connoistr a si c'est ainsi,
Qu'il falloit faire peur au monde.
Corps de ma vie qu'on me tonde.
Si tantost il n'est bien froté.
Mais pour remettre en seureté
Mon maistre, qui est en ceruelle,
Le vay luy conter la nouuelle.

Mais le voici : ha! vert & bleu,
Tout va tresbien, la grace à Dieu,
Moy seul il faut que ie le gripe,
Ce n'est qu'un pauvre fripe-lipe
De seruiteur, lequel a pris
De son maistre les beaux habits:
Ce n'est que cela somme toutes
Et si vous en estes en doute:
Il ne faut que l'ouir parler.

PRO. Escoutons donc. MAV. Je peux aller
En bonne conche & contenance.

Car maintenant le monde pense
Que je soy un homme d'honneur.
Qui me prendroit pour seruiteur,
En voyant l'habit que ie porte?
PRO. Sus Vadupié, fay moy escorte.
Qu'il soit roide mort abatus.

Donnons dedans: tu', tu', tu', tu'.

MAV. A l'aide au meurtre: hal'on me tue.

PRO. Il a ia gagné, l'autre rue,

Le vilain, il est eschapé.

Hal's il eust esté atrapé,

Ie l'eusse tué que ie pense.

VAD. C'eust esté si grande vaillance,

Qu'on en eust parlé à iamais.

PRO. I'eusse bien maintenant deffaits

Des soldards vne cinquantaine.

VAD. O le valeureux capitaine?

O qu'il s'est bien montré vaillant?

Ie suis d'aduis que maintenant,

Monsieur sans attendre à dimanche,

Vous vestissiez chemise blanche;

Vous vous este' eschauffé bien fort.

PRO. C'est tresbien dit: mais par la mort

I'accommoderay bien, i'en iure,

Quiconque me fera iniure:

Et m'en voudra d'orenauant.

Mais cependant marchous auant:

Vne chemise il me faut prendre.

Allons droit au logis nous rendre.

SCENE V.

Nicole. Louyse.

NIC. Et bien, vous souueués vous point
De cet affaire & de ce poinct,
Que vous me vouliez faire entendre?
Tantost lors que vous vouliez prendre
Le loisir, de me le conter,
Vostre pere est venu heurter
Al' huis rompant vostre parole.

LOV. Je te diray que c'est Nicole,
On me veut bailler un mari.

NIC. Qu'est-il cettuy là? ie vous pri,
Dites le moy, i'en suis en peine.

LOV. C'est ce brauache capitaine,
Qui vient par fois à la maison.

NIC. Ha! vraiment, c'est un braue oison,
I'en aimeroi bien la copie.

LOV. Si est ce toutesfois, mamie,
Que mon pere le veut ainsi.

NIC. Ma foy si vous faites ceci,
Vous en receurez fascherie.

LOV. Mais qu'y feroy ie, ie t'en prie:
Quant à moy ie n'ay nul pouuoir.

C'est à mon pere à me pouruoir,
Et faire ce que bon luy semble.

NIC. Vous y aués tous deux ensemble,
A mon aduis grand interest.

LOV. Si le prendray ie s'il luy plait.

Il faut que ie luy obeisse.

„ Il n'y a chose que ne puisse

„ Un pere dessus son enfant:

Il n'y a remede. NIC. Vraiment,

Si on fait un tel mariage:

Un iour vous maudirez, ie gage.

Ceux qui en ont parlé iamais.

On n'a pas gardé d'estre en paix

Auecque telles gens de guerre,

Qui font plus de bruit qu'un tonnerre,

Et qui ne font que tempester,

Et lesquelz fors que se vanter,

Ne scauent faire aucune chose:

Faut qu'une femme se propose

D'avoir bien du mal avec eux.

Il y a quelques fois des gueux,

Et des pauures garçons i'en iure,

Qui sont mieux apris de nature

Que de telles gens sans raison.

Voyés vous ce pauure garçon,

Qui sert maintenant vostre pere?

Il scait cent fois plus de bien faire,

Que ce beau capitaine-là.

LOV. Mais mon pere le vent, voila.

Or à propos de ta parole:

Qu'est-ce qu'il te semble, Nicole,

De nostre seruiteur nouueau.

NIC. C'est un garçon de grand cereneau,

Et bien apris & bien honnête.

Il scait iouer de l'espинette:

*Car sur la vostre mesmement
Ie l'ay venu iouer brauement.
Puis il sçait bien lire & escrire:
Et sçait bien que c'est de bien dire.
LOV. En verute il semble bien
Sentir son honneur, & son bien.
Iamais il ne chomme & repose:
Car il fait touſiours quelque chose,
Et s'employe continument.
Mais quand i'y pense, en deuisant
Tout doucement le temps se passe.
Sus sus de ſpeſchons nous, de grace,
D'aller apreſter à diſner.
Car mon pere doit retourner,
Que ie croy, bien toſt de la ville.
NIC. Ne vous ſoucieſ ie ſuis habile:
I'effere de faire bien toſt
Entierement tout ce qu'il faut.*

SCENE VI.

Oliuier.

*Q Ve i'ay de bien & de lieſſe,
En voyant ma chere maistresse!
Pour le preſent ie ne voudrois
Eſtre quelqu'un de ces grands rois,
Qui ont tant d'or en leur puissance.
I'aime bien mieux voir la preſence
De ma maistresse, que d'auoir
Tout l'or du monde en mon pouuoir,
O que cet habit-ci ie prisè:*

Car par son moyen, ma Louyse,
 Mon bien, mon cœur, & mon amour
 Estrez de moy le long du iour.
 Tout le long du iour ie contemple
 Sa beauté tres grande & tres ample,
 Et ses beaux yeux d'amour si pleins.

S C E N E V I I .

Maudolé. Oliuier.

MAU. Où diable sont-ils mes vilains,
 Qui vouloient m'estriper le ventre?
 Que iamais en enfer ie n'entre,
 Si ie n'ay fuy bien vaillamment:
 Il faut pour viure longuement
 Etre un peu poltron de nature,
 Et fuir les coups & la bature.
 Ma foy qu'on ne me parle point
 Alors qu'il s'en faut fuire à poinct:
 Bon pié vaut mieux que bonne espee.
 Silz eussent ma teste attrapee,
 Ilz eussent mis en deux ma peau.
 Par ma foy, ie n'ay qu'un chapeau,
 Je ne veux auoir qu'une teste.
 Que Maudolé n'est pas si besté,
 De vouloir endurer cela.
 Mais qu'est-ceci, que ie voy là?
 C'est mon maistre: la vertudienne
 Il faut bien que vieste il reprenne
 Tous ces beaux petits habit-ci.
 Voyés voiss l'amoureux transi,

Comme il ressent son gueux de race:

Tant il porte de bonne grace

Ces habits là de Frantaupin.

On le prendroit pour Turlupin,

A voir sa façon & sa mine.

Mais il faut que ie m'achemine

Tout droit à luy pour luy parler,

Et ses habits luy rebailler.

O L I. Tout aussi tost que ic demeure,

Sans voir madame vne seule heure,

Ie suis comme vn homme perdu.

M A V. Que le grand diable soit pendu:

Si vostre habit là ie ne plante.

O L I. Quelle colere violente

T'esment si fort, di Maudolé?

M A V. I'eusse este tresbien estrillé,

Si ie n'eusse prise la fuite:

Et si ie n'eusse fuy bien viste.

O L I. Qui at-il doncque de nouveau?

M A V. Ca,ça, rendés moy mon chapeau,

Tost, tost, tost reprenés le vostre:

Et rechargeons d'habit l'un l'autre.

O L I. Qui a til? ne le cele point.

M A V. Tost reprenés vostre pourpoint:

Viste que le mien on me rende.

O L I. Mais, Maudolé, ie te demande,

D'où c'est que peut venir ceci?

M A V. Hò, hò! tuer le monde ainsi.

O L I. Dea, qui veulent dire ces choses?

M A V. Ca,ça,ça,ça, mon hant de chausses.

Tonés, voila vostre manteau,
 Vostre espee, & vostre chapeau:
 Je vous rends tout vostre bagage.
 OLI Voici un merveilleux langage,
 Je ne saay où c'est que i'en suis:
 Qui a-t'il donc? MAV. Ca mes habits.
 OLI. Et bien ie te le veux bien rendre:
 Mais pour le moins fais moy entendre,
 Qui t'a en colere ainsi mis:
 Dy moy donc. MAV. Ca mes habits.
 OLI. Voici chose bien fort estrange:
 Des lors que nous auons fait change
 D'habillement: dy moy depuis
 Qui a-t'il eu? MAV. Ca mes habits.
 OLI. Tu es une estrange personne:
 Tu fais que ie depaßionne:
 Tu me feras mourir d'ennuys
 Que i'estime. MAV. Ca mes habits.
 OLI. Tu auas tes habits beau sire:
 Mais dy moy ce que ie desire,
 Et me conte d'où vient cela,
 Que tu iettes mes habits là:
 Qui a-t'il eu, dy ie t'en prie.
 MAV. Dea! i ay cuidé perdre la vie
 Pour vostre braue habillement.
 Sans dire ny quoy ny comment
 Non plus qu'en une momerie,
 Deux pendars sur ma frriperie
 Se destroyent voulu venir ruer:
 Et moy de fuir pour me sauver.

Quand i'ay mes chausse & ma casaque;

Iamais personne ne m'attaqua.

Car à mon habit on voit bien,

Que ie suis vn homme de bien.

Rendés le moy ie vous en prie:

Dea, i'ay cuide perdre la vie

A cause de vos beaux habits.

Or sus il ny a plus d'amis,

Si ie n'ay mes habits, i'en iure.

O L I. Tu es colere outre mesure:

Encor faut-il ouir raison.

L'habit n'est pas occasion

D'une telle descouuenue:

C'est qu'on ta pris parmy la rue

Pour quelque autre qu'on hayssoit,

M A V. Qu'en peux ie mais? quoy que ce soit?

Mais, quand i'y pense sauf la vostre:

Je n'estoy pas pris pour un autre.

On m'eust tresbien batu pour moy.

O L I. Va n'en sois plus en esmoy.

La bonne Fortune te monstre,

Entostant de ce malencontre,

Qu'elle t'aime & te cherit bien.

M A V. Si c'est cela ie ne dy rien:

Ouy dea, ie le croy & l'espere.

Car desia ie commence à faire

Le gentil homme à tour de bras.

Mais dea, vous ne parlés pas,

De vostre gentille maistresse.

Et bien? qu'en est-il? quoy? qui est-ce?

COMOE DIE.

105

O LI. I'ay bien ce bon heur de la voir:
Mais ie n'ay peu encore auoir
Le moyen de luy pouuoir dire,
L'occasion de mon martire:
Ny mon amour luy descourir.
Mais ne la voy-ie pas venir?
Cest elle mesme en assurance.
Je n'ay iamais eu que ie pense
Tant de moyen & de loisir,
De luy parler à mon plaisir.
Mais puisque i'ay le temps propice
De luy presenter mon seruice,
Et mon amour luy declarer:
Je te pri de te retirer
Tansseulment pour demie heure:
Et moy sans plus longue demeure
Ievay l'aborder de ce pas.
MAV. Je ne vous empescheray pas:
Desapresent ie me retire.
Mais n'obliés pas à bien dire.

SCENE VIII.

Oliuier.

A H! que ie me trouve confus!
En verité ie ne scay plus,
Où i'en suis: tant me tient en transé
La Crainte avecque l'Esperance,
Et la Vergone avec l'Amour.
Qui me tourmentent tour à tour
Et quelque fois eux tous ensemble.

L6

*La crainte est cause, que ie tremble:
Et l'Esperance qui m'affaut,
Pour entreprendre me rend chaud.*

*La Vergogne me tire arriere:
Et l'Amour me met en carriere.
Et me veut pousser plus auant.*

*Mais Vergogne se met deuant:
Et me repousse & me rechasse.
Que de maux me donnent la chasse!*

*Doy ie vers ma maistresse aller?
Tost ou tard il luy faut parler.
Il faut que le malade die*

*Au medecin sa maladie,
S'il veut receuoir guerison.*

*Mais helas! de quelle facon
Entameray ie mon langage!*

*I'ay peur d'esmouvoir son courage
Et de l'irriter contre moy.*

*Je crain de causer mon esmoy
Et d'auoir mal pour allegiance.*

*Mais quoy? tost ou tard quand i'y pense,
Ou bien demain, ou bien enhuy,*

Il luy faut dire mon ennuy.

C'est vne chose qu'il faut faire.

Mais si elle est rude & seuere,

Je suis perdu d'autre costé.

*Ah! que ie me sens tourmenté
D'Amour, d'Esperance & de doute!*

Mais quoy? si faut-il somme toute.

Auoir à la fin mieux on pis.

On dit qu'Amour aide aux hardis,
Qui se iettent à l'aduanture:
Et non à eux, qui de nature
Sont lasches, craintifs & couards.
Sont deduit-ce sont les hasards.
Aussi, dit-on qu'il est sans venè:
A cause qu'à boule perdue,
Oubien, comme on dit, à clos yeux
Par tout-il va chercher son mieux:
Il fait donc que ie m'aduanture
Pour chercher ma ioye future,
Et pour faire auancer mon bien.
Mai ma maistresse me voit bien:
Elle me voit bien, que ie pense,
Il est grand temps que ie m'auance,
Et que i'aille la saluer.
Mais elle s'en vient me trouuer.

S C E N E V I I I .

Louyse. Oliuier.

L OV. Qu'est ce donc de bon que vous faites
Ici tout seul comme vous êtes?
OLI. Madame, vous voyés de quoy.
LOV. D'où vient que vous êtes tout coy:
Et tout seul sans nulle personne?
OLI. La peine qui me passionne,
Et ma misere, & mon tourment,
Ne permettent aucunement
Que ie sois tout coy & paisible
OLV. Que dite vous? est-il possible.

Et

Et qu'est-ce donc que vous aues?

Et quelz m'aux aués vous trouués?

OLI. Si vous les scauiez que ie pense,

Madame, en bonne conscience,

Vous auriez pitié des ennuis,

Où c'est que maintenant ie suis.

LOV. De grace, dites ie vous prie

Qui peut estre la facherie,

Qui vous tourmente tellement.

OLI. Par vostre bon commandement,

Madame ie vous veux bien dire

L'occasion de mon martire.

Ce n'est un tresgrand creue cœur

D'estre maintenant seruiteur,

Moy qui n'aguere soulois estre

En beaucoup de façon le maistre.

LOV. Parlez à moy plus clairement:

Ie ne vous entents nullement.

OLI. Pour ne desguiser chose aucune:

La cruelle & fiere Fortune

Me met en l'estat où ie suis.

Car helas! ces pauures habits,

Qu'à l'heure prensente ie porte,

Ne sont pas habits de la sorte

Que ie me souloy habiller:

Car aussi ie suis escolier

Qui suis venu en cette ville

Etudier à la Loy ciuile.

Mon pays est le Dauphiné:

Et de Valence ie suis né:

Où mon pere est encore en vie,
Lequel ne porte point d'ennie,
A pas un de ses citoyens,
Pour les richesses & moyens,
Dont grace à Dieu il a bon nombre.

Et toutes fois mon triste encombre,
Qui me donne ennuys sur ennuys,
Me met en l'estat où ie suis.

LOV. Dea! quelle chose aués vous faites?

Vous cachés vous pour quelque dette?

OLI. Non, je ne doy pour le présent

La grace à Dieu aucun argent.

LOV. Est-ce point pour quelque castille
Des escoliers de cette ville?

Car bien souuent vos compagnons

S'batent contre les fourrons,

Puis aprez ilz en sont en peine.

OLI. Ce n'est pas cela qui me geine:

Non, madame n'en doutés point.

LOV. Quel mal est-ce donq. qui vous poind?

OLI. Que seruiroit-il de le dire?

Seroit rengreger mon martire,

Et peut estre vous enuyer.

LOV. Ne vous faites point tant prier.

Croyés que si i auoy puissance,

De vous donner quelque allegiance,

En ce malheur qui vous assaut,

Je n'y employeroy bien tost.

Ie croy qu'aussi feroit mon pere.

OLI. Madame il vaut bien mienx se taire,

Quelque

„ Quelquefois que de mal parler.

LOV. Je vous assure de celer

Tout ce que vous me voudrez dire.

OLI. Puisque vostre cœur tant désire

De scauoir d'où vient mon tourment,

Je vous supli' trespumblement,

De me pardonner mon offence.

Madame, helas! vostre excellence

Et vos rares perfections

Sont cause de mes passions.

Pour auoir le temps plus propice

A vous presenter mon seruice,

Je me suis ainsi desguisé.

LOV. Comment! meschant, traistre, & rusé,

Où pensés vous auoir à faire?

Mais il vaut beaucoup mieux me taire,

Et quitter entierement là,

Vn tel malheureux que cela.

SCENE X.

Oliuier.

O Miserable! ô temeraire!

Qu'est-ce, helas, que ie vien de faire!

Où mesuis-ie percipité!

Pour ne m'estre pas contenté

Du bon heur & de la liesse,

Que i' auoy de voir ma maistresse,

Et pour auoir trop entrepris:

Je me trouue à présent surpris

De la plus grand' desconuenue,

Que pauvre amant ait iamais eue:
le suis reduit au despoir.

Helas! ie ne pourray plus voir
Ysrares beautés de madame,
Qui estoit l'ame de mon ame.

Helas! à present, ô mes yeux,
Tous ne me serez qu'ennuyeux,

Et rien qu'une charge inutile:
Puisque la dame autant gentille,
Qu'autre que l'on voye dessous
Le ciel se retire de nous.

O miserable, ô folle langue,
Qui as prononcé la harangue,
Dont procede tout mon malheur!
Cest toy qui causes ma douleur,
Et la misère qui m'affolle.

Iamais un propos n'y parolle,
Dond on se pourroit repentir,
De la bouche ne d'eust sortir.
Le grand malheur! quand i'y pense,

Tauoy tousiours eu deffiance
Du mal, qui deuoit m'aduenir.

Mais ie ne me suis peu tenir
De parler trop à la volee.

Amour a la teste esueilee:

Amour est hardi tant & plus:
Il soy faillot comme à Bacchus
Donner quelque sage nourrice,
Laquelle corrigeaist son vice.

Quand Jupiter vit son enfant

Bacchus chaud & rouge en naissant:
 Il le porta sans tarder guieres
 Tout droit aux Nymphes des rivieres,
 Pour le nourrir & le lauer.

Aussi falloit-il esleuer
 Amour, qui a la teste prompte,
 Auec la crainte & la honte,
 Qui plus rasés l'eussent rendu.
 Helas! ie me suis bien perdu,
 A faute d'un peu de prudence.
 Car il ne faut plus que ie pense
 Aucun bien iamais esperer.
 Autant vaut-il me retirer
 En quelque desert solitaire,
 Pour y deplorer ma misere.

ACTE III. SCENE I.

Louysc. Nicole, Oliuier,

NIC. Qui a-til donc côtéz le moy.
 LOV. Nicole, ie iure ma foy:
 Que tu seras bien esbahie,
 Land c'est que tu auras ouïe
 Chose que ie te veux conter.

NIC. Je vous prie de vous haster
 De m'en faire visiter le conte.

LOV. Bien ie seray soudaine & prompte
 A conter tout par le menu.
 Nostre valet nouveau venu
 Est escolier en cette ville,
 De bonne maison & famille:

Son pays est le Dauphiné.

NIC. Je croy que s'il auoit tonné,
Je ne seroy plus étonnée.

Il brasse donc quelque menée,
Puisqu'il s'est desguisé ainsi.

Je me doutoy bien de ceci,
Jeus sa grace & sa gentilesse.

Mais ie vous en prie, qui est-ce,
Qui ce propos vous a deduit?

LOV. Luy mesme tantost me la dit:
Et au surplus m'a fait entendre,
Que c'est l'amour qui luy fit prendre
Ce pauvre habit qu'il a porté:
Et qu'il à seruiteur esté
Afin d'auoir le temps propice
Pour me presenter son seruice.

NIC. En bonne foy, cela va bien.

Ce seroit, je croy, vostre bien
Que vous fusiez plustost sa femme,
Que de Prouuentard , par mon ame:
Puisque de vous il est espris:

Tous scaués qu'il est bien apris.

Et que c'est vne creature
D'autant douce & bonne nature,

Qu'au monde l'on puaise point voir.

Et puis les hommes de scauoir
Sont tousiours bien plus honorables,
Plus faciles & maniables,
Que les gendarmes & soudards:
Qui sont farouches & hagards,

„ Et de difficile acointance.

LOV. Pour vous dire ce que i'en pense,
Sans vser de plus long denis,
Je serois bien de vostre aduis:
Pouruen que cela se peult faire
Par le bon vouloir de mon pere.

NIC. Mais ie vous prie dites moy
Que vous luy aués dit. LOV. Ma foy,
Ie l'vy quitté dessus la place,
En trouuant de mauuaise grace
Le propos qu'il m'auoit tenu.

NIC. Et depuis qu'est il deuenu?
Mais n'est-ce pas luy qui chemine?
Ouy, c'est luy: voyons quell'mine
Et quelle facon il tiendra:
Et ce qu'en fin il deuiendra.

OLI. Non quelque chose que ie face,
Ie ne peux esloigner sa face,
Sa face dy-ie & ses beaux yeux,
Qui font honte au soleil des cieux.
Quand il faudroit que i'en mourusse,
Et quand il faudroit que ie fusse
En aussi grande affliction,
Qu'un Tantale ou qu'un Ixion:
Sans que plus long temps ie seiourne,
Il faut qu'au logis ie retourne
Pour auoir ce bien de la voir.
Mais ah! si elle a fait scauoir,
Ce qui s'est passé, à son pere:
Peut estre qu'esmeu de colere

Il me fera un mauvais tour.
 Que me conseilles-tu, Amour,
 Es chose si fort ambigue?
 Mais là voila: ha! ie l'ay veue
 Tost à propos à ce coup-ci.
 Il faut deuant partir d'ici,
 Que je redouble ma priere.
 Mais voy-ie pas sa chambriere?
 Certes les voila toutes deux.
 J'ay desja esté hasardeux:
 Il faut qu'encore ie poursuive;
 Et que ie meure, ou que ie viue.
 Pour sa seruante il ne faut pas
 Que ie craigne auancer le pas.
 Car peut estre elle luy a dite
 Ma qualité, & ma poursuite.
 NIC. Je gage qu'il vient deuers nous.
 OLI. Helas! madame serez vous
 En mon endroit inexorable:
 Ne serez vous point pitoyable
 Envers vn si fidele amant,
 Qui pour vous a tant de tourment,
 Si vous presente humble requeste!
 LOV. Autre part mettés vous en queste:
 Et autre part qu'ici portés
 Tous ces beaux discours affetés.
 OLI. S'il estoit possible, madame,
 Que vous pensiez lire en mon ame
 La douleur, qui mon cœur espoind:
 Le roya, que vous, n'oseriez point

En mon endroit de tel langage:

De peur d'accroistre d'avantage

La grand'peine & le grand tourment,

Lequel i'endure en vous aimant.

LOV. Ie ne scay quelle est vostre peine,

Mais quant à moy ie suis certaine:

„ Que toute fille de bon cœur

„ A plus de soing de son honneur,

„ Qu'elle n'a de sa propre vie.

OLI. Helas! ie n'ay aucune enuie

De vous le faire perdre aussi.

De vous ie ne requiert ici,

Qu'un legitime mariage.

LOV. Vous ne manqués pas en langage.

OLI. Encor moins en affection.

LOV. Ou bien plustost en fiction.

OLI. S'il est ainsi, tout à cette heure

Que ie trespassé & que ie meure

D'euant que de partir d'ici.

Mais madame, s'il est ainsi,

Que vous doutiez de ma constance:

Pour vous en donner assurance:

Mon sang ie vous sacrifiray,

Et moy mesme ie me turay,

Si ma mort vous est agreeable.

Aussi bien suis-ie miserable,

Si vous ne me faites cet heur

De m'accepter pour serviteur.

NIC. Madame, vous estes cruelle,

De voir un amant si fidelle,

Si vous porte tant d'amitié,
Ans en prendre aucune pitié.

DV. Me conseilleroys tu, Nicole,
Que ie me monstrasse si folle,
Que de forfaire à mon honneur.

NIC. Il est trop vostre serviteur,
Pour poursuivre vostre dommage:
Vous requiert de mariage,
Que vous pouués honnestement
Me accorder tout promptement.

DV. Cela ne se peut sans mon pere.

OLI. Madame, laissés moy tout faire:
Accordés seulement ce point,
Et du reste ne craignés point.
Car moyennant vostre licence,
Avec ma bonne diligence
J'effere bien de faire tant,
Qu'à la fin ie rendray contant
Entierement vostre bon pere.

DV. Gouuernes donc bien cette affaire,
Car pour ne vous en point mentir:
Amour son feu me fait sentir.
Mais helas! gardés moy de blasme.

OLI. Cent fois i'aimeroy mieux, madame,
Endurer tous les iours la mort,
Que de vouloir faire aucun tort
A vostre honneur & renommee.

NIC. Sur tout bouche close & fermee.
Mais tandis quitonc ce lieu ci,
De peur qu'en ne nous trouue ici.

SCENE II.

Oliuier. Gregoire.

O LI.O heureuse,heureuse iournee!
 Qui en fin ma peine à bornee,
 Et qui d'un chetif amoureux,
 A fait un amant bien heureux.
 C'est dorenanant,quand i'y pense,
 Qu'on me doura la recompense
 De tous mes maux qui sont passes:
 Puisque i'ay eu si bon succes,
 Et la fortune si heureuse,
 En ma passion amourense.
 Amour,qu'à tort i'y accuse:
 Tu es sage & bien aduisé,
 Cent mille fois plus qu'on ne pense.
 Car tu ne donnes recompense,
 Qu'alors qu'on la merite bien.
 Quiconque se dit estre tien,
 C'est raison qu'il en face espreuee,
 Avant que recompense il treuee:
 Et devant que par ton secours
 Il vienne à chef de ses amours.
 Mais ne voy-ie pas par rencontre
 Le sire Gregoire ici contre?
 Peut estre qu'il me veut parler:
 Il luy faut au devant aller,
 Pour voir s'il y a quelque affaire,
 On besongne qu'il faille faire
 Il m'a bien aperceu de loing.

Monsieur,

Monsieur, si vous aués besoing
 De mon seruite pour cette heure:
 Commandés moy, & sans demeure
 Selon vostre commandement,
 I'excuteray fidelement
 Ce qu'il vous plaira quoy qu'il coûte.
 GRE. Vraiment ie n'en fais point de doute.
 Car depuis que ie vous ay pris,
 Je vous ay trouué bien appris
 Autant & voire davantage,
 Qu'autre ieune homme de vostre aage.
 Ainsi vous connoissant discret,
 Je vous veux dire un mien secret,
 Lequel m'est de grand'importance:
 On vous pourrez comme ie pense,
 Par davantage encor m'ayder.
 OLI. C'est à vous à me commander:
 Et à moy seruice vous faire.
 GRE. Or escoutés doncque l'affaire,
 De laquelle il est question.
 Je vous feray narration
 Du tout bien soudaine & bien promte.
 On me constraint à rendre conte
 D'une curatelle que i'ay,
 Où c'est que ie mis suis chargé
 De dix mil francs & davantage.
 J'ay des fonds & de l'heritage,
 Grace au bon Dieu, quatre fois plus:
 Si me trouue-ie bien confus,
 Pour n'auoir aucune finance.

Car Prouuentard plein d'arrogance,

C'est celuy là dont i ay le bien,

Se vante qu'il me fera bien

Trouuer dans peu de temps monoye:

Et qu'il faut bien que ie le poye,

Dedans bien peu de iours d'ici.

I'en suis en extreme souci:

IE ne peux si tost argent faire.

Voila pourquoy ie delibere

Par deuers luy vous enuoyer:

A celle fin de le prier,

Qu'il ait vn peu de patience,

Tant que i ay recouuré finance.

S'il m'eust creu, comme il ne fait pas,

Nous eussions bien fait nostre cas:

IE luy offroy ma fille à femme.

OLI. Il est indigne d'une dame

Si honnête que celle-là.

GRE. Ouy, mais ce temps-pendant voila:

Tout à plat ma fille il refuse.

„ OLI. Tel refuse, qui apres muse,

Comme on dit ordinairement.

I'ouy parler dernierement

D'un fort honnête personnage,

Lequel n'a pas tant que luy d'aage:

Et qui est bien de meilleur lieu,

Et qui voudroit qu'il pleust à Dieu,

Qu'on luy eust fait offre pareille;

Il luy presteroit bien l'oreille.

GRE. Dea, qui est-il ce bon seigneur,

Qui me desire tant d'honneur,
 Que de vouloir estre mon gendre?
 OLI. Le m'en vay vous le faire entendre.
 Il y a force escoliers,
 Que je connoy, de nos quartiers:
 Il sont fort bonne companie,
 Lesquelz sont en chambre garnie,
 Où on les visite souuent:
 Entre autre un homme scauant
 De bon lieu & de bonne race,
 Bien honneste & de bonne grace,
 Ordinairement les va voir:
 Et luy mesme ma fait scauoir
 Lamour grande puissante & forte,
 Laquelle à vostre fille il porte.
 Cest là que depuis peu de iours
 Il m'a declaré ses amours.
 GRE. Vous l'estimés donc riche & sage?
 OLI. Encores dy-ie davantage,
 Que je ne vous peux declarer.
 GRE. Je desireroy conferer
 Auecque luy, si bon luy semble.
 OLI. Je vous feray parler ensemble,
 Tout außi tost que vous voudrez:
 Car il demeure ici tout pres.
 GRE. OI sus donc faites luy entendre,
 Qu'au logis ie le vay attendre:
 Et vous en allés de ce pas,
 Le querir & n'y faillez pas.
 OLI. I'y vay monsieur, ie vous assure.

SCENE III.

Oliuier. Louyse,

O L I. C'est cette heure-ci chose seure
 Que mes affaires iront bien:
 Et si il ne s'en faudra rien.
 Tout conspire pour ma liesse.
 Mais ie voy venir ma maistresse:
 Auant que de ce lieu partir,
 Il la faut du tout aduertir.
 Madame, par cette entre-vene
 Je suis tres aise d'auoir euë
 L'occasion de vous parler.
 Vostre pere me fait aller
 Chercher un ieune personnage,
 Pour vous donner en mariage,
 Ainsi comme il m'a dit, à luy.
 LOV. Helas, combien ie sens d'ennuy,
 De mal, de peine & de misere!
 O L I. Laissez moy tout le discours faire:
 Et vous verrez par mon discours,
 Que tout va bien pour nos amours.
 LOV. Vostre propos me reconforte:
 I'estoy desia à demi morte.
 O L I. Je vous diray tout ce que c'est,
 Si vous voulés, & s'il vous plait
 Loisir & patience prendre.
 Vostre pere m'a fait entendre,
 M'estimant loyal serviteur,
 Qu'il a esté le curateur

D'on soldat, je ne scay quel homme,
 Lequel Prouuent ard il me nomme:
 Qui le poursuit & presse bien
 De luy rendre bien tost son bien.
 Mais voyant qu'il n'a pas finance,
 Pour luy bailler tout en presence:
 Telle fin de l'apaiser,
 Il vous vouloit faire espouser,
 Ce disoit-il, à ce gendarme.
 Ce propos m'a donné l'alarme,
 Auoitost que ie l'ay ouy.
 Pour m'oster de doute, & d'ennuy,
 Je l'ay tel soupçon qui mesmaye,
 Luy donné une telle baye
 Avoistre pere promtement.
 Car le luy ay conté comment
 V'ieune homme de bonne grace,
 De bon lieu, & de bonne race,
 Tenant espris de vostre amour
 Volentiers vous feroit la cour,
 Pour vous auoir en mariage.
 Tant qu'en fin en peu de langage
 Vous voyés qu'il me fait aller
 Le querir tost pour luy parler.
 Escoutes comme ira l'affaire.
 lorsque ie vins chez vostre pere,
 Il pris l'habit de mon valet:
 Et luy maintenant où il est
 Au lieu du sien le mien il porte.
 Si bien que ie veux faire en sorte

Qu'estant

Qu'estant vestu de mes habits,
 Il s'en vienne à vostre logis
 Se prensenter à vostre pere:
 A celle-fin de contrefaire
 De l'amoureux bien finement.
 Alors vostre pere voyant,
 Qu'on vous demande en mariage,
 Ne parlera plus davantage
 De vous bailler à Prouuentard.
 Et par ainsi ce beau soudard
 Ne nous fera plus peur aucune.
 Car peut estre que par fortune
 Vostre pere vous promettra
 A mon seruiteur qui viendra.
 Si ainsi est comme ie pense,
 Nous serons hors de defiance:
 Et si lors selon mon desir,
 I'auray le temps & le loisir
 De faire nos amours entendre,
 Et le aire en bonne part prendre
 Et à vostre pere & au mien:
 Tellement que tout ira bien:
 LOV. Vous aués tresbien fait de feindre
 Cela: car nous auions à craindre
 Ce beau soudard eceruelé,
 Dond mon pere m'auoit parlé.
 Grace à Dieu,tout s'achemine.
 OLI. Mon homme tiendra bonne mine,
 Je m'asseure,il n'y faudra pas:
 Je le vay querir de ce pas.

LOV. C'est tres bien fait de a, qui est celle
 Vant un amant si fidele,
 Si de si bon entendement,
 Qui ne l'aimast pareillement?
 Vraiment ce n'est pas une busé.
 Mais vous la gentille rusé,
 Qu'il a rencontré, à propos,
 Afin de nous metre en repos.
 Ne m'en peux tenir de rire.
 Mais il faut que ie me retire
 Dans le logis en attendant:
 Ilz viendront ce-temps pendant.

SCENE III.

Maudolé. Oliuier.

MAV. Et vraiment de a, ie suis bien aise,
 Apréz auoir fait la mauaise,
 Qu'elle vous aime encore en fin.

OLI. Il faudra bien faire le fin:
 Et sur tout se garder de rire,
 Pour faire ce que ie veux dire.

MAV. Quoy doncques? quoy qu'est-ce? comment?

OLI. Il nous faut aller promtement
 Au sire Gregoire mon maistre,
 Et devant luy tu feindras estre
 De sa fille amouréux bien fort:
 Et si tu feras ton effort,
 Qu'il te l'accorde en mariage.

MAV. Et d'où vient tout ce beau mesnage?

OLI. Je te diray d'où vient ceci.

Je suis certes en grand souci,
 En grand esmoy, & en grand transe:
 Tan-i ay peur qu'on ne la fiance
 Et promette à vn sot soudard,
 Que l'on appelle Prouuentard.
 Partant, ainsi que ie desire,
 Fay ce que ie te vien de dire
 Pour ce mariage empescher.
 Tandis il me faudra chercher
 Vn bon iour, & une bonne heure,
 Et quelque occasion meilleure,
 Pour faire entendre tout ceci
 A mon pere, & au sien aussi.
 Mais pour te faire tout entendre:
 Mon nom il te conuiendra prendre
 Te nommant Olinier Galland.
 Je me fais appeller Roland,
 A la maison où ie demeure.
 MAV. Or bien allons à la bonne heure:
 Je me feray bien ce qu'il faudra.
 O LI. Peut estre qu'il te demandra,
 Comment on appelle ton pere.
 Dy luy d'vne mesme maniere,
 Que c'est Pierre Galland aussi:
 Car mon pere se nomme ainsi.
 Au reste tien fort bon visage:
 I'ay dit que tu estois bien sage:
 Et de plus, que tu auois bien
 Des herit ages, & du bien.
 C'est ce qui là mis aux alteres:

A ceau

La cause qu'il a des affaires,
Esperant de se preualoir
De l'argent qu'il pourroit auoir,
Et par emprunt, qu'il pourroit prendre,
En un tel besoing, de son gendre,
MAV. I'entend bien tout. OLI. Mais le voici,
Lequel nous attendoit ici.

Iete pri fay moy cette grace,
Que de tenir bonne grimasse,
Et bonne mine à mauuais ieu.
Avançons nous jusques au lieu,
Où nous voyons qu'il se promeine.
MAV. Bien, ne vous donnez point de peine.

S C E N E . V.

Oliuier. Gregoire. Maudolé.

OLI. Monsieur, ce seigneur, que voici,
Vous est venu trouuer ici,
Pour chose qu'aues entendue.
GRE. Ha! monsieur, que Dieu vous saluë.
MAV. Monsieur, que Dieu vous sauve & gard.
GRE. Tirons nous un peu à lescart,
De peur que nul ne nous escoute.
Je croy que vous scaués sans doute,
Pourquoy ie vous desire voir:
C'est pource qu'on m'a fait scauoir,
Que vous aimiez d'amour entiere
Ma fille, ma seule heritiere:
Et que vous voudriez l'espoiser.
Je ne la vous veux refuser,

Mm Si

Si vous l'aimés d'amour si bonne.

MAV. Monsieur, à grand' peine personne

Luy peut porter affection,

Si grande qu'est ma passion:

On ne peut aimer davantage.

GRE. Mais quel est vostre parentage,

Vostre pere, & pays aussi?

MAV. Je ne suis pas de loing d'ici.

GRE. Mais dites moy mon gentil-homme,

Comment est-ce que l'on vous nomme?

MAV. On m'appelle Olivier Galland.

GRE. Et comment va-on appellant

Vostre pere? MAV. Rien ie ne celle:

C'est Pierre Galland qu'on l'appelle.

GRE. Dites moy seroit-il content

De cemariage-ci? MAV. Tant

Et plus que l'on ne scauroit dire.

GRE. Deuant rien faire, ie desire

De luy parler & de le voir:

Pour plus assurement scauoir,

Tout ce qu'il en dit & en pense.

Car vous n'aués pas la puissance,

Pour n'estre pas assés aage,

D'espouser la fille que i'ay.

Puis en cela vous deués faire

Sur tout honneur à vostre pere,

Lequel a sur vous tout pouvoir:

Ne le pourrons nous pas bien voir?

MAV. Ouy dea, ouy, sans plus de demeure

Je le vays querir des cette heure.

Il vous viendra voir aujourd'huy.

OLI. le suis perdu! ha! quel ennuy!

Quel honte & quel vitupere!

Il promet d'amener mon pere,

Qui est bien à cent lieues d'ici.

Ha! que je suis en grand soues!

GRE. Ce sera bien fait ce me semble.

Car nous accorderons ensemble

Toute chose: & n'y faudrons pas.

MAV. Je le vay querir de ce pas:

Affin que sans plus estre en peine,

Toute l'affaire soit certaine.

„ Il faut battre le fer tout chaud.

Adieu, monsieur, GRE. Jusqu'à tantost.

S C E N E V I.

Maudolé. Oliuier. Passetrouuant.

MAV. Comme un autre ay-je pas la langue

Pour bien dresser vne harangue?

Nay-je pas brauemēt ici

Contrefait l'amoureux transi?

Quant à moy ie discours & braue.

OLI. Va, va, tu n'as que de la baue.

Parton caquet tu m'as perdu:

Cartantost i ay bien entendu,

Que tu dois amener mon pere.

Ven-ça, comment se peut il faire?

Il est plus de cent lieues d'ici.

MAV. Ma foy c'est mon: il est ainsi.

Si j'ay gaste toute l'affaire:

*Aumoins c'estoit pensant bien faire.
On me le doit bien pardonner.*

OLI. Quel ordre peut on la donner?

Certe il ne faut point que i'en mente:

Cela grandement me tourmente.

Quand point on ne l'amenera,

Le sire Gregoire verra,

Et connoistra bien que c'est fourbe.

I'ay peur que cela ne detourbe

Et ne ruine entierement

Tout ce que i'ay fait ci-deuant.

„ MAV. Il n'est que d'auoir bon courage.

„ Quelque fois on est dauantage

„ Heureux, que l'on ne pense pas.

Ne perdes cœur pour peu de cas.

Mais qu'est cettuy-ci qui chemine,

Et qui fait ici tant de mine?

Voyés la grimasse qu'il tient:

Où va-t-il: d'où c'est-ce qu'il vient?

PAS Sur tout il me faut prendre garde,

Que personne ne me regarde.

MAV. Dea, que veut dire cettuy-ci?

Il y a quelque chose ici:

Tenons nous cois pour tout entendre,

Et affin de le mieux surprendre,

Je vay passer d'autre costé.

OLI Ne fay donc pas de l'esuanté:

Et garde bien qu'il ne te voye:

A celle fin que tout on oye.

PAS. Que ceci m'est bien arrisné:

De ce qu'aujourd'huy i ay trouué
 Cette bource, qui est si grosse.
 Cest de quoy faire chere & nō pcez:
 Il me faut regarder dedans,
 Nya-t'il point de regardans
 Ou personne, qui me descouure?
 Non, non: il est temps que ie l'ouure.
 Ca,ça, voyons ce qu'il y a:
 La belle cheſne que voila!
 O quelle est grosse, & quelle est grande!
 Mais voici encore une bande
 De pistolets & beaux escus:
 Il y en a bien cent & plus.
 MAV. Au larron, qui a pris la bourse.
 OLI. A la recourſe, à la recourſe.
 Cavilain ça, rendés cela.
 PAS. He! messieurs, tenés la voila:
 Ne me faites point d'infamie.
 OLI. Si en perderez vous la vie.
 MAV. Vous estes larron esprouné.
 PAS. Helas! messieurs, ie l'ay trouué.
 Helas! messieurs, misericorde.
 Vous en passerez par la corde:
 Puisque vous estes un larron.
 Sus, sus sus, menons-le en prison,
 PAS. Ne me faites pas cet outrage:
 Ayés quelque esgard à mon aage,
 Je vous en prie au nom de Dieu.
 Au reſte ie suis de bon lieu:
 Et tien rang assés honorable:

Le vous dy chose véritable.

Laissés m'en aller, oyés vous ?

Le vous en prie à deux genoux.

Et sans me faire fascherie,

Prenés la bourse ie vous prie.

OLI. Escoutés: sans vous mentir point:

Si vous me promettés un poinct,

Quaisement vous pourrez bien faire:

Nous ne vous dourrons point d'affaire:

Et si la bourse vous aurez.

PAS. Le feray ce que vous voudrez.

MAV. Nous voici tantost hors de peine.

Il faut qu'ici prez ie vous meine

Vers un homme sans plus tarder,

Auquel i ay fait ia demander

Sa propre fille en mariage.

Vous luy tiendrez fort beau langage:

Et si luy direz que ie suis.

Olivier Galland vostre filz.

Et sur tout faites luy entendre,

Que s'il se veut bien condescendre

Au mariage, où ie pretend:

Que vous en estes trescontent.

PAS. I entend ce qui est nécessaire:

Ne vous souciés: laissés moy faire.

OLI. Le vous rendray la bourse aprez.

PAS. Marchons quand c'est que vous voudrez.

SCENE

SCENE VII.

Gregoire. Maudolé. Passetrouuant.
Oliuier.

GRE. Je sortiray de fascherie.

G. Car comme on d^t, apres la pluye

A la parfin vient le beau temps.

Quant est de moy, bien ie m'attends

Que par le moyen de mon gendre,

Dans peu de temps ie pourray rendre

Le bien à ce faux Prouuentard.

Ce sera plus tost que plus tard:

Car à peine pourray ie viure.

Si bien tost ie ne suis deliure

De la peine, & du grand tourment,

Qu'il me donne iournellement.

OLI. Sus, monstres vous prudent & sage;

Car i aduise le personnage,

Duquel c'est qu'il est question.

MAV. Aprochons nous: il est saison

De luy faire la reuerence.

Monsieur, vous voyés en presence.

Mon pere, que i ay amencé.

GRE. Que le bon iour vous soit donné:

Monsieur, Dieu vous doint bonne vie.

PAS. Monsieur, ie vous en remercie:

Encor'meilleure l'ayez vous.

Or ca, monsieur, que dirons nous?

Pour n' user point de grand langage:

Quoy? ferons nous un mariage

De vostre fille & de mon filz?

GRE. Onque en mon aage ie ne fis
Chose qui me fut plus plaisante.

PAS. Vostre parole me contente,
Et me resiouit grandement.

Car mon filz desire ardemment
Que cette chose là se face.

Mais dites, monsieur, quand sera-ce
Que le contract se passera?

GRE. Chascun de nous assemblera
Vn de ces iour son parentage:

Pour parfaire ce mariage,
Et pour passer outre en apres:

Et ce sera quand vous vondrez.

PAS. Tandis nous songerons à faire
Tout preparatif necessaire,
Qui est en un tel fait requis.

Mais vous êtes vous bien enquis,

Si vostre fille en est contente?

GRE. Ce luy sera chose plaisante:

Elle n'a vouloir que le mien.

PAS. I'en suis bien aise, tout va bien.

Tenant pour fait ce mariage,

Sans vous ennuyer davantage

Je vous dis à dieu en ce lieu.

GRE. A dieu monsieur, *MAV.* Monsieur à dien.

SCE-

SCENE VIII.

Passetrouuant. Oliuier. Maudolé,

PAS. Ay-je bien fait mon personage?
OLI. On ne peut faire d'autant.

PAS. Or ça, messieurs mes bons amis,
Faites ce que m'avez promis:
Rendez-moi la bourse trouvée:
Puisque vous avez esprouuee
En vostre endroit ma volonté.

OLI. Vous nous avez en vérité
Fait une grande courtoisie.

MAV. Mais toutesfois, je vous en prie,
Me rendez la bourse si tost:
Car ce qu'encore il nous faut
Bientôt feruir de lui, peut estre.

PAS. Aumoins veuillez moy donc promettre,
Que vous me la rendrez un jour.

Tous ayant ioué si bon tour.

OLI. Ouy je vous la promets, i'en iure:
Vous l'aurez, c'est chose seure:

De vous la rendre i'auray soing.

PAS. Quand vous aurez de moy besoing:
Comment le pourray-ie connestre?

OLI. Le sire Gregoire est mon maistre,
L'homme que venés de voir:

Le visitant i'auray pouuoir
De vous parler, & vous tout dire.

PAS. I'ray par fois, je me retire
Ce temps-pendant à ma maison.

Adieu messieurs. OLI. Or à dieu donc.

MAV. Tous va-t-il pas le mieux du monde?

Ha! ie veux bien que lon me tonde,

Si nous ne venons bien à bout,

Je vous di, ie vous di, de tout.

OLI. Aumoins ay-ie bonne esperance.

Car ie ne crain point qu'on fiancee

Ma maistresse à ce Prouuentard,

Qui fait tant du mauuais soudard.

Et si qui plus est, ma maistresse

Me cherit, m'aime & me caresse,

Maintenant rien ne manque point

Que le troisieme & dernier poinct;

Qui est de faire tout entendre,

Et de faire en bonne part prendre,

D'ici à quelque peu de iours,

A tous nos parens nos amours.

Non ie n'ay plus sinon qu'à faire

Entendre ce-ci à mon pere:

Et de l'y faire consentir.

I'auray bien du mal sans mentir:

IE n'ay pas besogneacheuee.

MAV. Il ne reste qu'une coruce,

Dond nous viendront à bout bien tost:

Ce n'est pas grand' chose qu'il faut,

Pour tout parfaire & tout conduire.

OLI. Il est temps que ie me retire:

Le sire Gregoire pourra

Demander où Roland sera.

Trop long temps ici ie demeure.

Mais tantost revien de quelque heure
A petit bruit secretement:
Affin d'auiser sagement
Ce qu'il sera besoing de faire,
Comme i ay dit, touchant mon pere.
Cest tout ce qui reste en ce cas.
Or allons nous en de ce pas.

ACTE V. SCENE I.

Pierre Galland.

O N dit bien vray, une fortune
Touſiours en ameine encore une
Aprez elle ordinairement.
Quand un mal vient, communement
Aprez luy encore il ameine
Nouveau mal, & nonueille peine,
Et quelque nouuelle douleur.
I le voy bien par mon malheur.
I ay perdu à mon arriuée
Ma bourse, que tel a trouuee
Qui rendre ne la voudroit pas.
Et encore aprez un tel cas,
Ce qui me tient plus en ceruelle:
Je ne ſcauroy auoir nouuelle
En nulle façon de mon filz.
Depuis ces deux iours que ie suis
En cette ville de Toulouse.
Ha! vraiment ie veux qu'on me touſe,
Si ce n'est un vray desbauché.
Aux escoles ie l'ay cherché,

Autant.

Autant qu'il ma esté possible:

Je ne scay s'il est inuisible:

Je ne l'y ay point aperceu.

O qu'un pauure pere est deceu,

Quand son filz est loing aux escoles!

On le poye en belles paroles:

On luy fait croire ce qu'on veut.

Tandis il fait plus qu'il ne peut:

Il faut qu'à toute heure il enuoye,

Qu'il finance, & fonce monnoye.

Car quant aux estudians aux loix:

Il faut qu'il soyent vestus en Rois,

Et ayent la bourse garnie,

Pour se trouuer en compagnie,

Pour brauer, paroistre, & iouer,

Au lieu qu'ilz deussent estudier.

Et ce-pendant qu'ilz font ripaille:

Vn pere se tue & trauaille,

Affin de les entretenir,

Et leur pouuoir argent fournir,

Durant le temps de leur estude.

Ne m'est ce pas chose bien rude,

Qu'estant venu en ce pays

Je n'aye scieu trouuer mon filz

Au lieu où c'est qu'il se deust rendre,

Pour estudier & pour aprendre?

Si faut-il pourtant aujourdhuy,

Que ie le trouue & parle à luy.

S C E N E II.

Gregoire. Pierre Galland. Passetrouuant.

GRE. Que maintenant ce capitaine,
 Qui tenoit morgue si hautaine,
 Sienne un peu à moy se froter.
 Estoy fol de luy presenter,
 Quand c'est que i'y pense, ma fille.
 PIE. Voici un homme de la ville:
 Puisque si pres de luy ie suis,
 Je veux m'enquerter de mon filz,
 Devant qu'il passe cette rue.
 Dieu gard, monsieur. GRE. Dieu vous salue,
 Monsieur que Dieu vous gard aussi.
 PIE. Ne connoissés vous point ici
 Trescolier assés ieune homme,
 Qui Olivier Galland se nomme?
 Il n'est pas natif de ce lieu.
 GRE. Si ie le connoy: de par Dieu,
 Ouy je le connoy: c'est mon gendre:
 Il doit ma fille à femme prendre,
 Encore sera ce bien tost.
 Quoy? aués vous flairé le rost?
 Voulez vous estre de la nupce?
 PIE. Dea, est-ce ainsi que lon se gaussé
 Des gens en ce pays ici?
 GRE. Ha! vrayement nous y voici.
 Je vous pri' ne me point distraire
 De la besogne & de l'affaire,
 Que ie rume en mon cerneau.

PIE.

PIE. N'est-ce pas un cas bien nouveau,
De dire qu'un filz se marie
Sans son pere? GRE. Je vous prie,
La teste ne me rompés point.

PIE. Aumoins respondes moy un poinct:
Qui baille congé de ce faire
A Olivier Galland? GRE. Son pere:
Amoy luy mesme il parla,
Estant trescontent de cela.

PIE. Voici un cas estrange & rare!
Qui vit iamais telle fanfare
Tel charinay & tel ieu!

GRE. Vous me rompés la teste, à Dieu.

PIE. Vraiment vraiment ie delibere
De renuerter bien cette affaire.
Et dea, ie suis son pere moy.

GRE. Ce n'est pas fait, comme ie voy:

Cestuy-ci plein de resuerie

Veut iouer une mommerie.

Je ne scay que l'ameine ici.

Pourquoy me dites vous ceci?

Etes vous fol? estes vous beste?

Vous aués bien mal à la teste:

Prenés vostre bonnet de nuit.

PIE. Souuentes fois trop parler nuit.

Le vous feray connoistre en somme,

Que ie ne suis pas un tel homme,

Ny si fol comme vous pensés.

GRE. Vous aués du babil. laissez.

Que chascun de nous se retire.

PIE. Vous feriez bien mieux de me dire,
Où est mon filz sans gaufrer plus:
De peur d'estre à la fin confus.

GRE. Voulés vous que ie vous le monstre?

PIE. Je desire fort sa rencontre.

GRE. Bien, bien vous verrez Olinier:

Ille faut enuoyer prier.

Qu'il me vienne voir à cette heure.

PAS. Peut estre que trop ie demeure,
Sans aller voir mes deux frélots.

GRE. Voici qui vient tout à propos,
Ainsi comme ie le desire.

Vous verrez maintenant, beau sire,

Le pere d'Olinier Galland.

Le voici: allons au devant.

Dieu gard, monsieur. PAS. Dieu vous doint ioye.

GRE. Fort à propos à nostre voye

Vous vous êtes trouué ici.

PAS. Pourquoy? que veut dire ceci?

GRE. Parce que vous entendrez dire

Chose qui vous fera bien rire.

PIE. Comment? vous moqués vous des gens?

Si auoy ici des sergents

En prison ie vous feroy mettre.

GRE. Non feriez, non feriez peut estre.

PAS. Il y a donques entre vous,

A ce que ie voy, du courroux.

Ce n'est pas chose qui soit belle.

D'où peut venir vostre querelle?

GRE. A cause de vous, sur ma foy.

PAS. Et comment à cause de moy?

Ny de ma vi', ny de mon aage

Ie ne vy onq' ce personnage.

Qu'estes vous, monsieur? PIE. Qui ie suis?

Ie suis le pere de mon filz.

PAS. Dea, ie ne dy pas le contraire.

GRE. Ce n'est pas tout, il se dit pere,

Oyez vous? d'Olinier Galland:

O de pardieu c'est vn allant.

PAS. Ha! vous me parlés d'autre chose.

PIE. Est-ce donq' vous qui estes cause

De tout ce different ici:

Et qui vous dites estre ainsi

De mon filz Olinier le pere?

GRE Tantost i ay bien eu de l'affaire:

Maintenant c'est à vostre tour.

PAS. Affin de vous le couper cour:

Et de laisser toute querelle:

Comment est-ce qu'on vous apelle?

PIE. On m'apelle Pierre Galland.

PAS Ouy ce dites vous: & comment?

Mais c'est moy, qui ainsi me nomm

PIE. Allés, vous estes meschant homme:

Car c'est moy qui m'apelle ainsi.

Comment me dites vous ceci?

Est-ce pour me la bailler belle?

Et vostre filz comment s'apelle?

PAS. Olinier Galland est son nom.

PIE. Ha! c'est mon filz GRE. Ie dis que non.

PIE. Ie dy que c'est mon filz, i'en iure.

AS. Alles, vous me faites iniure,
me tenant de telz propos.

RE. Je n'auray iamais nul repos,
je tost ie ne vous face faire
meistre, que ie suis son pere.

AS. Non, vous ne le fustes iamais.
vous pri laissés moy en paix:

affes chemin sans plus attendre:
car c'est mon filz GRE. Il est mon gendre;
arma fille il espousera.

RE. Et ie vous dy que non fera.

RE. Si fera, car voici son pere,
qui luy a permis de ce faire:
espousera sur ma foy.

RE. Il n'a autre pere que moy:
luy en feray bien deffence:
ay dessus luy toute puissance.

AS. Vous estes un vieux radoteur.

RE. Mais vous radouteur, & menteur,
et controueur de chose fause.

AS. A pen tient que ie ne vous hausse
menton assés rudement.

RE. Me hauffer le menton: comment!

Et imposteur plein de fallace

Encore à la fin me menace.

Haldeuant que d'ici partir,

je vous en feray répentir.

C'en'est pas moy qu'on bat & frote.

GRE. Voyés vous pas bien qu'il radote?

A ses propos vous le voyés.

SCENE V.

Gregoire. Maudolé. Pierre Galand.
Pasletrouuant.

MAV. Il me faut droit mon chemin prendre
Vers mon maistre, sans plus attendre.
Je croy qu'au logis il m'attend:
Et qu'il est tonsiours escoutant,
Sil entendra point ma venue.

GRE. Je voy mon gendre en my la rue:
Il le faut appeller à nous.

Monsieur mon gendre, approchés vous.

PIE. Ha! où est-il? que ie le voye.

MAV. Messieurs, salut, honneur & ioye.
Qui vous eust coidés en ce lieu.

Ha! ha! P. E. Et dea! MAV. Ha! ha! mon Dieu!

PIE. Ha! qu'est-ceci! MAV. Misericorde.

PIE. Meschant, il faut que ie te torde
Le col, & tout presentement.

GRE. He! quel estrange changement:
Je ne scay, si ie dors ou veille,

PIE. Ca que ie te coupe l'oreille,
Et te meurtrisse à coups de poingt.

GRE. He! monsieur, ne le tués point:
Laissez passer vostre colere.

PIE. Vilain, meschant plein de misere,
Je ne scay où c'est que i'en suis.

Meschant, tu as tué mon filz.

MAV. Helas! monsieur, sauue la vostre:
Nous changeasmes d'habits l'un l'autre.

MIE. Hal malheureux, que me dis-tu?
 Des habits tu t'es vestu.
 J'as tué, ie m'en assure:
 J'as tué, c'est chose seure.
 J'as fait passer comme vent.
 MAV. Sache la vostre, il est vivant:
 Je vous feray bien comprendre,
 Ou moins s'il vous plait de m'entendre.
 MIE. Malheureux, tu l'as fait mourir:
 Et encores tu veux courrir,
 A desguiser un tel outrage.
 Hal malheureux i' auroy courage
 De t'estrangler à belle main.
 MIRE. Ne soyez pas si inhumain:
 Et n'entrez point en telle ennuie.
 Votre filz est encore en vie.
 Tenez vous pas comme il le dit?
 MIE. Neschât, malheureux, & mandit,
 I'auroy courage de t'occire.
 Despesche viste de me dire,
 Sans plus me faire attendre ici.
 Comme est tout venu ceci:
 Et où est mon filz à cette heure:
 En quel lieu c'est qu'il demeure.
 MAV. Je vous diray par le menu,
 Monsieur, comment tout est venu,
 Je suis vestu en cette sorte:
 Pourtant que vostre filz porte
 Meschances avec mon pourpoint:
 Car il s'est vestu en ce point

Par finesse & par artifice:

Affin de se mettre en service

Chez sire Gregoire, où il est

Comme seruiteur & valet.

PIE. Mais qui l'a fait ainsi se rendre

Seruiteur, & tes habits prendre?

Dy moy tost, sans estre menteur,

Pourquoy il s'est fait seruiteur.

MAV. C'est pour ce qu'un iour ayant veüe,

Comme il passoit parmi la rue,

La fille de leans-dedans:

Il en deuint en peu de temps

Amoureux iusqu'à toute outrance,

Non sans grand' peine & grand' souffrance.

En fin ayant pris mes habits,

Il fut seruiteur au logis

Du sire Gregoire son maistre,

Où en service il s'alla mettre:

Pour espier à son plaisir,

L'heure, le temps, & le loisir

De pouuoir declarer & dire

Son grand tourment, & son martire,

A la premiere occasion,

A la fille de la maison

La belle Louyse, qu'il aime

Cent & cent fois plus que luy mesme.

GRE. O dieu puissant! ie suis perdu!

Traistre, desloyal, que dis-tu?

O miserable! ô meschant homme!

Villain, il faut que ie t'affomme.

O que

Que me voici esbahi!
 Miserable tu m'as trahi
 Par la plus grande piperie,
 Et la plus grande tromperie,
 Qu'on ait iamais ouiy parler.
 Mais à qui premier doy-ie aller?
 Hay-ie à ma maison surprendre,
 Avant qu'ilz puise point entendre
 Que tout leur cas est descouert,
 Ma fille, & celuy-la qui perd
 Le bon bruit & la renommee,
 De ma fille diffamee:
 Je ne scay si i'y doy courir:
 Pour les faire tous deux mourir.
 Mais il vaut mieux que sur la place,
 Traistre meschant, je te desfaee
 Avant que d'ici desloger.
 Et toy, faux-vieillard mensonger
 Imposteur rempli de diffame:
 Il faut que ie t'arrache l'ame,
 Et que ie la tire dehors
 Ton meschant & malheureux corps.
 Il faut que tous deux ie vous tue.
 Que n'ay-ie ma dague pointue,
 Pour vous tuer tous deux de coups!
 HIE. Ne vous mettés point en courroux,
 Ny en fascherie si grande.
 En tout mal ne gist que l'amande:
 Et si peult estre, n'aués vous
 Pas cause de si grand courroux.

MAV. Monsieur, je vous iure mon ame,
Que toute l'affaire est sans blasme:

Et qu'en tout ce qui s'est passé
Vostre honneur n'est point offendé.

GRE. Sus, j'epesche donc, miserable,
De faire un discours véritable:

Et nous conte de bout en bout,
Comment c'est que s'est passé tout.

MAV. Aussi feray-je, je vous iure.

Mon maistre ayant p's ma vesture,
Et seruant à vostre maison,

Scent tant faire par sa raison,
Par ses propos, & son langage,

Qu'ilz conuindrent de mariage:
Vostre fille & luy à la fin,

En s'entre-touchant dans la main.

Mais vostre fille, qui est sage

Autant que fille de son aage,

Fit l'accord à condition,

Qu'on espiroit l'occasion

De vous faire le tout entendre:

Avant que l'affaire peult prendre

Plus grande traite aucunement:

Affin que du consentement

Des parens & du parentage,

On accordast ce mariage

Amplement de chasque costé.

Tandis auccque honesteté

Toutes ces choses se sont faites.

Cependant sur ses entrefaites

De promesse & d'honnête amour:

Vous dites à mon maistre un jour,

Que vous presentiez vostre fille,
 Un jeune homme de la ville.
 Luy qui estoit accort & fin,
 Son de rompre tel dessein,
 Dessus le champ vous fit entendre,
 Que vous pourriez auoir pour gendre,
 Aolequel auoit bien des biens,
 Et qui vostre fille aimoit bien.
 Rignant vous plaire son langage,
 Et que vous y auoi e^r courage,
 Il me vint le tout declarer:
 Et sans longue ment demeurer,
 Fallay par finesse subtile
 Lois vous demander vostre fille.
 Rignant d'estre le poursuivant
 Qu'il auoit dit auparavant.
 Vous me parlastes de mon pere:
 Eine voulustes pas rien faire,
 Que vous n'eussiez premierement
 Son aduis & consentement.
 Alors d'une facon peu caute,
 Je vous dy que sans nulle faute
 Mon pere en seroit content:
 Et qu'il viendroit tout quand & quand,
 Pour conclure le mariage.
 Vous ayant tenu ce langage,
 Il m'en vins & vous quitay là.
 Mais quand mon maistre vit cela,
 Que je deuoy mener mon pere
 Vers vous, il fit piteuse chere,

Et en fut triste grandement.

Car il ne scauoit nullement,

Comment cela se pourroit faire.

Comme nous traitions cette affaire,

Nous surprismes ce bon viellard

Que voici, le voyant gaillard,

Et ioyeux d'auoir releuee

Vne bourse par luy trouuee,

Plaine de bagnes & d'escus.

Nous le rendismes tout confus

Prenant la bourse sur la place:

Et en luy usant de menace,

De l'aller mener en prison,

Comme estant aprouué larron.

Mais toutesfois, comme il nous prie

De ne luy faire fascherie,

Nous luy promismes à la fin,

Que s'il vouloit faire le fin,

Et tenir assuré langage

Pour m'aider en un mariage,

Pour mon vray pere se portant:

Qu'en fin nous le rendrions content

Malgré la fortune rebourse:

Et que nous luy rendrions sa bourse,

Qu'à présent mon maistre a en main.

Lors nous nous mismes en chemin

Droit deuers vous, pour contrefaire

Ainsi moy le filz, luy le pere.

Vous scaués tout le demeurant.

GRE. O quel estonnement me prend!

Iamais onque en iour de ma vie,

Telle chose ie n'ay ouie.

Je ne scay où c'est que i'en suis.

PIE. Certes quant à moy ie ne puis

Que ie n'en sois plein de merueille.

Je ne scay si ie dors, ou veille.

Sans doute iamais ie ne fus

Siestonné, ne si confus.

Quelle menee, & quel mesnage!

GRE. Mais vous qui estes personage,

Et homme d'aage & de raison,

Nauen point honte estant grison,

Et ayant desia tant d'annees

D'avoir couduit telle menees?

PAS. Il me doit estre pardonné.

Par force à vous ie fus mené.

Puis on dit en commun langage

Qu'il faut ayder un mariage.

Ce que i ay fait: bien qu'il fust feint,

Tendoit au mariage saint.

Mais affin de le mieux entendre:

Son m'en croyés, sans plus attendre

Vous verrez de vos propres yeux,

Et l'amoureuse & l'amoureux.

PIE. C'est bien dit. GRE. Je le vouloy dire:

Cest ce que le plus ie desire,

Que les voir tous deux front à front.

Garson, sus à courir sois promt.

Vers ma maison & ma famille:

Pour voir si ton maistre, & ma fille

*T*sont hasté toy de marcher:

*S*inon qu'on les aille chercher.

*M*AV. I'y vais en toute deligence.

*P*IE. Messieurs, à par-moy ie repense

A la bourse, dont a parlé

*E*ntre autre chose Maudolé.

*P*ource qu'ici à ma venue

*E*n cette ville i ay perdue

*M*a bourse, sans sçauoir comment:

*N*i mesme en quel lieu bonnement.

*S*ans mentir, i'en suis en grand peine.

*C*ar il y auoit vne cheine

*D*e fin or, & si au surplus

*I*ly auoit bien cent escus.

*C*est vne assés facheuse perte.

*P*AS. Dequoy estoit-elle couverte?

*P*IE. Elle est faite de velours gris.

*P*AS. Sans mentir ie me trouue eſpris

D'estonnement, & de merveille.

*V*oici rencontre nōpareille,

*L*aquelle se fait entre nous.

*S*us monſieur, reiouyſſez vous.

*L*a fortune m'est arriuee,

*Q*ue i ay voſtre bourse trouuee.

*P*IE. Dieu ſoit loué: voici vraiment

*C*hoſe digne d'estonnement

*D*e ioye, & de reſouyſſance.

*D*ieu ſoit loué: tout, quand i'y penſe,

*V*amieux que ie ne cuidois pas.

*G*RE. Or ſus tant mieux, mais de ce pas,

Allons tout dous sans plus attendre,
Tout droit à la maison nous rendre.

SCENE III.

Louysc. Olivier. Maudolé,

L OV. Je vous pry, seigneur Olivier,

De tant faire, que d'obuier

A ma peine & ma facherie.

Faites si bien ie vous en prie,

En vous monstrent discret & fin,

Que nostre affaire ait bonne fin.

le train d'en recevoir destresse:

Et crain que mon pere ne preesse

Le mariage simulé,

De moy avecque Maudolé

Il croit cela pour chose ferme.

Nos affaires sont en tel terme,

Qu'il est besoing de reculer.

Ou bien de plus auant aller

Dans peu de temps & peu d'espace.

OLI. Madame, desia, la Dieu grace

Tout a eu bon commencement.

Iespere que finalement,

Nostre affaire & nostre menee

Sera heureuse & fortunee:

Iysonge & pense plus que vous.

MAV. Ce n'est pas tout un que des choux,

Il y aura bien de la gresse

Vou tous deux, valet & maistresse,

M'en scaurez que dire tantost.

LOV. Ah! qui at-il le cœur me faut
De crainte presque ie me pasme.

OLI. Ne vous estonnés pas, madame:
Ce n'est qu'un fol escheruelé.

Qui at-il donc, Maudolé?

Qu'elles affaires? quelles choses?

MAV. C'est ce coup que le pot aux roses
Est entierement descouvert.

Ma foy vous êtes pris sans vert.

C'est fait de vous ie vous assure:

*Quand à vostre pauvre pressure,
Je n'en donnerois pas cinq soulx.*

OLI. Ah! qui at-il conte le nous:

Dy & raconte ie t'en prie,

Quel mal & quelle fascherie

Tasche à nous mettre mal en point.

MAV. Quel carillon de coups de poingt

On vouloit sonner sur ma teste!

Iamais ny foudre ny tempeste

Ne m'a tant fait craindre & trembler.

Il me vouloyent mesme estrangler.

Me disant mille vituperes.

OLI. Qui sont ceux là? *MAV.* Sont vos deux peres,

Qui me vouloyent tuer tantost.

LOV. Helas! ie suis morte, autant vaut.

OLI. Voila une chaude nouvelle:

Vraiment tu me la bailler belle.

Tu viens pour te gausser de nous.

MAV. A ce que ie voy, quant à vous,

Vous

Vous pensés que soit moquerie.

Jamais en iour de vostre vie

Vous n'aues propos escouté,

Qui continst plus de verité,

Vérité dy-je nécessaire.

O L I. Quoy? que dis-tu? se peut il faire.

Que mon pere ait parlé à toy?

M A V. C'est chose vraye sur ma foy.

Encela vous me deués croire:

Luy, avec le sire Gregoire,

Et ce bon homme qui feignoit

Eſtre mon pere ici tout droit

Mont enuoyé tous trois ensemble.

O L I. Je fremis, je frissonne, & tremble,

Et perds presque tous mes esprits:

Tant ie suis de merueille espris:

Et tant mon ame est-elle attainte

Ensemble de merueille & crainte.

Mais comment se font ilz tous troys,

Ainsi assemblés à la fois?

M A V. Je n'en scay rien mais somme toute,

Le les ay tous ostés de doute:

Et leur ay déclaré comment

L'affaire alloit entierement.

Mais ie me doute de l'affaire:

Cest vne chose nécessaire,

Que vostre pere par hasard

Les trouuant ensemble ou apart,

Leur ait demandé de fortune,

Silz ne ſçauoyent nouuelle aucune

D'un ieune homme Olivier Galland.

Et sur cela moy suruenant,

Et tombant en tres grande peine,

Leur ay-dit nouuelle certaine

De tout ce qui s'estoit passé.

Leur courroux est presque cesseré:

Pour cela ne perdés courage.

Encores viendrez vous, je gage,

En fin à bout de vos amours.

Ce pendant i'ay couru tousiours,

Pour de leur part vous faire entendre,

Que vous ayez à les attendre.

Car ilz m'ont fait viste marcher

Pour cela, & pour vous chercher

Tout incontinent sans demeure,

Si ie ne vous eusse à cette heure

Tous deux à la maison trouués.

LOV. Que de maux me sont arriués!

A la fois! ô que de misere!

Helas! que me dira mon pere!

Helas! bon Dieu que i'ay d'esmoy!

Bon Dieu! que sera-ce de moy!

OLI. N'abandonnés pas tant, madame,

Au desespoir vostre pauure ame:

Et ne vous mettés pas si fort

En desespoir & desconfort.

Mais au contraire vous souuienne,

» Qu'il ny a mal que bien n'en vienne.

Quant à moy i'espere aujourd'huy

Voir la fin de tout nostre ennuy:

Car ce mal-ci, comme i'espere,
 Nous sera heureux & prospere.
 Mais pour un peu nous r'assurer,
 Au logis nous faut retirer,
 Où nous attendrons leur venue:
 Et Maudolé emmy la rue
 Ici devant les attendra:
 Et puis il nous aduertira,
 Quand c'est qu'il sera necessaire
 De sortir, pour leur aller faire
 La reuerence & le devoir.
 MAV. Bien, ie le vous feray scauoir.

SCENE V.

Maudolé. Pierre Galland. Gregoire. Passetrouuant.
 Oliuier. Louyse. Prouuentard. Vadupié.

M AV. Dieu sçait si là crainte tourmente
 Maintenant l'amant & l'amante:
 Et Dieu sçait s'ilz tremblent tous deux
 Et l'amoureuse & l'amoureux.
 Lem'asseure qu'ilz ont les siebures:
 Et qu'ilz ont plus peur que des lieures.
 Mais ne voy-je pas arriuier
 Leurs peres, qui le vont trouuer?
 Ouy les voyla, ce sont eux mesmes.
 Il y en aura de bien blesmes,
 Et de bien estonnés tantost.
 Mais ce-temps pendant il me faut

A procher

Aprocher d'eux, & comme sage
R'acheuer du tout mon message.
Messieurs, ilz sont à la maison.

PIE. Depesche toy doncque, garson,
De dire à Oliuier qu'il sorte:
Et que ie l'attens à la porte.

GRE. A ma fille dy en autant.

MAV. I'y vay, messieurs, tousiours courant.

GRE. Voicy bien une telle histoire,
Qu'a peine la pourroit-on croire.
Je ne peux assés m'esbahir
D'un cas si estrange à ouir.

PIE. Ha! de-par-Dieu voici mon homme:
Et bien, bel'istre, est-ce ainsi comme
Tu fais le deuoir d'escolier?
Est-ce ainsi qu'il fant estudier?
Est-ce ainsi comme tu pratiques
Ton Code, & tes Loix Autentiques?
O miserable, ô imposteur,
Trompeur, meschant, & affronteur.

GRE. Et toy, meschante & fauce fille,
Le deshonneur de ma familes,

Et la honte de tes parens:
Meschante, quel chemin tu prends!

O miserable, ô malheureuse,
Sans mon scen te rendre amoureuse:
Et vouloir ami pratiquer,
Sans iamais m'en communiquer!
Est-ce ainsi que tu me reueres?

PAS. Ne soyez tous deux si seueres

C O M O E D I E.

201

Envers vos deux pauures enfans:

Et ne veuillés tout en un temps,

Lur faire tant de fascherie.

O L I. H elas! mon pere, ie vous prie,

Et vous, sire Gregoire, aussi.

Que vous me pardonnez ici

L'offence que seul i'ay commise,

En ourdissant cette entreprise.

Car c'est moy qui suis seul auteur

Ou du mal, ou bien du bon-heur

Qui en doit sortir & ensuiure.

Mais si estant franc & deliure

De passion, & de courroux,

Il plait avn chascun de vous

De se monstrer iuge equitable,

Envers moy, pauure miserable:

La croy que vous aurez pitié

A la fin de nostre amitie,

Laquelle est vertueuse & ferme:

Dans qu'elle ait point passé le terme

Et la borne d'honestete.

Tout ce que i'ay fait & tenté,

N'estoit point pour mal & dommage.

Mon but estoit le mariage,

Ou c'est que tousiours ie visois,

Et lequel ie me proposoisi,

Hegennant la bonne licence

De vostre plaisir & puissance:

En bornant tousiours mon desir

De vostre vouloir & plaisir,

O o

Lequel

Lequel deust estre fauorable

A moy chetif & miserable,

Miserable si homme best:

Si aumoins ie n'ay un arrest

De vous deux, lequel fauorse

Mon dessein & mon entreprise.

PAS. Messieurs, ie vous pry de penser:

,, Qu'il faut la iennesse excuser,

,, Qui facilement se transporte

,, D'une amour bouillonnante & forte,

,, Qui a eu, & aura toufiours

,, Parmi les iunes gens son cours.

,, Et ie vous prie d'avantage

,, Croire qu'il n'y a mariage,

Lequel puisse estre plus heureux,

,, Que celuy de deux amoureux:

,, Quand une flamme vehemente

,, Tous deux brusle amant & amante.

Partant si vous aimés le bien

De vos enfans, vous ferez bien,

Si vous m'en croyés de parfaire

Ce mariage qui doit plaire,

A chascun de vous sans mentir,

Auant que d'ici departir,

En l'autorisant tous ensemble.

PIE. Et bien, monsieur, que vous en semble?

GRE. Mais vous, monsieur, qu'en dites vous?

PIE. Tandis qu'ici nous sommes tous:

Affin qu'en fin tout se racoustre:

Si vous voulez passons plus outre,

Sans usser de plus long decuis.

RE. Le voulés vous? PIE. I'en suis d'aduis.

RE. Et bien mon aduis soit le vostre:
ous en sommes d'accord l'un l'autre.

LI. O Dieu, le bon Dieu soit loué,
us m'a aujourd'huy enuoyé
rencontre si prospere.

vous remercie mon pere:

vous, sire Gregoire, aussi,
vous rends grande grace ici
dem'auoir fait cette iournee,
la plus heureuse & fortunee
que jamais ait eu amoureux,
le plus aise & le plus heureux,
que jamais ait este au monde.

PIE. Dieu qui fit l'air, la terre, & l'onde,

Mes enfans, vous rende contens:

Et vous face viure long temps,

Et le cours entier de vostre aage,

En un tresheureux mariage,

Qu'il nous faut sans tarder beaucoup

Aller accomplir coup à coup:

Et entierement le parfaire

avec le prestre & le notaire.

Mais ie me laissoy oblier

Ma bourse: où est, dite Oliuier,

Ma bourse, que j'auoy perdue,

Et laquelle parmi la rue

Trouua ce bon seigneur ici?

OLI. Je lay, mon pere, la voici.

PIE. Baille la moy, que ie la voye.

C'est la mienne: que i'ay de ioye,

Et de liesse en meisme temps!

Il y a cent escus dedans,

Et vne chesne empaquetee

De fin or, que i'ay aportee

A celle fin de la changer,

Auant que d'ici desloger,

A quelque autre chesne plus belle.

Qui soit à la façon nouuelle:

Pour la porter à vostre sœur.

Dieu soit loué, de ce bon heur

Que i'ay retrouué ma bourse.

PRO. Il n'y a lionne ny ourse

Si furieuse que ie suis.

Si ie le trouuoy à son huis,

Ie croy que i'auroy le courage

De luy dire & luy faire outrage.

Quoy? pense til me desmaiser,

Quand il me parle d'espouser

Sa fille, donq ie n'ay que faire?

Croit-il que ie sois quelque haire,

Et que ie ne connoisse pas,

Qu'elle est pour moy d'un lieu trop bas,

Et de trop basse race nee?

Mais le voila en compagnee:

Ie le voy: il me faut aller

Deuers luy, pour luy bien parler,

Et pour luy dire vilenie

Deuant toute sa compagnie.

Et bien, sire Gregoire, quoy?

Vous rirez vous tousiours de moy,

Me voulant bailler vostre fille
D'une facon fine & subtile,
Au lieu de me bailler mon bien?

M.R.E. Allés, je vous le rendray bien,
Sans faire ainsi tant du farouche.
Au surplus, torchés vostre bouche
De ma fille, qui n'est pour vous.

M.R.E. N'entrés point tous deux en courroux,
Si en si grand colere & ire.
Je puis certes ie desire
De mettre ordre à vostre discord.

M.R.O. Par la mort, monsieur, il a tort:
C'est bien force que ie querelle.
Depuis qu'il a eu ma tutelle,
Il tient tout mon bien deuers lui.

M.R.E. Je ne le peux pas rendre enhuy:
C'en'est pas chose qui se face
Tout en un instant sur la place.
J'ay chez moy, grace à Dieu, trois fois
Tantillant plus que ie ne vous dois.

M.R.E. Ce n'est pas tout, ie me propose
Dedans l'esprit une autre chose.
J'ay veux tascher, s'il m'est permis,
Qu'en huy nous soyons tous amis:
Et voire parens d'avantage.

J'ay desja fait un mariage
De cette fille avec mon fiz.

J'ay encores en mon logis
Une fille d'assez bon aage:
Et vous, vous estes personnage

De bonne aage & bonne façon:

Et qui estes en la saison,

Où volontiers on se marie.

Ie vous declare & signifie,

Si vous voulés vous marier,

Que sans me point faire prier,

Ma fille est vostre, & d'auantage

Dix mille francs de mariage,

Que vous aurez en l'esposant.

PRO. Monsieur, ie ne suis refusant

De vostre offre, que ie veux prendre.

S'il vous plait vous m'aurez pour gendre

Et mon beau-pere vous serez.

PIE. Mais puisque nous sommes aprez,

Touchés donq là, mon gentil-homme.

PRO. Ouy dea, monsieur. PIE. Or sus en somme,

Ma fille est vostre entierement:

A la charge que doucement

Vous ferez tout à l'amiable,

Ainsi comme il est raisonnable,

Avec monsieur vostre tuteur,

Qui fait à mon filz cet honneur

De luy bailler sa fille à femme.

PRO. Ie serois bien digne de blasme,

Si autrement ie le faisois.

Sire Gregoire, à cette fois :

Ie vous prometz, iure, & proteste,

Que vous pourrez à toute reste

Disposer de moy & du mien.

Avec vous ie ne feray rien

Que doucement à l'amiable.

GRÈ. le vous fais une offre semblable
De tout mon bien & mon auoir:
Au surplus ie feray deuoir.

Cependant ie vous remercie
De vostre grande courtoisie.

Mais quand i'y pense, il est faison
Que nous entrions à la maison:
Pour preparer tout l'equipage
Des nöpces & du mariage.

Et pour faire tous les aprestz.
Monsieur, vous y assisterez:
Puisque c'est par vostre menee
Que l'affaire est acheminee
A si bon port, & si bon poinct.

PAS. Monsieur, ie n'y refuse point.

GRE. Depeschons donc tout d'un voyage
Ces nöpces & ce mariage.

Et entrons tous soudainement
Dans la maison ioyeusement.

VAD. le fripe desia de l'espaule.

MAV. Et n'est-ce pas ici mon drole,

Mon petit poltron, mon punais,

Et mon belistre de laquais,

Lequel tantost se vouloit mettre

Dessus moy avecque son maistre?

Est-ce pas toy, petit mastin,

Et ton maistre, qui ce matin

M'aues si bien mis à la fuite:

Et m'aues fait trouuer si viste

Les deux iambes, qui sont à moy.

VAD. Et mordondienne est ce donq toy,

Qui leues si bien la semelle,

Et qui l'as eue enhuy si belle?

Vraiment ie croy que tes deux pies

Dans vn sac n'estoyent pas liés.

Allons faire l'accord, & boire

Au logis du sire Gregoire.

MAV. Sus, sus, c'est bien dit à grand coups

De grand verres accordons nous,

Comme les autres en grand ioye.

Ia me tarde, que ie ne voye

Vn baquet magnifique & beau.

I'y referay bien mon museau:

Et rempliray bien ma tripaille.

Auourd'huy nous ferons ripaille.

Il me semble ia que ie sens

Force bonnes tripes de Sens:

Et que ie fay desia ma proye,

Des grasses andouilles de Troye:

Et des talmousies des Lagny.

Et que ie suis desia forny

Dés bons vins de cette Gascoigne:

Et que dans mon ventre ie cogne

Vin blanc muscat, & vin vermeil,

Pain de Gonnessé, & rost de Corbeil,

Auec force angelots de Brie.

VAD. Sans tant caqueter, ie t'en prie,

Entrons viste dans le logis.

MAV. Allons, allons: ie suis d'aduis,

Que nous allions voir quelle mine

Tient à cette heure la cuisine.

F I N .



LAFONTEINE DE GENTILLY

DIVISEE EN TROYS

L I V R E S.



PREMIER LIVRE.

*E suis tout embrasé d'une nouuelle flame,
Que Phœbus Apollon m'allume dedans l'ame:
Le brusle de son feu, & mes bouillans esprits
De fureur eschauffés de ce Dieu sont espris
Plus qu'ilz ne furent onque, & son ardeur nouuelle
Plus chaude que iamais bouillonne en ma ceruelle.
Fuyés peuples fuyés, peuple fuyés d'ici,
Tandis que ie seray plein de fureur ainsi.
Mais vous, qu'un feu pareil brusle, eschauffe & allume,
Esprits qui jusqu'aux cieux volés sur vostre plume,
Et qui diuinement transportés & rausis
Voyés aupres de vous les Muses vis à vis,
Qui vous preschent leurs loix, & leurs sacrés mysteres,
Comme à leurs prestres saints & leurs saints secretaires:
Venés chantres, venés, venés chantres diuins.*

oo 5 Venés

Venés m'atourager d'un battement de mains,
 Et de cris, & de voix, & de longue huée,
 Qui vine & qui aigue au cieux soit esleuee.
 Car i'ay besoing de cœur: bien du cœur il me faut,
 Pour grauir & monter coup à coup au plus haut
 De Parnasse, qui a ses deux pointes cornues
 Si voisines du ciel, qu'elles touchent les nues.
 De piés, d'ongle, & de bras, de genoux & de main,
 Sur le ventre rampant par un nouveau chemin,
 Où mes piés le premiers imprimeront leur trace,
 Je vay grauir à-mont la roche de Parnasse.
 Là tout pantois d'haleine & suant par le front,
 I'arracheray depuis la racine & le fond
 Ses verdo�ans lauriers, & feray de la sorte
 Qu'avecque la racine en France ie les porte:
 Affin de les planter tous entiers de leur corps
 Sur les rives de Seine, & le long de ses bords,
 Où c'est que nos François en tresgrande allegresse
 Se feront desormais, sans plus aller en Grece,
 Des chapeaus de laurier, qui tourtillés en rond
 De leur feuillages vers leur teste umbrageront.
 Filles de Iupiter, qu'enfant a la Memoire,
 Muses mon seul espoir, mon suport, & ma gloire,
 Muses, c'est à ce coup, c'est à ce coup qu'il faut
 Que tout entierement vous franchissiez le saut,
 Et que suivant mes pas vous veniez faire en France,
 Laiſſant les champs de Grece, à iamais demeurance.
 Tout vous appelle en France & tout vous y semond:
 En France vous aurez Picleau le sacré mont
 Pour vostre vieux Parnasse, & pour vostre Hippocrene.

Qui fille d'un cheual gazonille sur l'arene.
 En France vous aurez des ruisseaux cristalins,
 qui de diuinité sont entierement pleins:
 Et dont le surgeon vif & la source argentine
 Print naissance iadis de la Nymphe Flotine,
 Flotine qui estant fille de Jupiter
 Dans la France iadis daigna bien habiter:
 Comme à présent ie veux l'annoncer & le dire,
 Puisque vostre fureur fauorable m'inspire,
 Pour faire que ie sois dignement comme il faut
 De Flotine & de vous le chantre & le heraut,
 Qui trompette par tous le quatre coings du monde
 La beauté de la Nymphe à nulle autre seconde,
 Et sa grande infortune & les tristes regretz
 Que pour son changement sa mere fit apres,
 Et le destin lequel appella vostre troupe
 Pour boire en sa fonteine & loger sur sa croupe,
 Où c'est que vous logés & logerés toufiours,
 Et d'où i'espere auoir, Muses, vostre secours,
 Qui m'embrasant le sein de vostre ardeur sacree.
 Me fera faire un vers qui mesme vous recree.
 Tandis Muses, tandis fauorisés moy tant,
 Que vous & que Flotine ici i'aile chantant.
 Jupiter amoureux de cette Nymphe Seine
 Fille de l'Ocean, qui dans Paris ameine
 Ses flots calmes & clairs, la sçent tant mugueter
 Qu'il la fit à la fin d'une fille enfanter.
 Jamais Nymphe il n'y eut si belle en tout le monde:
 Un ionc dans un marais un aulne auprez de l'onde
 Leur teste vers le ciel si droit n'esleuent point,

Comme

Comme elle auoit la taille haute, droite, & à poinct
 Ses cheueux crespeles en d'uerses ondees
 Luy flotoyent sur le col & ses leures bordees
 De roses & d'œilletts donnoyent voye souuent
 Ou à vn ris mignard, ou à vn petit vent,
 Qui sentoit cent-fois mieux que le musque & ciuette,
 Que l'ambre, que l'encens, la casse & la muguet.
 Son œil estoit d'azur vn petit grosselet:
 Il sembloit que son front fust vn marbre douillet,
 Luisant, large, & poly: deux arcades brunettes
 Qui couronnoyent ses yeux, ses yeux les deux planetes
 De Venus & d'Amour se courboyent sous son front,
 Ainsi que deux croissans voutés en demi-rond.
 Plus que neiges & lis la ioue ell l'auoit blanche,
 Où flamboit au milieu comme une rose franche,
 Ou bien la marguerite, ou la fraise, ou l'œillet:
 Et son col gresle & rond sembloit estre de lait.
 C'estoyent autant de dards que ses viues œillades,
 Qui mesmes les grand Dieux eussent bien faits malades
 Iusqu'à l'extremité: l'air qui l'environoit
 Touchant à si beaux yeux amoureux deuenoit.
 La plus belle du monde estoit laide anpres d'elle,
 Tant sa grande beauté grandement estoit belle.
 Cette Nymphe Flotine elle auoit ainsi nom,
 Des ces plus ieuunes ans imita la façon
 De ces Vierges, qui vont sur le mont de Taigete
 Chasser la trompe au col, & au poing la sagette,
 Et le carquois pendant à l'esselle & au dos,
 Et puis se vont baigner dans Eurote & ses flotz.
 Car elle fut du ranc des Nympthes & des Fees,

qui brossent par les bois à tresses descoiffées,
 Qui d'un masle cœur sans cesse vont suivant
 Diane, qui touſiours marche bien loing deuant,
 Pour aſſeuer le cerf à la plan'e legere,
 Où le sanglier qui porte une dent carnagere.
 Touſiour qu'elle ſuivont un cerf à rousse peau,
 Seule elle s'egara de tout le ſaint troupeau
 De Diane aux trois noms & ſe trouuant laſſee
 Par le roide traueil de la chaffe paſſee,
 Elle vint en un pré qui luy fit bon accueil
 Sibelle la voyant, un peu deſſous Hercueil.
 Sentant que le ſommeil luy chargeoit la paupiere
 De maintes belles fleurs elle fit ſa litiere,
 Puis apres de ſa trouſſe & d'herbages mouſſus
 Elle fit ſon cheuet, & ſe coucha deſſus.
 Tout auſſi toſt le ſomme entrant en ſa prunelle
 Rauit le ſentiment qu'elle portoit en elle,
 Le dy celuy du corps. Car l'esprit qui veilloit
 De ſonges effroyans ſon repos luy troubloit.
 Elle ſongeoit alors qu'elle eſtoit à la ſuite
 D'un cerf au pie de vent lequel prenoit la fuite
 Dans un fleue prochain pour-là ſe deſlaffer:
 Elle ce-temps pendant trop ardente à chaffer
 Le ſuit meſme dans l'eau: tellement que par ſonge
 Sous un fleue profond ſon blond chef elle plonge.
 Les Nymphes de ces eaux ſi belle la veyant,
 La veulent reteuir ſous leur fleue ondoyant,
 Et luy bailler logis dans leur antre & leur grotte,
 Où ſans entrer dedans tout autour l'onde flote:
 Elle les remercie & viure n'y veut pas:

Mais

Mais la porte de l'autre est close à tous ses pas,
 Elle n'en peut sortir & iacoit qu'elle pleure,
 Elle voit bien pourtant qu'il faut qu'elle y demeure.
 Tandis qu'elle dormoit, elle songeoit ainsi.

Ce pendant Piedergot au meufle cramoisi,
 Qui d'un antre pierreux la vit dans la pairie
 Se coucher de son long dessus l'herbe fleurie,
 En deuient amoureux, & s'en vient tout de-het
 Pour la despuceler & la prendre d'aguet.

Mais elle qui pour lors legerement sommeille,
 Bien qu'il fist petit bruit en sursaut se resueille:
 Et voyant ce Bouquin qui la veut mugueter,
 D'un roide coup de poing le fait culebuter,
 Et puis incontinent la Nymphe prend la fuite:

Lors le Faune pelu se relue bien viste,
 Affin de l'attraper: car il ne sentoit point

Le pauvre malheureux si bien le coup de poingt,
 Que de Flotine il eut, comme il sentoit la bresche,
 Qu'Amour luy fit au cœur par le dard & la flesche
 Prise au yeux de sa dame, à l'heure qu'il la vit,
 Et quand sa liberté la Nymphe luy ranit:

Par un plus grand malheur un moindre mal se passa
 Cependant entre-eux deux se voit si peu d'espace
 Que l'un touche au talon de l'autre bien souuent,
 Et qu'à peine scait-on qui d'eux deux va deuant.
 Tant plus la Vierge fuit qu'elle pense au Satyre:
 Et plus fuit elle fort, & plus sa course attire
 Le Satyre ergoté, à qui le chaud bouillon
 D'amour qui le brusloit estoit un aiguillon:
 Dessous leurs vistes piés s'esteue la poussiere,

Qui flote dedans l'air ainsi qu'une fumiere,
 On qu'un sable esleue des roides tourbillons:
 Quand ilz auroyent tous deux des ailes aux talons,
 A grand peine auroient ilz plus legere la iambe,
 Tant le desir d'aller les brusle & les enflambe.
 Tantost on les voyoit en esleuant bien haut
 Leur corps souple & leger, franchir tout d'un plein saut
 Ou un large fosse, ou une forte haye,
 Sans que pas un d'eux deux aucune crainte en aye.
 Tantost dedans un pré bigarré de couleurs
 Ilz courrent si soudain, qu'à grand'peine les fleurs,
 Pendant qu'ilz vont ainsi d'une course volante,
 Sentent foulir leur chef de leur legere plante,
 Qui presque en un moment faisoit tant de chemin,
 Qu'on ne les pouuois suiuire avecque l'œil humain:
 Tandis l'air agité, lequel les enuironne,
 Se fend de violence, & devant eux resonne:
 Tout ainsi comme un trait siffle de grand randon,
 Quand il est de slacké par l'arc de Cupidon.
 Le Satyre à tous corps pour sa maistresse prendre,
 Avance pas sur pas, & sa main veut estendre,
 Et mesme bien souuent il la touche du doigt:
 La Nymphé d'autre part, qui sc'ait bien que lon doit
 Garder plus cherement son honneur que sa vie,
 S'enfuit aussi soudain qu'elle est soudain suiuie.
 Jamais Dauphin en mer ne courut plus soudain,
 Ny Arondelle en l'air, ny dans les bois un Daim.
 La Verge auoit desia d'une course indomtee
 Fuy le Faune sauvage à la patte ergotee
 Jusques dedans le prés par deça Gentilly,

Nommé du gentil lieu quand son pié assailli
 Par mesgarde en chemin d'une assés grosse pierre,
 Qui se rencontra là, la fit tomber à terre.
 Que la pauurete, eut lors de peine de douleur,
 En voyant le peril où estoit son honneur
 Et sa virginité, qu'elle tenoit plus chere,
 Qu'un petit enfançon n'est pas cher à sa mere!
 Un pigeon n'a point tant de crainte n'y d'effroy,
 Voyant aupres de luy voler l'Aigle son roy,
 Qui vole aux enuirons, qui le suit & costoye,
 Affin de le surprendre & d'en faire la proye
 Des petits aigleteaux, qui ne font qu'escouter
 Quand leur mere viendra quelque chose apporter.
 A ce dernier peril cette Nymphe pucelle
 Lasche un torrent de pleurs, qui dans son sein ruiselle,
 Et d'une triste voix qui estoupoient à tous coups
 Les sanglots sautelans & le iuste courroux,
 Elle commanda ainsi de faire sa priere
 A Seine, qui l'ouït sans la mettre en arriere.
 Seine, mere des eaux que tu vas conduisant
 Parton canal vouté en arc & en croissant
 Chés ton grand nourrisson ton Paris, qui ne treue
 Au monde son pareil, non plus que fait ton fleuve,
 Qui d'une course errante entre dans cent cités
 Abondantes de biens & d'hommes indomptés:
 Soit que iusqu'au nombril paroissant sur ton onde,
 Tu sépares en deux l'or de ta tressé blonde,
 Qui fait ombre à ton col en flotant par dessus:
 Soit que tu sois au fond de tes autres mouffus:
 Ou soit qu'estant assise au bord de ton riuage,

Tais gayes de voir tant de fleurs & d'herbage
Au milieu de tes prés, tes prés qui tousiours verts
Entout temps sont de fleurs & d'herbages couverts.

Par tes yeux asurés, & par ta blonde tresse,
Par tes saintes eaux, soulage la destresse
Que suis maintenant, & me donne confort
Contre ce Faune-ci, qui me presse si fort.

Ner ne permetz pas que ie soy violee,
Tlique ma chasteté me soit prise & viole,
Et faytant que iamais ie ne voye de l'œil,
Simon que vierge estant, la coche du soleil.

Hela s'il t'en sounient, dez mon aage plus tendre
Ala seur d'Appollon ne fis-tu pas entendre,
Quand tu me donnas lieu prez de sa dcité,
Que ie seroy putelle à toute eternité?

Ne luy promis-tu pas, ô mere, qu'Hymenee
Ne me verroit iamais à ses nopus menee?

Ne luy promis-tu pas, que iamais du lait blanc
Le n'auroy aux tetins, ny enfant dans le flanc?

Diane sans cela, Diane chasseresse

Nem'eust sans r'acheuer son propos elle cessé
A cause du Bouquin qui desia la tenoit,

Et que sans cesse alors la Vierge esgratignoit.
Car de piés, & de mains, & de masle courage

Elle se dessendoit: mais l'amoureuse rage

Antmoit d'autre part tousiours de plus en plus,
A suure son ardeur le Faune aux pieds petus.

Tantost dessus le front cette Nymph'e luy crache.

Tantost elle luy tire à deux mains la moustache:

Luy pelle le menton, & de coups forcenés

Luy rompt les dents en gueule, & luy casse le nés.



LE SECOND LIVRE
DE LA FONTEINE DE
GENTILY.



FANDIS que chascun d'eux cōtre l'autre s'obſt
Les prieres qu'auoit desfa faites Flotine
Eurent force & vigueur: car sans point y pensa
Le Faune sur le champ sent fa Nymphe glisser
Comme une eau de ses mains. Là un tertre estoit proche
Son pié se change en source, & s'attache à la roche.
Son corps deuient fontaine, & ses vagues cheueux
Se frisent aussi tost de petits flots ondeux,
Et ses bras sont ruisseaux, qui d'un rangne murmure
Content à leur granois le grand tort & l'injure,
Que la vierge receut du Satyre paillard,
Sans qu'ils cessent iamais leur caquet babillard.
Le pauure Cheurepié cette auanture admire,
Il deuient tout confus, & se mire & remire
Dans la neuue fontaine aux ruisseaux argentés,
Pour voir s'il y verroit la beauté des beautés,
Dond la perfection & la grace nayae
Luy fait encore aimer autant morte que viue.
Mais à tous coups ses pleurs, qui troubloyent toute l'eau,
L'empeschent d'y rien voir: ou bien si le ruisseau
N'est trouble de ses pleurs, le pauure miserable
N'apperoit rien dedans que son front effroyable,

que sa barbe de cheure, & ses cornes qui sont
 tout au haut de sa teste aux deux bouts de son front,
 pour la Nymphe à qui il fit tant de dommage,
 se regarde en l'eau, & voit sa propre image.
 En cette eau mille fois, chetif, il se pancha:
 En un profond soupir en fin il arracha
 De son cœur langoureux, avecque ces parolles,
 S'appuyant le costé dessus les herbes molles:
 Car à peine eust il peu se tenir tout debout,
 Tant l'amour & le dueil le tourmentoyent par tout.
 O Soleil, qui vois tout, vis-tu iamais Satyre
 Si comblé de malheur, de peine & de martire?
 O Soleil, qui vois tout, vis-tu iamais amant
 Si comblé de malheur, de peine & de tourment?
 Non, non, ô clair Soleil, Soleil tu ne vis onque
 REGARDANT des hauts cieux en terre amant quelconque,
 Que l'on peut comparer iustement avec moy
 En misere, en tourment, en peine & en esmoy.
 Les plus chetifs, qu' Amour de son trait frape & touche,
 Se plaignent tout au plus de leur Dame farouche,
 Qui leur est trop cruelle, & qui par sa rigueur
 Les fait sans cesse viure en mourante langueur.
 Mais il prennent au moins leur mal en patience,
 Et s'ils vivent tousiours au moins en esperance
 De paruenir en fin à chef de leurs amours,
 En se montrant constants & fideles tousiours,
 Car il n'y a beauté, tant soit elle cruelle,
 Qui n'ait en fin pitie d'un seruiteur fidelle.
 Mais moy en ma misere & en mon grand tourment
 Je me trouue priué d'espoir entierement.

J'ay veu tout en vn coup, entre mes mains ranie
 Auecque mon espoir de ma Nymph'e la vie,
 Ma Nymph'e qui n'est plus, cas estrange & nouueau!
 Sinon qu'une fonteine, & qu'une argentine eau.
 Si elle estoit encore aux Enfers, comme Orphée
 I'yroy dans les Enfers chercher ma chere Fee:
 I'yroy droit la requerre, & l'iroy enleuer,
 Malgré qu'en eust Pluton, quand il en deust creuer:
 Et malgré les Fureurs du Tenaride gouffre,
 Où tousiours put la poix, le salpestre, & le soufre.
 Mais, chetif que ie suis, quand ma Nymph'e y seroit,
 Et quand mesme Pluton, rendre me la voudroit:
 I'estime que Pluton, tant le sort m'est contraire,
 Quelque puissant qu'il fast, ne le pourroit pas faire,
 Et que là bas encore à mon occasion
 Ma Nymph'e receuroit quelque mutation:
 Tant les Satyres sont malheureux en leurs flames,
 Et constumiers de voir ainsi changer leurs Dames,
 Sans qu'ilz puissent cueillir le fruit de leurs amours,
 Comme encore il aduint depuis vn peu de iours.
 Mes compagnons & moy naguiere en vne pree,
 Que mille fleurs rendoyent iaune, blanche & pourpre
 Auec nos piés fourchus, ioyeux, nous trespignions:
 Je sonnoy la cadance à tous mes compagnons.
 Les Naiades des eaux, les Nymphes Oreades,
 Qui courrent sur les monts, & les belles Driades
 Qui habitent les bois, en nous oyant chanter
 Derriere des ormeaux nous vinrent escouter:
 Derriere les ormeaux toutesfois nous les vismes,
 Et soudain les voyant ces mots-ci nous leur dismes:
 Nymphes que faites vous derriere ces ormeaus?

Venés Nymphes, venés danser aux chalumeaus
 Auecque noistre bande en cette verte pree,
 qui d'un esmail de fleurs est tout e diapree,
 L'hyuer s'est retire: le printemps gracieux
 Tous semond aux esbats: tout rit dessous les cieux:
 Ici le rossignol dessus les arbres chante,
 Et fait danser les bois qu'il charme & qu'il enchante:
 Les buissons cheuelus semblent s'en esmonuoir:
 Et les rocs mesmement s'approchent pour le voir.
 Ici par les buissons s'egaye la lezarde,
 Et à flots refrisés glisse ici l'eau iazarde,
 Joyeuse que l'hyuer ne ferre & bride plus
 Auec un frein glacé sa course n'y son flus.
 Nymphes, approchés vous, venés ici vous rendre,
 Venés Nymphes, venés ici la main nous prendre,
 Pour danser avec nous, nous entre-meslerons
 Une Nyphe à un Faune, & puis nous danserons,
 Et serons souples-sauts & gambades legeres,
 Comme font les bergers avecque les bergeres.
 Belles que tardés vous? aués vous quelque peur,
 Qui on usé à vostre endroit d'un langage pipeur?
 Non, non, ne craignés point: venés en assurance,
 Que nous vous donnons tous, vous mettre en nostre danse.
 Ces vierges aussi tost s'en viennent pour danser:
 Et nous tout quand & quand les volusmes baisser:
 Elles furent pourtant: mais leur course fut vaine
 Rencontrant à leurs pies la riuere de Seine,
 Qui leur fuite borna. Desia nous estimions
 Avoir dedans nos mains, ce que tant nous aimions:
 Nous pensions desia a bien auoir ville gagnée:

Et ia chacun tenoit sa Driade empoignee.
 Quand soudain nous voyons dans nos bras & nos main
 En arbres se changer leurs beaux corps plus que humain
 Leur pres enfonce en terre, & s'eschange en racine,
 Plus viste qu'en serpent ne fait pas Melusine,
 L'immortelle sorciere errante dans les bois:
 En moins d'un tourne-main leur peau deuient escorse:
 Chasque bras, chasque doigt, se retourne en branche to
 Et leurs cheueux frisés, si blonds au parauant
 Se changent en fueillage où s'entonne le vent.
 En vain de les sauuer chascun de nous s'essaye:
 Car leurs corps coup à coup fut changé en saulx saye
 Sur le bord de la Seine, & le saulx riuager
 A cherché tout depuis les eaux pour se loger.
 Voila comment sans cesse infortuné Satyre
 En vain ie suis comblé de l'amoureux martire.
 Encores si mon mal pouuoit finir son cours,
 A l'heure qu'au milieu de mes tristes amours,
 Je voy deuant mes yeux que ma fresle esperance
 Tombe & chet & se rompt, ie prendroy patience.
 Mais au contraire helas! tant moins i ay de secours,
 Et d'espoir en aimant, tant plus i aime tousiours:
 Comme à present ie fais: à present que dans l'ame
 Ayant perdu l'espoir ie trouue plus de flame.
 Fin! petit Boute-feu qui les membres as nuds,
 Et roy fille des flotz, adultere Venus,
 Quelle estrange brandon, quelle flamme cruelle
 Au corps m'allumés vous de mouelle en mouelle?
 O l'estrange accident! une fontaine, une eau
 Me fait par tout bruler d'un amoureux flambeau!
 Narcisse, maintenant ie croi qu'une fontaine

Je rendit amoureux, & te fit tant de peine:
 Je le scay bien pour moy, qui brusle sans cesser
 Pour l'amour de cette eau, qu'on ne peut caresser.
 Que ce bourreau d'Amour a de force & puissance!
 Il change quand il veut aux choses leur essance:
 L'eau naturellement doit esteindre le feu:
 Et toutesfois cette eau me brusle peu à peu.
 Mais n'est-ce point qu'elle est comme l'eau de Dodone,
 Qui aux flambeaux esteins feux & flammes redonne?
 Apres quelle les a de flambes despouilles,
 Et lors que de rechef encores ilz sont mouillés?
 Helas! non, cette-ci tant seulement allume,
 Et n'estant point iamais le feu qui me consume:
 Seulement elle embrase, & fait croistre tousiours
 Dans mon cœur allumé les flammesches d'amours.
 Aumoins si je pouuoy, ô ma belle Flotine,
 Voir encore tes yeux, & ta face argentine
 Pour la dernière fois, mon tourment amoureux
 Prendroit quelque respit: mais ton œil rigonreux
 Ne se daigne montrer à ma triste pruuelle,
 Qui fait deuers tes flots tousiours la sentinelle,
 Affinde prendre garde & soigneusement voir,
 Si je te pourray point sous l'onde appercevoir.
 De grace à deux genoux, Nymphé, ie te suplie,
 Si d'orgueil & desdain tu n'as l'ame remplie,
 Si peu que tu voudras fay moy voir au trauers
 Des tes flots crespelés, ta face & tes yeux verts:
 Tes yeux verts où l'Amour me liura la bataille.

Et ce port magesteux & cette belle taille,
 Et ce col gresle & rond fait de marbre taillé,
 Plus blanc & plus poly que n'est du l'ait caillé.
 Encore un coup, ma Nymphe, encore un coup maistresse,
 Desploye à mes deux yeux l'or de ta blonde tresse:
 Monstre moy ce beau front fait d'yuoire poli,
 Monstre moy ce blanc sein de ce tetton ioli,
 Où rougit au fin bout vne petite fraise:
 Je ne te requier plus, belle, que ie te baise:
 Sans plus ie te requier qu'encores en ce lieu
 Ie te voye un seul coup, en te disant à dieu,
 Mais fol que dy-ie? helas! helas! i'ay connoissance,
 Nymphe, que tu n'as plus ny moyen, ny puissance
 De monstrer tes beautés qui son en ce ruisseau,
 Et qui pour le present ne sont plus rien qu'une eau.
 C'est moy, Nymphe, c'est moy, qui t'ayant pour suiuie,
 Si miserablement t'ay fait perdre la vie:
 C'est moy, Nymphe, c'est moy miserable amoureux,
 Qui cause entierement ce change malheureux.
 Mais i'en feray amande, ô Nymphe, ie t'en iure,
 Et vangeray sur moy ton tort & ton iature:
 Quand il eut dit cela, tout plein de mal-talent
 Et tout desesperé, d'un pas lourd morne & lent
 Il alla rechercher cette belle prairie,
 Où c'est qu'anoit dormi dessus l'herbe fleurie
 La pucelle changee. Et soudain qu'il fut là,
 Vne source de pleurs de ses deux yeux coula,
 Et ses souffirs tesmoins de sa flamme amoureuse,
 Sortirent du fin fond de sa poitrine creuse,
 Et le brulant brasier, dont Amour l'estoufoit,

Bravoit autour de luy les fleurs qu'il eschauffoit.
Combien les Nymphes lors furent elles atteintes
de dueil & de douleurs entendant ses complaintes:
Combien de fois Echon soupirant avec luy,
Vaida elle à conter son mal & son ennuy?
Comment n'eust elle esté de ses plaintes esmeuie,
Et de la grand'misere à sa Nymph'e aduenue?
Les monts, les bois, les prés peints de bigarrement,
Les arbres les ruisseaux n'ont aucun sentiment:
Et toutesfois les bois pleins de bestes sauuages,
Les arbres, & les monts, les prés & les riuages
Furent frapés de dueil & de grande pitié,
Voyant ainsi finir sa dolente amitié.
Avez qu'il eust cent fois d'une teste baisee
Les herbes, & les fleurs, & la place baisee,
Et quand il eut cent fois de ses larmes & pleurs
Noyé toute la place & les voisines fleurs,
Resolu de mourir ce pauvre Satyre entre
Paille, affreux, & defait dans son tenebreux antre,
D'où c'est qu'il aperceut sa Flotine amasser
Des herbes & des fleurs, affin d'y reposer.
Les Dieux qui sont au ciel sont d'essence immortelle:
Les demi-Dieux d'ici nature n'ont pas telle,
Ilz sont demi-mortelz: car aussi n'ont ilz pas
Mangé de l' Ambrosie au ciel à leur repas:
Pour cette occasion leur humaine partie,
En se rendant plus forte & plus appesantie,
Par quelque inuention & subtilité d'art,
Peut vaincre & peut dompter l'autre diuine part,
Et peut rendre mortel comme nous vn Satyre:

C'est pourquoy Piedergot, pour s'oster de martire
 Par l'aide de la Parque en sa grotte reclus
 Attache des pauots à ses deux piés pelus:
 D'If, Noyer & Cyprés il fait une feuillace,
 De quoy son front cornu: puis aprez il enlace
 Ayant rompu devant la haute extremité,
 Et le bout de la corne assise au droit costé:
 Puis autour du nombril trois longs poils il arrache:
 Trois fois bouchant sont nés à costé gauche il crache:
 Trois fois sur le pie gauche il pirouete en l'air,
 Et trois fois chet à terre en feignant de voler:
 Et de peur que le iour sa lumiere n'apporte
 Dans sa creuse cauerne, il luy ferme la porte.
 Puis sur Ache & Persil couché quarente iours,
 Il pleura sans cesser ses funebres amours:
 Tant que Mercure en fin par sa verge puissante,
 Luy ouurit des Enfers le chemin & la sente.
 Depuis les villageois appellerent Hercueil
 Le village prochain, à cause du cercueil
 De ce Satyre mort, une lettre changee.
 Tandis Seine aux yeux pers auoit l'ame chargee
 D'angoisses de soucis, de peine & de tourment,
 D'ennuis & de regrets, depuis le changement
 De sa fille en fontaine & souuent elle pense
 A retourner son corps: mais vaine est sa puissance.
 Elle qui toutesfois passoit les iours & nuits,
 Sans nulle fin & cesse, en continu ensuis,
 Voyant qu'elle n'auoit pas assés de puissance
 Pour remettre sa fille en sa premiere eſſance,
 Elle eut tout son recours au puissant Iupiter,
 Et resoulu en fin de l'aller visiter.
 Claironde & Flotamer, l'un filz de la Merine,

L'autre fille du Pô, qui superbe chemine
Au goulfe de Venise emmi le champs Latins,
Semarioyent eux deux: la pompe & les festins
Estoyent chez l'Ocean:toute là troupe astree
Des Dieux qui sont au ciel s'estoit la recontre:
Et mesme Iupiter, qui les cieux fait croustier,
Auecque sa Iunon y daigna bien aller.

Deffous les flots marins, dond la terre est enceinte,
Du costé d'Orient une cauerne sainte
Sent tousiours de chasteau & de riche palais
Au bon pere Ocean, qui tient pour ses valets
Les Fleuves, ses vassaux, & pour ses chambrieres
Les Nymphes au bras nuds auecque les Rivieres.

Cette grotte de mer reçoit pour sa clarté-
Le rayon de Phœbus, qui luy est apporté
An trauers des clairs flots,, dond pas vn iamais n'entre
De crainte & de respect,dans la grotte & dans l'antre,
Où luit mainte escarboucle, ainsi qu'un clair soleil,
Et où rampent autour auecque un pié vermeil
Les courraux rougissans, qui lambrissent la voute
En courbe pallissade,& la treillissent toute:
De là pendent en bas des perles d'Orient,
Comme d'un sep tourtu pend le raisin friand:
Et les plus beaux ioyaux, que l'Inde Orientale
Sur son riche grauois incessamment estale,
Font tousiours leur retraite en cet antre caue:
D'esmeraude & rubis est taillé le paué:
Et dit-on mesmement que la mere Nature
Fit le premier desseing de cette architecture:
C' estoit en ce lieu-là que la troupe des Deux,
Qui habitent la mer, & qui logent aux cieux,
Faisoyent ouir la feste à cent lieus à la ronde
Banquetans & dansans aux nopces de Claironde.

DE CEINTURE
LE TROISIEME LIVRE
DE LA FONTEINE
DE GENTILLY.

Es tables on leuoit, lors que Seine y entra:
 Si tost que Jupiter à ses yeux se monstra,
 Cette Deesse adonq estant toute adeuillée,
 Et de larmes & pleur es tant toute mouillée,
 Et tirant des soupirs du fin fond de son fin,
 A bordant Jupiter s'en va luy dire ainsin:
 Benin pere de Dieux, & monarque des hommes,
 Tu scrais pourquoy ie viens en ces moites royaumes:
 O grand Saturnien, rien ne t'est inconnu:
 Helas! lors que ce Faune au visage cornu
 Ma fille poursuuoit, pour la tirer de peine,
 Ie pensoy pour vn temps la changer en fontaine:
 Ma fille, qu'ay-re dit? O puissant Jupiter,
 C'est la rienne plustost: tu me la fis porter
 Neuf mois dedans mes flancs: ou plustost ce me semble
 Cette fille estoit mienne & tienne tout ensemble:
 Ensemble nous deuons l'aimer aussi tous deux:
 Ie l'ay desfa sauuee en danger hasardeux.
 Et maintenant qu'elle est en plus estrange peine,
 Toy, qui peus plus que moy, change la de fontaine
 Quelle est pour le présent, en Nymphe qu'elle estoit,
 Lors que suivant Diane vn arc elle pourtoit.
 O grand maistre du ciel n'as tu plus souuenance,

Lors que

Lors que tu me iurois ta celeste puissance,
 De ce que tu promis à Charenton un iour,
 Estant si viuement espris de mon amour?
 Iac Marne ma sœur i'estoy dessus marieue,
 N'en doy souuenir tant qu' au monde ie viue:
 Ce iour-la de mes maux fut le commencement,
 De tones droits & menuis s'esclissoy proprement
 Nulle petits coffins, que i'emplissoy en ioye
 De chapelets de fleurs liés à fil de soye:
 Tu vins tout doucement en forme de berger
 Sur l'herbe avecque nous t'asseoir & te loger,
 Attendant que ie fusse à l'ouurage empeschée,
 Et au plus fort de l'œuvre attentue & pancee:
 Ce que voyant soudain pour faire ton plaisir,
 Comme un loup fait l'agneau, tu t'en vins me saisir:
 Et moy ie m'escrīay en si chaudes alarmes,
 Ma compagne implorant par mes cris & mes larmess
 Elle vint pour m'aider: mais tout incontinent
 Connoistre tu te fis, ce langage tenant:
 Avoistre aduis qui suis-ie, ô Nymphe obstinees,
 Cuides vous qu'en ces champs i'aye autresfois menées
 Les cheures & brebis à l'aise pascager?
 Cuides vous que ie sois un rustique berger
 Des villages prochains? voistre pensee est vaine,
 Si vous pensés cela: sous cette face humaine
 Le grand Dieu Iupiter aujourdhuy s'est caché
 A cause de l'Amour qui au cœur l'a touché.
 Marne retire toy sous ton onde azurine:
 Et toy, Seine mon cœur, qui brusles ma poitrine
 D'un chaleureux amour permetz moy le plaisir,

Que

Que poursuit ardemment mon amoureux desir.
Tu me dois accorder ce que ie te demande:
Les Deesses des cieux & la pucelle bande
Des Nymphes des forestz voudroyent auoir cet heur,
Que Cupidon m'eust fait ainsi leur seruiteur.
Qui cueillera la fleur de ta ieunesse tendre,
Si tu ne me permetz de la cueillir & prendre?
A qui la garde tu: un Faune de ces lieux
Doit-il plustost l'auoir que le maistre des Dieux?
Nymphe, ne te repens, Nymphe ne sois marrie
D'estre par Jupiter sur toute autre cherie,
Ny qu'il cuëille aujourd'huy ton plus tendre fleuron:
Quand i'auray deslié le puccau ceinturon
Qui te serre la hanche, au bout de quelque espace
Tu nous enfanteras la fleur & l'outrepasse
De toutes les beautes, une Nymphe aux beaus yeux,
La plus belle iamais qui nasquit sous les cieux,
Ny Nymphe, ny Dryade, et ni Charite nue
Ne doit estre iamais si celebre & connue,
Que cette fille là: il n'est rien si certain:
Car ie l'ordonne ainsi par arrest du Destin.
Ainsi me disois tu, quand esteignant ta flamme
De vierge que i'estoy tu me fis estre femme:
O grand pere des Dieux qui tiens la foudre en main,
Ne donne occasion à tout le genre humain
A lors qu'il fauçera sa promesse iuree,
De dire qu'il ensuit le puissant filz de Rhee.
Mais plustost, ô grand Dieu ô grand Dieu, de formais
En son estre premier ta flotine remetz.
Ainsi dit Seine alors que la douleur affolle:

Ainsi tost Jupiter prend ainsi la parolle.
 Cesse ton dueil, ô Seine, & chasse de ton cœur
 Les plaintes, les regretz, la peine & la langueur,
 Escoupe l'aile au vent des soupirs de ta bouche:
 Cela autant que toy me regarde & me touche.
 Je n'euſſe ton voyage en ces lieux attendu,
 Si Flotine pouuoit rauoir son corps perdu
 Comme elle ne peut pas: une chose qu'à faite
 Ne Dieſſe, ou Dieu, ne peut prendre autre traite.
 Mais ie te promet bien, que ſon nom renommé
 Serà pour tout iamais par le monde ſemé.
 Jamais il n'y aura fonteine plus vantee,
 Que ſon onde qui fuit d'une courſe argenteec
 Dessus le vert tapis que peignent mille fleurs
 Aprés de Gentilly de diuerſes couleurs.
 Eveux en ſa fauer, que la iazarde courſe
 Du ruisseau d'Helicon perde aujourd'huy ſa source:
 O que ſa source au moins, n'ait plus aucun pouuoir
 De donner à ceux-là, qui l'iront boire & voir,
 La fureur docte & sainte, & la douce manie,
 Dond elle a iusqu'ici touſiours eſtē garnie:
 Car de cela ie fay à ta fille un preſent.
 Qui voudra deueur diuin chantre à preſent,
 Il faudra qu'il s'en aille à ſon onde changee,
 Et qu'il boiuе neuff fois une ſainte gorgee
 De ſes diuines eaus, les quelles luy feront
 Chanter des vers connus par tout le monde rond.
 Qui beura comme il faut des eaux de ta Flotine,
 Sa Muſe domitera la Grecque & la Latine,
 Qui de honte & despit deſſus des lauriers verts

Leur luth attacheront, prenant congé des vers,
 Phœbus en sa fauer, delaissant Aonie.
 En France amenera sa docte compagnie
 Les filles de Memoire, habiter au coupeau,
 Au faite, & au sommet du saint mont de Pieleau,
 Pieleau le mont sacré, d'où maintenant distille
 L'eau qui iadis estoit une Nymphe gentille.
 Pieleau le mont sacré assis sous Gentilly,
 Où ta fille prend source à petit flot Iailly.
 Ainsi dit ce grand Dieu, qui les terres escroule,
 Quand son foudre dans l'air il vire, tourne, & roule,
 Seine reprenant cœur lors le remercia.
 Et puis les autres Dieux ranc à ranc salua,
 Et voulant honorer les noces & la feste,
 D'un chapelet de fleurs elle entoura sa teste.
 Ce pendant les François, beuant à front baissé
 Dans les eaux de Flotine, ont le sein embrasé
 D'une nouvelle flamme & sans qu'on le souhette,
 Chascun d'eux sur le champ devient sacré poète,
 Et sent tout coup à coup la pointe, & l'aiguillon,
 La verne, & la fur eur du prophete Apollon.
 C'est d'où prend son estoie la scauante famille
 De ces chantres diuins, dont la France fourmille:
 Comme Apollon luy-mesme autresfois me l'apprirent,
 Quand sa sainte fureur dedans mon ame vint.
 Un iour que le soleil grilloit l'herbe en la plaine,
 Je m'en allay chercher l'eau de cette fontaine,
 Qui ma soif estanchant, par son doux gaz qu'ilis
 Endormit dans mon sein mes sens enseuelis.
 Cependant qu'en dormant mon corps le somme endure

Ester

Eſtendu de mon long ſur la crefpe verdure,
 J'apperceus en ſongeant un ieune iouuenceau,
 Sa face eſtoit luisante, & ſon teint damoifeau
 Sembloit eſtre le teint d'une ieune pucelle,
 Carquoys luy pendoit au deſſous de l'effelle,
 Le cheueux ombragés d'un beau laurier en rond
 S'panchoyent tout autour de ſa face & ſon front,
 Et dans ſa main eſtoit une riche mandore.
 Je ſuis le Dieu, dit-il, qu'en Patare on adore,
 Qui lors que tu naſquis, te viſ d'un bien bon œuil,
 Et qui prez de cette eau tu fais un bon accueil,
 Le dy prez de cette eau, qui ruiſſelle ſacree
 Deſſus l'herbe & les fleurs de la voſine pree.
 Cette fonteiné ci n'a pouuoir ſeulement
 De guerir de la ſoif, qu'on a communement
 Durant les grands chaleurs dans la gorge eschauffee,
 Elle peut beaucoup plus, iadis elle fuſt Fee.
 Et touſieurs pourſuiuant d'un ordre continu
 Ce diſcours de mes vers, que i'en ay retenu,
 Il me dit ſon malheur, ſon eſchange, & ſa race
 Son amant, & ſa mort, ſes beautes, & ſa grace:
 Puis ayant pris eſtate il recommence ainsí:
 C'eſt point par hasard que tu t'endorſ ici,
 Ton bonheur t'y ameine avecque ton Genie,
 Pour boire dans ces eaux ma douce-aspref manie,
 Qui chantre te faisant te fera dire un iour
 Les alarmes de Mars, & les larmes d'Amour:
 Mais ſur tout il te faut loger ma sainte flame
 Dans un cœur pur & net, & dans une pure ame,
 Et chaffer loing le vice: autrement tu ne peux

Allumer dans ton sein ma flame & mes saints feux.
 Il te faut esloigner de l'ignorant vulgaire.
 Quoy qu'il dise de toy, qu'il ne t'en chaille guere:
 Il croira bien souuent que tu es insense,
 Pour n'auoir comme luy a deux mains embrasse
 Le desir d'acquerir: car le peuple ne vise
 Qu'a l'or, & qu'a l'argent qui le brusle & l'attise.
 Et tien pour fol celuy, lequel est diligent
 D'amasser plus d'honneur que d'or & que d'argent.
 Il te faut eslever ton ame & ton courage,
 Et auoir le coeur haut pour bastir quelque ouurage,
 Que nul auparauant n'ait encore tenté,
 Et pour prendre de toy ta propre authorité,:
 Et mesme pour rauir la palme glorieuse
 A ceux qui devant toy de main victorieuse
 L'ont prise aux vieux Francois lesquels estant grossiers,
 Aisement on vauquit ces foibles deuanciers.
 Il te faut dy-te auoir vn genereux courage,
 Qui s'ache faire teste a l'envieuse rage,
 Et qui t'eschauffe l'ame, & te face scauoir
 Que rien parfait au monde on ne peut iamais voir.
 Et pour ce que l'on doit auoir cette creance,
 Qu'on peut de iour en iour polir une science,
 Et surtout vn langage, & principalement
 Tandis qu'il vit au monde encore entierement.
 Ainsi te faut resoudre, & en telle esperance
 Tu dois faire courir tes carmes par la France:
 Par courage & trauail on se fait le vainqueur:
 Toute chose est facile au magnanime coeur.
 Tu n'escriras iamais en une langue estrange:

Ne soy point traducteur, & iamais nefay change
 Vn langage en vn autre ainsi que beaucoup font:
 Iamais vn mesnager ne bastit qu'en son fond.
 Nuecque autant de soing qu'un patron & pilote
 Soigne des escueils sa nauire qui flote,
 La prose tu suiuras: ce sont mestiers diuers
 Que de coucher en prose, & d'escrire des vers:
 Qui les veut assembler, il fait à la maniere
 Vn qui met de la craye en vne charbonniere,
 Castant esgallement la craye & le charbon.
 Pour escrire des vers chasque temps n'est pas bon:
 Ma flamme & ma fureur s'allume par boutee:
 Quand tu la sentiras de ton sein escartee,
 Quitte la plume alors: car en se tourmentant
 Ancre peine, & papier tu perdrois tout contant.
 Je seray quelque fois un mois, vne semeine,
 Trois mois, ou demi-an sans souffler mon haleine
 Dans ton sein vuide & creux, & sans point l'embraser:
 Tu pourras à ton aise alors te reposer.
 Mais quand tu sentiras dans ta poitrine ensilee
 Le vent de ma fureur, que ie t'auray soufflee,
 A l'heure sois habile, habile coup à coup
 Prend la plume en la main & tu feras beaucoup:
 Il faut quand il est temps à l'heure se contraindre:
 Donne peut r'allumer le feu qu'on laisse esteindre.
 Il aduient quelque fois que tu sois tourmenté
 De mon saint esguillon, sans estre transporté,
 Et si legerement ma fureur t'espoinçonne:
 Tu miteras lors la soigneuse personne,
 Qui d'un petit charbon, & d'un bien peu de feu,

En fait un grand brasier, l'augmentant peu à peu
 Auecque le soufflet qui luy donne la vie:
 De lieure qui se monstre à la chasse conue.
 De mots Parisiens n'use point seulement:
 Mais de chasque François prend generalement
 Les plus beaux & meilleurs: tu ne feras que sage
 De les prendre & trier, pour mettre à ton usage.
 Tout ce pré n'est peinturé de toute les couleurs:
 Les mouches font le miel avecque toutes fleurs.
 Il est bon que par fois ta plume s'accorde
 D'escrire dans tes vers à l'ancienne mode,
 Se seruant des vieux mots: ces vieux mots, que i'entens
 Sont ceux, que tu pourras r'amener en ton temps:
 Qui peu & bien en use, ilz ont fort bonne grace:
 Il n'est qu'un vieux leurier pour entendre la chasse.
 Ne pense pas si tost dessus la teste auoir
 Le lierre & le laurier, que tu dois receuoir
 Pour fruit de tes labeurs personne n'environne
 Du pemier coup son chef d'une telle couronne:
 Deuant il faut bien faire au neuf Muses la cour:
 Paris ne fut pas fait & basti en un iour.
 Puis on est bien souuent combatu de l'enuie,
 A qui on est subiect tandis qu'on est en vie:
 Mais quand c'est qu'on luy a longuement resisté,
 Le peuple iuge en fin avecque verité.
 Touſiours communement un feu que l'on allume
 Est tout enueloppé d'un image qui fume:
 Mais petit à petit, comme le feu s'accroist,
 Peu à peu la fumee à l'heure disparaist.
 Vois-tu pas bien souuent qu'en sa course premiere

Le soleil au matin a bien peu de lumiere,
 Et qu'il est de nuage entierement voile?
 Mais lors qu'en plein midy dans son coche attelle
 Il darde ses rayons, vois-tu pas bien qu'il chasse
 Lesnuages, qui vont fuyant devant sa face?
 La vertu est de mesme, à son commencement
 L'envie la talonne & suit incessamment:
 Mais en fin la vertu, quand en sa force elle entre,
 Victorieusement luy marche sur le ventre.
 Au surplus ie te veux predire & annoncer
 Les malheurs, que bien tu verras commencer
 Dans ee pauure royaume, où la ciuile guerre
 Du sang des François mesme abreuvera la terre.
 Les peuples mutinés en deux contraires parts,
 Seschauffant à la guerre & aux armes de Mars,
 Chasseront bien loing d'eux & bien loing de leurs villes,
 La Paix, & la Iustice avec les loix ciuiles.
 La cruelle Bellonne, à qui, pour les cheueux,
 Tendent de long du col des serpens venimeux,
 Ayant dans sa main dextre une lame sanguinée,
 Et dedans sa main gauche une torche flambante,
 Et par les camps armés courant de ranc en ranc,
 Permettre aux soudards tout à feu & à sang.
 Tout ne sera que sang, que meurtres, & batailles.
 Toutes leurs grands cités verront choir leurs murailles,
 Et leurs meurs, & leurs forts fierement attaqués,
 Des foudroyans canons tout droit contre eux braqués.
 Les bourgeois fuiront lors, & à l'heure les herbes
 Croiront au carrefours des villes plus superbes:
 Et lestranger alors de son pays lointain

Dans la France viendra, pour la mettre au butin:
La force regnera, & on ne fera conte
De justice, & de loix, de vergogne & de honte.
Souuien toy bien alors de ne perdre pas cœur:
Mais bien plus tost ressemble au sage voyageur,
Qui meſprisant le vent, la pluye, ou telle chose.
Passe outre, & tousſours tire au lieu, qu'il ſe propose.
Biens & maux ſur le ciel ſont tousſours inconstans:
On voit aprez la pluye à la fin le beau temps.
France ne ſera pas à iamais affligeē:
En fin elle verra ſa guerre en paix changeē,
Et en fin renerra fleurir en chasque endroit
Chez elle la iſtice, & les loix, & le droit.
Tout ira bien adoucie, & en toute aſſurance,
Les neuf Muses alors retourneront en France:
Et qui lors en mon art ſera docte & ſçauant,
De l'aurier ſes cheueux ceindra comme deuant.
Les Rois le cheriront: & les troupes menues
Le monſtreront au doigt par honneur dans les rues:
Mais pour paruenir là, croy hardiment qu'il faut
Prendre bien de la peine, & auoir le cœur haut:
Et quand & quand aussi, croy que ie te prepare
Pour fruit de tes labours un honneur aſſés rare:
At tant ſe tent Phœbus: puis ſa bouche il enfla,
Et trois fois dans mon ſein ſon haleine ſouffla:
Trois fois de ſon laurier à fueille tousſours verte
Il m'entoura la tête en couronne conuerte:
Il puſa par trois fois de l'eau des flots diuins,
Puis ſur moy par trois fois les versa de ſes mains:
Et autour de mon corps en allegreſſe & ioye.

Il tournoya trois fois, par une mesme voye.
Et puis trois fois au front à la fin me baisant,
Qui fais, ce dit-il, de mes carmes présent.
Lors de ioye soudain en sur saut ie m'esueille,
Sans cesse repensant à si douce merueille,
Et si estrange cas, lequel esgalement,
Me remplit tout le cœur d'aise & d'estonnement.

Fin de la Fontaine de Gentilly.

29 4





L A F O N T E I N E
D E S A I N T - F O N T ,
D I V I S E E E N T R O Y S
L I V R E S .

*A Claude Bourbon conseiller & receveur du
Roy au pays de Beaujolois, &
sieur dudit Saint-Font.*

P R E M I E R L I V R E .

BOurbo, qui as tousiours fait des Muses grād'ōt,
Et qui la cheris tant: ie rougiroy de honte
Ayant recen de toy tant de bienfaitz diners:
Si ton nom n'estoit peint sur le front de mes vers:
Affin de tesmogner à iamais d'aage en aage,
Le biens que i ay receus d'un si bon personnage,
Qui cherit la vertu, ce que peu de gents font.
Aussi en ta faueur ie chante: ta Saint-Font,
Ta Saint-Font, qui iadis d'une Nymphe hautaine,
Race des puissans Dieux, fut changee en fonteine.
Nymphes, qui habites dans la fraischeur des eaux,
Qui vous couurez le front de ioncs & de roseaux,
Qui sur l'eau paroissés iusques à la mammelle,
Qui laissés ondoyer vostre tresse iumelle

Deff

dessus vostre beau col, & vos tettons bouffus:
 Qui tantost dessous l'onde, & qui tautost dessus
 tendes de vostre flanc les douces eaux de Saone:
 Nymphes, si à present vne Nymphe ie sonne:
 De grace en sa faueur le neuf Muses priés,
 Asprez de vostre bord souuent vous les voyés
 Amasser mille fleurs, que m'estant fauorables,
 Le chante comme il faut choses si memorables.
 On dit qu'au temps passé ce Dieu-là fluctueux
 Qui gouerne le cours du Rhosne impetueux,
 Il appelle Rhosnard auant le mariage
 Qu'il fit avecque Saone, affin d'auoir lignage.
 Iloit bien si rebours, si farouche & diuers,
 Qu'il conduisoit ses eaux quelque fois de trauers:
 Et que faisant enfler son onde prompte & vine,
 Son fleuve regorgeoit souuent dessus sa riue
 Gstant & entraisnant les terres d'alentour.
 Les Nymphes de ses eaux s'en fascherent vn iour,
 Et s'assemblerent mesme au bord de leur riuage,
 Entre elles se plaignant de sa facon sauage.
 Dea! n'est-ce pas pitié, ce disoyent elles lors,
 Que nostre onde à tous coups outrepassant ses bords.
 Et courant ça & là par la champestre plaine,
 De fange & limon à toute heure soit pleine?
 Que nous fert ce grand fleuve avec ses larges eaux:
 Si les Nymphes qui sont dans les petits ruisseaux,
 Sont plus aises que nous, & si leur fontenette
 Ayant peu d'eaux, aumoins a l'eau claire & nette,
 Quelles vont plonger leurs cheueux beaux & blonds,
 En les esparpillant sur les jaunes sablons?

Et nous, nous n'osons pas, ô facheuse destresse!
 Plonger dessous nos eaux librement nostre tresse:
 Tant nostre onde est bourbeuse, & tant à tous les coups
 Dedans nostre canal de fange trouuons nous.
 Nymphes, qui habitez dans la Seine fameuse,
 Et dans les eaux de Marne, & les eaux de la Meuse,
Que vous esles à l'aise & à vostre plaisir:
 Nymphes, vous vous baignés selon vostre desir
 Dans une eau pure & claire: & dedans nostre fleuve
 A toute heure la bourbe & la fange se treue.
 Vos riuieres, qui vont glissant à petits pas,
 Coulent si doucement que plus ne se peut pas:
 Et le fil de nos eaux comme à bride aualee
 Court le plus tost qu'il peut dedans la mer salée.
 Vos riuages plaiissans en tous temps sont couverts
 De iions & de glayeux, & de roseaux tout verts:
 Et nostre flot, qui ronge à toute heure ses riues,
 Les engarde d'auoir aucunes herbes viues.
 Viués, Nymphes, viués autant heuresement,
 Comme nous receuons de mescontentement.
 Ainsi prez de leur bord, sur les herbes nouuelles
 S'en alloyent deuisant ces vierges & pucelles.
 Et puis un long silence entre elles se mesla.
 Mais Bordine à la fin le rompit & parla.
 Cette Bordine estoit une Nymphe bien sage,
 Qui viuant dans les eaux habitoit au riusage:
 Vne large ceinture estoit dessus son flane,
 D'où c'est que luy pendoit un long cott illon blanc
 A maint replis ondez & sa tressé aualee
 Sur son col & son sein estoit esparpillee.

Desfeuillage de faux fut couronné son front:
 Mais comme à la fin le silence elle rompt.
 Ses compagnes, que i ay plus cheres que ma vie,
 Il auoy le moyen aussi bien que l'envie,
 De vous povoir ayder en cette affaire-ci:
 Je vous mettroy bien tost hors de peine & souci.
 Je ne desesperer pourtant de cette affaire,
 Je diray mon aduis de ce qu'il fandroit faire.
 Que tout à tour chascune endisse son aduis.
 Nous passerons au moins le temps en tel deuis.
 J'ay ouï dire autresfois, que Pluton qui gouuerne
 Les malheureux Esprits, qui sont dedans l'Auerne,
 Eoit bien plus fascheux, plus farouche & rebours,
 Bien qu'il le soit assés encors tous le iours,
 Qu'il ne fut pas depuis que l'amoureuse flamme
 La fille de Cerés luy fit prendre pour femme.
 Touſiours au parauant il estoit si hagard,
 Que mesmement Minos trembloit à son regard:
 Touſiours dessus le front luy flamboit la colere:
 Touſiours il estoit fier, dur, farouche & ſeuere,
 Comme le Dieu du Rhosne a été iusqu'ici.
 Mais si le mal d'amour le mettoit en souci,
 Comme autresfois Pluton, qui dans l'Orque preside,
 Et s'il se marioit à quelque Nereide.
 Estimés que fa femme & ses gayes amours
 Adouciroyent un peu son naturel rebours:
 Et si ce nous feroit une faueur bien grande,
 Qu'une Nymphe marine augmentast nostre bande.
 Ainsi parla Bordine, & puis elle feut.
 Entre les Nymphes lors un murmure s'esmeut,

Et

Lequel estoit rempli de ioye & d'allegresse,
A cause du conseil, & laduis & sagesse
De Bordine aux beaus yeux: alors voyant cela,
Pour la seconde fois ainsi elle parla.
Puisque vous approués ce que ie viens de dire,
Mes compagnes & sœurs croyés que ie desire
De passer plus auant: affin d'effectuer
Mon aduis & conseil, que vous daignés louer
Si n'est-ce pas pourtant chose facile à faire:
Car qui voudra pour nous prendre en main cette affai
Qui la pourra conduire: oserons nous aller
Nous autres vers Rhosnard, pour le contreroller?
Nous seroit-il seant de luy tenir langage
D'amour, de Cupidon, de femme & mariage?
Certainement nenny & quand ainsi seroit:
Vous pouués bien penser comme il nous renuoiroit.
Dea! que ferons nous donc? Nymphes, ie vous auise
Qu'il n'y a qu'un moyen pour la chose entreprise:
Si nous le negligeons, il n'y faut plus penser.
I'ay veu dessus ces bords souuentesfois dresser
Des autels à Venus pour la rendre propice:
Je luy ay veu souuent faire maint sacrifice
Tantost par un berger pour obtenir merci
De celle qu'il aimoit: & quelque fois aussi
I'ay veu mainte bergere inuoquer la Deesse
Contre la grand rigueur & contre la rudesse,
Que luy faisoit souffrir son berger rigoureux:
Et si i'ay ouï souuent les bergers dire entre'eux,
Qu'ilz s'en trouuoyent fort bien en leur peine & marine

aux bergeres aussi ie l'ay souuent oui dire.
 Certes à mon aduis c'est le plus court chemin,
 Que nous pouuons tenir pour rendre plus humain
 Rhosnart au rude front de le metre aux alarmes
 D'Amour & de Venus par nos amoureux charmes.
 Sois vous pas là loing un peuplier tremoussant,
 Sur les arbres d'autour lequel va paroissant,
 Comme parmi la nuit fait la lune cornue?
 Tost que la minuit ce soir sera venue
 Toutes trouuons nous là sou cet arbre rame:
 Et nous y transportons sans faute à poinct nommé:
 Et quant au demeurant laissés moy le tout faire:
 Je viendray bien à bout, au moins comme i'espere:
 Tandis retirons nous. A l'heure de plein saut
 Dans le Rhosne elle va: les autres aussi tost
 Nuscent dedans l'onde, & l'onde creuassee
 Leur corps englotissant grommelle courrousee.
 Quel plaisir de voir lors ces Nympthes-là nager!
 Tantot on les voyoit dessous les eaux plonger
 Leur tresse & leurs cheueux: puis tantot dessus l'onde
 Elles monstroyent leur chef avec leur tresse blonde:
 Tantot faisant friser l'onde de mille plis,
 Elles fendoient les flots d'un flanc blanc comme lis:
 Et tantot plongeotant d'une subtile adresse,
 Coup à coup remonstroyent & recachoyent leur tresse.
 Tandis le blond Phæbus finissant ses traualx
 Menoit ia dans la mer abreuuer ses cheuaux:
 Et ia la nuit tendoit sur les cieux un grand voile
 De coulenr noire & brune, où luisoit mainte estoile.
 Bordine incontinent hors des flotz s'ellanca.

Et va droit au peuplier, où c'est qu'elle dressa
 Vn autel de gasons & de mottes herbues,
 Despeuplant de valeur les campagnes barbues,
 Comme elle r'acheuoit d'esleuer son autel,
 Les autres Nymphes lors quittant l'humide hostel
 Du Rhosne aux flots legers se mettent en campagne,
 Et vont droit au peuplier rencontrer leur compagne,
 Qui s'y estoit rendue auparauant expres,
 Affin qu'elle eust le temps pour faire les apresis.
 Les Nymphes que Bordine auoit tant attendues,
 File à file venant s'estoyent ja là rendues:
 Et ja le sacrifice estoit tout préparé:
 Quand c'est qu'en esleuant deuers le ciel doré
 Son front, & ses beaux yeux, sa bouche & son visage,
 Cette Bordine adonq vsa de ce langage
 Astres, qui esclairés si luisans & si beaux,
 Et toy palle Croissant, Roy de tous ces flambeaux,
 Aux Nymphes que voici en vous monſtrant propices,
 Flambés heureusement dessus ces sacrifices.
 Fourriere de la nuit, étoile de Venus,
 Astre, que les amants cherissent tant & plus,
 O gentille Vesper des étoiles première,
 Qui cedes seulement à la Lune en lumiere.
 Ici nous t'invoquons: nous t'invoquons ici:
 Et la belle Venus nous invoquons aussi.
 Douce mere d'Amour, Paphiene, Cyprine,
 Qui as pris dans les flots, comme nous, origine,
 C'est toy, c'est toy Deesse, à qui nous addressons
 Ce sacrifice saint, lequel nous commençons:
 Jette sur luy ton œil, & ne mets point arrière

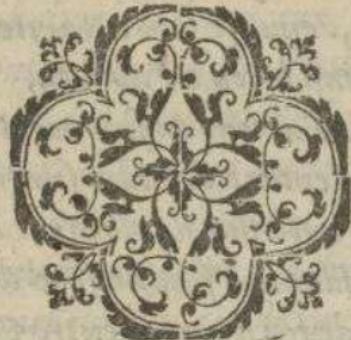
De ces Nymphes des flots la voix & la priere.
 Escoute nous, Deesse, & en nostre faueur
 Jy sentir à Rhosnard la bouillante ferueur,
 Ton ton filz Cupidon allume dans les veines
 Le sang des amoureux pleins de soucis & peines:
 Ioy qu'il aime, ô Deesse, ô Deesse & qu'il ait
 Enfin contentement à plaisir & souhait.
 Ainsi ta grand' beaute ô Venus escumiere,
 Des celestes beautes soit tousiours la premiere:
 Iula que dit la Nymphé: & puis incontinent
 Elle dit ces mots-ci, vers l'autel se tournant,
 Sus sus despeschons nous: desia le feu s'allume:
 Toies comment desia le sacrifice fume.
 Taillés moy ce panier, & ce qui est dedans:
 Nest temps de ietter sur ces charbons ardents
 Cest encens que voici avecques ces herbages,
 Qui ont esté cueillis sur les moites riuages,
 Du fleuve de Penee errant en maint destours
 Aux champs Thessaliens, où c'est qu'il à son cours.
 Ces herbes que voici diuersement meslees,
 A l'heure qu'elles sont ainsi qu'il faut pilees,
 Ont un ius si puissant, qu'il peut des hommes morts
 Rappeller les esprits & raeunir les corps.
 Mais ce leur est assés de montrer en presence
 La force, la vertu & la grande puissance
 Qu'elles ont sur les amants: c'est assés pour ce iour
 Qu'elles monstrent leur force en matiere d'amour.
 La matiere d'amour, qui vn chascun surmonte,
 Des charmes & des vers on a tousiours fait conte:
 Chascun le scait assés: & partant en ces lieux,

Faites

Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Je vay enuironner dez cette heure présente
Avec ces trois cordons de couleur differente,
Tout autour cet autel: ces couleurs proprement
Signifient espoir, peine & contentement:
Sont trois points qui l'amour rendent souuent bigeare,
Et plein de changement: aussi c'est chose rare,
Qu'un amant soit du tout heureux, ou malheureux:
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Entre tous les oiseaux, la Deesse plus belle
A touſiours estimé la blanche colombelle,
Comme Iunon le paon, & l'aigle Jupiter,
Et Phæbus le blanc Cygne apris à bien chanter.
Baillés moy ces pigeons, qui font en cette cage:
Je les vay deliurer & tirer de feruage,
Affin que librement ils s'enuolent entre'eux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux,
Voyés vous ces pigeons, qui vont à tire d'aile
Tout droit chercher au ciel leur maistresse immortelle:
C'est pour luy annoncer ce sacrifice heureux:
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Mais passons plus auant, ainsi que ie desire.
Il faut bien gouuerner cette image de cire,
Et garder de la fondre entierement au feu:
C'est assés de la faire escouler tant soit peu.
Car ce n'est point ici quelque charme homicide,
Qui rende entierement de son ame un corps vuide.
C'est pour rendre vn amant vn petit langoureux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Comme aupres de ce feu s'amollit cette image:

ainsi Rhosnard, qui doit à Venus faire hommage,
 Sente le feu d'amour puissant & vigoureux,
 Faites faites vertu, ô charmes amoureux.
 Comme cette image est d'une esguille perçee,
 La poitrine à Rhosnard soit ainsi transpercée,
 Par les traits de l'amour piquants & douloureux.
 Faites faites vertu, ô charmes amoureux.
 Comme on me voit lier cette image-ci feinte,
 Que l'ame de Rhosnard puisse estre ainsi estreinte,
 Par le poil d'une Nymphe, & par ses blonds cheveux.
 Faites faites vertu, ô charmes amoureux.
 Ainsi comme ce feu iette une grand'fumee,
 Demesme de Rhosnard la poitrine allumee
 Iette mille soupirs fumants & chaleureux.
 Faites faites vertu, ô charmes amoureux.
 Le sacrifice est fait, la flamme est toute esteinte:
 Si de compassion, Venus se sent attainte,
 Il reste, puisqu'ainsi le feu est abattu,
 Que les charmes d'amour en fin facent vertu.
 Voyés, voyés comment cette cendre scintile:
 Et comment elle iette une flambe subtile,
 Qui vive & petillante a fait au fond de l'air,
 Un grand rayon de feu à main dextre voler.
 Voyés, voyés comment encore elle rayonne,
 Cest la belle Venus, qui presage nous donne,
 Que Rhosnard de l'Amour se verra combattu:
 Et que ces charmes-ci feront en fin vertu.
 Deesse de Paphos, d'Erice, & d'Amathonte,
 Faytant que Cupidon le Dieu Rhosnard surmonte,

Et luy perce le cœur avec son dard pointu:
Et que ces charmes-ci en fin facent vertu.
Mais le iour s'en va poindre: il est temps, mes compagnes,
Que nous nous retirions dans nos moites campagnes,
Qui n'auront pas tousiours leur flot rude & tourtu:
Car les charmes d'amour feront en fin vertu.
Ainsi parla la Fée, & les autres à l'heure,
Avec elle marchant sans plus longue demeure
Tirent droit à la rive: & puis à front baissé,
Leurs corps fut aussi tost dans le fleuve eslancé.



LE SECOND LIVRE
DE LA FONTEINE DE
S A I N T - F O N T .



L'Aurore, qui la nuit auoit fait compagnie
 A son vieillard Thiton, d'une robe iaunie,
 Perse, blanche & rougeastré alloit se vestissant:
 Et desia le soleil s'en alloit rougissant
 La pointe & le sommet des plus hautes mont agnes,
 Quittant de l'Ocean les moiteuses campagnes:
 Et desia la nuit brune, ayant fini son tour,
 Se retraitoit des cieux pour faire place au iour.
 Quand Venus desirant estre douce & propice
 Aux Nymphes qui naguere auoyent fait sacrifice,
 Appella tout soudain son petit filz Amour:
 Aussi tost qu'il arriue, elle iette à l'entour
 De son col ses deux bras, & à deux mains l'embrasse,
 Le baisant doucement à front & à la face.
 Et puis lui dit ainsi: Mon filz mon cher enfant,
 Mon filz mon seul support, mon filz de qui despends
 Ce que i ay de credit, d'honneur & de puissance:
 Si insquici tu m'as rendu obeissance,
 Encores faut-il bien, mon filz, que promptement
 Tute monstres tout prest à mon commandement.
 Il ny a Deité laquelle ne se treue
 Esclauë sous nos loix forsque le Dieu du flenue

Que l'on nomme le Rhosne: il a eu à mespris
 Touſiours le nom d' Amour, & le nom de Cypris:
 Va tout droit le tenuer, & fay ſi bien qu'il ſente,
 Combien ta vertu eſt redoutable & puissanſe.
 Ainsi parloit Venus: auſſi toſt Cupidon
 D'une main prend ſon arc de l'autre ſon brandon:
 Et d'une facon brusque, en eſcharpe il vous trouſſe,
 Au derrière du dos, ſon carquois & ſa trouſſe:
 Puis il courbe l'eſchine, & fe baiffant le front,
 Il eſlance dans l'air ſon corps leger & prompt
 Fendant l'air plus ſoudain de ſon aile eſbranlee,
 Que ne fait l'arondelle à la vîte volée.
 Par tout où l'on voyoit ce petit Dieu voler,
 On voyoit tout au tour, tout l'air eſt inceler
 Des flammesches d'amour, dont la grande lumiere
 Offusquoit du ſoleil la clarté conſumiere,
 Tant lui ſoit clairement ſon amoureux flambeau:
 Sur ſa teste le ciel deuenoit bien plus beau,
 Plus clair & plus ſerain qu'il n'eſtoit de conſume:
 Et la Terre qui ſent ſon flambeau qui allume.
 Sa poitrine & ſon ſein pour luy faire la cour,
 Et pour mieux caresser ce petit Dieu d' Amour,
 De mille & mille fleurs des pucelles cheries,
 Eſmaille en cent façons les plaiſantes prairies.
 Que l'Amour ce tour là fit d'effets merueilleux!
 Ceux qui auparauant fe monſtryoient orgueilleux,
 Enuers ceux qui ſouffroyent pour eux peine amourenſe,
 Sentoyent, tout eſtonnés, dans leur poitrine creuſe
 S'eſprendre coup à coup un amoureux brandon,
 Si toſt qu'en l'air voloit deſſus eux Cupidon.

O combien

O combien de bergers! ô combien de bergeres,
 Qui viuoient parauant en peines & miseres,
 Contre toute esperance! & presque en vn moment,
 Vivent changer leur mal en grand contentement,
 Receuant ces baisers, & cent mille caresses:
 Celles-ci des amans, ceux-là de leurs maistresses,
 Qui cunnurent ce iour, pour le iour plus heureux,
 Qu'ayent point iamais eu les pauures amoureux:
 Tant monstra ce iour-là l'enfançon de Cyprine
 Son doux pouuoir en terre, en l'air & la marine,
 Durant qu'entre le ciel & la terre il vola.
 Mais tandis ce pendant que ce faisoit cela,
 Il ne songeoit tousiours qu'aller à tire d'aile
 Se vanger de Rhosnard, qui lui estoit rebelle.
 Les Alpes, dont le pié s'abaisse iusqu'au fond
 Du centre de la terre, & de qui le haut front
 Se tenuer dans le ciel, plus qu'on ne pourroit croire,
 Se font nommer du nom de la Montaigne Noire
 Du costé d'Allemagne en tous temps que ce soit,
 En hyuer, en esté, tousiours en apperçoit
 Cette montagne-là toute riante & verte
 Des droits & hauts sapins, dont on le voit couverte.
 Mais bien que cela soit: si est-ce nonobstant
 Que de neige & glaçons elle est blanche pourtant:
 De facon que tousiours on la voit verte & blanche
 De reige & de sapins, à la crineuse branche.
 Elle porte tant d'eau dans son humide flanc,
 Qu'on lui voit tout autour mille sources de ranc
 Faire jaillir leur eau, qui chemine & galope

D'un perpetuel cours parmi les champs d'Europe.
De là vont jaillissant les deux sources du Rhein,
De ce grand fleuve aussi le prince souverain
Des flots Europeans, le Danube, qui porte
Jusqu'à la mer Maiour son onde roide & forte.
De là le Rhosne aussi prend sa source & son flux,
Sortant d'un autre creux qui dessous & dessus
Est tout entre-coupé d'une roche escaillee,
Que Nature autresfois elle mesme a taillee.
Cet autre est par dedans de mousse tapissé,
Et de lente sueur est comme vernissé:
Il a de quinze piés l'ouuerture & la porte:
Dessus son courbe dos maint & maint arbre il porte,
De chesnes & sapins se couronnant le front:
De cent pas pour le moins il est creux & profond.
Autour de ce lieu là fait tousiours demeurance.
La morne Solitude, avecque le Silence,
Et avec luy encore habitent en ces lieux
L'Espouuante, & l'Effroy herissé de cheueux.
Le passager, qui voit sur cette grotte emprainte
Comme une sainte horreur, devient palle de crainte,
Et retire ses pas voyant bien qu'un tel lieu,
Effroyable aux mortels, est habité d'un Dieu:
Aussi le Dieu Rhosnard, qui l'eau du Rhosne guide,
A choisi pour palais cette cauerne humide.
C'est là dedans qu'il loge au lieu le plus profond,
A demi estendu s'y couchant de son long,
Et s'appuyant le dos contre la roche dure:
Il porte sur le chef pour toute couverture

rond chapeau basti de fueillages divers:
 Mais sur tout il est fait de saules palles-verts,
 aulnes & de peupliers,dond la fueille tremousse:
 Ses piés cachés dedans l'onde qui mouffe
 Tant à l'entour de luy tenuiront en rond,
 Dessus son dextre bras il appuye son front
 Derides & de plis sa face est renfrongnée,
 Et sa cheueleure est mal faite & mal peignée,
 Son visage est chagrin,son col gros & nerueux,
 Où flote tout autour son poil & ses cheueux.
 De son menton luy pend une longue barbasse:
 Dedans sa gauche main il tient une grand tasse
 Pleine d'une claire eau,qu'il espanche tousiours,
 En la faisant couler d'un perpetuel cours.
 On luy voit sur les bras & sous les deux esselles,
 Deux grands cruches d'argent pleines d'eaux éternelles,
 Qui coulantes tousiours ne tarissent iamais:
 De ses moites cheueux luy distilent espais
 Mille petits ruisseaux le long de sa poitrine,
 Et de sa longue barbe ont source & origine
 Mille ruisseaux aussi,lesquels vont degoutant
 Le long de son menton à mainte onde flottant.
 Ainsi estoit Rhosnard,quand Cupidon qui priue
 Les amants de repos,pres de sa grotte arriué:
 Où l'ayant reconnu & vise d'asses pres,
 Il luy descoche au cœur l'un de ses plus beaux traits:
 Puis quittant là ce Dieu sans en faire autre conte,
 Amour branslant son aile aux cieux tout droit remonte.
 Où de reuoir sa mère il luy tardoit beaucoup.
 Ainsi tost que Rhosnard au cœur sentit le coup,

Il deuint esperdu à l'heure sur la place:
 Et sans point se mouuoir, il fut fort long eſpace
 Priué de ſentiment, demeurant tout piqué,
 Ainsy qu'un ferme roc par les flots attaquée.
 Mais la fleſche d'Amour qui au cœur l'espoinconne,
 Coup à coup le piquant à la fin luy redonne
 Son premier ſentiment, & le rapelle à luy
 Son entendement lors eſtant comblé d'ennuy:
 De larmes ſes deux yeux, ſa poitrine de flame,
 Et de mille pensers ayant pleine ſon ame,
 Et ſon cœur tout nauré de playe iuſqu'au fond,
 Et tirant de ſon ſein un ſouſpir bien profond,
 Et rouiant ſes deux yeux dans ſa grotte moiteufe:
 Voici comme il parla d'une façon piteufe.
 Grotte, humide palais, où ie me tien enclos,
 Et toy mouſſe qui nais de la fraiſcheur des flots,
 Et vous flots immortels, qui ſans cesse i'eſpanche
 De ces cruches d'argent qui ſont deſſus ma hanche:
 De grace, dites moy ſi vous aués connu,
 Et ſi veu vous aués celuy qui eſt venu
 Traiſtrement pas à pas me frapper & ſurprendre,
 En m'oſtant tout moyen de m'armer & defendre?
 Ah! ie ne ſçay qu'il eſt, ie ne l'ay veu, ny oui:
 D'un coup il a rendu mon cœur eſuanouy,
 Et m'a rauil le ſens, avec la connoiſſance.
 Mais quiconque ſoit-il ô qu'il a de puissance!
 Qu'il a de hardieſſe, & de force, & de cœur,
 Se monſtrant tout d'un coup ennemi & veinqueur!
 Mais qu'est-il de beſoin qu'on me le nomme & die?
 Je commence à ſentir d'où vient ma maladie.

Le commencement

Je commence à sentir d'où ce mal-ci me vient.
 Ah! Saone belle Nymphe, helas! il me souuient
 J'avois veu tes beaux yeux, de qui la vine œillade
 Me trauersant le cœur, me rend ainsi malade.
 Amour, qui enuers moy deniens audacieux,
 Que tu as finement choisi deux si beaux yeux,
 Dont les regards aigus piquent de mille bresches,
 Mon cœur inuulnerables à toutes autres flesches.
 Mais que fai-je ici plus? helas! c'est bien raison,
 Jusque je scay mon mal d'y chercher guerison.
 Je veux tout de ce pas m'en aller en personne
 Parler à l'Ocean & à sa fille Saone,
 Nymphe que j'aime tant: il ne sera marri,
 Que sa fille peut estre ait Rhosnard pour mari.
 Elle peut estre aussi ne sera pas marrie,
 Que je la prenne à femme & que je me marie.
 Que je seroy heureux, si iauoy tant de bien!
 Mais quand je pense aussi, merite-je pas bien,
 Que deux ma'yent à gré, & me daignent bien prendre,
 L'une pour son espoux, & l'autre pour son gendre,
 Ayant mesme desir que celuy qui m'espoint?
 Mon fleuve est des plus grands que l'Europe aye point:
 Ce n'est rien que de lui, au pres du fleuve d'Arne,
 De Sarte, ny du Clin, d'Ionne, ny de Marne,
 Qui ne semblent sinon que des simples ruisseau:
 Amoins les comparans à mon fleuve & mes exaux,
 Mes eaux, qui roidement à bride abattue
 Coulent dedans la mer d'une suite tortue.
 Ainsi parla Rhosnard passionné d'amour,
 Et resolu d'aller faire soudain la cour,

Et l'humble reuerence & l'amour & l'homage
A celle dont ses yeux, voyoent tousiours l'image.
Venus qui du haut ciel vit comme il s'en alloit
Voir cette Nymphe-là, pour laquelle il brusloit,
Appella de rechef incontinent à elle
Son fiz à qui pendoit le carquois sous l'esselle:
Puis luy tint ce langage. Or sus ce n'est pas tout:
Il faut, mon cher enfant conduire iusqu'au bout
Cette amour que tu as n'a guere encommencée,
Par cette flesche là que tu as eslancee
Dans le cœur de Rhosnard, lequel s'en va chercher
Tout ce qu'il peut auoir au monde de plus cher,
Saone sa chere Nymphe: aide luy ie t'en prie
A gagner l'amitié de sa Nymphe cherie.
Ce n'est pas sans raison que ie te dy ceci.
Themide m'est tantost venu trouuer ici.
Themide aux ans chenus, Themide l'équitable,
Themide qui ne dit rien que de véritable.
Cette vielle Deesse ici chantoit tantost,
Que selon les destins c'est vn faire le faut,
Que Saone & que Rhosnard ensemble se marient.
Les destins, qui iamais ne se changent, ny plient,
Ce disoit-elle ici, ordonnent que Rhosnard
La belle Nymphe Saone espouse tost ou tard.
Et pour ne te celer, ô Venus immortelle,
Ce qui doit aduenir d'une alliance telle,
Une Nymphe en doit naître, une Nymphe dont l'ail
En clarté passera la clarté du soleil.
Mais sa grande beauté luy fera de la peine
Et la fera changer à la fin en fontaine,

Un pays Beaujolois augmentant les ruisseaux:
 Cette belle fontaine & ses plaisantes eaux
 Sans honneur & sans nom seront fort longespace:
 Squ'à tant qu'un Bourbon qui acquerra la grace
 Des hommes & des Dieux, & connoistra combien
 Un homme sage & bon a d'honneur & de bien,
 Tende cette fontaine à jamais honnable,
 Lassissant en son nom un château memorable.

Ainsi veut le destin à qui tout est sous mis.

Tulace que tantost m'a dit ici Themis.
 Tantost que Venus arheua sa parole,
 Amour sans plus attendre incontinent s'en volc,
 Fendant menu l'air se haste d'arriner
 Au lieu, là où Rhosnard estoit allé trouuer
 Le bon pere Ocean à la teste chenue.

Ce temps pendant Rhosnard bien humblement saluë
 Le grand Dieu de la mer & en peu de discours
 Luy fait connoistre assés sa peine & ses amours.
 Mais le sage viellard, en se monstrent vray pere,
 Sans sa fille aduertir ne veut rien qui soit faire:
 Il ne l'accorde pas, ny la refuse aussi:

Desirant toutesfois de tirer de souci

Cet amant langoureux, qu'Amour tourmente & dompte,
 Il fait hucher sa fille: elle qui estoit prompte
 D'obeir à son pere aussi tost arriuâ:

Amour à point nommé en ce lieu se trouua,
 Et descochant un trait tout au profond de l'ame
 De la Nymphé aux beaux yeux, l'embrasa de sa flame.
 Cette pauurette adonq toute esprise d'amour
 Enquit, voyant celuy qui luy faisoit la cour:

Et sans pouuoir vser de responce ou langage,
 Changeoit tanseullement de face & de visage:
 Tellement qu'a son pere & à son amoureux
 Elle ne peut parler seulement que des yeux.
 Le viellard Ocean qui ces choses auisé,
 Connut bien que sa fille estoit d'amour esprise,
 Et que Rhosnart & elle estoient tous deux espris
 Esgallement d'amour & du feu de Cypris.
 Aussi incontinent & sans plus de langage,
 Il donne à cet amant sa fille en mariage.
 Si tost que les propos en furent entendus,
 Tous les Dieux de la mer soudain se sont rendus
 Là où se deuoit voir la nuptiale pompe.
 Car soudain les Tritons qui embouchent leur trompe,
 Et leurs sifflants cornets comme estants les herauts
 Du grand pere Ocean sonnerent dans les flots
 De l'escumeuse mer de riuage en riuage,
 La pompe & le festin de ce graud mariage,
 Semonnant tous les Dieux les grands & les petits.
 Neree y aſſista, aussi fit bien Thetis,
 Aussi fit Palemon, & Glauque & Melicerte,
 Rendant presque de Dieux la mer vuide & deserte,
 De qui les flots d'asur dessous les piés branloyent
 De ces Dieux marins là qui aux nopus alloyent.
 A ces nopus pourtant Deities Marinieres,
 Seules ne fuſtes pas les Fleuves, les Riuieres,
 Et les Fontaines mesmes aſſisterent aussi
 A ces nopus là dont on parle iusqu ici.
 De ſon pays lointain & de ſa rive eſtrange,
 Traine touſſours courant le riche & large Gange,

Appotan

portant à l'espouse en sa main des joyaux
 Du pays d'Orient peschés dedans ses eaux.
 J'ay courus aussi Dieu du fleuve d'Oronte,
 Qui fais couler t'es eaux d'une carriere promte
 Des murs d'Antioche, incessamment lanés
 Par les flots escumeux en ondes esleués.
 Le Nil ne faillit pas d'y aller en grand haste.
 Autant en fit le Tigre: autant en fit l'Euphrate.
 Aussi firent aussi tous les fleuves Gregeois,
 Cephise, avec Penee, Eurote & Achelois,
 Qui iadis Hercule abbatit une corne.
 Toy fleuve qui fers de limite & de borne
 La blonde Angleterre & au peuple Escouois,
 Les antiques amis du royaume François,
 Jufus, o Tamise, & toy longue Dunoie,
 Que pour son fleuve a fñé toute l'Europe auoie,
 J'ay trouuas aussi: & toy Tybre Romain,
 Toy Rhein qui es beu par le peuple Germain,
 Jufus des premiers plein de belle apparence.
 Mais sur tout y estoient les riuieres de France,
 Et les fleuves Gaulois accompagnant Rhosnard:
 Autour de luy estoit la Garonne & le Tar,
 Le Clin, le Doux, l'Escant, Durance, Loir & Loire
 Les faisant tous escorte honneur & grande gloire.
 La Meuse, Moselle, Yonne, & Marne aussi
 Et le suivant de pres en faisoient tout ainsi.
 Mais parmi tout cela toute autre Riuiere,
 En grandeur & beaute paroisseoit la premiere
 Semme au royal visage, à qui c'est qu'appertient
 De tous les flots Gaulois le jepstre qu'elle tient.

Cette

Cette Deesse là royallement superbe
 Ne portoit point au chef vne couronne d'herbe:
 Ainçois comme Cybelle elle auoit sur le front,
 Vn cercle plein de tours & de villes en rond,
 Qui tesmoingne combien est opulent e & braue
 La reine des cités que son flot bat & laue,
 Leschant tout doucement d'un perpetuel cours
 Le fondement royal de ses murs & ses tours.
 Seine, dont me souuient tant qu'au monde ie vine:
 Puisque tu m'as receu dessus ta molle riue,
 Lorsque ie vins au monde, & lorsque ie nasquis:
 Et puisque un nourrisson en moy tu as acquis,
 Seine chere nourrice, ô Seine, ie souhaite
 Que ie sois à la fin aussi bien ton poète,
 Comme ton nourrisson, quand les Muses vn iour
 Apres ces troubles-ci en France auront leur tour:
 Et quant nos rois auront de moy la Franciade,
 Dond les autres ont fait tant & tant de parciade.



LE TROISIEME LIVRE
DE LA FONTEINE
DE SAINT-FONT.



Pres que tous les Dieux en grand solemnité
 Eurent chez l'Ocean au noces assisté,
 Et passé quelques iours en plaisir & en ioye,
 Chascun se retira & rebrossa sa voye,
 Tenant droit celle part d'où ilz estoient venus:
 orsque les deux espoux, qui furent retenus
 Encore quelques temps, aprez la nocce faite.
 Il fallut-il en fin qu'il fissent leur retraite
 Comme les autres Dieux: mais alorsque Rhosnard
 Se volut retirer, & faire son depart,
 Le viellard Ocean luy tint lors ce langage.
 Je veux, dit-il, donner pour dot & mariage
 Quelque chose à ma fille: encore est ce raison
 Qu'une femme en commun apporte à la maison
 De sa part quelque chose en faisant apparoistre
 Des le commencement qu'elle vient pour accroistre.
 Ne vois-tu pas parmi ces grands cruches d'argent,
 Deux de qui l'ouurage est plus mignon & plus gent?
 Voila le mariage, & le dot que ie donne,
 Dès cette heure presente à ton espouse Saone.

Je luy gardoy tousiours ces cruches & ses eaux:
 Par les sources qui sont au fond de ces vaſſeaux;
 Sont de telle vertu qu'au monde ne ſe tenuer
 Fontaine ny ruiſſeau ny ruiere ny fleuee,
 Qui ſ'eſcoule ſi doux, & qui ſi bellement
 Face marcher ſon eau coulante coyement,
 Comme fera le fleuee endormi en ſa course,
 Qui de ces cruches-là prendra ſa lente source.
 Ainsи dit le vieillard, & puis les deux eſpoux,
 Courbant reueremment deuant luy les genoux,
 Prirent congé de luy, qui alors les embrassee
 Les baſiant tendrement au front & à la face.
 On ne ſçauoit penſer, & ne dire combien
 Les Naiades du Rhosne eurent d'aife & de bien,
 Voyant dedans leurs flots à la riue enmonſee
 Entrer pompeusement la nouuelle eſpouſee.
 Toutes à qui mieux mieux plus legeres que vent
 Courroyent la recenoir, luy allant au deuant,
 Et ſe parant de fleurs le ſein & la poitrine,
 S'en alloyent bien-ueigner cette Nymphe marine
 Bien que le Rhosne ſoit prompt & viste tousiours:
 Si eſt-ce que pour lors ſon eau hata ſon cours,
 Et doubla de moitié ſa course & ſa carriere,
 Pour aller ſaluer la Nymphe mariniere,
 Qui fut receuee en pompe, allant toute de ranc,
 La ſuivant deux à deux les Nymphes flanc à flanc
 Qu'Amour a de vertu, de force & de puissance!
 Rhosnard, qui parauant, n'auoit pas connoiffance
 De grace, de douleur, d'accortefſe & d'amour,
 Ne fait plus rien qui ſoit, tant que dure le iour,

Que faire incessamment caresse sur caresse
 Sa nouvelle espouse, & sa chere maistresse.
 Tumatin insqu' au soir, du soir i usqu' au matin,
 Ne fait que baisser son col & son tetin,
 Ne fait que baisser son sein & sa poitrine,
 Ne fait que baisser sa gorgette yuoirine,
 Que joindre son front sur son front gracieux,
 La bouche sur sa bouche, & ses yeux sur ses yeux,
 Presser de ses bras plus serrément sa hanche.
 Que le lierre ne fait un vieux mur de sa branche.
 Si bien s'il ne l'estraint & ne l'embrasse pas,
 Se n'est rien de son fait qu'amorces & qu'appas.
 Que caresse, que ieux, que douce mignotise,
 Qui son amoureux feu de plus en plus attise.
 Desmele tantost brin à brin ses cheueux,
 Les frise tantost en mille petits nœuds:
 Et tantost, despliant son blond chef & sa tresse,
 Fait vaguer au vent le poil de sa maistresse,
 Qui doucement ondoye agité des Zephyrs,
 L'haleine odorante & au petits soupirs.
 Quelque fois tout fiché semble qu'il n'ait point d'ame.
 Tant le vit-on rauï à contempler sa dame.
 Il se perd en luy mesme, & sa perte luy plait,
 La plus part du temps il ne scait où il est,
 Tant son ame qui est doucement insensee
 Esgare dans le champ de sa vague pensee.
 Quelque fois s'esgarant & se perdant ainsin,
 Il tombe tout pasmē au giron & au sin
 De sa chere moitié, qui le baise & rebaise.
 En le tenant ainsi dans son sein à son aise

Tant qu'il reuienne à luy: & lors encores mieux
Il se met de rechef à ses follaſtres ieux.
Car d'une pleine main, & à belle poignee
Il va couurant de fleurs la tresse bien peignee,
Et le col de sa Nymphe, il va de près en près
Moifſonnant les blancs lis, & les œilletz pourprés:
Il va de champ en champ, il va de lande en lande
Cueillir dix mille fleurs, qu'il faſonne en girlande,
Dond à ſa chere Nymphe il entoure le front,
Ou pour ſon ſein il fait un bouquet demi-rond,
Le plantant au milieu de ſes blanches mammelles,
Qui luy ſemblent cent fois plus plaifantes & belles,
Et auoir plus de fleurs que le bouquet n'à pas:
Il inuente touſtours quelque petits esbats,
Et quelque mignardise & nouuelle carefſe
Dont il flatte & courtife ardemment ſa maistrefſe.
A lorsque le ſoleil tient le milieu du iour,
Il va chantant à l'ombre, & les lieux d'alentour,
Qui repetent ſes chants, & Echo qui reſonne,
Redisent aprez luy les louianges de Saone.
Il ſe plait tellement à l'accent de ſon nom,
Qu'un entier demi iour il ne fait rien, ſinon
Par fois que le chanter, tant ce nom là qu'il chante,
L'eſmeut & le rauit, le tranſporte & l'enchante.
Il n'y a deuant luy arbre ny arbrisſeau,
Qui il ny aille entaillant à force de cifeau
Le nom de ſa maistrefſe, & ſur la meſme eſcorſe
Il y engrane auſſi le ſien à vnué force.
Il n'y a meſmement rocher en nulle part,
Qui il n'y graue les noms de Saone & de Rhofnard.

Sur qui en retentit & hautement resonne,
 semble gemir au nom de Rhosnard & de Saone:
 les petits oiseaux, qui volent par les champs,
 semblent nommer Rhosnard & Saone dans leur chants.
 lorsque le blond Phœbus de sa lumiere dore
 le pays d'Orient ou celuy de l'Aurore,
 quil se couche ou se leue, il voit le long du iour,
 Rhosnard pres de sa dame, & lui faire la cour,
 telques Deites, ô champestres Satyres,
 combien, combien de fois vos amoureux martires
 sont-ils rengregés aguignant de trauers
 Rhosnard avecque Saone estendu à l'enuers,
 dormant dedans son sein: & vous belles Napees
 combien, combien de fois auons veu dans vos prees
 l'assifer cette Nymphe en mille & mille esbats?
 combien de fois alors aués vous dit tout bas,
 que Saone est heureuse, en sentant en vostre ame,
 s'andre & s'allumer une secrete flame?
 ou vous peties Zephires, que vous aués souuent,
 le vostre fresche haleine & vostre petit vent,
 enclement esuenté en leur flamme amoureuse,
 si amans, dont l'amour estoit du tout heureuse!
 heureuse, si iamais deux autres amoureux
 n'eust iuste raison de s'estimer heureux.
 La Lune auoit neuf fois desia repris ses cornes,
 desia franchi neuf fois sa carriere & ses bornes
 fait droit depuis ce temps, & cette heure, & ce iour,
 que Rhosnard sauoura le premier fruit d'amour,
 embrassant sa maistresse à l'heure que Lucine
 son premier enfant la fit estre en gesine:

Car cette Féé adonq d'une fille accoucha,
 Quand le neufiesme mois de sa fin approcha:
 Cette petite enfant, que l'on nomma Bellonde,
 Auoit le poil fort blond & sa tresse fort blonde
 Son teint estoit plus blanc qu'une neige d'huyer:
 Rien de si blanc au monde on ne sçauroit trouuer.
 Mais bien que sa blancheur fust blancheur nōpareille,
 Si voyoit on parmi vne couleur vermeille.
 Son œil flambeau d'amour se monstroit azurin,
 Dond l'esclatant rayon rendoit tousiours sérain,
 L'air tout à l'entour d'elle: elle auoit en sa face
 Le ne sçay quoy de grand qui resentoit sa race
 Et son tige des Dieux, & bref de tous costés
 Logeoit dedans son corps Grace & les Beautés.
 Il ny a pas beauté dans la voulte estoilee,
 Qui esgale Venus, ny dans la mer salee
 Qui esgale Thetis, ny dedans les forestz
 Qui esgale Diane, & qui approche auprez:
 Dans les fleuves aussi, qui ont douce leur onde
 Il ny a pas beauté qui esgale Bellonde.
 Mais bien quelle soit belle en toute extremité,
 Croissant pourtant en aage elle croist en beauté,
 Et sans cesse s'acquiert toute bonne partie.
 Quelque part qu'elle soit elle a la Modestie,
 L'Honneur, & la Vergogne, & la Pudicité,
 Qui tousiours pas à pas marchent à son costé
 En faisant admirer sa beauté dauantage.
 Elle contoit desia quatorze ans, pour son aage
 Quand devant elle vn iour sa mere tint propos
 De Diane, qui fuit à poison le repos,

embesognant aux chiens aux toiles, & pantieres,
 dont elle fait la guerre aux bestes forestieres.
 Il y prit tant de goust, tant d'aise & de plaisir,
 Que des cette heure-là elle mit son desir
 aux forestz, aux taillis, aux chiens, & à la chasse.
 Soit de iour, soit de nuit, quo y que Bellonde face,
 Elle songe à Diane, elle songe aux forestz.
 Elle songe aux limiers, aux panneaux & aux retz:
 Et tant ce desir croist, s'augmente & se renforce,
 Que malgré qu'elle en ait, en fin ce luy est force
 De le dire à sa mere, & de la supplier,
 Que ce soit son plaisir que de luy octroyer
 Les forestz & la chasse, exercice ordinaire,
 Que par dessus tout autre elle desiroit faire.
 La mere en fit refus tout au commencement:
 La fille toutesfois obtint finalement
 Ce qu'elle desiroit, pourueu que sans compaignes
 Elle n'allast iamais chasser par les campagnes,
 Plaines, forestz, & monts: & dès cette heure-là
 Pour l'y accompagner sa mere luy bailla
 Des Nymphes de ses flotz Aigueblanche, & Couline,
 Escumette, & Sableuse, avecque Rineline,
 Et force autres encor, qui alloyent dans les bois
 Chasser avec Bellonde au pays Beaujolois.
 Vn des iours de l'esté quand la flamme aetheree
 Fait que la terre beye ardemment alteree
 Lorsque l'archer Phœbus, de ses traits eslancés
 Luy a de toutes partz ses de ux flancs creuassés,
 Et quand le moissonneur de chaud brusle & halette,
 Et quand l'air par les champs est incelle & bluete.

Bellonde avec sa troupe alla de grand matin,
 Elle alloit la pauurete accomplir son destin,
 D'un pas soudain & brusque à mode accoustumee,
 Broffer dans les forestz soubz la verte ramee.
 Vn grand cerf à ses yeux de fortune apparut:
 Toute sa troupe & elle aussi tost y courut,
 Laschant apres les chiens, dont la gueulle qui iappe
 D'un aspre aboyement tout l'air d'environ frappe:
 La campagne, les montz, les bois & les forestz
 Du retentissement en resonnent aprez.
 La besté, qui estoit entierement russee,
 Trompant souuent les chiens fut souuent relantee,
 Courant ainsi qu'un foudre au trauers des taillis,
 Des landes & buissons qui son au bois d'Alix.
 Car c'estoit là le lieu & l'endroit & la place,
 Où Bellonde prenoit le deduit de la chasse.
 Il estoit ia midy, quand le Dieu des bergers,
 Pan, que suivent tousiours les Faunes boccagers,
 Et qui parmi les champs coustumierement raude,
 Volant passer du iour la saison la plus chaude
 A l'ombre quelque part, dans ce bois se rendit,
 Où sous un cheyne espais de son long s'estendit.
 S'estant ainsi couché il s'endort & sommeille:
 Mais pas guiere long-temps, car un bruit les resueille
 Il s'esueille en sursaut, entendant dans le bois
 Un murmure de gens entremeslé d'abois.
 Pour lors autour de luy il auoit vne bande
 De Faunes & Syluains: à l'un deux il commande
 Despit & courroucé si tost qu'il s'eucilla,
 Qu'il allast descourir qui c'est qui estoit là.

Le Satyre soigneux d'obeir à son maistre,
 Sa où on l'enuyoit voir que ce pouuoit estre,
 Marchant tout doucement droit où estoit le bruit,
 Sans qu'on l'apperceust point, & sans qu'aucun l'ouït.
 Quand il eust reconnu dans la forest espesse
 La vierge qui menoit sa troupe chasseresse,
 Tout au plustost qu'il peut d'aller il se hasta
 Trouuer ce Dieu bouquin, auquel il raconta
 Toute ce qu'il auoit veu: Pan, dit-il, ie t'auise
 Qu'aujourd'huy Cupidon t'aime & te fauorise
 Par dessus tous les Dieux, pour la commodité
 Que tu as de iouir d'une extreſme beauté.
 Ce bruit que tu entendis & lequel te resueille,
 Cest une Nymphe ici, Nymphe belle à merueille,
 Qui chasse dans ce bois au lieu le plus profond.
 Maintes Nymphes encore à l'entour d'elle sont,
 Qui chassent quand & quand il n'est Deesse immortelle
 Le roys dedans le ciel, qui soit de beauté telle.
 Incontinent que Pan entendit ces propos,
 Il quitte tout soudain le somme & le repos:
 Et se leuant en piés, il voit sur une croupe
 Bellonde qui marchoit avec toute sa troupe
 Il brusle sur le champ, du desir qu'il auoit
 D'embrasser & baiser cette Nymphe qu'il voit:
 Et sans plus demeurer & faire plus grand' pause,
 De la faiure & d'aller apres il se propose:
 Compagnons, ce dit-il, car il auoit autour
 De luy force Sylnains, voyés comment l'Amour
 Demonstre en nostre endroit auourd'huy fauorable,
 Nous venant presenter chose si desirable.

Sus allons *ala chasse*, & nous mettons aprez
 Ces Nymphes-la qui vont chassant par les forestz:
 Faisons-en nostre proye, & leur faisons entendre,
 Que souuent tel est pris qui s'attendoit de prendre.
 Chascun y aura part, il y a prou pour tous:
 La grand Nymphe est pour moy, les autres sont pour vous.
 Mais faisons dessus tout, que nous mettant en voye
 Pas une aucunement ne nous descouure & voye:
 De peur que s'enfuyant, nous ne les ayons pas,
 Et que nous ne perdions nostre peine & nos pas.
 Mais quand ie feray signe, incontinent à l'heure
 Sur elles iettés vous sans aucune demeure.
 Tout aussi tost que Pan eust parlé en ce poinct.
 Amour qui de son trait l'esguillonne & l'espoingt,
 Le fait soudain marcher: les autres qui le suiuient,
 Allant tout bellement avecque luy arriuent
 En vn lieu qui estoit commode tant & plus,
 D'où c'est que ce Dieu Pan, & ses Sylnains pelus
 Ponoient a leur plaisir contempler ces pucelles,
 Et ces Nymphes des flots, sans estre apperceus d'elles.
 Que le Dieu des bergers sentit en un moment
 D'amour, de passion, de peine & de tourment!
 Voyant devant ses yeux la beauté de Bellonde,
 A qui la beauté mesme en beauté fut seconde.
 Il ne sçauoit que faire: Amour, qui le pressoit,
 Le transportoit du tout: tantost il aduançoit
 L'un de ces piés fourchus pour courir aprez elle:
 Puis il le retroit, craignant que la pucelle
 Ne gaignast le devant: & puis tantost douteux
 Il ne sçait que choisir & prendre de ces deux,

On courir aprez elle, ou bien encore attendre
 Plus grand commodité de la pouuoir surprendre.
 Tantost pensif & morne il se met à songer,
 Syngue qui vit en roseau s'eschanger,
 Is courant aprez elle: il pallit au visage,
 De son prochain malheur ayant quelque presage.
 Amour est tousiours plein de doute & de souci.
 Comme ce Dieu bouquin en doute estoit ainsi,
 L'entr'ouyt parler: l'oreille il voulut tendre
 Alla voix qu'il oyoit à celle fin d'entendre
 Ce que ce pouuoit estre: à l'heure il entendit
 Ces propos que Bellonde à ces compagnes dit.
 Nymphes, rallions nous, & nous mettons ensemble:
 Cest bien assés chassé maintenant, ce me semble:
 Tout au plus haut du ciel flambe le clair Phœbus.
 Les troupeaux maintenant quittent les prés herbus,
 Pour aller remascher dans quelque forest sombre,
 Durant le chaud du iour, leurs herbages à l'ombre.
 Les glanneurs, qui estoient emmy les champs espars,
 Se retirent à l'ombre, & de toutes les parts
 Vont chercher la fraischeur ou sous quelque arbre proche,
 Ou dans une cauerue au fond de quelque roche.
 Mesmement les lezards à la verte couleur
 Se cachent aux buissons pour fuire la chaleur.
 Tout cherche la fraischeur, & n'y a nulle chose
 Qui en cherchant le frais ores ne se repose.
 Tandis que la cigalle avec son aileron,
 Fait au plus chaud du iour bruire l'air d'enniron,
 Je suis de cet aduis que nous quittions la chasse,
 Et que nous recherchions maintenant quelque place

Propre pour nous assoir, & pour nous reposer:
Puis nous pourrons encore apres recommencer
Nostre chasse à plaisir, lors que estans delassées
Nous suiurons de plus beau les bestes eslancées.
Comme elle eut dit cela, elle se met deuant
Sa troupe qui apres de pres la va suiant.
De roye & de plaisir le cœur & l'ame vole
Au Dieu Pan, qui auoit entendu sa parole,
Pensant bien à ce coup auoir l'occasion,
D'appaiser à plaisir sa chaude passion,
Et de faire guerir le mal qui l'esguillonne:
Il se met apres elle, il la suit & talonne:
Aussi font ses Sylugins qui de leurs pieds fourchus
Trauersent la forest pleine d'arbres branchus.
Comme les Nymphes vont, les Satyres qui suivent
Doucement pas à pas, apres elles arriuent
A l'endroit & au lieu, qu'elles laissent suiant
Leur voye & leur chemin pour tirer plus avant.
S'il auient quelque fois que Bellonde s'arreste,
Et se repose un peu au milieu de sa traite,
Aussi font bien ceux-là qui le suivent de pres:
Et quand les Nymphes vont: les autres vont apres
Allant d'un mesme train & en mesme carriere
Celles qui sont deuant, & ceux qui sont derrière:
Tant les Faunes cornus par mesure & compas
Sçauent suire d'aguet ces Nymphes pas à pas,
Quitrent tousiours outre, & vont infortunées
Au lieu où les conduit leurs tristes destinees,
Sans se tourner derrière, & regarder le mal,
Qui les presse & les suit à pie & à cheual:

ainsi plait au Destin qui tout tranche & tout coupe.
 La Nymphé Saonise avec toute sa troupe
 se lassoit du chemin quand c'est qu'elle arriuue
 sur un petit coustau que propre elle trouua.
 Pour ce qu'elle voulloit tant la roche pendante
 Eoit propre à passer la chaleur plus ardente.
 Là depuis fut basti le chasteau de Saint-Font:
 Cette colline auoit une prairie au fond
 tournée à l'Orient où presque tousiours dure
 soit l'hyuer, soit l'esté, l agreable verdure,
 Que mille & mille fleurs esmaillent en tout temps,
 rendant les yeux humains à merueille contents.
 La peu souuent Phœbus ses grands'chaleurs descharge:
 Cette prairie aussi est plus longue que large,
 ayant pour son rampart contre le chaud d'esté,
 Un petit tertre vert dun & d'autre costé,
 Qui le deffend l'hyuer, de froidure & gelee,
 Ainsi bien que du chaud quand la terre est bassee.
 Cest un lieu si gentil, & si plaisant à voir,
 Qui contente tant qu'à peine peut auoir
 Le fleuve de Pensee au champs de Thessalie
 Plus deliciieux, ny place plus iolie,
 Bien que de toutes parts ses riuages tourtus
 D'herbe verte & de fleurs en tout temps soyent vestus.
 La Bellonde s'assit dessus cette colline,
 Et puis ainsi parla sa bouche couralline
 Des Nymphes qui estoient assises tout autour.
 Assons ici mes sœurs, la grand chaleur du jour:
 Il semble qu'en ce lieu toute chose nous rie:
 Nous auons devant nous une belle prairie

Qui nous envoie un vent de ses fleurs embasné:
 Et dessus nostre chef, un grand chesne ramé
 Nous estend largement ses branches & feuillages,
 Et sous nous nous auons les fleurs & les herbages,
 Où chascune de nous peut s'asseoir mollement:
 Ainsi parla Bellonde, & puis soudainement
 Les Nymphes qui estoient autour d'elles s'assirent,
 Et de ranc sur les fleurs leurs places elles prirent.
 Pan que le Dieu d'amour sans cesse trauailloit,
 Et à qui tout le sang par tout le corps bouilloit,
 Fait signe incontinent à ses pelus Satyres,
 Qui sentoyent comme luy les amoureux martyrs.
 Comme un oiseau de proye haut en l'air esleué
 Vient fondre coup a coup sur un pigeon priué:
 De mesme les Syluains à la patte ergotee
 S'eslancent tout à coup d'une course hasted,
 Sur les Nymphes des flotz à qui le sang gela
 De crainte & de frayeur, voyant ces Faunes-là.
 Qui a veu quelquefois une biche estonnée
 S'enfuir d'un lion? dont elle est mau-mence?
 Ou bien de la façon qu'au milieu des herbis,
 Quand il suruient un loup, un troupeau de brebis
 S'escarte devant luy, dont la zeule gloutonne,
 Qui bee aprez son sang le surprend & l'estonne.
 Ainsi ces vierges-là, que ces Faunes troubloyent,
 Et courroient dans le pré tout voisin & tout proche
 Plus vistement qu'un trait ne depart de la coche:
 Mais c'estoit bien en vain. Comme un ferme rempart
 Un tertre vis à vis estoit de l'autre part,
 Qui les arresta court, les empeschant de prendre

La fuite que plus autre elles taschoyent d'estendre.
 Ce fut à ce coup-là, ce fut, ce fut alors
 Que Pan au frond cornu faisit Bellonde au corps
 Et que ses Demi-dieux race Saturnienne,
 Les Nymphes attrapant prirent chascun la siene.
 Ces vierges qui estoient plus mortes mille fois
 Que viues, de leurs mains & de leurs foibles doits
 Combattoyent ces Syluains: mais leur foible puissance
 Ne leur pouuoit donner aucune deliurance.
 Bellonde, qui sa troupe & soy-mesme se voit
 En un si grand danger, dans son ame creuoit
 De colere & despit, & sentoit son courage
 Comblé de desespoir, de honte, crainte & rage.
 Soymesme elle s'accuse, & maudit son desir,
 La chasse & les forez, son funebre plaisir:
 Elle maudit sa faute, & de douleur confuse
 Elle accuse son pere, & sa mere elle accuse
 De luy auoir trop tost son desir accordé:
 Du profond de son sein maint soupir est dardé
 Tout au plus creux de l'air, où sans cesse elle eslance
 Des sanglotz & des cris remplis de violence:
 Elle pleure, elle crie & combat ce-pendant
 Pan le rustique Dieu, de main, d'ongle & de dent:
 Elle prince, elle mord, esgratigues & arrache
 La barbe du Bouquin, le poil & la mouſtache.
 Mais voyant pourneant qu'elle faisoit cela,
 Pleine de desespoir ainsi elle parla:
 Ocean mon ayeul, & toy Rhosne mon pere,
 Et toy Saone, qui m'es trop douce & bonne mere,
 Et toy grand Iupiter, & vous ô puissans Dieux

Quiconque soyés-vous qui logés dans les cieux,
 Prenes pitié de moy & de ma compagnie:
 Et nous gardés du tort,outrage & vilennie,
 Que ces pelus Bouquins nous veulent faire ici.
 A grand peine la Nymphe auoit parle ainsi,
 Que soudain sur le lieu,qui luy borna sa course,
 Elle fondit en eau en s'eschangeant en source.
 Les autres quand & quand en s'escoulant des mains,
 Ainsi qu'une claire eau,des Faunes & Syluains,
 S'eschangerent en source:& leur source qui roule
 Son onde incessamment,bien plus lentement coule
 Et bouillonne bien moins,& met moins d'eau dehors,
 Que celle en qui Bellonde eschangea son beau corps.
 Car sa source,dond l'eau se suit,presse & talonne,
 Sur les autres d'autour haute & vine bouillonne:
 C'est la maistresse source,ainsi qu'auparauant
 Sur les Nymphes Bellonde estoit en son viuant
 La maistresse,& la dame,& les passoit en grace,
 En grandeur en beauté,en noblesse & en race.
 Pan,& tous ses Bouquins remplis d'estonnement,
 S'enfuyrent aussi tost,voyant ce changement:
 Et changeant en pitié leur amoureuse flame,
 En eurent un regret tout depuis en leur ame.
 La promte Renommee à qui rien n'est caché,
 Ayant ce changement soigneuse,recherché,
 Le diuulqua partout,& fit partout le monde
 Entendre l'infortune & le mal de Bellonde.
 Depuis les Beaujolois,ainsi qu'encore il font,
 A cause de cela appellerent Saint-Font
 Cette fontaine-la,qui a pris origine
 Du triste changement d'une Nymphe diuine



LA PERDRIX

DE JEAN GODARD

PARISIEN.

A Estienne de la Roche, conseiller du Roy, &
lieutenant general Ciuil &
Criminel, au Pays de
Beaujolois.

Pres auoir vaqué à ton penible office,
Et rendu dans ton siege à un chascun iustice,
La-Roche, si tu as quelque peu de loisir,
Que tu puisses donner à l'honneste plaisir
Des Muses & des vers, dont la douceur m'enchanté,
Ecoute ces vers-ci, qu'en ta faueur ie chante:
Si prends d'ausi bon cœur cette Perdrix de moy,
Que ie prins celle là que ie receu de toy.
Est vray que c'est toy qui perds le plus au change :
Car pour une Perdrix, tu n'as que la louange
Des Perdrix seulement: ou bien pour tout loyer,
Tu n'as qu'une Perdrix faite d'ancre & papier.
Ma Perdrix toutesfois parente de Dédale,
Toute telle qu'elle est, est de race royale.
Car Dédale, duquel fut nepucu & parent
Talard, qui fut changé en Perdrix en mourant,
Est enfant de Merope, & la belle Merope
Fut fille d'Erechthee homme dedans l'Europe

Autant grand qu'il en fut, & dont les descendans
Furent rois de l'Attique & d'Athenes long temps.
Mais bien que ma Perdrix ait un grand aduantage,
Et se puisse vanter d'un si beau parentage:
Son oncle toutesfois par sa grand' cruante
Luy deust faire hayr sa race & parente:
Comme tu pourras bien le connoistre & l'entendre,
La Roche, si tu veux au moins la peine prendre
De lire iusqu'au bout ces carmes & ses vers.
Desia Dædale estoit connu par l'umuers
Et non pas seulement dans le pays de Grece,
Pour la subtilite, pour l'art, & pour l'adresse
Qu'il monstra bastissant avec ses propres mains
Le Labirynt he errant en cent mille chemins:
Et pour auoir osé par son aile enciree
Voler comme un oiseau dans la plaine aeree,
Lorsque sa sœur Briane ainsi la nommoit-on,
Enuoya deuers luy son filz qui auoit nom
Perdrix ou bien Talard, à celle fin d'apprendre
Le scauoir de son oncle, & tascher à se rendre
Celebre comme luy. Ce ieune enfant Talard
Auoit l'esprit si vif, si prompt & si gaillard,
Que n'ayant que douze ans il auoit le courage
De comprendre desia toute sorte d'ourrage.
Comme il croissoit en aage il croissoit en esprit:
Si bien qu'en peu de temps de son oncle il apprit
Presque tout le scauoir & toute la science,
Dond il eut à la fin entiere connoissance.
Sans cesse nuit & iour tousiours il s'appliquoit
A quelque Invention, laquelle il pratiquoit:

Il n'uentoit sans cesse, & iamais sa pensee
 Il n'uentoit & songer ne se trouuoit lassee,
 comme Philopæmen, de ces antiques Grecs
 Le dernier capitaine, estoit tousiours apres
 A penser & songer dessus l'art militaire:
 Iust ce en ville ou aux champs, ou seul & solitaire,
 Ou bien en compagnie, il songeoit & parloit
 De l'art & la facon, par laquelle il falloit
 dresser & ordonner en bataille une armee,
 quand entre deux hauts monts elle estoit enfermee:
 quand il falloit attendre, ou aller assaillir:
 quand le champ estoit plein, ou venoit à faillir,
 cause d'un fossé ou bien d'une riuiere:
 quand elle passe un pas, ou une fondriere:
 quand en la campagne elle eslargit son front:
 quand s'estressissant elle descend d'un mont.
 Mesme en quelque part que ce Talard se tenuue,
 Il feigne tousiours quelque inuention neuue:
 Il tout songe-creux, & d'un esprit subtil
 Songe à inuenter quelque nouuel outil,
 Quelque instrument nouueau, quelque chose nouuelle,
 Qui plaise & qui proufite, estant utile & belle.
 Quand quelque cas nouueau se presente à ses yeux,
 Il nient tout soudain pensif & soucieux,
 Est morne & tout rauis il y songe & resonge,
 En mille pensers sa belle ame se plonge,
 Efforçant d'amener & de mettre à profit
 Tout ce qu'il voit des yeux, comme souuent il fit.
 Tousiour comme il alloit prendre la promenade
 Long de la marine, en costoyant la rade,

Il vit un grand poisson comme il aduient souuent,
 Jeté hors de la mer par la vague & le vent.
 Ce poisson n'auoit plus forme de queue & teste,
 Tant il estoit ja sec ce n'estoit qu'une areste,
 Qui de ce grand poisson toute seule restoit
 Cette areste blanchastre aux deux costés estoit
 De poinçons bien aigus, dont elle estoit semée
 Du haut jusques en bas, entierement armée.
 Il la voit, il l'approche, il la prend en sa main,
 Il songe, il considere, & s'auise soudain
 Que sur un tel patron, à l'aise il pourroit faire
 Quelque outil qui seroit utile & nécessaire,
 Et dont l'usage en fin seroit bien de saison.
 Sur cela il retourne en haste en sa maison,
 Où arriué qu'il est ayant pour son modelle
 Son areste qu'il tient, il prend une alumelle,
 Et une large lame, incisant au dedans
 Tout ainsi qu'en l'areste une suite de dents.
 Quand son outil fut fait, sur le champ il l'esprenue
 Dessus un tronc de bois, & ce faisant il trenue,
 Que ce bel instrument, & cet outil nouveau
 Pouuoit fendre & couper iustement à nœau,
 Sans bris & sans esclat & d'ouverture entiere,
 Tout bois, & toute pierre, & toute autre matière.
 Il meurt d'aise & plaisir, songeant en lui combien
 Cet outil-là pouuoit faire aux hommes de bien:
 Il en rend grace aux Dieux & les Dieux remercie
 D'avoir ainsi trouué l'usage de la Scie.
 Mais cela toutesfois ne le rend pas content:
 Il veult passer plus entre, & plus outre pretend.

faire encore marcher sa poissonneuse areste,
 de fortune pour lors les cheueux de sa teste,
 Lesquelz estoient fort longs, luy tomboient sur les yeux:
 Il passe sur sa teste & dessus ses cheueux
 Neuf ou dix fois l'areste aualant en arriere
 Son poil sa cheuelure, & sa longue criniere.
 Quand il eust fait cela, il se mira dans l'eau,
 Il estoit de voir son poil beaucoup plus beau,
 quil n'auoit de coustume, & mesme il vit sa face
 Bien plus plaisante alors, & plus pleine de grace,
 Qu'elle n'estoit deuant: tant son poil reiette
 En arriere vnement luy donnoit de beaulte.
 Il aduise soudain, & en luy mesme arreste
 D'inciser dans du bois la forme de l'areste,
 Affin de s'en seruir, & redresser à temps,
 Son poil & ses cheueux dessus ses yeux flottans.
 Il prend en main du bois, qu'il fend, coupe & charpante,
 Il esquarre, il l'vnit & l'aplanit en pente.
 Tant qu'à la fin son bois proprement appresté,
 Tenant sur le milieus & baissant au costé,
 Pour inuiter du tout la forme de l'areste,
 Il attendoit que la Scie à cet ouvrage presté,
 Car soudain brusquement l'ingenieux Talard,
 Desirant surmonter la nature par l'art,
 Prend son bois d'une main & de lautre sa Scie,
 Puis sa main & son bois à l'estomac appuye,
 Courbe un peu son eschine, & son col, & son sin,
 Se panche un peu à gauche, & puis estant ainsin
 Il este ses deux yeux, sa Scie & sa pensee
 Sur sa piece de bois proprement agencée,

*Le Scie aux dents d'acier fait une bresche au bord
De la piece de bois, qu'elle esgratigne & mord.
Lors Talard coup sur coup, secoussé sur secoussé,
La meine haut & bas, la tire & la repoussé
Sans cesse la faisant monter & deualer.*

*D'ahan ce temps-pendant on luy voit panteler
Son sein & sa poitrine à demi presque nue,
Tandis que du bois chet une poudre menue,
Qui vole ça & là esparse par le vent.*

*Quand Talard vit sa Scie entree assés auant,
Il l'oste & puis tout contre ailleurs il la fait mordre,
Ainsi de deux costés la faisant marcher d'ordre:
Tant qu'il fit de son bois en areste vuide.*

*Vn beau Peigne à la fin esgalement bordé
Aux deux costés de dent s. Poupines Damoiselles,
Qui frisés vos cheueux en cent modes nouvelles,
Remercies Talard: car son Peigne inuenté
Seruant à vos cheueux fert à vostre beauté.*

*Ce gentil artisan que ma Clion honnore
Par ces chants & ces vers, au bout d'un temps encore,
Tant il estoit subtil, inuenta le compas
Instrument composé seulement de deux bras,
L'un dans l'autre enlassés, pond l'un qui tourne & roule,
Fait le cercle, & le rond, & le plan d'une boule,
Autour de l'autre allant: & cet autre na point,
De mouuement sinon que sur un mesme poinct,
Estant tout à la fois inconstant quand il torné,
Et ferme estant tousiours sur un poi nct qui le borne.
Ces inuentions-là portoyent ia dans les cieux
Du celebre Talard le renom glorieux,*

LA PERDRIX.

285

Il son beau nom voloit desfa de bouche en bouche:
 Quand l'envie aussi tost son oncle frape & touche,
 Ramant dans son cœur ennieux & ialoux,
 Contre son bon nepueu vn despit & courroux.
 Car ce malheureux oncle & ce meschant Dédale,
 Qui auoit l'esprit bon, mais l'ame desloyale,
 Envageoit de despit, voyant que peu à peu
 Il galloit à son nom, le nom de son nepueu.
 Malheureux qu'il est, le traistre & parricide
 Enfoult de l'occir: car le tuant il cuide
 Tant ensemble de vie & d'honneur le priuer:
 Il laisse ce-pendant dans son ame couuer
 L'rage & son courroux, & la maudite envie
 Qu'il auoit de priuer Talard d'ame & de vie,
 Pendant temps & lieu propre à si lasche tour.
 Comme vn iour de fortune ilz estoient sur la tour
 De Minerue tons deux regardans à leur aise
 Le pays de l'Attique, une haine mauuaise,
 Se jalouse rage, un ennieux despit,
 Qui Dédale surprint, meschamment rompit
 Dans son ame & son cœur, & dedans son courage,
 L'amour & pieté qu'on doit au parentage.
 Car voyant qu'il pouuoit son nepueu mettre à mort,
 Il voyant qu'il estoit presque sur le fin bord
 De la tour de Pallas, d'une rage subite
 Son bon nepueu Talard il pousse & precipite.
 Le corps en bas tombant du faite de la tour
 Entresonner la terre, & les lieux d'alentour:
 Tous l'air en retentit, & la mer Aegeane.
 Enendit choir le corps de l'enfant de Briane,

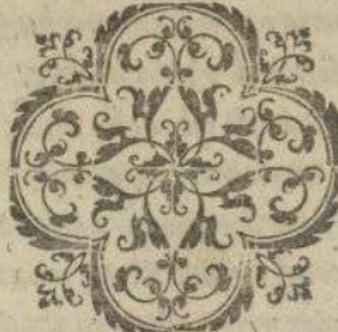
Qui sur la terre dure à plomb tombant en bas
Se rompit pie's & iambe, espaule, teste & bras.
Autour de luy de sang la terre estoit mouillée,
Sa teste en mille endroits estoit escarboüillée,
Tout le long de son front sa ceruelle couloit,
De tous costés le sang de son corps ruisseloit:
Et n'eust-on scén au front, au visage, & la face
Reconnoistre aucun trait de sa premiere grace.
Le peuple Athenien, incontinent qu'il sçeut
Ce piteux accident tout droit au lieu courut,
Où gisoit le corps mort de sang & d'ame vuide,
Lequel fust arroussé de mainte larme humide,
Que dessus luy le peuple en pleurant espancha.
Dadale mesmement son traistre oncle tascha
De pleurer dessus luy, & de rendre abusees
Les troupes des pleurans par ses larmes rusées.
Le meschant qu'il estoit le traistre & desloyal,
De peur que l'on ne creust qu'il auoit fait le mal,
Disoit que son nepuēn tombant de la tour haute,
Estoit cheu par mesgarde, & par sa propre faute.
Ce temps-pendant Pallas, laquelle a tousiours pris
En sa protection les genereux esprits,
Fust triste, fut faschee, & grandement dolente,
De voir depuis le chef tout insques à la plante,
Ce corps rempli de playe & de sang tout mouillé,
Autour duquel estoit force peuple adeuillé.
Cette Deesse adonq liberale de gloire,
Pour donner à Talard eternelle memoire,
Et pour rendre son nom plus illustre & plus beau,
Se resoult de changer son corps en vn oiseau.

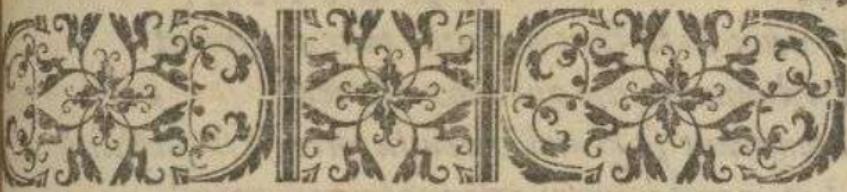
En moins d'un tourne-main, prodige bien estrange!
 Aut le poil de son corps en plumage se change,
 La bouche s'est resit en un bec s'allongeant,
 Chascun de ses bras soudain se va changeant
 En une aile legere, ifnelle, peinte & plate,
 Chascun de ses pieds se change en une patte,
 Ses humains arteils, de leur forme de cheus,
 S'endent en ergots plus longs & plus crochus.
 Deshonnement le peuple en perd sens & parole:
 Mais cependant l'oiseau en les quittant s'enuole
 Sur ses ailes dans l'air. On appela depuis
 Cet oiseau la tousiours du seul nom de Perdrix,
 Lissant cil de Talard, dont les siecles & baage
 Ont en fin aboli entierement l'usage.

Tant depuis la Perdrix, en se resouvenant
 De son fault & sa cheute, encore maintenant
 Craint tousiours les lieux hauts qui luy firent la guerre,
 Et calant l'aile bas rase tousiours la terre.
 Cest la cause pourquoy & la seule raison
 Que dedans une haye ou dedans un buisson
 Elle fait ses petits, son nid & sa nichee.
 Tant la terre ardemment est d'elle recherchée.
 Minerue toutesfois ne changea pas alors
 Le corps mort de Talard, en si estrange corps,
 Que ce corps là second encore ne retienne,
 De l'antique & premier quelque marque ancienne.
 Carence changement la dolente Perdrix,
 Pour signe de son dueil, porte un plumage gris:
 Oubien si elle n'est de gris triste vestue:
 En moins elle a son bec & sa patte pointue

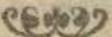
De sang encore rouge, & ses deux yeux brillans
 Tesmoignant son malheur sont encores sanglans.
 O royale Perdrix, dont la delicateſſe
 Tesmoigne encore aſſes la race, & la noblesſe
 Et le ſang de Talard, dont le corps outrageé
 Fut en ton corps plumeux heureuſement changé!
 Mignonne de Pallas, qui de toy ſe ſoucie,
 Toy à qui nous deuons l'usage de la Scie,
 Du Compas, & du Peigne: ô reine des oifeaux,
 Honneur des mets friands, & des friands morceaux!
 Vole, vole Perdrix, ſur l'aile de ma plume,
 Dedans noſtre air François plus haut que de couſtume,
 Sans craindre encore un coup la cheute dedans l'air.
 Mais ſurtout ô Perdrix va t'en tout droit voler
 Deuers mon cher La-Roche à qui tu es donnee,
 Et luy dy de ma part, bon iour & bonne annee.

F I N.





L'AMITIE DE JEAN GODARD PARISIEN,



A Jean Heudon Parisien.

On Heudon le laurier que ta Muse t'apreste,
 Et tes vers peuuent bien d'eux mesme faire teste
 Aux Aages & aux Ans, & surmonter l'effort
 Parques, de l'Oubli, du Temps & de la Mort.
 Siie ne mets pas ton nom dedans mon liure
 souuent que ie fais affin de faire viure
 Iamais ta memoire, ou pour rendre immortel
 Nom que tu peus bien toy mesme rendre tel:
 Si seulement affin, si mes vers ont puissance
 Sois bien que les tiens, de faire resistance
 Aux Siecles & aux Ans, de tesmoigner à tous
 Qui sont à present, & seront aprez nous,
 Cette grande Amitié, dont la sainte cordele
 Relaça nos deux cœurs l'un à l'autre fidelle:
 Fidele si amais la bonne antiquité
 Reconnu que c'est que la fidelité.
 Pour mieux tesmoigner à iamais d'angaage
 Se rare amitié encoré d'avantage,

Je veux en ta fauer choisir pour argument
 La diuine Amitié qui ancienement
 Monstrant sa grand' vertu, sa force & sa puissance
 A ce grand vniuers a donné la naissance:
 Ou bien à tout le moins sa naissance appresta,
 Quand ancienement Nature l'enfanta.
 Cette Nature estant grosse de tout le monde,
 Ne pouuoit descharger sa matrice feconde
 De ce pesant fardeau qui estoit dans son flanc, }
 Où c'est que pestle mesle, & sans ordre, & sans ranc,
 Sans forme, & sans façon estoit toute la charge
 De ce monde quiest si haut, si grand, & large:
 Elle estoit toute triste, & ne scauoit comment
 Iamais venir au bout de son enfantement,
 Qui la trauailloit fort & la rendoit mattee,
 A toute heure sentant s'esmouvoir sa portee,
 Laquelle luy causoit mille tranchez diuers:
 Tout estoit brouillasse à tors & à trauers
 Dedans son large flanc, & sa large matrice,
 Sans que chose qui soit sa propre place prissee.
 L'humide avec le sec, le froid avec le chaud,
 Ce qui droit estre en bas, ce qui doit estre en ha ut,
 Ce qui estoit plus mol avec la chose dure,
 Le court aues le long, le chaud & la froidure,
 Le rond & le carré, le large avec l'estroit,
 En grand confusion l'un avec l'autre estoit,
 Se donnans à tous coups mille & mille batailles,
 Que Nature sentoit au fond de ses entrailles,
 Endurant grand trauail & grand peine toujours:
 Elle eut à la parfin son aide & son recours

Son bien, & son soulas, & sa seule esperante
 La douce Amitié, dont elle eut connoissance
 De son aage plus bas: car toutes deux estoient
 Environ de mesme aage, & mesme aage contoyent,
 Tant veus toutes deux en un mesme temps naistre:
 Ainsi sans l'Amitie Nature ne peut estre.
 L'Amitié pitoyable ayant veu le tourment,
 Que Nature enduroit pour cet enfantement,
 Qui luy faisoit souffrir les douleurs de Lucine,
 Sans pouuoir acoucher & faire sa gesine,
 Eneut grande pitié & grand compassion:
 Mais pour ce que c'estoit par la confusion,
 La noise & le debat, la guerre & la querelle,
 Des membres du grand corps qu'elle pourtoit dans elle,
 Que tout le mal venoit, à cause que ce corps
 Plein de confusion ne pouuoit pas dehors
 Sortir aucunement, elle eut cet espoir ferme
 De la faire acoucher à la fin à son terme,
 Un peu de temps apres. Nature i ay pitié,
 Ainsi dit à Nature à l'heure l'Amitié,
 Des douleurs que tu sens: la douleur qui te touche
 Ne vient que du discord, & du debat farouche
 Des membres du grand corps que tu as dans ton flanc:
 Car n'estants pas d'accord, pestemestle & sans ranc
 Il veulent tous sortir ensemble à grand puissance,
 En empeschant ainsi eux mesmes leur naissance.
 Mais i'espere appaiser leur noise & ton esmoy,
 Ne te fasche de rien & t'aproche de moy.
 Ainsi dit l'Amitié: puis soudain sur la place
 Nature s'aprochant trois fois elle l'embrasse,

Troys fois luy soufle au sein, & troys fois luy posa
 La main dessus le flanc que fort elle pressa:
 L'atouchement penetra, & le soufle, qui entre
 Au sein de la Nature en glissant en son ventre,
 Fit aussi tost merueille, & fit aussi tost voir
 Combien l'Amitié sainte a de force & pouuoir.
 Car il aduint soudain par estrange aduenture,
 Que les membres du corps, dont grosse estoit Nature,
 Appasierent leur guerre, & leur debat sanglant,
 Et chasserent bien loing le discord violent
 Qui les auoit brouillez en confusion grande,
 Et se faisant amis chascun d'eux ne demande
 Que ce qui luy est deu, & que ce qu'il luy faut:
 Le feu cherche le feu & prend le lieu plus haut
 L'air se mit sous le feu, & sous l'Air se mit l'Onde,
 Puis sous l'Onde se met la Terre toute ronde:
 Lors les Cieux flamboyans de mille feux diuers,
 Pour seruir de courtine à ce grand vniuers,
 Estandirent dessus leur grande voute ardente
 En esgale rondeur sur le monde pendante.
 Ainsi par l'Amitié, quand le terme aprocha,
 Ou peu de temps apres la Nature acoucha
 De ce grand vniuers, qui ayant souuenance
 Qu'il doit à l'Amitié sa forme & sa naissance,
 Entretient tout depuis l'amour & les accords,
 Que lors firent entre eux les membres de son corps.
 Honneur des Samiens, ô diuin Pythagore,
 Bien que pour ton scauoir ie te pris & t'honneure,
 Si n'accorde-ie pas que tes nombres diuers
 Ayent donne naissance à ce grand vniuers,

Un plus qu'aussi, Platon, ta musique feconde
 N'a pas peu d'elle mesme enfanter ce grand monde.
 Bien que vostre discours de tous deux soit scauant:
 Il falloit-il passer plus outre & plus auant
 Jusques à l'Amitié, dont la force infinie
 Les nombres engendra, & la douce harmonie,
 Auecques les accords, que ce grand monde acquit
 Du don de l'Amitié à l'heure qu'il nasquit.
 Celle mesme Amitié, qui causa sa naissance,
 Tant depuis le maintient par sa force & puissance:
 Partout elle se monstre, & fait sentir combien
 Son absence a de mal, sa presence de bien.
 Tant aussi tost qu'elle est de quelque part absente,
 Il faut tout aussi tost que du mal on y sente.
 Alors que les humeurs qui sont en nostre corps,
 Quittent leur amitié, leur paix, & leurs accords,
 Selon qu'elles se font ou douce, ou forte guerre,
 D'unous maladions, ou nous allons en terre.
 Lorsque les elemens perdent leur amitié.
 Non par tout l'uniuers, car ce seroit pitié,
 Et lors abismeroit cette machine ronde:
 Mais en quelque quartier & quelque coing du monde,
 Tant y est miserable & voit on à l'effet
 Combien de bien & d'heur cette Amitié-là fait,
 Et combien son absence est cause que lon souffre.
 Alors que l'air mutin dans la terre s'engouffre,
 Violant l'Amitié que porter il luy doit,
 Il la tourne, il la vire, & quelquefois on voit
 Qu'il l'escrute & l'esbranle, & si fort se courrousse,
 Que luy donnant par fois secousse sur secousse,

Il deschire

Il deschire son ventre, & pour la mieux greuer
 Il la fait quelquefois entierement creuer.
 Et luy fait engloutir des pays & des villes:
 De mesme quand les eaux legeres & habiles
 Quttent cette Amitie, & cette antique paix,
 Qu'elles deussent garder à la terre à iamais,
 Lors pleines de colere & toutes courroussées
 Elles brisent leurs ports, emportent leur chaussees,
 Elles noyent la terre: & vont bien si auant,
 Que des grandes citez elles noyent souuent.
 Lorsque les empereurs, les monarques & princes,
 Les pays, les citez, les villes, les prouinces
 Quttent cette Amitie, c'est vn faire le faut
 Que les maux & malheurs s'y logent aussi tost:
 Et que tout aussi tost le sang y flotte & nage,
 Et que tout aussi tost le meurtre, & le carnage,
 L'homicide, l'horreur, les cris, & les effrois
 Facent rage par tout, & par tous les endroits.
 Combien as tu senti, malencontreuse France
 De peines, de malheurs, de miseres & souffrance,
 Pour auoir quitté-là, depuis cinq ou six ans,
 L'Amitie, qui rendoit tes peuples fleurissans?
 Combien? combien depuis as tu senti de peine?
 Combien? combien depuis la rancœur, & la haine,
 Et la fiere discorde at-elle chastié
 Ton royaume, qui a banni cette Amitie?
 Qui vnissant iadis ton peuple, & ton armee,
 Te rendit effroyable au pays d'Idumee,
 Al' Affrique, à L'Espagne, où tes braues guerriers
 Cueilloyent vne moisson de palmes & l'auriers,

puis courbant le dos sous le faix de la gloire
luyoyent tous chargez d'honneur & de victoire.
Alors tu receuois à France tes enfans

Apres un long depart vainqueurs & triomphans:
N'est que maintenant tu les vois aux batailles
Aux mesmes se fourrer dans leur propres entrailles,
Sur propre couteau des orez di-je tu vois

Mal leur propre sang sur leur propre grauois.

François pour qui il faut que la France souspire,
François qui vous perdant perdez ce bel empire,
Vous n'êtes du tout sans ame & sans pitié,
Ayez en fin la hayne, & suyuez l'Amitié.

Si vous ne voulez que la haine vous quitte:
Si il faut que toujours vostre ame soit despise
Et pleine de rancune, au moins gardez pour vous
Quelque peu d'amitié, & portez vos courroux
Tant de nations, qui est ans infidelles.

Contre iustemeat France à l'encontre d'elles:
Permettez qu'en fin après tant de tourment,
France par l'Amitié fleurisse entierement:

C'est cette Amitié, qui fait fleurir les hommes,
Les villes, les pays, les citez, les Royaumes:

C'est elle qui les garde & qui fit autresfois
Pour les mieux assurer les sacré saintes loix.

La commune Amitié qui tous hommes assemble,
Pour les mieux enlacer & maintenir ensemble,
Pour les empescher de tomber en ennuy,
Pour faire de la peine & du mal à autrui,
Qui cause entierement de saintes loix ciuiles,
Qui maintienent en paix les citez & les viles.

C'est

C'est cette Amitié-là, qui fait que l'étranger,
 Qui quittant son pays va bien loing voyager,
 Est bien venu chez nous, & assis à nos tables
 Nous trouue en son endroit benins & charitables.
 C'est cette Amitié-là, qui nous fait secourir
 Celuy que nous voyons en danger de mourir,
 Bien qu'il ne nous soit rien, & iacoit que le Gange,
 Ou l'Hebre l'ait nourci dessus sa rive estrange.
 Voire cette Amitié fait qu'en peril de mort
 Nous secourions celuy, que nous hayssions fort:
 Tant la sainte Amitié, qui conserue le monde,
 Par tout où que ce soit fait que sa force abonde,
 Voire mesme parmy tous autres animaux,
 Qui aiment leur semblable & ne font aucunz maux
 Jamais à leurs pareilz, si ce n'est d'avanture,
 Tant l'Amitié fait voir son pouuoir en Nature.
 Mais cette Amitié-là, qui est commune à tous
 Les animaux du monde aussi bien comme à nous,
 Permet bien qu'il y ait vne Amitié plus grande,
 Qu'une telle Amitié laquelle a si grand' bande.
 Car bien que nous aimions tout homme en general,
 Et que nous ne voulions à pas-vn faire mal
 Aimant entierement toute la race humaine:
 Si prenons nous pourtant volontiers plus de peine,
 Et bien plus volontiers nous mettons nos moyens
 Pour ceux-là du pays, & pour nos citoyens,
 Que pour des estrangers ou Tudesque ou Mors:
 Et si plus volontiers nous employons encores
 Nos biens & nos moyens, pour ceux de la maison,
 Que pour ceux du pays selon droit & raison,

Cesceux de la maison sont entierement nostres.
 Asitz sont du pays aussi bien que les autres.
 Bien faut toutesfois bien plus de la moitié,
 Que la entierement s'arreste l'Amitié:
 Il passe plus outre, & fait bien plus grand' traite:
 En alors qu'elle veut estre entiere & parfaite,
 Il va tout par tout chercher soigneusement
 Des personnes qui soyent sages d'entendement,
 Amereux en leurs faits nobles dedans leurs ames,
 Qui s'admirant l'un l'autre estincellent de flames
 Escentent l'un dans l'autre un desir s'allumer
 Vivre ensemblement, & s'entre bien aimer,
 Quant du tout en tout toute chose commune,
 Mettant en commun leur bien & leur fortune.
 Bien faisois ainsin, inuincu Scipion,
 Le plus sage & vaillant qu'onque eut ta nation,
 Qui remis dessus l'empire d'Italie,
 Auois tout commun avecque ton Lelie:
 Mais tu ne voulois rien sans luy pratiquer,
 En entierement de luy communiquer
 La gloire de tes fais à son grand aduantage:
 L'heure que tu pris la nouuelle Carthage,
 Qui estoit en Espagne, & quand tu l'enuoyas
 Au senat annoncer ta gloire & tes combats,
 Connoistre tu fis ta premiere vaillance,
 Tant fis rien iamais ce-pendant son absence,
 Attendant qu'il reuint: où c'est que ta serois,
 Pour avec toy le rendre illustre en tous endroits.
 Mais qui n'admireroit Pylade & son Oreste?
 Sur le dernier desquels un eschaffant funeste

D'une mesme facon ce valeureux These
 Estant ia preparé, son loyal compagnon
 Pour mourir en son lieu vouloit prendre son nom:
 L'autre l'en empeschoit, criant à toute reste
 Pour le seur que c'estoit luy que estoit Oreste.
 Comme il l'estoit de vray tellement que parmi
 Ce debat chascun d'eux songeoit à son ami
 Mille & mille fois plus qu'à sa personne mesme,
 En voulant l'un pour l'autre endurer la mort blesme.
 Moins qu'eux vous n'estes pas, Pythagoriciens,
 Qui fistes estonner les Syracusiens,
 Pythie & toy Damon, dont l'amour mutuelle
 Merite que l'on face à iamais estat d'elle,
 Pour sa fidelité, sa constance & sa foy,
 Car l'un de vous estant condamné par le Roy
 A la peine de mort & au dernier supplice.
 Il requit instamment au moins qu'on luy permisse,
 D'aller pour quelque iours mettre ordre à sa maison:
 Tandis l'autre en sa place entra dans la prison,
 Imitant Pelopide & son Epaminonde,
 De qui le renom court aux quatre coins du monde.
 Et qui en vrais amis vescurent à iamais
 Compagnons en honneurs, en gloire, & en beaux faits.
 Respondant corps pour corps qu'à l'heure destinee,
 Son compagnon viendroit à la mort ordonnee,
 Comme il n'y faillit pas: lors toute la cité
 S'esmerueilla de voir vostre fidelité.
 Ce que voyant Denis, Denis le tyran mesme
 Vous requit instamment d'estre mis le troisieme
 En si grande amitié, desirant volontiers
 D'estre joint à vous deux, & de faire le tiers.

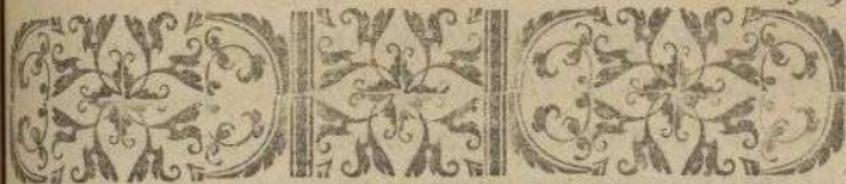
rendit par l'Amitié sa gloire éternisée:
 Suivant Pyrithoïs il alla, ce dit-on,
 Pour prendre en sa faveur la femme de Pluton
 Au fond des enfers dont l'horreur miserable
 Se peut empêcher, qu'il ne fut favorable
 Aux désirs & desseins de son cher Pyrithoïs,
 Qu'il aimoit plus que luy cent & cent mille fois,
 Aussi qu'Achille aimoit d'une amour infinie
 L'avale qui estoit sa chere compagnie:
 Et de même qu'Aeneas en qui apparoissoit
 L'antique honneur Troyen, Achat e cherissoit,
 Mais bien que tous ceux-ci célèbres en mémoire
 Aient par l'Amitié acquis beaucoup de gloire,
 Je feray toutesfois bien assurer cela,
 Que leur grande Amitié ne passoit celle-là
 Qui à Thèbes se portoit cette ieunesse armée,
 Qui tenoit garnison au fort de la Cadmee.
 Qui n'euroloit jamais des soldats dans ce fort,
 Si non que deux à deux qui s'entr'aimassent fort,
 Et qui pleins d'Amitié ne bruslassent d'envie
 D'exposer au besoing l'un pour l'autre la vie:
 Ce qu'ilz montrèrent bien, car Philippe qui fit
 Toute guerre aux Thébains, & qui les desconfit,
 Après avoir obtint & gagné la bataille,
 Ne connut qu'ilz auoyent de leurs corps fait muraille,
 Sans jamais reculer, & qu'ilz auoyent eux tous
 Reculant seulement par devant tous leurs coups,
 Sans que pas un en eut seulement un derrière,
 Tant leur cœur estoit grand & leur ame guerriere,
 Et tant s'aimoyent ilz fort, aimant trop mieux mourir,

Que de faillir l'un l'autre à s'entre-secourir.
 Loueueaux genereux invincibles gendarmes,
 L'honneur des vrais amis, & la gloire des armes,
 Vostre grande vaillance avec vostre amitié
 Fit que vostre ennemi, esmeu de grand pitié,
 Pleura sur vos beaux corps pleins de gloire & de grace,
 Chascun tenant le ranc, le lieu, l'ordre & la place,
 Qu'entrant à la bataille il auoit parauant,
 En la defendant mort aussi bien que vivant.
 Mais bien que ce te soit un grand honneur, ô Grece,
 D'auoir eu des enfans si remplis de prouesse.
 Et si pleins d'Amitié, si est-ce toutesfois,
 Que cela t'est commun avecques nos François.
 Car ceux-là de Poitou, & ceulx-là de Guienne
 Eurent comme les tiens cette gloire ancienne,
 De ioindre l'Amitié avecque les combats,
 Logeant l'amour au cœur & la vaillance au bras.
 Ces guerriers Aquitains dignes de grand louange
 Leurs bandes composoyent d'une façon estrange:
 Car chasque homme à cheual, chasque archer, ce dit-on
 Et chasque caualier conduisoit un pieton:
 Et ce pieton auoit la plante si legere,
 Que tenant un petit la queue, ou la criniere
 Du cheual qu'il suiuoit, indomptable aux trauaux,
 Il pouuoit esgaler la course des cheuaux,
 Voire mesme dompter à la course en campagne
 Et le Coursier de Naple, & le Ienet d'Espagne.
 Ces soldats genereux caualier & pieton,
 Iamais ne se laisseyent en aucune façon,
 Et liant leurs deux cœurs d'une cheyne immortelle,

l'amitié qui estoit entre eux deux estoit telle,
 quilz n'auoyent qu'une vie, & ne refusoyent pas
 de n'auoir qu'une mort, & qu'un mesme trespass.
 Si si tost qu'un des deux auoit perdu la vie,
 le triste compagnon, n'ayant aucune enuie
 de suiure apres luy apres luy peu viuoit,
 tout incontinent à la mort le suiuoit.

Grands guerriers, grands amis, grād hōneur de la France
 Exemple d'amitié, Patrons de la vaillance,
 Les br̄its puissent ilz estre en repos & paix,
 Il puisse vostre nom viure au monde à iamais,
 Tant que vostre Amitié & vostre grand prouesse
 S'alle entierement ces vieux Thebains de Grece.
 Je desire rien, forsqu'il me soit permis
 Comme ces vieux François si fideles amis,
 Que nous puissions par tout, mon cher Heudō, nous suiure:
 Que nous puissions par tout ensemble tous deux vure:
 Que par tout nous puissions estre ensemble tousiours,
 Ensemble nous passions, & finissions nos iours.
 Autesfois mon Heudon s'il aduient que ie meure
 Quant toy le premier, ce neant-moins demeu: e
 Long temps encore au monde, affin que ton tte spas
 En France & les François si tost ne priue pas
 Un si rare ornement, qu'un qui fera reuiure
 Ces vieux preux cheualiers par ses vers & son hure,
 Qui a commencé d'un art laborieux,
 Qui fait rougir les plus industrieux,
 Lequel franchissant ton coffre & ses clostures
 Le monde fera voir tes rares aduantures.
 Un trophée immortel par là tu te bastis:
 Et là dessus ton front tu mets un beau tortis

De laurier qui se courbe en trois tours assez amples,
 Pour venir embrasser tes cheueux & tes temples.
 Cette grande Amitié que de toy ie reçois,
 Cette grande Amitié qui fait qu' aussi tu sois
 Plus cher à moy que moy, & qui fait que ie t'aime
 Autant & voire plus, que ie ne fais moy mesme,
 Est cause que i ay part, ce me semble, à tes vers,
 Et au bruit, que tu dois gagner par l'uniuers.
 Aussi à bien parler toute chose est commune
 Entre les vrais amis, qui n'ont qu'une fortune,
 Et qui n'ont rien qui soit pleins de franche Amitié,
 Qu'il ne soit tout commun entre eux par la moitié.
 Sainte fille de Dieu, du monde la seule ame,
 Qui seruis autresfois comme de sage femme
 A la mere Nature alorsque elle lascha
 De ses flancs l'uniuers duquel elle acoucha.
 Nourrice de tous biens, l'assurance des villes,
 Qui par les nations semas les loix ciuiles,
 Qui seule en toy contiens des plaisirs infinis,
 Qui fuis loing les meschans, & qui les bons unis.
 O divine Amitié laquelle es descendue
 En la terre des cieux trois fois ie te salue,
 Trois fois ie te benis, & d'une forte voix
 Je te salue encore & trois & quatre fois.
 Pour ton hymnie chante touſtours, Vierge, accompagné
 Ton Godard & Heudon, par mons & par campagne,
 Soit dormant soit veillant, soit sur terre, ou sur l'eau,
 Suy nous, sainte Amitié, tout iusques au tombeau:
 Et mesme ayant payé le tribut à Nature,
 Suy nous, sainte Amitié, dedans la sepulture.



LA PAVVRETE DE IEAN GODARD PARISIEN,

A Audebert Heudon Parisien.

Ne sçauois chanter des choses inconnues,
 Qui sont trop loing de moy come les hautes nues,
 Les astres, & tes cieux, leur essence & leur cours:
 Il me plaisir à chanter ce que ie voy tousiours,
 Et les choses qui sont tousiours en ma presence,
 Dond ie peuys bien auoir entiere connoissance.
 Ausi veux ie à ce coup chanter la Pauureté,
 Laquelle est prez de moy & l a tousiours esté,
 Et qui tousiours me suit de campagne en campagne,
 Estant en mon endroit trop fidele compagne.
 Cest cette Pauureté qui m'empesche Heudon,
 De te pouuoir donner quelque riche guerdon,
 Pour tant de bons devoirs, dond sans cesse tu m'us'es,
 Sous ombre seulement que ie chery les Muses.
 Je ne veux pas pourtant que la posterité
 Ignore ton bon cœur, & ta fidelité:
 Je ne veux pas pourtant qu'une telle personne
 Me soit si bon ami, sans que ie le guerdonne.

Tout pauvre que ie suis, qui n'ay rien à present,
 Je veux, mon cher Heudon, te donner un present,
 Pour de si peu que i'ay ne me monstrar pas cliché,
 Et pour monstrar que i'ay une pauureté riche,
Qui peut faire paroir ma liberalite:
Car ie te veux offrir en don la Pauureté.
Cest tout ce que ie tien & ce que ie possede:
Mais s'il aduient un iour que mon souhait succede,
Et que ma Muse en fin hausse son vol aux cieux,
Mes vers vaudront alors un present precieux:
Et cette Pauureté dedans mes vers semee
Te pourra faire grand & riche en renommee,
Chose qui est sur tous d'inestimable prix,
Et chose que sur tout prisent les bons esprits.
Fassent pourtant les cieux que la bonne fortune
Chasse la Pauureté, qui tousiours m'importune,
Qui tousiours me guerroye & qui tousiours m'affant:
Si cela m'aunoit tu n'aurois pas defaut
De tout ce que i'aurois en ma main & puissance,
Et ie t'offriroy lors la Richesse & Cheuance,
Aussi bien qu'à present ie fais la Pauureté,
Qui me suit pas à pas, & marche à mon costé.
Mais ie ne suis pas seul qu'elle cherche & demande:
Des pauvres genz la troupe est infiniment grande:
Et si, qui bien plus est, de toute antiquité
Des pauvres genz la troupe a tousiours grande esté.
Car quand Iupin fasché encontre Promethee
Sur la terre enuoya sa Pandore emboëtee,
Sur la terre aussi tost les Malheurs maints & maints
Vinrent s'habituer avecques les humains.

La Fieure, la Langeur, le Trauail, & le Vice,
 l'Orgueil, l'Ambition, avecques l'Auarice,
 aux hommes firent voir des lors leur cruaute,
 pour contenter Iupin contre l'homme irrité.
 Si pour accabler de misere & de peine
 tout entierement la pauvre race humaine,
 En Vices, & ces Maux l'un à l'autre accouplés
 endoyent de plus en plus les hommes accablis,
 engendrant d'autres Maux, qui pulluloyent sans cesse.
 Il dit qui le Plaisir espousant la Paresse
 dis ce temps engendra la Pauvrete, qui suit
 les faineans, & ceux qui aiment le deduit,
 lisseus, & les esbats: & des lors estant née
 tout depuis elle fait aux hommes compagnee,
 logeant deça delà ainsi comme elle peut:
 Car un chascun la fuit, & personne ne veut
 la receuoir chez luy tant est elle piteuse,
 Desfaite, maigre, palle, & toute loqueteuse.
 Elle n'a point de robe & point de cotillons,
 Elle couvre son corps seulement de baillons,
 Quelle trouue en la rue, & lesquelz elle amasse,
 & puis comme elle peut elles les repetasse,
 Les coustant l'un à l'autre & pourtant mille fois
 sur soy plus de couleurs, que ne font pas les Rois.
 Elle couche souuent au milieu de la rue:
 Car un chascun la fuit estant si mal vestue.
 Elle pourtant qui est pleine d'entendement,
 fait bien comme il faut entrer subtilement
 dans les riches maisons par finesse & par ruse:
 Elle espie le temps, & l'heure qu'on s'amuse

Arire, & à gaudir, & qu'on ne songe pas
 A elle, qui suruient & marche à petit pas
 Se glissant doucement sans se point faire entendre:
 Puis quand elle est dedans elle sçait tres bien prendre
 Le temps, & le loisir, & la commodité,
 De faire voir, que là loge la Pauureté.
 Vn peu de temps aprez le iour de sa naissance,
 Si tost que la raison luy donna connoissance,
 Et du bien & du mal, elle voulut chasser
 D'elle bien loing le mal, & le bien embrasser.
 Onque elle n'a été meschante & vitieuse:
 Mais au contraire elle est honnesté & vertueuse:
 Car elle fuit tousiours les festins & banquets,
 Elle fuit les ioyaux, perles, & affiquets,
 Elle fuit les habits de pompeuse apparence,
 Elle fuit la grandeur, & la magnificence:
 Les vices de tout temps luy sont tous inconnus:
 Elle ignore l'esbat de Bacchus & Venus:
 On ne la vit iamais aucunement friande:
 Vn petit de gros pain est toute sa viande:
 Et toute sa boisson ce n'est qu'un petit d'eau,
 Qu'elle puise en sa main dedans quelque ruisseau
 D'une claire fontaine, où c'est qu'elle s'adonne
 A boire à son faoul, quand la soif l'esguillonne.
 Il n'y a rien qui soit sous la cape des cieux,
 Qui se monstre plus doux, plus humble & gracieux,
 Que cette Pauureté, qui fuyans l'arrogance
 A chascun fait honneur & humble reuerence,
 Bien que chascun la chasse & qu'on n'ait point desgns
 Aux salutations qui viennent de sa part.

Elle

Elle n'aime pas trop sa mere la Paresse:
 De matin iusqu'au soir elle n'a fin ne cesse:
 Touſſours elle traualle, & peu ſouuent ſon œit
 Laſſe ſous ſa paupiere habiter le ſommeil.
 Elle eſt priſe touſſours par chemin & par voye,
 Et le premier qui veut l'embeſogne & l'employe:
 Elle eſt faite à la peine, & touſſours de bon cœur
 Elle embraffe à deux mains la peine & le labeur.
 Imais l'ambition ne l'outrage & gourmande:
 Royaumes ny Duchés point elle ne demande:
 Elle ne ſçait que c'eſt ſouhaiter ny auoir
 Des villes & cités mises ſous ſon pouwoir.
 Et iacoit qu'elle meine vne bien pauure vie,
 Elle ignore pourtant que c'eſt que de l'enuie:
 Elle ne porte point d'ennie au grāds feigneurs:
 Elle n'appete point leurs biens ny leurs honneurs:
 Et plus qu'elle ne peut iamais elle n'attente,
 Comme celle qui eſt de ce qu'elle a contente.
 Peu de cas luy ſuffit, & vit à la façon
 Des vieux ſiecles paſſés alorsque la ſaison,
 Qu'on nommoit l'aage d'or, regnloit parmi les hommes,
 Qui alors n'eſt oyent pas meschans comme nous ſommes.
 Durant cet aage d'or, tout le bon genre humain
 Vuoit taufſeulement du iour au l'endemain,
 Et n'anoit d'anarice alors l'ame geſnée:
 On vuoit, comme on dit, lors au iour la iournee.
 La ſoif par un peu d'eau ſ'est anchoit ſeulement,
 Et au lieu de blanc pain fait de fleur de froment,
 Et au lieu de manger des viandes exquifes,
 On vuoit ſeulement de fauages cerifes,

Des nefles, & de glands, & de pommes des bois,
 De fraises, & de miel, des poires, & de nois,
 De rauue, & de châstagne, & d'autre tel fruitage,
 Tant fut sobre & frugal cet antique & saint aage.
 Les Dieux en ce temps là la terre visitoyent,
 Et avec les humains pestle mesme habitoyent,
 Et mangeoyent avec eux en liesse infinie,
 Tant se plaisiroyent-ilz lors d'estre en leur compagnie.
 Il n'y a seulement rien que la Pauureté,
 Laquelle à retenu la bonne antiquité,
 Et qui vit à présent ainsi qu'au premier aage
 Vinoit le genre humain auant le labourage,
 Et auant que lon sçeut emplice son grenier
 De fromens & de grains comme l'aage dernier,
 Qui se plait seulement d'une façon rebourse
 De remplire d'escus ses bouges & sa bourse,
 Ses greniers de froment, & ses caues de vins,
 En renuersant les droitz tant humains que diuins:
 Ce que la Pauureté n'a pas garde de faire:
 Car on ne luy voit rien, qui ne soit necessaire,
 Vianc à la façon de ces bons peres vieux,
 Lesquelz estoient aimés bien cherement des Dieux.
 Aussi la Pauureté, laquelle est innocente,
 Ainsi que l'aage d'or est aux Dieux bien plaisante:
 Ils la cherissent fort & ne desdaignent pas
 Chez les plus pauures gens de prendre leur repas:
 D'où vient que Iupin fit iadis en Thessalie,
 Chez le bon Philemon & Baucis chere lie,
 De qui le petit toict auoit touſtours été
 La demeure & maison de l'humble Pauureté.

Mais la Pauureté est à tort mesprisee:
 Elle est sage & prudente, accorte, & auisee,
 Elle est ingenieuse, & par necessité
 Elle a souuentes fois d'elle mesme inuenté
 Mainte chose qui est aux hommes bien utile,
 Tant est elle soudaine & tant elle est subtile.
 Parce de cela, Mémoire qui conceut
 Neuf filles de Iupin, aussi tost qu'elle s'cent
 Que cette Pauureté estoit ingenieuse,
 Humble, douce, courtoise, accorte & gracieuse,
 Elle delibera chez elle l'appeller:
 Si qu'elle fit aussi, affin de luy bailler
 Ses filles à instruire en façon aduenante,
 En la constituant sur elles gouvernante.
 Quand la Pauureté vit la charge & le pouuoir,
 Quelle eut sur ces neuf sœurs, elle fit son deuoir
 De les rendre sur tout modestes en visage,
 Et rendre leur maintien humble, courtois & sage,
 Et leur cœur patient & plein d'humilité:
 Car c'est le premier poinct qu'enseigne Pauureté.
 On a beau auoir en des Rois pour ses ancestrés,
 Et bien qu'on ait esté les seigneurs & les maistres
 Des cités & pays, où d'un superbe orgueil
 On faisoit craindre un peuple avec un seur clain d'oeil.
 La Pauureté pourtant peut rendre humbles les hommes,
 Qui ont porté en main les sceptres des royaumes.
 Les Muses, qui estoient filles de Iupiter,
 Quand la Pauureté vint chez elles habiter,
 Affin de les instruire, aussi tost oblierent
 Par race & leur grandeur, & tant s'humilierent,

Que

Que d'habiter au champs sans cour, ny sans valeyn,
 Dans quelque simple case, au lieu des grands palais:
 Du matin iusqu'au soir, & si du soir encore
 Jusques au poinct du iour que se leue l'Aurore,
 La Pauurete faisoit ces vierges trauaillier,
 Les faisant quelque fois toute la nuit veiller.
 De leur coeur elle osta l'orgueil & la hautesse:
 Elle leur fit hayr toute delicateesse:
 Elle leur fit hayr les beaux habilemens:
 Elle leur fit hayr le mols esbatemens:
 Les nourrissant de pain & de l'eau de fonteine,
 Et leur faisant aimer le trauail & la peyne.
 Ces neuf pucelles sœurs en trauaillant tousiours,
 Et vinant sobrement en vn bien peu de iours
 Se firent admirer par leurs doctes ouurages,
 Qui viuront à iamais iusques aux derniers aages;
 Aussi bien que iadis ilz ont desfa vescu
 Jusqu'ici en despit du temps qu'ilz ont vaincu:
 Tant cette Pauurete leur a cause de gloire.
 Clion par ce moyen nous escriuit l'histoire,
 Et les faits de ceuz-là qui nous ont deuancés,
 Rendant ainsi presens les vieux siecles passés:
 Et quant à Melpomene avec sa voix bardie
 Elle chant a des Rois la triste tragœdie,
 Et fit deuant le peuple au haut d'un eschaffaut,
 Taillir & ruiseler leur sang bouillant & chaud.
 Mais pource que Thalie auoit le cœur alaigre,
 Et qu'elle n'auoit pas la voix aspre ny aigre,
 Elle voulut chanter avec un plus doux vers,
 Tant d'inconueniens & d'accidens diuers,

quelon voit fourmiller parmi la populace,
que fortune cherit lorsqu'elle la menace:
quelle met souuent bien plusstot vn grand Roy,
un homme pauure & simple, en misere & desfroy.
quelque qui connut sa voix estre enrouee,
lunta tansculment dans la fluste trouee
son a claire usix comme ses autres sœurs,
que sa chalemie ait assés de douceurs.
quelchore n'estoit pas plus qu'elle endormie,
Quand elle vit sa sœur souffler sa chalemie,
l'hain elle voulut quelque chose inuenter,
qui pourroit beaucoup mieux l'oreille contenter.

moins d'un tourne-main usant de diligence
latana du bois qu'en beau fust elle ageance,
quis tendant dessus des cordes de boyaux,
les fit la guiterre instrument sans tuyaux.
Eraton, qui estoit pleine de courtoisie
d'amour & de beaultés, un iour prit fantasie
de mignarder ses pieds, & de regler ses pas
au son des instrumens par mesure & compas:
quelle se plaisoit au bal & à la danse.

Mais cependant qu'ainsi Eraton valle & danse,
gaiotope compose, & trompette en ses vers
la vaillance des Preux par ce rond uniuers.
plus grand' chose encore aspiroit Vranie:
elle saut a d'un saut par soupplesse infinie,
tant fut son corps leger, insques dessus les cieux,
quelle contempla de ses deux propre yeux
leur cours, leurs mouuements, leurs corps, & leur essence,
leur astres & leurs feux, avec leur influence.

Puis

Puis descendant en terre, aux hommes elle apprit
 La science ou s'estoit appliqué son esprit.
 Cependant tout cela, la brusque Polhymnie
 Digne de ses huict sœurs & de leur compagnie,
 Sans point assuettir son vif entendement
 A vn certain subiet, choisit tout argument.
 Car voulant embrasser la poësie entiere,
 Elle prend tout subiet, argument & matiere:
 Et comme elle entreprend tout argument diuers,
 Elle entreprend aussi toute sorte de vers,
 Chantant par ce moyen en cent sortes de carmes,
 La peine, le plaisir, l'amour & les vacarmes:
 Voila ce qu'ont iadis les Muses inuente,
 En suivant l'estandard de l'humble Pauureté.
 Tout depuis ce temps-là, ces neuf saintes pucelles
 Pour tout temps & iamais la tiennent avec elles,
 Comme celle qui est cause de leur bon-heur,
 De leur bien, de leur gloire, & de leur saint honneur.
 Et si ce n'est pas tout: ces filles de Memoire
 Voulurent qu'on ne peut auoir ny los, ny gloire,
 Embrassant leurs beaux vers, s'on n'embrassoit aussi
 La dure Pauureté, que ie celebre ici.
 Dupuis c'est pourneant qu'on desire & souhaite
 D'estre chantre parfait, & d'estre vray poète,
 Si on ne se resoult avecque Pauureté
 De manier l'outil des Muses inuente.
 Car ces vierges tousiours monstrent qu'elle son chiche
 De leurs saintes faueurs enuers ceux qui sont riches:
 Au contraire elles sont prodigies de leur don
 Au pauvre, qui leurs vers sont mis à l'abandon.

LA PAVVRETE.

313

Esmerre estoit-il pas en extreme disette?
 Esmerre fut-il pas aussi le grand poète,
 où les chantres d'apres, & qui viennent depuis,
 usent tous leurs beaux traitz, comme vne eau dans un
 ien faut point mentir, cette humeur poetique, (puis?)
 prend le plus souuent vn esprit ectatique,
 ucomode bien mieux avec la Pauureté,
 avecque la Richesse acquise à grand'plante.
 faut pour s'enrichir auoir vne ame vile:
 faut auoir vn cœur lasche, bas, & servile:
 faut feindre qu'on est muet, aveugle, & sourd,
 au moins si l'on pretend s'enrichir à la Cour.
 le poète, qui est honnête personnage,
 ne peut faire cela, il a trop de courage,
 le cœur trop bon, il a le cœur trop franc.
 dire que le noir a la couleur du blanc:
 ne peut-il pas acquerir sans mesure
 biens & des moyens, au mestier de l'usure:
 le cœur & trop humain, pour ruiner ainsi,
 au ruy consommer sans pitié ne merci.
 d'où vient que ceux, qui les neuf Muses suivent,
 en pauureté ce temps-pendant qu'ilz vinent:
 scay bien pour moy, qui suis en pauureté,
 le nom de poète au moins i ay mérité,
 la France vn iour estime quelque chose
 vers, qu'en son honneur ie chante & ie compose.
 la pauure que ie suis, pourtant ie ne voudrois
 changer aux tresors, que possèdent les rois,
 la pauureté, qui est compagne de la troupe
 des neuf sœurs, que Parnasse héberge sur sa croupe

Il est vray, mon Heudon, qu'il ne m'est pas permis
 Comme ie voudroy bien bien-faire à mes amis.
 Mais aussi un denier, lequel vient d'un poète
 Vaut bien plus qu'un escu, qui sort de la bougette
 De ces gros usuriers, & ces auaricieux,
 Lesquelz ont plus d'escus qu'ilz n'ont pas de cheueux:
 Et si ce nonobstant, ilz ont moins de liesse,
 Et bien moins de plaisir de leur grande richesse,
 Que ceux qui vont suivant l'honneste Pauureté,
 Comme faisoit iadis la bonne antiquité,
 Qui mesprisoit les biens, & n'auoit point d'ennie
 D'affuettir à l'or son ame, ny sa vie.
 Tel estoit autresfois ce vaillant Phocion,
 Qui fut vingt & deux fois chef de sa nation,
 Et qui vingt & deux fois fut créé capitaine,
 Et guerrier souuerain par le peuple d'Athene:
 Tant fut ce Phocion prisé de sa cité,
 Et tant des ennemis estoit-il redouté.
 Ce personnage là ne voulut onque prendre
 Les tresors, que luy fit presenter Alexandre:
 Il se passoit de peu, & ne vouloit partant
 Auoir tant de tresors, estant de peu content.
 De mesme ce Thebain grand honneur de la Grece,
 Qui rendit sa cité de seruante maistresse,
 Et qui fit ondoyer Lucre au sang des Spartains,
 Guerriers au paravant indomptés & hautains,
 Aimant la Pauureté ne fut onque cupide
 Des biens, que luy offroit son riche Pelopide.
 Crates, lequel estoit de la mesme cité,
 Philosophe sçauant aimoit la Pauureté:

Car connoissant combien la cheuance traistresse
 sorte quelque fois aux hommes de destresse,
 vint tous ces tresors, qu'il ietta dans la mer:
 Aut il, puisses-tu, puisses tu abismer
 les flotz plus profonds, engeance qui ameines
 tout de soins & soucis dans nos ames humaines,
 Pour qui les Mortels sentent tant de douleurs,
 miseres, de maux, de peines, & malheurs.

Intide, qui fut tant enemi du vice,
 qui fut surnommé iuste pour sa iustice,
 Etoit si diseteux que ses concitoyens
 des filles maryoieni de leurs propres moyens.

Qui iacoit que la Grece ait eu maint & maint homme,
 Qui ait m'esprisé l'or: toutes fois, ô grand Rome,
 Ses braues nourrissons amateurs ont esté,
 Aussi bien que ces Grecs, de l'humble Pauureté.
 Formi les Aeliens honnorable famille,
 Qui vivoit en commun, la Pauureté fourmille
 Laure, ce vieux Censeur homme vaillant & bon,
 Si pauvre qu'il fait lui-mesme du charbon,
 Qui il enuoie apres aux bonnes villes vendre,
 N'ayant de reuenu que cela pour dependre.

Taluy estois semblable, ô pauvre Cincinnat:
 Car quand c'est qu'on te vint de la part du Senat,
 Et du peuple Romain offrir la Dictature,
 Tu trauaillois apres la douce agriculture
 De ton champ, qui n'auoit que cinq petitz arpents,
 Toute la pauvre maison prenoit tous ses despens.
 Mais qui pourra louer assés ce bon Fabrice,
 Qui n'ayant point le cœur entaché d'avarice,

Mesprisa le tresor qui luy fut presenté
Par Pyrrhe, que ne peut corrompre sa bonté?
Et toy pere du peuple, & le seul exemplaire
De prudence & vaillance, admirable Valere,
Qui soustins si bien Rome, & deffendis les droitz
De sa liberté neuue à l'encontre des rois,
Et qui fit tant de bien aux habitans de Rome,
O que pauure tu fus, si iamais le fut homme!
Mourant tu ne laissas chez toy pas vn denier,
On dressa ton connoy & ton honneur dernier
Aux despens du public: car tu n'auois à peine
Vn linçueil pour couurir ta pauure chair humaine.
On te fit tout de mesme, & de mesme façon:
Car tu ne laissas rien dans ta pauure maison,
Alors que tu mourus, toy qui par ton bien dire
Appaisas le courroux, le maltalent, & l'ire,
Que le peuple Romain d'usure tourmenté,
Portoit aux principaux de sa ville & cité.
Personnages diuins, ames belles & saintes,
Qui ne fustes iamais de l'auarice atteintes,
O que vous faisiez bien de fuir & hayr
L'or, qui iadis nous sceut si meschamment trahir!
Lorsque Pandore vint des hauts cieux en la terre,
Pour faire au genre humain vne immortelle guerre,
Laquelle dure encore, en sa main elle auoit
Vne boëte d'or fin, qui tous les maux couuoit.
Cette boëte estoit belle, elle estoit reluisante,
Elle auoit la couleur agreable & plaisante,
Et qui iettoit aux yeux des flammes & rayons,
Telz qu'autour du soleil en esté nous voyons.

tost qu'elle fui veüe aux yeux de Promethee,
 tost elle fut de luy fort souhaitée:
 la prit en sa main, & voyant le dehors
 agreeable aux yeux, chetif, il creut alors
 un vaisseau, qui estoit de si belle apparence,
 fait pour cacher quelque rare excellente:
 luy fit ouvrir: puis soudain de cet or
 virent les malheurs, que nous voyons encor
 courir incessamment parmi la troupe humaine,
 que cet or le premier mit en mal & en peine.
 Un traistre & felon n'a point cessé depuis
 d'accroître nos malheurs tousiours de mal en pis:
 sans cesse les mortelz tout depuis il tourmente,
 leur tourment sans cesse il accroît & augmente:
 met hors de raison, de terme & de propos
 un genre humain, qu'il priue de repos:
 fait de l'Occident iusqu'au lit de l'Aurore,
 du Septentrion iusques au pays More
 incessamment courir les auares marchans:
 fait couper la gorge aux hommes par les chams:
 courrompt à tous coups les saintes loix ciuiles:
 trahit à tous coups les chasteaux & les villes:
 fait que les enfans desirent le trespass
 de leurs peres, qui sont prestz à passer le pas:
 il fait quelquefois d'une poison amere
 auancer le trespass du pere, & de la mere,
 du frere, ou de la sœur, ou du cousin germain,
 tant cet or est cruel, meschant, & inhumain.
 rend l'homme aduisé quelque fois bien volage:
 par l'or Iupiter eut iadis le pucelage

De Danae la belle, & Atalante sçeut
 Que l'or au temps passé de mesme la deceut.
 Ne corrompit-il pas cette Vestale vierge,
 De qui le pere estoit capitaine & concierge
 Du Romain Capitole? ô grande impieté!
 L'or la mit en propos de trahir sa cité.
 La simple Pauureté n'a garde d'estre telle:
 Auſſi tousiours les Dieux les prennent à tutelle,
 Comme celle qui est, & a tousiours esté
 Sans trop mperie, & dol, & sans meschanceté:
 Sans ire sans courroux, sans colere & rancune,
 Et sans deception, & sans feintise aucune,
 Rendant de tout en tout ceux qui la vont suiuant.
 Heureux, ſi les mortelz ſont heureux en vivant.
 Le pauure homme n'a point, à l'heure qu'il voyage,
 Crainte que les voleurs luy faffent du dommage:
 L'auarice en ſurſault ne l'efueille du lit:
 Coupable, dans ſon cœur iamais il ne pallit:
 Car il n'a point trahy ſa ville, ny patrie,
 Il n'a point ruiné par uſure inſinie,
 Comme les uſuriers gens riche à foison,
 Les pauures gens des champs contre toute raison.
 Ce n'est pas luy qui rend par l'horreur de la guerre
 Sans peuples les cités, sans culture la terre,
 Sans force la iustice, & les temples voutés
 Sans ornementz, qui ſont des soldatz emportés:
 Il ne porte iamais à personne nuisance:
 Et quand il le voudroit il n'a pas la puissance:
 Et quand il le pourrois il ne le feroit pas,
 Car tousiours la bonté va ſuiuant pas à pas

La pauureté, qui fuit incessamment le vice:
 Si un homme pauvre est touſiours sans malice.
 Non brasse du mal & de la trahison,
 Ne va pas fouiller dans la pauvre maison
 Un homme qui a peu: point on ne soupçonne
 Ses affaires-là vne pauvre personne.
 Une pauvre personne a plus de feureté
 Maintenant, que les gros dedans vne cité.
 Ne craint à tous coups, pour auoir sa bougete,
 Que quelque chat aux iambe à tort on ne luy iette.
 Ces temps-ci n'y a que les plus pauvres gens,
 Qui sont en aſſurance à la ville & aux champs:
 Vont ou il leur plaist, leur pauureté connue
 Est que leur personne est par tout la bien venue.
 Une les detient point en peine & en prison,
 Comme les riches gens, pour en tirer rançon.
 Et de fait il n'y a maintenant prince en France,
 Qui donne paſſe-port d'une telle aſſurance,
 Que fait la Pauureté, qui ſeule en vn tel temps
 Est marcher tout par tout sans rien craindre ſes gens.
 Sainte Pauureté, que i honore & reuere,
 Ville, qui vaut bien mieux que le pere & la mere,
 Qui es pleine d'esprit d'honneur, & de vertu,
 Qui eſteuaſ les Sœurs du mont deux fois pointu,
 Et qui touſiours des bons as eſt bien connue,
 Sainte Pauureté, ici ie te ſalue:
 Ici ie te ſalue, & trois & quatre fois
 Je te ſalue encore & de cœur & de voix.
 Si je ſuis le premier, qui chante les louanges
 A nos peuples François, & aux peuples eſtranges:

Et si d'affection ton honneur i'ay chanté,
 Escoute ma requeste, ô sainte Pauureté.
 Ne te monstre iamais farouche ny cruelle
 Ny à mes deux Heudons, ny à mon Pimpernelle,
 Ny à mon cher Le-Brun, ny à mon Pisséuin,
 Qui a l'ame si franche & l'esprit si diuin:
 Et quant à mon respect, Vierge, ie te supplie
 De lascher un petit ta chaine qui me lie,
 Et me serre trop fort: non que i'aye appeté
 De m'eschaper de toy, ô chere Pauureté:
 Je veux viure avec toy: avec toy i'ay enuie
 D'vser & de passer le reste de ma vie:
 Avec toy soit ma vie, avec toy mon trespass:
 Mais bien que des grands biens ie ne desire pas,
 Si est-ce toutesfois que ie desire viure
 Ayant mon esprit franc & mon ame deliure
 Du souci, lequel vient de la nécessité:
 Car i'aime seulement l'honnête Pauureté.
 Affin que quelque iour pouuant franchement estre
 De moy le seul seigneur, & le paisible maistre,
 Ie chante à mon souhait plein d'honnête loisir
 Ce Francus, lequel vint des Gaules se saisir,
 Et lequel, s'estant fait de ce pays monarque,
 L'appella de son nom pour eternelle marque.

FIN.

Laus Deo.



LE FLASCON DE JEAN GODARD PARISIEN.



Ve les chantres Gregeois, d'une facon estrange
 Donnent tant qu'ilz voudront de gloire & de
 De force & de vertu, à cette source-là, (loù ange
 Qui soubs le brusque pie de Pegase coula,
 Pegase ou doz plumeux qui de son ongle croche
 Deux ou trois fois frapant le ventre d'une roche,
 Fit jaillir une eau qui humée à longs traits
 Chantres fait deuenir ses beueurs par-aprez,
 Qui conque neuf fois sa leure en cette eau mouille.
 Eum qui coule au col d'un Flascon qui gargonille
 Aut mieux, à mon aduis, eschauffer les cerueaus,
 Faire tous les iours des poëtes nouueaus,
 Que ne font ces eauz-là des grenouilles chercheés,
 Qui ne peuvent donner sinon que des tranchesés.
 Composer ny chanter aucun vers ie ne puis,
 Morsque ie ne boy sinon de l'eau de puis,
 Ou bien d'une riuiere, où bien d'une fontaine,
 Mais quand i ay beu ma part d'une bouteille pleine,
 De quelque Flascon, alors ie suis en poinct
 De composer des vers qui ne perissent point,

Et qui du tout ne sont indignes de memoire
Encore maintenant, maintenant apres boire,
Le me sens ce me semble hors de moy transporter
D'une extreme desir lequel i'ay de chanter
Des carmes & des vers, tant la bouteille pleine,
Et le vin d'un Flascon m'ont eschauffé la veine.
A cause de cela ie venx à cette fois
Annoncer & chanter d'une oyense voix
La vertu du Flascon, qui justement merite
Que mes vers sur leur front portent sa gloire escritie.
C'est grand honte aux Grecs & grād honte aux Romains
D'auoir laissé couler & glisser de leur mains
Sa gloire & son honneur, qui deuoit dans leurs carmes
Trouuer place aussi bien que l'armour & les armes,
Qu'ils n'eussent scēu chanter, sans son aide & secours,
Et s'ilz ne l'eussent en aupres d'eux tous les iours,
Adoucissant par luy le trauail de l'estude:
Mais il ont toutesfois usé d'ingratitude,
Et se sont bien monstres ingrats en son endroit:
Quant est de moy ie veux selon raison & droit,
Chanter ainsi qu'il faut à haute & forie haleine,
Le Flascon qu'inuenta iadis le bon Silene,
Lequel, comme ie croy, pour l'auoir inuente,
Acquit entre les Dieux le nom de Deite:
Ce bon Silene estoit Thebain de sa naissance,
Il estoit franc & rond, il ne portoit nuissance
A personne du monde: aussi homme de bien,
Chascun le reputoit: au reste il beuuoit bien.
Tant de fleurs au printemps n'esmaillent une prée,
Tant d'estoiles la nuit ne rendent esclairée,

ut de troupeaux ne vont paissant par les herbis,
que ce Silene auoit de grenads & rubis,
lesquelz flamboyent dessus sa face cramoisie,
tente à couleur de meure entre rouge & noircie.

Le soleil si matin iamais ne se leua,
Nl Aurore iamais si matin n'arriua
De l'Inde iusqu'à luy, que plus matin encore
Entusse beau devant le soleil & l'Aurore:
Iffiamais veiller si tard homme ne peut,
S'encores aprez luy bien plus tard il ne beust.
Iffsa gorge creuse, à bien boire adonnee,
Eoit un entonnoir beant à la vince,
Ison nés empourpré d'une estrange façon,
Eoit un vray rapeau, & un vray hameçon
Des grands verres de vin, que sa gorge esquipee
De soif au lieu de glus prenoit à la pipee.

Ex ce nés qui iamais vin ne fleuroit en vain
Eloit une vray' pompe à espuiser le vin,
Qu'il ne coupoit iamais vuidant sa tasse toute,
Laquelle il sechoit iusque à la dernière goute.

Mais bien qu'il ait acquis grande gloire & grand los,
Pour bien aimer le vin, & bien hayr les flots,
Desquels il ne pouuoit & ne vouloit pas boire:
S'est-ce qu'il acquit plus de los & de gloire,
Pour la grand prudhommie & pour le grand sçauoir,
Sçauoir presque infini qu'on luy voyoit auoir.

Il connoissoit les cieux, leur essence & leur course:
Il connoissoit les feux, qui sont autour de l'Ourse,
Et du Pole Antarctique: il sçauoit sur le doigt
Quel astre est favorable, & quand c'est que l'on doit

*Commencer un voyage, ou faire une entreprise
Sous un astre benin qui aide & fauorise.*

*Il connoissoit Nature, & tous les changemens
Que Nature entretient parmi les Elemens,
Qui s'eschangeat l'un l'autre apres maint & maint aage,
Tantost sen' vont montant en un plus haut estage,
Tantost vont descendant par les degres diuers
De la Mutation, qui regne en l'univers.*

Il connoissoit le ius des herbes & racines:

Il scauoit composer drogues & medicines,

Desquelles il pouuoit guerir presque tous maux:

Il scauoit la nature aussi des animaux:

Et bref son bel esprit armé de patience

S'estoit fait rendre à luy tout genre de science.

A cause de cela, on luy fit cet honneur

De le prendre & choisir pour maistre & gouuerneur

Du petit Dieu Bacchus, engeance Semeline,

Qu'enendra Iupiter de semence divine.

Ainsi Thesee auoit son sage Connidas

Et le grand Alexandre auoit Leonidas,

Et toy filz de Thethis, ainsi eus-tu encore

Pour maistre & gouuerneur Chiron le bon Centaure.

Depuis lorsque Bacchus voulut montrer son caur,

Et sa force aux Indois desquelz il fut vainqueur,

Abandonnant la Grece, & d'une ame hautaine

Allant faire une guerre hasarduse & lointaine,

Au pays où se leue au matin le soleil:

Il mena quand & luy pour son sage conseil

Silene venerable en prudence & en aage,

Qui luy seruit beaucoup durant ce long voyage.

ne fit iamais rien, il ne fit rien depuis,
 que par son bon conseil & par son sage aduis,
 quand il se trouua bien: car sa voix prophetesse
 avisoit de bien loing la ioye & la tristesse:
 comme long temps depuis au Macedonien,
 que Bacchus invitant fut du peuple Indien
 triomphant & vainqueur, le deuin Aristandre
 avisoit le futur, qu'il luy faisoit entendre.
 comme aussi depuis ce farouche Romain,
 qui dans le sang ciuil premier trempa sa main,
 sur son ambition saccageant sa patrie,
 l'oit dedans son camp sa Marthe de Syrie,
 Marthe, qui amena ses soudards preux & prompts,
 surpredisant leur gloire & la mort des Ambrons,
 succedant aux Romains en force & en vaillance,
 engrasserent les champs de Marseille & Prouence,
 Mais outre que Silene annonçoit le futur,
 son esprit, son bon sens, & son aage la meur
 rendoit à chascun & à tous admirable,
 sur son sage conseil utile & proufitable.
 Aussi, à ce qu'on dit, ce fut par son moyen,
 que Bacchus subiugua le pays Indien,
 qu'il n'eust iamais conquis avec si peu de peine,
 sans l'aide & le conseil de son sage Silene,
 quel eut bien du mal, ce-pendant que Bacchus
 conquesta les pays par son aide vaincus.
 Car luy, qui parauant beuuoit tout à son aise,
 souuoit en son endroit trop moleste & mauuaise
 la guerre qui souuent le bon homme empeschoit
 de rencontrer du vin, quand c'est qu'il en cherchoit,

Pour arroser sa gorge & en lauer ses tripes.
 Car iaçoit qu'on menast forces poinsons & pipes,
 Touſiours apres l'armee à la queue du camp,
 Luy qui pourtant vouloit boire tout quand & quand
 Que la ſoif luy venoit, ſoif qui le venoit prendre
 De moment en moment, ſe faschoit bien d'attendre
 Le vin qu'on luy alloit quelque fois loing querir:
 Par fois il en cuidoit engrager & mourir.
 Car bien qu'il fust beuueur de fa nature, encore
 Ontre cela l'ardeur du pays de l'Aurore
 Luy faſoit desirer, de boire à chasque pas:
 Il enrageoit tous vif, de ce qu'il n'auoit pas
 Le moyen dy pouruoir: car le Flascon encore
 N'estoit pas inuenté, comme c'est qu'il eſt ore,
 Et comme il fut depuis incontinent aprez.
 A caufe de cela il faſoit ſes regretz,
 Et ſa plainte à tous coups, en maugreant la guerre
 Qui le tuoit de ſoif en ſi lointaine terre:
 Il en entroit ſouuent en despit & courroux:
 Mais ce-pendant il pense, & repense à tous coups,
 Soit de iour ſoit de nuit, à faire tant qu'en forte,
 A la fin à ſouhait & à plaisir il porte
 Du vin avecque luy par tout commodement.
 Vn iour comme il eſtoit dessus ce penſement,
 Fortune qui alors ſon beau deſſein auoie,
 Luy fait voir vn enfant qui tenoit ſur ſa ioue
 Auprez de ſon aureille une gourde au creux ſon,
 Qui ſeruoit de iouet à ce petit garſon,
 Qui ſans cefſe branlant à l'aureille ſa gourde,
 Luy faſoit reſonner une muſique ſourde,

quelle pesamment aux aureilles alloit
que petit garson qui ainsi la branloit.
les gourdes alors n'auoyent point d'autre usage,
que servir de iouet aux enfans de bas ange:
ne les vuidoit point, & la grainé au dedans
n'loit bruit esbranlee, ainsi comme en ce temps
les pois que l'on iette au creux d'une vessie,
sur la ieunesse, qui de rien ne soucie,
que libre & franche, aller là où ses pas
ameinent au plaisir, au ieux, & aux esbats.
Quand Silene eut ietté ses deux yeux & sa veue
l'enfant qui branloit cette gourde ventrue,
de ces bons Demons, qui ont soing & souci
assister au mortels en ce bas monde-ci,
de les secourir tant que dure leur vie,
souffla dans le cœur un desir, une enuie,
un brusque souci qui soudain l'incitoit,
manier la gourde & à voir que c'estoit.
Assé de ce Demon & de ce bon Genie,
prend en main la courge il la branle & manie,
la voit & revoit par dessus & dessous,
la trouue sans fente & entiere sans trous,
au surplus legere, & qui guere ne païse,
creuse pour y mettre au dedans tout à l'aise
qu'on y voudroit mettre ou du vin ou de l'eau:
Alors il fit dessus avecqne son coûteau
un trou & un pertuis, par lequel sans grand peine
fit facilement sortir toute la graine.
Pheure fermant l'un de ses deux yeux ouuerts,
met l'autre au pertuis pour voir si au trauers

De la gourde qui a grosse panse & gros ventre,
 La lumiere penetre, & si le iour y entre:
 Puis il bouffit sa iouie, & sa face il enfla,
 Et dans le creux pertuis de la gourde souffla,
 L'emplissant coup à coup du vent de son haleine,
 En faisant tressaillir sur son front mainte veine.
 Mais le vaisseau, qui va l'haleine receuant,
 Et qui sans fente est, it retenoit bien le vent.
 Ce que sentant Silene, il retire sa bouche,
 Et le vent, qui alors se desbonde & desbouche
 Par le pertuis ouuert, fait un bruit en sortant,
 Qui dans l'air rebondit: & toutesfois pourtant,
 Nonobstant tout cela, pour plus grande assurance
 Encores remplit-il l'estomac & la pense
 De cette callebasse, & file à file y met
 Et renuerse de l'eau par le trou du goulet,
 Qui la boit lentement d'une suite menue.
 Quand il vit que cette eau estoit bien retenue,
 Sans que rien espanchast, ce bon vieillard adonq.
 Fut de ioye rempli si homme le fut onq:
 Il court, il va, il vient, il rit, il s'esbanoye,
 Il a tant de plaisir, tant d'aise, & tant de ioye,
 Qu'à grand peine peut-il tenir dedans sa peau,
 Tant il estoit ioyeux de ce gentil vaisseau,
 Qu'il auoit inuenté si propre à son usage,
 Pour y mettre du vin en allant en voyage.
 Il appelle aussi tost ses valetz & ses gens,
 Et leur enioint qu'il soyent legers & diligens,
 A luy trouuer soudain trois ou quatre douzaines
 De ces calbasses-là, y mettant toutes peines:

LE FLASCON.

329

qui fut bien tost fait à l'heure tout gaillard
 leur monstre la mode & la maniere & l'art
 les vuidre à point, & rendre accommodees:
 quand les graines en fin furent toutes vuidées,
 ces gourdes parer & du tout ennollir,
 vin à grand' foison lors il les fait remplir,
 vin di-ie: en bonté qui sur tout autre excelle,
 les fit bien boucher, & lier de ficelle.
 Bon vieillard estoit aux deux iambes boiteux,
 ne qu'il estoit vieil & qu'il estoit gouteux,
 veur qui tient touſiours ſon homme à la tourture.
 auſe de cela il auoit pour monture,
 marcher le bon homme à pied ne pouuoit pas,
 afne qui alloit tout doucement le pas,
 dont le mouuement plein de paresſe lente
 mouuoit pas beaucoup ſa goute violente,
 come eust fait un cheual qui genereux & prompt
 eust à tous les coups d'ire enflambé le front,
 par ſon mouuement trop vif & trop alaigre
 rengregé ſon mal, & l'eust rendu plus aigre.
 ne fit adonq ſon afne enharnacher,
 commande ioyeux à ſes gens d'attacher
 our de ſon harnois, pour cloches & cimbales,
 gourdes qui eſtoyent presque toutes eſgales,
 feruiteurs alors obeiffant ſoudain
 ſon commandement, y mirent tous la main
 udre les attachant par deuant & derriere,
 au long du poitail & de l'orde croupiere,
 le long de la ſangle à l'un & l'autre flanc,
 eſt qu'elles pendoyent eſgalement de ranc:

Comme les muletiers, qui s'efforcent & taschent
 De rendre leurs mulez plus allaignes, attachent
 Par ordre à leur poitrail des clochettes, qui font
 Vn bruit pour resouir ces mulez quand ilz vont.
 Quand c'est que ce baudet fut en tel équipage
 Son maistre incontinant à l'aide d'un sien page
 Monta dessus son dos, où il escarquilla.
 S'asseyant pesamment pié deça pié delà:
 Et puis il fit marcher son baudet & son asne,
 Qui soudain crie & bruit, & sans cesse ricane,
 Sentant autour le luy tant de gourdes branler
 De son ricanelement il emplissoit tout l'air,
 Plus qu'il n'auoit fait onqu', & à force de braire
 Il sembloit qu'il voulut annoncer le mystere
 Des gourdes & du vin, & qu'il voulust, joyeux,
 Faire part de sa ioye à la terre & aux cieux:
 Mais tandis qu'il ricane, & qu'il brait de la sorte,
 Marchant d'un morne pas tout lentement il porte
 Son maistre vers Bacchus, qui prez de luy auoit
 Force bons biberons avec qui il beuuoit.
 Quand le Dieu des beueurs vit à si forte haleine
 Ricaner le baudet de son maistre Silene,
 Et quand c'est qu'il le vit tout caparassonné
 De gourdes tout autour, il en fust estonné:
 Il demeura long temps sans parler & mot dire,
 Et puis ce bon Bacchus se mit si fort à rire,
 Voyant deuant ses yeux cet equipage-là,
 Qu'à grand force de ris presques il s'esgueula:
 Et n'eust on scén iuger, ny de luy ny de l'asne,
 Qui d'eux deus rit plus haut, ou qui plus haut ricane.

Toutesfois à la fin le Dieu des biberons,
 Donc le ris s'esclatoit aux prochains envoirs,
 Veurant de rire trop & presque hors d'haleine,
 Commença de parler avecque toute peine.
 Dis mon maistre, dit-il à Silene parlant,
 Quelz engins sont ce-là qui s'en vont brimbalant
 Tant autour de vostre asne, & au tour de sa selle?
 Aussi parla ce Dieu: Silene qui chancelle,
 Qui sur son baudet pance en se dodinant,
 Prend vne gourde en main, & puis incontinent
 Soligeant de Bacchus la demande & semonce,
 Il a porte à son bec sans faire autre responce:
 Et alors en tirant le vin par le goulet
 Coup à coup, onde à onde, & à flot dessus flot,
 Tant d'vne belle traite & sans nulle reprise,
 Caule si bien que sa gourde il espuisse:
 Ce pendant qu'il alloit de la façon beuant,
 Bacchus se met à rire alors plus que devant:
 Quand & quand tout de mesme en fait sa compagnee,
 Qui tout ensemble estant ioyeuse & estounee
 Louoit & admirroit Silene le diuin.
 Qui auoit marié la gourde avec le vin:
 Un grand bruit dans le ciel toute sa troupe enuoyé,
 Un batement de mains meslé d'un cri de ioye,
 Qu'il air en mille parts faisoit fendre & partir,
 Et la terre, & la mer, & les cieux retentir.
 Quand le bruit fut cessé qu'on faisoit pestle-meslé
 De mains & de voix, le gay filz de Semélé
 De Silène s'enquit, d'où c'est qu'estoit venu
 Un vaisseau paruant aux Gregeois inconnu,

Et duquel par aprez avec grande allegresse
 Il emporta l'usage au pays de la Grece.
 Aprez auoir rebou deux ou trois coups de bai,
 Le vieillard luy conta comment il auoit fait:
 Bacchus plus que iamais l'estime adonque sage,
 D'auoir si bien trouué ce vase & son usage.
 Et puis parlant à luy: mais de quel nom nouueau,
 Dit-il, nommerons nous un si noble vaissieu?
 Silene, que Bacchus de la façon attaque,
 Luy dit oyés comment le vin y sonne & flaque:
 Vraiment, le bon vraiment, par droit & par raison,
 Puisque le vin y flaque, il aura nom Flacquon.
 Lors du nom de flacquon la gourde fut nommee:
 Elle qui fut depuis pourtant moins estimee
 Quitta son nom en fin à quelque autres vaissieux,
 Lesquelz furent forgés & plus grands & plus beaux.
 On les nomme Flascons à present du nom d'elle.
 Laquelle leur presta son nom & son modelle:
 Et puis par trait de temps perdant son premier nom,
 Tout le monde depuis ne la nomma sinon
 Qu'une courge, une gourde, où une callebasse
 Qui ne hante à present qu'avec la populace.
 Ce temps-pendant Bacchus par la voix d'un heraut
 Fait soudain publier dans son camp & son ost
 La belle inuention, que Silene homme d'aage,
 D'honneur & de respect, auoit mise en usage,
 Enioignant à chascun par expres mandement,
 Qu'on eust à se fournir de Flascons promptement,
 Flascons le nom premier que iadis eut la gourde,
 Qui tant que les flascons maintenant n'est pas lourde.

Les Bacchiques soudards obeissant bien tost
 Ce commandement qu'auoit fait le heraut,
 Sloyent cherchant par tout des gourdes qu'ilz vuideren,
 Et puientierement ilz les accommoderent
 Et tout ce qu'il falloit C'estoit un vray plaisir
 De les voir ça & là les meilleures choisir,
 Asselire & trier, en prenant les plus seiches,
 Lassant celles-là les quelles estoient fraſches:
 Un les perçoit en haut, un autre les vuidoit,
 Un y mettoit du vin, un autre les fendoit
 Avec le doy plié, qui les frape & les touche,
 Les emplissant d'eau, ou du vent de sa bouche.
 Pour voir s'elles pourroyent bien garder & tenir
 Le vin, dont en vouloit les emprire & garnir:
 D'autres bons vilains, bons goulus, & bons droles
 Escharpe attachoyent de grandes banderoles,
 Qui leur venoyent tomber des espaules au flanc,
 Ou leurs gourdes pendoyent esgallement de ranc
 Fiant pleines de vin dedans leurs panſes larges,
 Comme d'un ranc esgal, on voit pendre les charges
 D'un mousquet en ce-temps, tout le long d'un baudrier
 Ou d'une banderole escharpe du guerrier.
 Vous guerriers, vous soudards, vous valeureux gēdarmes,
 Qui portés maintenant dans la France les armes,
 Que n'imités vous, ô guerriers inuaincuſ,
 Des antiques soudards du bon pere Bacchus,
 En attachant comme eux à vostre bandoliere,
 Au lieu de puluerins par devant & derriere
 Tuit du long mainte gourde, & suivant leurs façons,
 Que ne changés vous tous vos flasques en flasquons?

Ah! s'il estoit ainsi, j'auroy bonne esperance
De reuoir de retour bien tost la paix en France:
Bien tost la paix en France ici nous reuerrions:
Aumoins plus douce guerre en France nous aurions.
Ou bien, braues guerriers pleins d'audace vaillante,
Si vous voulez tousiours la guerre violente:
Pour cela les flascons non ne reiettes pas:
Les flascons sont duisans aux guerres & combats
Les flascons sont duisans aux armes & en guerre:
Les flascons autresfois, dedans l'Indoise terre
Firent vincre à Bacchus des Indes conquereur,
Vn grand camp d'ennemis pleins de force & terreur.
Au fond de l'Orient, où l'Aurore vermeille
Tous les iours au matin se leue & se resueille,
Quittant son lit de fleurs en haste pour ouvrir
L'huys du tour au soleil, qui tousiours veut courir,
Sont deux fort grand pays, peuples qui tousiours vivent
L'un avec l'autre ensemble, & qui tousiours se suiuët
De façons & de mœurs comme proches voisins,
Les uns sont Marestards, les autres Euelins,
Dond ceux-là, lesquelz sont fort riches en pascages,
Habitent un pays rempli de marescages:
Et ceux ci de tous temps gens superstitieux
Adoroyent l'eau iadis entre tous les hauts Dieux.
Quand vers ces peuples-là farouches & maufades
Le bon pere Denis transmit ses ambassades,
Les sommant de se rendre à son pouvoir diuin,
Et de prendre ses loix & l'usage du vin,
Le mesprisant du tout ses gens il rebouterent,
Et pour l'aller combatre aussi tost s'appresteron.

LE FLASCON.

338

Quand Bacchus l'entendit plein d'un courage haut,
 fit marcher contre eux incontinent son ost,
 fin de leur aller promptement à l'encontre.
 Neust guere marché qu'il les trouue & rencontre
 lors de toutes parts, bruslant d'ire & courroux,
 accueillent les deux camps à grād cris & grands coups
 Echoquent furieux, s'affaillent de colere
 Entre-tirant le sang avec leur lame claire.
 La poudre sous les piés des soudards s'esleuant,
 avec un bruit confus, se perd dedans le vent:
 De sang le champ regorge & l'horrible Bellonne
 Courant par les deux camps les deux camps esguillonne:
 Les poussε & les incitε esgallement de rang
 Aux meurtres, au carnage, au massacre & au sang.
 Errauant & Forboy tous deux grands capitaines,
 Qui auoyent fait souuent preunes plus que certaines
 De vailance & prouesse, & que le bon Bacchus
 Et tout son ost tenoit pour hommes inuincus,
 S'iettent à la pointe, & l'ire qui les dompte
 Met leur vie en peril sans qu'ilz en facent conte.
 Ces deux braues guerriers de courage trop pleins,
 Efforçant de donner la chasse aux Euclins,
 Et les tourner en faite, & desireux de gloire
 Voulant donner aux leurs une entiere victoire.
 Loing des leurs à la fin furent enuelopés,
 Et de leurs ennemis mortellement frapés,
 Alors les Euclins, accroissant en liesse,
 Accroissent quand & quand de cœur & de prouesse,
 Redoublent leur vailance, & plus fort que devant
 Pressent leurs ennemis, qu'ilz alloyent poursuivant.

Desia le camp Thebain branloit tout prest à fuire:
Quand Silene embrasé de grand' colere & d'ire
Contre les Euelins & tous les Marestards,
Enrageoit de donner courage à ses soudards:
De colere & courroux son visage s'enflambe,
Son baudet il talonne, & pique de la iambe,
Vers l'estour il le tourne, il grince avec les dents,
Et fait dans ses deux yeux luire deux feux ardens:
Mais sentant son courroux, qui le venoit espoindre
Sans que l'aage permit qu'il peult l'ennemi ioindre
Des armes pour le moins que le hasard voulut
Il combatit alors de loing le mieux qu'il peut:
Par menace & despit, qu'entre ses dents il masche,
Ses gourdes & Flascons à deux mains il arrache,
Et de toute sa force en despliant son bras,
Les iette aux ennemis au milieu des combats:
Contre les ennemis par grande violence
Flascon dessus Flascon coup à coup il eslance:
Tout de mesme en font ceux lesquelz estoient auprez,
Et puis comme ceux-là ceux qui estoient aprez,
Font encore de mesme, & de mesme maniere
De ranc en ranc tout iusques à la pointe derniere.
Cela s'en va courant de soudards en soudards,
Qui comme à point nommé, iettent de toutes parts
Toute autre arme laissant, à main ferre & entorse
Leurs gourdes & Flascons avec toute leur force,
Tout le gros de l'armée, & tous les combatans
Du bon pere vineux, presque en un mesme temps,
Et comme à heure dite, alors frapent & tuent
Leurs ennemis à coups de Flascons qu'ilz leur ruent.

Il voyoit ça & la courre, bruire, & voler,
 Les gourdes & Flascons dru & menu par l'air:
 De gourdes & Flascons la terre estoit semée:
 De gourdes & Flascons faisoit rage l'armee,
 Qui toute furieuse & sortant hors des gonds
 D'raison & d'esprit, combatoit de Flascons
 Ainsi comme une nue en esté peste-mesle
 Desfache, en se creuant, la pluye avec la gresle,
 Qui sautelle & petille, & qui bond dessus bond
 Saquette sur un toit qui resonne & respond:
 Un grand orage ainsi de Flascons & de gourdes,
 Qui rés-pleines de vin estoient grandement lourdes,
 S'antoyent & bondissoyent en mille & mille parts,
 Dessus les Euelins, & sur les Marestards.
 Coup à coup un effroy dans leur sein monte & rampe,
 Et espouante adonq dans leur ame se campe:
 Ne scauent qu'ilz font, & par le vin trompés
 Qui des Flascons couloit il se cuidoient trampés
 Enoyés de leur sang: tant la façon nonuelle
 Un combat si nouueau les tenoit en ceruelle.
 Car ilz creurent alors qu'ilz combatoyent des mains
 Plustost avec des Dieux, qu'avecque des humains,
 Und ayant en leur ame une amere tristesse,
 Ne songent qu'à fuire & courre de vistesse:
 Mais ilz prennent la fuite à vau-de-route mis,
 Et donnent coup à coup à leurs forts ennemis
 Leur butin, leur despouille & l'entiere victoire:
 Mais sur tout à Silene ilz seruirent de gloire:
 Le bon pere Bacchus, affin d'entretenir
 L'honneur de Flascons, & le doux souuenir

D'une telle victoire acquise à ses armées,
 Ordonna que des lors ses bandes animées
 En bataille marchant d'escadrons en scadrons
 Troupe à troupe crioyent Flascons, Flascons, Flascons.
 Mais outre la faueur de ce cri militaire,
 Encore le Flascon fut l'honneur du mystere
 Du ieune Dieu Thebain, d'Iaque, Baque, Enam
 Qu'en grand ceremonie on pourroit en un Van.
 Bon pere des Flascons, de gourdes & bouteilles,
 Permetz moy d'annoncer tes obscures merueilles,
 Cuuisse-né, Bromien, qui les Indois conquis,
 Et qui deux fois au monde estrangement nasquis,
 Permetz qu'à nos François, pere que traistne l'Once
 Dans un char triomphant ton mystere i' annonce.
 A prez cette bataille, où coula tant de sang,
 Bacchus fit esclisser d'un osier pur & franc,
 Un Van large & ventru, qui auoit deux aureilles,
 Vne de chasque part esgales & pareilles.
 Aussi tost que ce Van fut fait & depesché,
 Mainte gourde & Flascon, l'un sur l'autre couché,
 Proprement furent mis par range bien unie,
 Dans ce mystique Van en grand ceremonie:
 Et puis furent soudain bien cachés & couverts
 Des pampre, & de lierre, & de grands lauriers verds.
 Onque depuis Bacchus n'alla iamais en place,
 Qu'on ne portast tousiours ce Van deuant sa face,
 Ce Van qu'à quatre mains deux Satyres cornus
 Deuant luy soustenoyent en marchant tous deux nuds.
 Silene qui tousiours son disciple costoye,
 Sur son asne monté par chemin & par voye.

Les Satyres suiuoit, aux peuples annonçant
 Un vin & des Flascons le mystere puissant.
 Marchant de la façon avec grande allegresse,
 Le bon pere Denis retourna dans la Grece
 Environ bien troys ans, aprez qu'il en partit,
 Pour donner les Indois lesquels ils combatit.
 Cause de cela eternisant sa gloire
 De trois ans en trois ans la Grece en sa memoire
 Est depuis celebra, de saisons en saisons
 Perpetuité, la feste des Flascons,
 Qui on portoit dans son Van avecque grand mystere,
 Quand la Grece chommoit sa feste Trietere.
 Mais si peuple iamais les Flascons estima,
 Et si peuple iamais leur grand feste chomma,
 ous les deuiez bien faire, ô genereux Lapithes,
 qui par leur moyen les Centaures dessistes.
 Le jeune Pyrithois sentant qu'il estoit pris
 Sclauie sous le iouc d'Amour & de Cypris,
 Bruslant à petit feu pour la belle Hippodame
 Et tant qu'à la parfin il espousa sa dame.
 De toutes parts chés-luy, quand il se maria,
 Maints Preux & Cheualiers lesquelz il conuia,
 Coururent à sa nocce, & faisant chere lie
 Ce jour là s'assembla toute la Thessalie
 Presque en un temps chés luy, chés luy se trouua fortz
 Celuy qui combatit d'indomtables efforts
 Un homme demi-taureau, par sa force discrete
 Athene affranchissant du peage de Crete.
 Les Lapithes aussi y furent conuiés:
 Les Centaures aussi n'y furent oubliés,

Ilz si trouuerent tous: mais ayant dans la teste
 Trop & trop pris de vin ilz gasterent la feste.
 Cela vint par Euryte Euryte, qui trouble
 Du vin auoit au vin encores assemblé
 La passion d'Amour, sentoit en son courage
 Et la fureur du vin & l'amoureuse rage.
 Estant ainsi de vin & d'amour furieux,
 Il iette sur deux bras aussi bien que ses yeux
 Sur l'espose, outrageant les saints droits d'hostelage,
 Et s'efforce d'auoir son chaste pucelage:
 Ses autres compagnons limitant, tout soudain
 Sur d'autres femmes lors ietterent tous la main,
 Et bruslant d'un desir trop deshonneste & sale,
 Raurent ça & là les dames dans la sale.
 La ioye d'Hymenee incontinant cessa,
 Et la guerre sanglante aussi tost commença.
 Le premier qui punit ce tort-là fut Thesee,
 Qui hors des mains d'Euryce arrachant l'esposee,
 Traita comme il falloit ce traistre & desloyal,
 Qui estoit demi homme & à demi cheual.
 A l'heure les deux camps, & les deux exercites
 Des Centaures paillards & des vengeurs Lapithes,
 S'entre-donnent le choq, s'assaillett furieux,
 Et pour leur armes ont ce qui s'offre à leurs yeux.
 Un bruit dans la maison s'eleue espoumentable:
 Il renuersent bufferz litz coffre, aumoire, table.
 On voit tout pelle-melle & sans dessus dessous:
 Pleins de vin de despit, de rage & de courroux,
 Ilz se iettent l'un l'autre, une chaire, une selle,
 Une cruche, un bassin, un banc, une escabelle

ihenet, vn treteau, vn verre, vn pot, vn plat,
 ue qui premier vient leur sert d'arme au combat.
 udis que la victoire est ainsi debatue,
 qu' a ces nopus-là ont sentre assomme & tue,
 de deux camps s' esgaloyent en force & en fureur,
 vn d eux n' estoient ny vaincu, ny vainqueur.
 ien fin Pyru bois, par vaillance russee,
 na toute sa troupe avecque son Thesee
 son petit recoing, où c'est que les garsons,
 seruoient au banquet auoyent mis les Flascons.
 eheure-tout soudain les Lapithes gendarmes,
 prennant brusquement ces Flascons pour leurs armes,
 dans à la vangeance & bouillans de courroux,
 sus leurs ennemis eslancent à grand coups
 s flascons pleins de vin qui sentent & bondissent
 les Centaures nuds lesquelz ilz estourdissent.
 sont tout en vn temps & de coups accablis,
 du vin, qui couloit des flascons aveuglés:
 ne scauent, qu'ilz font, ilz tresbouchent en terre:
 les Lapithes lors finissant cette guerre,
 mettent tous à mort, vangent leur trahisons,
 erendent vainqueurs par l'aide des Flascons.
 us bien que le Flascon domte accable, & terrasse,
 guerre l'ennemi si at-il plus de grace
 l'usage de paix mille fois qu'il n'a pas
 l'usage de guerre, & des tristes combats.
 l'occasion & la cause premiere,
 fit voir au Flascon le iour & la lumiere,
 principalement pour maintenir ioyeux
 hommes, qu'il esgale en liesse aux hauts Dieux.

C'est

C'est ce Flascon, qui est le pere de la ioye:
C'est-ce Flascon, qui hait la tristesse, qu'il noye
Dans les florZ de son vin, & qui donne ici bas
Aux hommes luy tout seul plus d'aise, & plus d'esbass,
Par sa douce faueur, à nulle autre seconde,
Qu'autre chose qu'on puisse apperceuoir au monde.
Il est propice à tous: Princes, Rois, Empereurs,
Gentilz-hommes, marchans, artisans, laboureurs,
Le pauure, l'usurier, & le fol & le sage
Prennent tous tant qu'ilz sont plaisir à son usage:
Son usage par tout place se fait auoir:
Son usage par tout monstre son grand pouvoir:
Il est tousiours par tout, & par tout on l'employe,
Et tousiours le Flascon est par chemin & voye.
Un homme qui scait bien que c'est que de raison,
Quand pour faire un voyage il laisse sa maison,
S'il doit marcher à pié, veut que par la campagne,
Monts, terres, prez, & vaux le Flascon l'accompagne.
Iamais il ne l'oublie & fait si bien qu'il ait,
Sinon un grand flascon au moins un flasconnet.
Le bon homme des champs, qui tranaille à la vigne,
Oubliroit mieux sa serpe, & le pescheur sa ligne,
Quand pour aller à l'œuvre il sort de la maison,
Cent mille fois plustost que son petit flascon,
Lequel le tient gaillard en faissant son ouurage,
Et luy fait le labeur vaincre par le courage.
La plus part d'un banquet, tant soit il somptueux,
Depend des flascons plein de vin delicieux:
Auprix d'eux ce n'est rien de toutes les viandes,
Quoy qu'elles costent cher & qu'elles soyent friandes,

sans eux vn festin ne peut plaire iamais,
quel que chargé qu'il soit de viande & de metz.
utes ioyes sans eux sont tristes & ameres:
estnues sans eux ne vont point les commeres
ur s'y aller lauer, & baigner à corps nuds:
sans eux on ne voit iamais marcher Venus.
uy que la terre soit en estè bien fleurie,
au temps qu'elle est ale vne tapisserie
mille & mille fleurs au retour du printemps,
qui rend les yeux humains à merueille contents:
est-ce toutesfois la constume & l'usance,
de receuoir du tout une entiere plaisirce,
yand c'est qu'on se promeine en si douce saison,
en'oublier iamais derriere le Flascon,
Flascon qu'on ne doit iamais laisser derriere,
Flascon sans lequel on ne caquete guiere,
qui fait caqueter, à l'heure qu'il est plein,
bien à la riuiere, au four, & au moulin,
ans son aide & moyen rien ne se peut bien faire:
est sur toute chose au monde necessaire,
roufite à chascun, il est utile à tous,
est si delectable, & si bon, & si doux,
que qui voudroit l'oster maintenant hors du monde,
seroit en oster le feu, la terre, & l'onde:
seroit empescher que l'air fust sans oyseaux,
la mer sans poissos, & les prés sans roseaux.
si tant qu'on verra la nature en son estre:
tant qu'on verra les bleds dans la campagne naistre:
tant que l'air se verrà peuplé de ses oyseaux,
amer de ses poissos, les prés de leur roseaux,

Et tant que l'univers aura feu, terre, & onde,
 Les flascons aurons cours & vogue par le monde.
 O Flascon generieux, martial & guerrier,
 Gendarme, combatant, tresdigne du laurier
 Le bon-heur de Bacchus, la gloire de Silene,
 Voyageur, pelerin, qui cours de pleine en pleine,
 De pays en pays par les monts & les vaux,
 Fidele compagnon des hommes aux trauaux.
 Port'ame des banquetz, chasse-soif donne ioye,
 Chasse-dueil, aime-ris, qui es tousiours par voye,
 Qui es tousiours par voye, & tousiours par chemin,
 O flascon de bon-heur de tout le genre humain,
 Que puisses tu flamber au ciel entre les Signes,
 Et luire nouuel astre au dessus de nos vignes:
 Affin de les garder du mal, que bien souuent
 Leur cause la tempeste, & la gresle, & le vent,
 Auec que la coulure, & la tarde gelee,
 Qui fait cuire au soleil la vigne gresilee.

A JEAN

F I N.



E S G O G V E T T E S
DE IEAN GODARD
PARISIEN.

A Jean Heudon Parisien.

I.

'Est bien pour le plus aussi:
Toy, qui mets le nés ici,
Que de t'en gandir & rire,
aux ie pas ces vers escrire,
fin de faire railler,
de faire babiller
aux qui ont si belle bouche,
qu'il sembleroit qu'une mouche
neut pas beu ou ilz ont beu?
donque avec mon aueu
lisant ses chansonnettes,
le l'empli des Goguenettes:
puis ie riray de toy,
Quand tu auras ri de moy.
Autrement si bon te semble,
sans nous tous deux ensemble:
le trouue bon ainsi:
Car aussi bien ce vers-ci,
A cette Goguette escrive
offent mieux son Democrite.
Heraclite se pleurard.

Ri donc plus tost que plus tard
 De ces gaves chansonnettes,
 Que i'empli de Goguenettes:
 Et puis ie riray de toy,
 Quand tu auras ri de moy;
 Autrement si bon te semble
 Rions nous tous deux ensemble:
 Je le trouue bon ainsi.
 Or dis-tu donc, tout ceci
 Ce ne sont que des Goguettes:
 Bien, voila où tu me guettes:
 Aussi est-ce toutesfois
 Où c'est que ie te guettois.
 Car toy mesme à ta grand'honte
 Des Goguettes tu nous conte,
 A l'heure que tu nous dis
 Qu'ici dedans tu ne lis
 Sinon que des Goguenettes.
 Des lunettes sont lunettes,
 Et des Goguettes ainsi,
 Sont des Goguettes aussi.
 Je t'en pri, di moy beau sire,
 Veux tu autre chose lire
 Que des Goguettes ici,
 Dond ce liure est farci?
 Aussi lors que tu l'achettes,
 Tu achettes des Goguettes,
 Comme au tiltre tu l'as leu:
 Tu es doncque despou'rueu
 De raison & de ceruelle,

D'ache-

D'achetter chose nouuelle,
Dond tu ne fais point de cas.
Aussi ne devois-tu pas,
Diras-tu pour faire rire
Des Guoguenettes escrire:
Mais voila ie m'y suis pleu.
Et doncque avec mon aueu,
Enlisant ces chansonnettes
Que i'empli de Goguenettes:
Es puis ie riray de toy,
Quand tu auras ri de moy:
Te le trouue bon ainsi.
Car aussi bien ces vers-ci,
Et cette Goguette esrite
Ressent fort son Democrite,
Lequel eust bien ri de toy.
T'il t'eust veu rire de moy,
Ous qui pluost ce me semble,
Eust ri de nous deux ensemble.

II.

Cest trop estudier, & lire,
Hendon il est temps de rire:
J'ay l'esprit tout tourmenté,
D'auoir enhuy fucilleté
Virgile Homere, & Horace:
Il est temps que ie rimasse
Des Goguettes à plaisir,
Puisque i'en ay le loisir.
Les Goguettes chassieuses
Sont douces & gracieuses,
Quand on les scrait bien conter.

*Et puis que sert de chanter
 Quelque œuvre de longue haleine,
 Ores que la France est pleine
 De repreneurs & mordans,
 Qui vont tousiours regardans
 De trauers un neuf ouurage?
 Et Dieu sçait si i'ay courage
 De chanter les grands seigneurs,
 Et trompeter leurs honneurs,
 Ayant eu la connoissance
 Par trop bonne experiance,
 Pour le dire haut & court,
 De l'eau beniste de cour.*

*Tu sçais ce que ie veux dire:
 Il me eüst mieux valu escrire
 Des vers pour mon passé-temps:
 De peur dont de perdre temps
 Encores en telle chose,
 Mon Heudon, ie me propose
 D'escrire ores à plaisir,
 Puisque i'en ay le loisir
 Des Goguettes chassieuses,
 Lesquelles sont gracieuses,
 Quand on les sçait bien conter.
 Je me veux donc apprester
 Non point à te faire lire
 Des vers chantés sur la lire,
 Que Pindare façonna
 A l'heure qu'il en sonna
 Loüant la force & l'adresse*

Des ces champions de Grece,
 Lesquels ressuoyent d'ahan
 Dessus le sable Elean,
 Pour se pomper de la gloire
 D'une publique victoire,
 Qu'ilz remportoyent en bon-heur,
 Avecque incroyable honneur.
 Mais trop bien ie veux escrire,
 Iffin de te faire rire
 Bon escient comme on dit,
 Des vers qui auront credit
 Aux ioyeuses compagnies:
 Ces rimes feront garnies
 De mille diuers discours,
 Tantost longs, & tantost cours,
 Le tout à ma fantasie:
 Je quitte la grand poësie
 Pour ce coup-ci aux autheurs,
 Lesquelz furent inuenteurs
 De leur long poëme epique,
 Jusque ma mouche me pique,
 Et que ie suis tourmenté
 D'auoir enhuy fuéilleté
 Virgile, Homere, & Horace.
 Chascune chose a sa grace
 Qui la peut faire valoir.
 Quant à moy si i'aime à voir
 Le grand Roman de la rose,
 Ou l'art d'amour est enclose,
 Aime à lire aussi Villon,

Qui desgarm de billon
Trouuoit des repues franches,
Les iours ouuriers & dimanches.
De Rabelais qu'en dis tu?
Mon Heudon, par la vertu
Il estoit digne de viure,
D'auoir fait un si beau liure:
Se ce n'estoyent quelque mots,
Qui sont de mauuaise propos.
On feroit bien une paire
De Lucian son compere
Et de luy: car ilz sont bons
A lire avec les iambons,
Le flascon, & la bouteille,
Dessous une fresche treille,
Quand le soleil enesté
Fait taunir l'espi cresté:
Sont autheurs de chere lie.
Mais il est vray que i'oublie
D'y conioindre Patelin:
En Grec, François, ou Latin
Aucun liure on ne peut lire,
Qui apreste plus à rire,
Tant Patelin est gentil.
Anacreon le subtil,
Lequel a si bonne grace,
Tu vois, Heudon, qu'il a place
Parmi les autheurs Gregois:
Anacreon toutesfois
N'a fait que des chansonnnettes,

Qu'il

Qui lempit de Goguenettes.

Aus rien ne voy-ie point

Qui puisse estre mieux à poinct

Que Goguettes chassieuses

Lesquelles sont gracieuses

Quand on les sc̄ait bien conter.

Mais c'estoit bien rencontrer

Quand i'y pense à Epicure,

Qui disoit qu'à l'auanture

Les atomes en volant

Se alloyent entre-accollant,

Uncertaine hanicroche,

Comme une rauue s'accroche

Alaqueue d'un nauceau:

O qu'il auoit grand cerneau

Ce Philosophe tres-sage:

Car en demontrant l'usage

De ses atomiques corps,

Il nous monstroit bien alors,

Si de pres tu l'espeluches,

Heudon, que de fanfreluches

Le monde n'est pas sorti:

Mais trop bien qu'il est basti

De goguettes chassieuses,

Lesquelles sont gracieuses

Quand on les sc̄ait bien conter.

Car ce qu'on voit voleter

Au soleil, & ces atomes

Ausi grouillans que fantosmes.

Au royaume de Pluton,

Ce ne sont rien ce dit-on
Que Goguettes chassieuses,
Lesquelles son gracieuses,
Quand on les sc̄ait bien conter.
Homere en sçeut inuenter
Les plus belles de la terre:
Car faire marcher en guerre,
Et descendre de leur cieux
Les Deesses & les Dieux
Ici où c'est que nous sommes,
Pour combattre avec les hommes,
Qui froissant leurs morions
Leurs donnoyent des horions,
Sont Goquettes chassieuses,
Lesquelles son gracieuses
Quand on les sc̄ait bien conter.
Mais c'est trop ne tabuter
L'essprit dessus les merites
Des Goguettes bien esrites:
Car Democrite en un mot
Le plus gentil & falot,
Qui ait iamais basti l'estoffe,
Dond on fait un philosophe,
Tousiours de ris s'esclatoit,
Et des Goguettes contoit,
Connoissant bien que le monde
De ces Goguettes abonde.
Pource naturellement
On prend grand esbatement
Aux Goquettes chassieuses,

Les

Lesquelles sont gracieuses
Quand on les scait bien conter.
Ans donc plus ne tourmenter
Sur Virgile, ou sur Horace,
Est temps que ie rimasse
Les Goguettes à plaisir,
Jusque i'en ay le loisir.

III.

Schus le gay iouuenceau,
Phæbus le damoiseau
Ont égaux comme de cire:
Quand l'un d'eux aussi desire
Apprendre un homme à chanter,
L'autre l'apprend à pinter.
Unceux là que Bacchus prise,
Phæbus fort le fauorise:
Celuy qu'aime Phæbus,
Est cheri de Bacchus:
Mais c'est leur grand ressemblance,
Qui cause leur bien veuillance,
Necque la parenté
Qui le ioint d'autre costé.
Car tous deux eurent pour pere
Le grand Iupin, qui tempere
La terre, l'air & les cieux,
Qui du clin de ses yeux
Fut croustier, quand bon luy semble
La terre & le ciel ensemble.
Tous deux ilz eurent Junon
Enemie de leur nom

Comme marastre cruelle,
Qui faisoit la sentinelle
Sans qu'ils luy eussent fait tort,
Pour les faire metre à mort
Deuant qu'ils fussent en vie,
Tant leur portoit-elle enuie.
Mais malgré la cruaute
De son cœur ilz ont gousté
Le Nectar & l'Ambrosie,
Dond Iup' n se ressasie.
Tout ieune qu'estoit Bacchus
Les Indois il a vaincus,
Les mettant sous sa puissance,
Et sous son obeissance
Esmerueiller les faisant:
Et Phœbus au front luisant
En sa iouuance premiere,
Espandoit sa grand lumiere
Sur les Indois estonnés
De se voir illuminés
Auerque une clarté telle,
Qui est si grande & si belle.
Phœbus donc le damoiseau,
Et Bacchus le iouuanceau
Sont esgaux comme de ci re:
Quand l'un d'eux aussi desire
D'apprendre un homme à chanter,
L'autre l'apprend à pinter:
Car ceux-là que Bacchus prisé,
Phœbus fort les fauorise:

teluy qu'aime Phœbus,
 est cheri de Bacchus:
 Mais cette grand bien-ueillance
 tient de leur grand ressemblance.
 Phœbus à son front couvert
 Un laurier en tous temps vert:
 Et Bacchus le front se ferre
 Un rond tortis de lierre,
 Lequel est vert en tout temps,
 Esté, l'hyuer, le printemps,
 En la saison d'automne,
 Alors qu'aux muys on entonne
 Ces vins eschauffe-cerueaus.
 A propos des vins nouveaux,
 Bacchus la vigne alimente,
 Et le bon Phœbus l'augmente,
 Et fait le raisin meurir,
 Que Bacchus sçait bien nourrir.
 Tous deux honnorent la table,
 Un de son lut delectable,
 Et l'autre de son bon vin.
 Tous deux ont l'esprit deuin:
 Car Phœbus le grand prophete
 La chose auant qu'estre faite
 Predit en grand seureté:
 Et quand Bacchus a pinté,
 Et quand sa vineuse flame
 Luy a bien eschauffé l'ame
 Et assopi tout son corps,
 Un esprit plus libre alors,

Que

356 LES GOGVETTES.

Que chose qui soit n'empesche

La chose à venir il presche

Phæbus adonq le damoiseau,

Et Bacchus le iouuanceau

Sont egaux comme de cire:

Quand l vn d'eux aussi desire

D'apprendre un homme à chanter,

L'autre l'apprend à pinter:

Car ceux-là que Bacchus prisē,

Phæbus fort les fauorise:

Et celuy qu'aime Phæbus

Il est cheri de Bacchus.

Mais cette grande bieuueillance

Vient de leur grande ressemblance:

Car Bacchus est iouuanceau,

Et Phæbus le damoiseau

Est aussi en sa iouuance,

Sans que l vn l'autre deuance

D'aage ou de temps nullement:

Car tous deux esgallement

Se maintiennent en ieunesse,

Et en tresgrande liesse,

Laquelle par tout les suit:

Comme devant eux s'enfuit

La triste melancolie

Contraire à la chere lie.

Car l'Appolline chanson

Et la Bacchique boisson,

Qui sont cousins germaines,

Chassent des ames humaines

ut souci & tout esmoy:
le scay bien quant à moy,
qui ay bonne souuenance
auoir fait experiance
ce que ie dis ici.

vand Bacchus le cramoisi
le chauffe un peu la ceruelle,
esoucis point de nouuelle:
vains lors mes crediteurs
ut aut ant que mes detteurs:
il souci lors ne me touche,
lors ne sort de ma bouche
aucun propos de chagrin:
ne me soucie grain
il Allemand, ny du More,
me chant bien moins encore
Turc, ou Prête Ian:
nay soing sinon que l'an
sus donne de la vinee
omme par la bonne annee.
refie suis cent mille fois
en plus heureux que les Roys,
ans l'ame de qui se plonge
soing qui tousiours les ronge,
omme un loup ou un corbeau
apanure corps sans tombeau.
pareille & mesme sorte,
orsque Phœbus me transporte,
me rauit les esprits,
lorsqu'il me rend espris

De sa fureur, qui m'enchante,
 Et à l'heure que ie chante
 Des vers qui me sonnent bien,
 L'or, la richesse, & le bien
 Du plus riche de Venise,
 Tant que mes vers, ie ne prisē.
 Car ie suis lors plus content,
 Que si i' auois bien autant
 De richesse que Tantale,
 On que l'Asien Attale,
 Me promettant que mes vers
 Valeroent par l'uniuers,
 Et que dessus leur espaule
 Ilz porteront insqu'au pole
 Mon nom, qui sera connue.
 Tout depuis le More nu
 Iusqu'à la Tane gelee:
 Mon ame est lors affolee
 D'une si douce folleur
 Qu'alors ie possede l'heur.
 Et le plaisir, & la ioye
 La plus grande que lon voye.
 Phœbus dont le damoiseau
 Et Bacchus le iouuanceau
 Sont esgaux comme de cire:
 Quand l'un d'eux aussi desire
 D'apprendre un homme à chanter,
 L'autre l'apprend à pinter:
 Car ceux là que Bacchus prisē
 Phœbus fort les fauorise:

Et

teluy q's aime Phæbus
 cheri de Bacchus.
 sis cette grand bien-ueillance
 nt de leur grand ressemblance:
 comme le blond Phæbus
 uua cent sortes de ius,
 bonne herbe, & de racine,
 qui seruent de medicine:
 st de mesme & tout ainsin,
 chus le bon medecin
 una la boisson sacree,
 uigerit & qui recree
 malade douloureux.
 mbien voit-on de sieureux,
 lors qu'ilz tremblent la sieure
 udrn que ne court vn lieure,
 uand il est chassé du chien,
 force de boire bien,
 de bien hauffer le verre,
 ur sieure vomir à terre,
 si gaillards se trouuant
 ilz estoient au parauant?
 est pourquoy iadis la Grece,
 lebrant en alle gresse
 force vins & gasteaux
 feste des vins nouueaux
 tout Bacchus le bon pere,
 les Dieux du haut repaire,
 ue la vineuse boisson
 iust en toute saison

D'une

D'une medecine utile:
La parole fut subtile
Du philosophe sçauant,
Lequel disoit bien souuent
Qu'il estoit utile à l'homme
Qu'il se seruist du vin, comme
De medecine on se sert:
Par cela bien il appert
Que cette liqueur vineuse
Est toute medecineuse,
Et que sa douce boisson
Nous peut donner guerison.
Quand on est en maladie.
C'est bien force que ie dic
Hautement à claire voix
Mal des vieux peres Gaulois:
Car ces doctes Sarronides,
Ces Bardes, & ces Druydes,
Que tient chasque nation
En grande admiration,
Eussent eu plus de louange
De crier à la vandange,
Que crier au Guy l'an neuf,
Menant avecque eux un bœuf,
Pour en faire sacrifice
Et pour se rendre propice
Le Dieu noir qu'ilz adoroyent,
Et que tant ilz reueroient:
On eust fait plus de mystere
Avec le vin salutaire,

S'ilz

ilz l'eussent bien entendu
 que de leur Guy morfondu,
 qui seruoit en leur contree
 de medecine sacree.
 Mais reuenons à Phœbus
 au bon pere Bacchus,
 qui sont faits comme de cire:
 quand l'un d'eux aussi desire
 apprendre un homme à chanter,
 autre l'apprend à pinter.
 A ceux-la que Bacchus prise,
 Phœbus fort les fauorise:
 teluy qu'aime Phœbus
 est cheri de Bacchus.
 Mais cette grand'bien-veillance
 ent de leur grand'resemblance,
 plaisir il pas tous deux
 habiter aux monts pierreux,
 de loger aux montagnes,
 de s'daignant les campagnes?
 Ces deux mesmement ilz ont
 pour demeure le mont
 Ennassee, qui fend & coupe
 deux fronts sa haute croupe;
 c'est que ces Dieux amis
 pris demeure & logis,
 tant l'un de l'autre proche,
 voisin sur cette roche.
 voyant ainsi liés
 tant & tant d'amitiés,

Aaa

Qu'en

Qu'enfante leur voisinage,
Leur semblance & leur lignage,
Vniour concleurent eux deux,
Qu'il ne leur falloit entre eux
Pour leurs vers & leurs mystere,
De leur feste Trietere
Qu'un prestre t arseulement,
Pour tousiours plus amplement
Accroistre leur ressemblance,
Et leur grande bien-ueillance.
Tout depuis ceux-là, lesquelz
Honorent les saints autels
De Phœbus en humble office,
Font à Bacchus sacrifice
Estans d'eux deux prestres saintes,
Et portent leurs cheueux ceints
De laurier, & de lierre,
Qui sur les murailles erre
D'un pié grimpant de trauers,
Et depuis les vins & vers
Ensemble voulurent estre
A la facon de leur maistre:
Depuis di- ie en la faueur
De Bacchus le bon beueur,
Phœbus eschauffe & enflame
Tout beueur à haute game
Le faifant prompt à chanter,
Comme Bacchus à pinter.
C'est d'où vient qu'il fit en Grece
Chanter de si grand adresse

Le poëte Anacreon,
 Des beueurs le biberon,
 Qui en la Bacchique guerre
 Qui on fait au pot & au verre,
 Eust bien vaincu Mithridat
 Invincible en tel combat.
 Tout depuis ce temps encore
 Le pere Bacchus honnore
 Les poëtes comme siens,
 Leur departant de ses biens:
 Car sans cesse il les recree
 Auec sa liqueur sacree.
 Il chasse d'eux tout ennuy,
 Les aimant autant que luy
 D'une amitié tres-utile.
 Iadis le poëte Aeschile
 A bien senti la faueur
 De ce bon pere beueur:
 Lequel chemina grand erre,
 Aux enfers dessous la terre,
 Afin de le tirer dehors
 Du froid royaume des morts,
 Et pour luy rendre la vie,
 Que luy auoit iarauie
 Atropos sœur de Cloton,
 En tranchant son peloton,
 Et le fil de ses années
 Où pendoyent ses destinees.
 Il ne faut donc plus penser,
 Que l'on puisse composer
 Quelque vers de bonne grace,

Qui ne suit l'antique trace
Des vieux poëtes diuins,
Qui aimoyent tant les bons vins:
Car iadis en bonne annee,
Et en meilleure iournee
Le grand prophete Phæbus
Promit au pere Bacchus,
Ie dy de promesse telle
Qu'on la tient pour eternelle,
Que iamais aucun Boi-leau
Ne feroit vers bon ny beau,
Ny qui fust digne de gloire,
De renom, & de memoire:
Mais que ceux qui mieux beuroyent,
Le mieux de tous chanteroient.
Cette plaisante promesse
Remplit Bacchus d'allegresse,
Qui fit en deux bons un saut
Le gentil petit vitaut,
Qui touſſours le verre aguette,
Et iura par ſa figuette,
Et ſon verre cramoisi,
Que pour recompense auſſi
Le poëte à pleine taffe
Beuroit de fort bonne grace,
Et qu'il feroit à iamais
Les poëtes bons gourmets.
Pour auoir donc bonne veine,
Il faut à grand taffe pleine
Sans cesse boire d'autant

Le bon Aeschile imitant,
 Qui sans vin ne pouuoit viure,
 Si sil n'estoit demi yure
 Un vers n'estoit qu'a demi:
 Mais en compere & ami
 Chantoit d'un grand courage
 Des vers, lesquels faisoient rage,
 Quand il auoit chopine,
 Parce qu'il est ordonné
 Qu'au verre le vers s'assemble,
 Qu'on boiué & chante ensemble.
 Par Phœbus le damoiseau,
 Bacchus le iouuenceau
 Est esgaux comme de cire:
 Quand l'un d'eux aussi desire
 Apprendre un homme à chanter,
 Autre l'apprend à pinter:
 Par ceux là que Bacchus prisé,
 Phœbus fort les fauorise:
 Et celuy qu'aime Phœbus
 Est cheri de Bacchus:
 Et cette grand'bien-ueillance
 Tent de leur grand'resemblance:

III.

N'est-ce pas pure folie
 De suiure la poësie,
 Qui ne peut donner sinon
 Qu'un insensible renom,
 Et qu'une simple memoire,
 Et ne scay qu'elle gloire,

Dond ionir on ne peut pas,
Sinon qu'apres le trespass:
Ce-temps-pendant la souffrance,
Ce-temps-pendant l'indigence,
Auecque la pauureté
Marche tousiours au costé
De ceux, qui par grand'folie
Vont suiuant la poësie,
Qui ne peut donner sinon
Qu'un insensible renom,
Et qu'une simple memoire,
Et ie ne sçay quelle gloire,
Dond ionir on ne peut pas
Sinon qu'aprez le trespass.
Il ny a art ny science,
Qui par longue experiance
Ne face acquerir du bien
A ceux qui l'entendent bien.
Vn medecin docte & sage,
Lequel entend par usage
Et par estude son art,
Peut gaigner en chasque part
Par son art Hypocratique,
Et par sa docte pratique
Des ducatz & des escus,
Et des moyens tant & plus,
Et peut en grande abondance
Acquerir de la cheuance:
Mais le poëte sinon
Ne peut gaigner qu'un renom,

Et

Si qu'vnne simple memoire,
 Si ne sçay qu'elle gloire,
 Dond iouir on ne peut pas,
 Sinon qu'aprez le trespass.
 L'aduocat que l'on renomme,
 Si qu'on tient pour habile homme,
 Peut gaigner quand il luy plait
 Sur son babil & son plaid,
 Fatiquant les loix ciuiles,
 Le constumier des villes,
 Des richesses à foison,
 Dond il emplit sa maison
 Achetant des maitairies,
 Ou mesmes des seigneuries:
 Si bien ces riches estatz
 Qu'on appelle magistratz,
 De qui l'autorité grande
 A tout vn peuple commande.
 Mais le poète sinon
 Ne peut gaigner qu'un renom.
 Et qu'vnne simple memoire,
 Ne ne sçay quelle gloire,
 Dond iouir on ne peut pas
 Sinon qu'apres le trespass.
 Le marchant par sa trafique,
 Peut gaigner à sa boutique
 Chasque fois & chasque coup,
 Sans se tourmenter beaucoup,
 De l'argent qu'on luy apporte
 Incessamment à sa porte.

Mais le poëte n'a pas
 Sinon qu'aprez le trespass
 Je ne scay quelle memoire,
 Et ie ne scay quelle gloire.
 Cependant la pauureté
 Touſiours marche à ſon costé,
 Auecque une grand'ſouffrance,
 Et une grande indigence.
 Les patrons & matelotz,
 Qui viuent deſſus les flotz.
 Qui ore au Ponant, & ore
 Voyagent deuers l'Aurore,
 Se font riches du butin
 Du Ponant & du Matin:
 Et par leurs eſpiceries,
 Et par tant de pierreries,
 Qu'ilz apportent, peuuent bien
 Acquerir force moyen,
 Et gagner à grand' largesse
 Force cheuance & richesse.
 Mais le poëte n'a pas
 Sinon qu'aprez le trespass
 Je ne scay quelle memoire,
 Et ie ne scay quelle gloire:
 Cependant la pauurette
 Touſiours marche à ſon costé,
 Auecque une grand'ſouffrance,
 Et une grande indigence.
 Les gens d'armes & ſoudards,
 Qui ſuuent l'horreur de Mars,

les canons, & le tonnerre,
Et la frayeur de la guerre,
Massent de grands deniers
Par rançon de prisonniers,
Et par le sac d'une ville,
Que lon batine & qu'on pille,
Les corps morts despoillant,
Prez que d'un bras vaillant
A une main animee,
Sont desfaite l'armee
De leur vicinus ennemis
Mort ou en route mis:
Car sont les moyens d'aquerre,
Des richesses à la guerre.
Mais le poete n'a pas
Non qu'aprez le trespass
Ne scay quelle memoire,
Et ie ne scay quelle gloire.
Pendant la pauureté
Toujours marche à son costé
Auecque une grand souffrance,
Et une grande indigence.
Mais il est vray qu'à la fin
Le plus expert medecin,
Qui par l'art Hypocratique
Et par sa docte pratique,
Peut gagner de beaus escus
Et des moyent tant & plus:
Et l'aduocat qu'on renomme,
Et qu'on tient pour habille homme,

Et qui se fait s'il luy plait
Riche par babil & plaid,
Comme le poëte meurent,
Et leurs escus, qui demeurent
Aprez eux ne peuuent pas
Les suiuure iusqu' au trespass,
Lequel chasse la souffrance,
Lequel chasse l'indigence
Du poëte, qui sinon
Ne peut gaigner qu'un renom,
Et une belle memoire,
Et une eternelle gloire,
Dond iouir on ne peut pas
Sinon qu' aprez le trespass:
Le marchant qui par traffique
Peut gaigner à sa boutique
Chasque fois & chasque coup,
Sans se tourmenter beaucoup,
De l'argent qu'on luy apporte
Incessamment à sa porte,
Et les expers matelotz,
Qui viuent dessur les flotz,
Qui ore au Ponant, & ore
Voyagent deuers l'Aurore,
Pillant le riche butin
Du Ponant & du matin,
Comme le poëte meurent,
Et leurs escus, qui demeurent
Aprez eux ne peuuent pas
Les suiuure iusqu' au trespass,

Lequel

Lequel chasse la souffrance,
Lequel chasse l'indigence,
Du poete, qui sinon
Ne peut gaigner qu'un renom,
Et une belle memoire,
Et une eternelle gloire,
Dond iouir on ne peut pas
Amon qu'aprez le trespass.
Ceux qui suivent le tonnerre
Et la frayeur de la guerre
Amassant de grands deniers,
En rançon de prisonniers,
Du par le sac d'une ville,
Que lon butine & qu'on pille,
Du les corps morts despouillant,
Aprez que d'un bras vaillant,
Et d'une main animee
Ont desfaite l'armee
De leurs vaincus ennemis,
Amort ou en route mis,
Comme les poetes meurent,
Et leurs escus, qui demeurent
Aprez eux ne peuvent pas
Les suivre iusqu'au trespass,
Lequel chasse la souffrance,
Lequel chasse l'indigence
Du poete, qui sinon
Ne peut gaigner qu'un renom,
Et une belle me moire,
Et une eternelle gloire,

Dond

Dond ionür on ne peut pas,
 Sinon qu'aprez le trespass.
 Puisqu'ainsi va donq ie laisse
 L'or, les biens & la richesse,
 Les escus & les ducats,
 Aux medecins, aduocats
 Marchans, & à ceux encore,
 Qui voyagent vers l'Aurore,
 Et aux guerriers & soudards,
 Qui suivent l'horreur de Mars:
 Et ne feray pas folie
 De suiure la poësie:
 Puis qu'il n'y a rien, sinon
 Qu'elle, qui donne un renom,
 Et une belle memoire,
 Et une eternelle gloire,
 Qui comme l'or n'estant pas,
 Nous suit aprez le trespass.

V.

A Jean Pisseuin Auvergnat.

Q Vand i'y pense, c'est en vain,
 En vain mon cher Pisseuin,
 Que ie m'employe & m'amuse,
 Au doux mestier de la Muse:
 Car ce n'est plus qu'un abus
 De se donner à Phœbus:
 Puisque maintenant en France
 La guerre fait demeurance:

Et

puisque de toutes parts
emillent tant de soudards
dans cette pauvre terre,
que la malheureuse guerre
mettre sous le tombeau,
le fer & le flambeau.
ne parle plus que d'armes,
que d'assauts, & que d'alarmes,
de soudards & guerriers,
pietons & caualiers,
de cargue, & camisade,
d'embusche, & d'escalade,
mousquets & petrinaux,
montures, & cheuaux,
canons, d'artillerie,
pieces de baterie,
tués, & de blessés,
rampars, & de fossés,
combats & de batailles,
esperons, & de murailles,
valeuars, & gabions,
cuirasse & morions,
poignard, espee, & lame
fer de sang & de flame
est-ce donc pas en vain,
vain mon cher Pisseuin,
que je m'employe, & m'amuse
au doux mestier de la Muse.
puisque ce n'est qu'un abus,
se donner à Phœbus:

Et

Et puisque à présent en France
La guerre fait demeurance
Et puisque de toutes parts
Fourmilent tant de soudards
Dedans cette pauvre terre,
Que la malheureuse guerre
Veut mettre sous le tombeau,
Par le fer & le flambeau.
Mais nonobstant les gendarmes,
Les assauts & les alarmes,
Les soudards, & les guerriers
Les pietons, & caualiers,
La cargue & la camisade,
Et l'embusche, & l'escalade,
Les mousquets, & petrinaux,
Les montures & cheuaux,
Les canons, l'artillerie,
Les pieces de batterie,
Les tués & les blessés,
Les rampars & les fossés,
Les combats & les batailles,
Les esperons, les murailles,
Bouleuar s & gabions,
Cuirasses & morions:
I'ay toutesfois esperance,
Qu'à la fin la pauvre France
Ne verra plus les soudards
Fourmiller de toutes parts,
Dans son royaume & sa terre,
Que la miserable guerre

Veut

eut mettre sous le tombeau,
par le fer & le flambeau.
l'heure si je m'amuse
du doux mestier de la Muse:
l'heure mon Pisseuin,
Qu'en dis-tu? sera-ce en vain?

VI.

A Claude Le Brun Beaujolois.

A Oùir donc tes deuis,
Mon Le Brun, tu es d'aduis,
Que loing de ma fantaisie
Jchasse la poësie,
Jmon du tout, tu entens
Que ce soit pour quelque temps
Que je prenne congé d'elle:
Et que d'une ardeur nouuelle,
Autre que je ne soulois
Jembrasse à deux mains les loix.
Et quittant ma vieille mode
De chanter tantost vne ode,
Ou bien tantost vn sonnet,
Qui coupe & qui tranche net
Par sa conclusion viue,
Et par sa grace nayue,
Et di-je encore quittant
Les chansons que j'aime tant
Et les carmes & la rime,
Dond je fais si grande estime:

Affin

Affin d'aquerir du bien
Par l'aide & par le moyen
De Iason, Balde, & Bartole,
Que dans une docte escole
Un docteur cite tousiours,
Lisant les loix & le cours,
Et mettant en evidence
L'antique Iurisprudence,
Que les vieux Preteurs Romains
Nous ont mise entre les mains.
Ton opinion est bonne:
Et toutesfois ie m'estonne,
Comment c'est qu'en tes deuis,
Mon Le-Brun, tu es d'aduis
Que loing de ma fantacie
Ie chasse la poësie,
Seulement pour quelque temps
Ainsi comme tu l'entens.
Car puisque la loy ciuile
Est profitable & utile,
Pour amasser force bien:
Tu me conseilles tres-bien.
Mais puisque aussi la poësie
Est tant en ma fantacie,
Ie ne la peux pour vn temps
Quitter comme tu l'entens,
Ne laisser ma vielle mode
De chanter tantoist une ode,
Ou bien tantoist un sonnet,
Qui coupe & qui tranche net

par sa conclusion vine,
 par sa grace nayue
 fol plustost oubliroit,
 fol plustost quiteroit
 sonnette & sa marotte,
 patron sa nef qui flote,
 amoureux son bouquet,
 viargon vn perroquet,
 bon pere sa lignee,
 charpartier sa cognee,
 pipeaux vn oiseleur,
 son chien vn bateleur,
 maistre coquin sa poche,
 u grand'dame son coche,
 commeres leur caquets,
 deux iambes vn laquais,
 fillettes leurs poupees,
 gendarmes leurs espees,
 musicien son ton,
 aveugle son baston,
 legiste sa cornette,
 un heraut sa trompette,
 aiguille vn cousturier,
 rebec vn menestrier,
 soldat la picoree,
 leuriers la curee,
 mulot son auertin,
 glorieux son satin,
 un berger sa houlette,
 ne feroit vn poete

Les accords & les doux sens
 De ses airs & ses chançons,
 Et son ancienne mode
 De chanter tantoſt vne ode,
 Ou bien tantoſt un ſonnet,
 Qui coupe & qui tranche net
 Par ſa conclusion viue,
 Et par ſa grace nayue,
 Qui le rend du tout contant,
 Et laquelle il aime tant
 Qu'il fait deſſus tout eſtime
 De ſes vers & de ſa rime.
 Ne ſois donc que plus d'aduis,
 Mon Le-Brun par tes deuis
 Que loing de ma fantasie
 Je chaffe la poëſie.
 Mais toy meſme acquiers du bien
 Par l'aide & le moyen
 De Iason Balde, & Bartole,
 Que dans vne docte ecole
 Vn docte cite touſieurs
 Lifant les loix, & le cours,
 Et mettant en euidence
 L'antique Iurisprudence,
 Que les vieux Preteurs Romains
 Nous ont misé entre les mains.
 Et cependant à ma mode
 Laiſſe moy chanter vne ode,
 Ou bien tantoſt un ſonnet,
 Qui coupe & qui tranche net

M E S L A N G E S.

379

Par sa conclusion viue,
Et par sa grace nayue,
Qui me rend du tout contant,
Et laquelle i aime tant,
Que sur tout ie fais estime
De mes vers & de ma rime:
Nonobstant qu'en tes deuis,
Mon Le-Brun, tu sois d'aduis
Que loing de ma fantasie
Il chasse la poësie,
Que ie desire & pretends
dimer & fuiure en tout temps.

F I N



M E S L A N G E S D E I E A N G O D A R D

P A R I S I E N .

O D E .

Nous voyons de tous parts
Faire tranches & rampars
Dans les villes de France:
De toutes parts nous voyons
Flamboyer les moryons,
Et le fer de la lance.
On change en glaives tranchants
Tous les ferments des champs:
Du fer de la charrue
On forge pour le soudard

*Le traquet & le poignard,
Et la lame pointue.*

*Chascun court au rattelier
Pour despendre & deslier
Son canon & son flasque:
Du plus petit au plus grand,
Maintenant un chascun prend
La cuirasse & le casque.*

*Ceux qui trauaillent aux champs,
Les artisans, les marchants
Courent tous à la guerre,
Pour s'entr'occire & choquer:
Au lieu de bien traffiquer
Et labourer la terre.*

*Le frere à le glaive en main
Contre son frere germain:
Le filz contre le pere:
Contre l'oncle le nepueu:
Et l'oncle à fer & à feu
Veut son nepueu deffaire.*

*Le propos commun qui court,
Ha! Dieu que ne suis ie sourd
Pour ne le point entendre,
C'est de meurtre & de rançon,
De surprise & trahison,
De piller & de prendre!*

*Toutes les Rages d'Enfer
Brisant leurs chesnes de fer
Sont, ie croy, deschesnees,
Et pour nos vices punir
Vienment en France tenir
Place à longues années.*

Ainsi le peuple François
 Se logent à cette fois
 Ces Rages & Furies,
 Qui ne leur font proietter
 Que moyen d'executer
 Meurtres & boucheries.
 En n'est plus en son estat:
 Plus n'est craint le magistrat:
 Ce n'est une grande honte,
 Que de iustice & de droit
 Maintenant en nul endroit
 On ne fait aucun conte:
 Imples, qui viendrez un iour
 Aprez nous à vostre tour
 Vous ne pourrez pas croire,
 Qu'un siecle ait eu tant d'horreur,
 Si au moins, on a le cœur
 D'en escrire l'histoïre.
 Ay veu de mes yeux souuent,
 L'atteste le Dieu vivant,
 Villes bourgs & villages
 Proches voisins tant & plus,
 L'un l'autre se courir sus
 Faisant meurtre & pillages.
 Ay veu de mes yeux cent fois,
 Flamber jusqu'aux cieux les toits
 Et mesme en la presence
 De ceux, qui estoient du lieu,
 Secondans le boute-feu
 Du lieu de leur naissance.

I'ay veu où l'on n'ose pas

*Hors la ville faire un pas,
Et où les troupes fortes
Des villageois d'alentour
Vиennent donner en plein iour
Jusques dedans les portes.*

L'ennemi se voit par tout

*Depuis l'un à l'autre bout:
Qui maintenant chemine,
A grand peine ne peut pas
Faire seulement trois pas,
Sans danger de ruine.*

On ne sçauoit voyager

*Sans peril & sans danger:
Au passant qui arriue,
Le chien estant abattu,
On demande, qui es tu?
Qui va là: & qui viue?*

On n'est pas si tost parti

*D'un lieu, qui tient un parti,
O le piteux affaire!
Qu'en cheminant tant soit peu
On ne trouue un autre lieu,
Qui tient parti contraire.*

Pauvres François desbordés:

*Et qui si fort vous bandés
Ainsi l'un contre l'autre,
Ne voyés vous pas comment
La France cruellement
Dedans son sang se veautre?*

Que

que diront nos bons Clouis,
 Nos Pepins & nos Louys,
 Et ce grand Charlemagne,
 De qui le commandement
 S'estendoit sur l'Allemand,
 France, Italie, & Espagne?
 dis les peuples Fran^cois,
 Vnis dessous ces bon Rois
 Par une paix feconde,
 Allerent planter les lis.
 Qu'en France ilz auoyent cueillis
 Aux quatre coings du monde.
 les marques encore en sont,
 Où Pactole au jaune fond
 Ses riches ondes dore,
 Les Lombards & les Latins,
 Les mescreans Palestins
 S'en souuiennent encore.
 presque aus quatre coings diuers
 De tout ce grand vniuers,
 Ont voit quelque apparence
 De France, & des vieux Fran^cois:
 France seule à cette fois
 Ne resent rien de France.
 Nous, qui sommes les enfans
 De peres si triomphants,
 Nous deuissions, ce me semble,
 Imiter leur grand vertu,
 Et suuire leur trac battu
 D'un accord tous ensemble.

Comme eux donqu'vnissions nous,
 Et pourtans ce fier courroux,
 Qui nous ronge & nous lime,
 Sur ces Turcs & mescreans,
 Qui depuis tant & tant d'ans
 Tiennent Ierosolime.

C'est là, François, qu'il nous fault
 Aller d'un courage haut
 Monstrer nostre vaillance:
 Pour accroistre à grand' planté
 L'Eglise & la Chrestienté,
 Et l'honneur de la France.

C'est là, François, où estans
 Sous nos estendarts flottants
 Nous devons faire rage,
 De combatre courageux
 A l'honneur du lis neigeux
 D'invincible courage,

C'est là, dit-ie, qu'il fait beau
 Se dresser un beau tombeau
 Soubs de si saintes armes,
 Ayant tresbien mérité
 D'estre des siens regretté
 A sanglots & à larmes.

Quelle parole & deuis,
 Quel discours, à vostre aduis,
 Tiennent les Allemagnes?
 Et quel propos, pensés vous,
 Tiennent maintenant de nous
 Les peuples des Espagnes?

Qu'en disent tous les Anglois?

Qu'en disent les Escossois?

Qu'en dit l'Europe toute?

Ah! nos voisins en repos

Ne tiennent autre propos

Que de nos maux, sans doute.

us Charles, & vous Martelz,

Vous Pepins, & autres telz,

A qui iadis la France

Pleine de repos & d'heur

Rendoit hommage & honneur,

Et humble obeissance.

us, di-je, ô heureux Esprits,

Qui ce royaume aués pris

Comme Anges tutellaires

En vostre protection,

Gardés vostre nation

De tous ses aduersaires.

chassés loing les estrangers

Chassés loing tous les dangers,

Et chassés loing la guerre:

Et faites à tout iamais

Fleurir l'église & la paix

Ici en vostre terre.

Mais toy, ô grand Dieu puissant,

Voy la destresse que sent

Cette France affligeé,

Qui esleue aux cieux les mains

Parmi ses maux inhumains,

Pourestre soulagee.

Tout à esté despraué

Le public & le priué,

Et en toute maniere,

Seigneur, le peuple François

A outre passé tes loix,

Ne s'en souciant guiere.

Honteux nous le confessons

Et dolens reconnoissons,

O Seigneur nostre faute,

La France en crie merci,

Et son pauvre peuple aussi

Ata magesté haute.

Metz pluſtost deuant tes yeux

La bonté de nos ayeulx,

Leur vertu & merite,

Qui te somme à estre doux,

Que le vice d'entre nous,

Qui t'offence & t'irrite.

Ou bien, ô grand Dieu puissant,

Las! ne regarde pas tant

A nostre lourde offence,

Qu'egard tu n'ayes aussi

Ata piteuse merci,

Et ta grande clemence.

Nous auons assés souffert,

Seigneur, par tout il appert

Au bourg, ville & village:

C'est assés & trop punir,

Quand on doit à l'aduenir

A son dam estre sage:

E L E G I E.

Monsieur, Monsieur Nicolas de l'Ange, Seigneur
dudit lieu, de Laual & de Cuires, President
en la Cour de parlement de Dombes
& aux siege Presidial & Sene-
schaucée de Lyon.

Ouuent les vieux patrons & les vieux matelotz,
Qui ont tousiours hanté la marine & les flotz,
faute de donner du repos à leur aage
quand c'est qu'il en est temps, font à la fin naufrage:
Itemme ceux qui sont de peuples gouuerneurs,
qui ont les premiers rancs, & les premiers honneurs,
qui sont les plus grands des cites & des villes
par l'art militaire, ou par les loix ciuiles,
faute de retraite, alors qu'il en est temps,
etrouuent à la fin tristes & mal-contens.
On ne scauroit trouuer chose au monde qui naisse,
Qui ne se change en fin: la bouillante ieunesse
son temps limité, & tout aage n'est pas
proper au ieu de l'escrime, à la lute, aux combats,
la danse & l'amour: quand la ieunesse passé
et la vieillesse vient, cela n'a plus de grace.

Tel

Tel en ieunesse estoit fort & roide luteur,
Ou valeureux guerrier ou agile sauteur,
Qui n'est plus maintenant ny à la lute habile,
Et ny propre à la guerre, & ny sauteur agile.
L'an qui est composé de mois, de nuits, & iours,
N'a sinon qu'un soleil qui gouerne son cours:
Et toutesfois pourtant si voyons nous l'annee,
Bien que d'un seul soleil elle soit gouernée,
Divisee en saisons, lesquelles ne vont pas
Toutes d'un mesme pied & d'un semblable pas:
Au contraire elles vont par leur trace courants,
Dissemblables du tout & du tout differentes.
Heureux celuy qui peut, quand le bon-heur luy dit
Et quand il est encore en honneur & credit,
Se retirer chez soy, s'ostant de la puissance
De la Fortune, à qui sur tout plait l'inconstance.
Ainsi fit autresfois l'inuaincu Scipion,
Qui se voyant tresriche en gloire & en renom,
Et secouant le ioug de Fortune & d'Enuie,
Vescut homme priué le reste de sa vie.
Ainsi fit autresfois ce valeureux guerrier,
Qui en Sicile acquit la gloire du laurier,
Ce grand Timoleon seul honneur de Corynthe,
Qui en heure & en temps sortant du labirynt he
Du souuerain estat & de grand gouerneur,
Vescut homme priué en repos, & bon-heur,
Et en tranquilité le reste de son aage,
Dedans sa Syracuse en son petit mesnage.
Ainsi en fit Luculle: assouvi de grandeur,
Et ayant aqueste assés de gloire & d'heur

v ses braues exploits d'ambition deliure,
 voulut à la fin en homme priué viure.
 Mais fais-tu, De-Lange, en ce siecle peruers,
 les plus beaux estés ne sont que des hyuers:
 venerable en vieillesse, en longue barbe, & aage
 venerable en vertu encore dauantage:
 chargé d'ans, & d'honneur encore plus chargé,
 mallement tu as heureusement changé
 premiere façon à la façon priuee,
 et tu as à la fin la meilleure trouuee.
 sans offencer personne, & sans estre offendre,
 chose rare en ce siecle où tout est renuersé
 tant l'ame & le cœur d'ambition deliures,
 iouys à souhait des Muses, & des liures
 dans ta maison de Cuire, où tu te tiens enclos,
 sur iouyr bienheureux du liure & du repos,
 pour passer ton temps une partie à lire,
 une partie aussi quelque fois à escrire.
 plus que iamais onque esgayant tes esprits,
 tu lis les autheurs, ou par fois tu escriis:
 Mesmes ces iour derniers tu escriuis la vie
 du Roy Louys douxiesme, à qui mesme l'Enuie,
 tant ce bon Roy de France à son peuple fut cher,
 n'a trouué que redire & que luy reprocher.
 Mais si tu fais paroistre actine ta vieillesse,
 autant comme autresfois sage fui ta ieunesse.



 T O M B E A V D E
 S I M O N D E C H A V E S
G E N T I L H O M M E
 du pays de Vellay, et Sieur de Chaues en Dombes.

DE Chaues à vescu tout le temps de sa vie,
 Obseruant la vertu, l'honneur & le devoir:
 Sans qu'on luy vit iamais contre personne auoir
 Aucune inimitié ny haine, ny enue.

L'Auarice iamais son ame n'a suiuie:
 L'Ambition iamais ne le peut esmouvoir:
 Iamais homme qui fut son ame n'a peu voir
 Ny à la volupté, ny au vice asservie.

Il estoit auisé sage, prudent, accord,
 Mais sur tout il hayoit la noise & le discord
 Comme vray filz du ciel, & non filz de la terre.

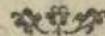
Auſſi le ciel qui eut pitié du grand ennuy,
 Qu'il auoit d'estre au monde en vn temps plein de guer
 Là haut en lieu de paix le rappella chez luy.

T O M B E A

TRANSLAT.



TOMB BEAV DE IEAN DE GRANRIS GENTIL HOMME BEAVIOLOIS.



Assant, quiconque sois, si tu as le souci
 De voir quelque cas rare, arreste un peu ici:
 arreste un peu ici, & de grace contemple
 le cercueil, qui n'est pas ny superbe, ny ample:
 Mais qui merite bien d'estre autant honore,
 Qu'un sepulcre de prince en marbre eslaboure:
 A moins si lon estime à plus grand excellance,
 Que le marbre, ou que l'or, la sagesse & vaillance.
 I gis Iean de Granris gentilhomme entendu
 au lettres & aux arts, & qui au residu
 aux lettres & aux arts s'ayant donne carriere,
 Voulut suire la guerre ayant l'ame guerriere.
 A grand peine entroit-il encore en son printemps,
 Qu'a Mars il se donna ayant dix huit ans:
 Tant santoit-il desia son ame generouse
 De palme, de laurier, & de los desireuse.
 Poussé de ce desir, lequel l'alloit piquant,
 Et piqué du desir qu'il auoit quand & quand
 De faire à Dieu, au Roy, & au pays seruice,
 Il se mit sur les rancs, il entra dans la lice.

Et

Et suiuant le guidon du grand Duc de Nemours,
Il se trouua depuis en maintz sanglants estours.
Animé d'un beau sang & d'un masle courage,
Ce ieune de Granris entre tous faisoit rage
De donner & charger dessus les ennemis,
Alorsque Montbrun fut à vanderoute mis
Aux champs du Dauphiné, quand la secte nouuelle;
D'une religion mit la France en ceruelle.
A maints iege de ville aprez il se trouua:
Au iege de la Meure assés il esprouua
Quelle estoit sa valeur d'un chascun louangee:
Il a souuentes fois en bataille rangee
Affronté l'ennemi. Alorsque au Guodam,
Le fait est tout nouueau, les Suisses a leur dam
Sentirent estonnéz la vaillance, & la force,
Et le zèle anime d'un Alphonse de Corse:
En ce rencontre-là ce de Granris estoit,
Qui de lance & d'estoc comme un foudre abbatoit
Tout autant d'ennemis, qui faisoient résistance,
Desployant dessus eux à plein bras sa vaillance.
Incontinent aprez cette expedition,
Un grand ost d'Allemands guerriere nation,
La France en tremble encore, espuisloit l'eau de Seine:
Les champs Parisiens, & la Gauloise pleine
Estoit demi captive, & vergogneusement
La foulloit sous ses piedz ce grand camp Allemand.
Mais en un tourne-main cette superbe armee
S'esuanouyt en l'air ainsi qu'une fumee.
Là pour faire service à son pays aimé.
Se trouua de Granris d'un braue cœur armé,

Et souuent imprimé par le fer de sa lance
 Sur les Raistres vaincus sa guerriere vaillance.
 Mais qu'est-il de besoing de nommer les endroitz,
 Et les lieux, où il à fait service à nos Rois?
 Aux armes il auoit mis toute son enuie:
 Les armes il suiuoit tout le temps de sa vie,
 Il bon droit les tenant pour le vray champ d'honneur,
 Il se donne tousiours carriere un braue cœur.
 Il surplis il auoit tousiours eu dès enfance
 La douceur, & bonté en grande reuerance:
 Il cherissoit chascun, chascun le cherissoit
 Pour la grande vertu, qui en lui paroissoit.
 Il vescut tousiours benin, & debonnaire,
 Courtois & gracieux, autant qu'il se peut faire.
 Consideré l'assant si l'on doit lamentter
 Un homme apres sa mort, ou plustost l'imiter.

T O M B E A V D E D A M O I - selle Anne Edille.

Assant, en quelque part que tu ayes passé,
 A grand peine as tu veu quelque tombeau dressé,
 Monstrant au dehors si petite apparence,
 Dedans enfermest plus de rare excellence,
 Je fait ce tombeau ci grossier par le dehors,
 Mais superbe au dedans, à cause du beau corps
 Anne Edille qu'il tient: Anne Edille, laquelle
 Son temps surpassa toute autre damoiselle:
 Voir celles-là, qui iamais ont esté,
 celle qui verra nostre posterité.

I amais en plus beau corps ne logea plus belle ame:
 Elle seule auoit plus que pas une autre dame
 Eust peut souhaiter onque, ou desiré d'ausoir:
 Car avecque la beaute elle auoit le sçauoir,
 Sçauoir, qui s'estendoit presque sur toute chose:
 Elle escrivoit en vers, elle escrivoit en prose:
 Et le stile coulant de sa prose, & ses vers,
 Digne d'eterniser son nom par l'univers,
 Le faisoit surpasser Saphon & Cornelie,
 L'une honneur de la Grece & l'autre d'Italie.
 Mainternement encore auoit son bel esprit
 Plein de toutes vertus: car soigneuse elle apprit
 Les annales des Grecs, & la Romaine histoire:
 Aussi l'antiquité, qui luy estoit notoire,
 Estoit come un iardin, où les plus saintes mœurs
 Des Dames du passé estoient les belles fleurs,
 Que sage elle cueilloit pour couronner son ame
 D'un tel chapeau de fleurs, plus souueus que basme,
 Plus belles que la rose, & qui dure tousiours,
 Plus viues en couleur que le passe-velours,
 Le lierre, ou le laurier sans craindre la gelee,
 Ny la bouillante ardeur de la terre haslee.
 Son esprit, qui se fit si rare en peu de temps,
 Quitta ce mortel monde apres vingt & quatre ans:
 Car la terre luy fut ennuieuse & moleste,
 Et chercha tost le ciel, comme estant tout cæleste.

SONNET I.

Ce fut à la minuit que les Iuifs infidelles
 Vinrent à desployer leurs sacrileges mains,
 Dessus le roy des cieux, & le roy des humains,
 S'estant armé de fer, de feux & de châdelles.

Ces coeurs incirconcis, ces meschants, ces rebelles
 Le firent condamner aux magistrats Romains,
 Luy firent endurer des tourmens maints & maints,
 Et des maux plus cruels les peines plus cruelles.
 O pauvres humains doncque apprenons à souffrir
 Patiemment le mal qui vient à nous s'offrir,
 Quand nous irritons trop la grand magesté haute.
 Puisque le roy des cieux souverain & puissant,
 Benin, clement, piteux, iuste, saint, innocent,
 Souffrit tant autresfois pour nostre propre faute.

I . I .

Les pierres & caillous de pitié se fendirent:
 Le pinnacle du temple en deux se diuisa:
 De frayeur & d'horreur le soleil eclipsa:
 Les corps des tre passés de leurs tombes sortirent.
 Les bestes sans raison à par elles sentirent
 Je ne scay quel effroy qui le cœur leur pressa.
 Alors que l'Eternel à la croix trespassa,
 Où les Iuifs malheureux autresfois le pendirent.
 Ces maudits Iuifs pourtant ne furent point esmeus
 De ces prodiges là qui furent par eux vus,
 Estans plus endurcis que les pierres taillées,
 Plus aveugles cent fois que le soleil d'alors,
 Beaucoup moins animés que les deffuns & morts,
 Et pires mille fois que bestes insenjées.

I . I . I .

De honte le soleil estaignit sa lumiere:
 Le corps des hommes nörs de leur tombe sortit:
 L'infidelle Gregeois bien qu'il fut loing, sentit
 Pourquoy la nuit si rost annonçoit sa carriere
 Nature ne tint point sa route coustumiere: Ccc 2

L'aveugle eust guerison & de ses deux yeux vit:
 Le Iuge mesmement la louange escriut
 De til, qu'il condamna d'une voix meurtriere.
 Celuy, qui est seigneur du monde & des humains,
 Se sentit garroter & lier les deux mains:
 L'alliance se fit du ciel avec la terre:
 Le bon pour le meschant recent affliction:
 La mort chassa la mort devant elle grand erre,
 Quand le Dieu recent par nous la mort & passion.
 I I I I .

Trois fois heureuses Croix, & quatre fois encore,
 Qui seule as merité de porter la rançon
 De tout le genre humain qu'on tenoit en prison
 En prison miserable, obscure & tenebreuse.
 Les cedres du Liban à la teste rameuse
 Sont moins en ton endroit qu'envers eux un buisson:
 Ton bois seul ne reçoit nulle comparaison,
 Non plus que font tes clous, & ta charge piteuse.
 Tu fus oincé du sang du grand maistre des cieux:
 Tu touchas à la chair de son corps precieux:
 A l'homme tu rendis sa lieesse rauie.
 Le ciel tu nous ouuixis: les enfers tu brisas:
 Et la mort de celuy, qui estendit les bras
 En mourant dessus toy, nous a donné la vie.

F I N.



TABLE ALPHA-
BETIQVE DES POE-
SIES CONTENVES EN
CE PREMIER TOME DES
Amours.

SONNETS.

A	Duint vn iour	Page 32
	Ah,ah qua n'ay-ie	18
	Ah,que n'estoy-ie	21
	Ah,non faites,François	2
	traidores yeux	56
	ie sens bien	144
	pourquoy traistre cœur	204
	igle roy des oiseaux	231
	nsi que le marchant	216
	jeune damoiseau,	174
	l'heure que madame	193
	lors nous en cueillir	207
	lors qu'Amour	57
	lors que le Soleil	149
	lors que Ciceron	36
	our,pourquoy	53

*L'auangle eust guerison & de ses deux yeux vit:
Le iuge mesmement la louange escriuit
De til, qu'il condamna d'une voix meurtriere.
Celuy, qui est seigneur du monde & des humains,
Se sentit garroter & lier les deux mains:
L'alliance se fit du ciel avec la terre:
Le bon pour le meschant receut affliction:
La mort chassa la mort devant elle grand erre,
Quand le Dieu receut par nous la mort & passion.*

III I.

*Trois fois heureuses Croix, & quatre fois encore,
Qui seule as merité de porter la rançon
De tout le genre humain qu'on tenoit en prison
En prison miserable, obscure & tenebreuse.
Les cedres du Liban à la teste rameuse
Sont moins en ton endroit qu'envers eux vn buisson:
Ton bois seul ne reçoit nulle comparaison,
Non plus que font tes clous, & ta charge piteuse.
Tu fus oincte du sang du grand maistre des cieux:
Tu touchas à la chair de son corps precieux:
A l'homme tu rendis sa lieſſe rauie.
Le ciel tu nous ouuris: les enfers tu brisas:
Et la mort de celuy, qui estendit les bras
En mourant dessus toy, nous a donné la vie.*

F I N.


TABLE ALPHA-
BETIQVE DES POE-
SIES CONTENVES EN
 CE PREMIER TOME DES
 Amours.

SONNETS.

A Duint vn iour	Page 32
Ah,ah qua n'ay-ie	18
Ah,qué n'estoy-ie	21
Ah,non faites,François	2
Ah,traidores yeux	56
Ah,ie sens bien	144
Ah,pourquoy traistre cœur	204
Aigle roy des oiseaux	231
Ainsi que le marchant	216
Air,icune damoisseau,	174
A l'heure que madame	193
Allors nous en cueillir	207
Alors qu'Amour	57
Alors que le Soleil	149
Alors que Ciceron	36
Amour,pourquoy	53

T A B L E.

Amour si de tout tems	180
A peine amour	2
A petit pas & lent	171
Apres que le Printems	171
Aquilon qui soufflant	210
Astres iumeaux	14
Atheniens	76
Au mois de May	11
Aussi est-ce vrayment	23
Autan, aux chauds soupirs	209
Au tems iadis	60
Automne gaye Nymphe	144
Aux rayons du Soleil	152

B

B Eaux yeux flamboyans	206
Belle de gracie	6
Belle fonteine	20
Belle maistresse	48
Belle ie meur	49
Belle pour toy	52
Belle & chaste Lucresse	150
Belle & chaste maistresse	22
Bien fauls est	19
Bonne posterite	12
Bouche de fiel	37
Brusler à petit feu	25

C

C E front d'argent	7
Ce front qui est	19
Ce ieune preux	20

T A B L E.

Ceignez vous l'espée	235
Ce Cupidon	41
Cen'est pour esbrancher	1
Cependant, mon Heudon,	223
Ce petit Dieu d'Amour	177
Ce petit Cupidon	189
Ce Philippe qui fut	236
Ce m'est ores tout vn	208
Ce qu'est au monde	27
Certes vous pensez	150
Ces derniers iours	186
Ceux qui verront	181
Cestoit au mois d'Auril	145
Celles, cesses	52
Ceste maistresse	75
Ceste malie de chair	217
C'est à faire au Taureaux	219
Chantres diuins	226
Comme vn beau iour	4
Comme Thetis	44
Comme iadis	45
Comme vn Leandre	62
Comme Ceres	67
Comme le ieune faon	199
Comme vn oiseau de proye	263
Cousin Mascot	49
Comme vn pescheur	27
Comment, helas	61
Cruel Amour	41
Cruelle vn iour	66
CC	4
	Cu

T A B L E.

Amour si de tout tems	180
A peine amour	2
A petit pas & lent	171
Apres que le Printemps	171
Aquilon qui soufflant	210
Astres iumeaux	14
Atheniens	76
Au mois de May	11
Aussi est-cevramment	231
Autan, aux chauds souspirs	209
Au tems iadis	60
Automne gaye Nymphe	144
Aux rayons du Soleil	152

B

B Eaux yeux flamboyans	206
Belle de grace	6
Belle fonteine	20
Belle maistresse	48
Belle ie meur	49
Belle pour toy	52
Belle & chaste Lucresse	159
Belle & chaste maistresse	225
Bien fauls eit	191
Bonne posterite	124
Bouche de fiel	37
Brusler à petit feu	213

C

C E front d'argent	71
Ce front qui eit	196
Ce ieune preux	21

T A B L E.

Ceignez vous l'espée	235
Ce Cupidon	41
Cen'est pour esbrancher	1
Cependant, mon Heudon,	223
Ce petit Dieu d'Amour	177
Ce petit Cupidon	189
Ce Philippe qui fut	236
Cem'est ores tout vn	208
Cequ'est au monde	27
Certes vous pensez	150
Ces derniers iours	186
Ceux qui verront	181
Cestoit au mois d'Auril	145
Cesses, cesses	52
Ceste maistresse	75
Ceste maie de chair	217
Cest à faire au Taureaux	219
Chantres diuins	226
Comme vn beau iour	4
Comme Thetis	44
Comme iadis	45
Comme vn Leandre	62
Comme Ceres	67
Comme le ieune faon	199
Comme vn oiseau de proye	263
Cousin Mascot	49
Comme vn pescheur	27
Comment, helas	61
Cruel Amour	41
Cruelle vn iour	66

T A B L E.

Cupdion l'autre iour

205

D

D Ans le vaisseau d'Amour	141
D Dauphin poisson camus	221
Dea c'est par trop	10
De blond citron	13
De grace, Amour,	50
De grace, n'ailes plus	146
Decembre enfroiduré	218
Delay fascheux	61
De pourpre	146
Depuis trois ou quatre	202
Depuis dix ou douze	229
De ma maistresse	12
De tous les sens	50
Des la premiere fois	166
Desire qui voudra	190
Desires vous	9
Des l'heure & le moment	154
Des la premiere fois	166
Des la premiere fois	204
Dieux permettés	43
Dieux permettés	61
Divin Bigot	74
Docte Iuret	69
Docte Pasquier,	73
Dorenauant	11
D'où vient mon luth	50
D'où vient cela	68
Doù peut venir cela	162
D ^u	

T A B L E.

Du feu d'Amour

51

E

E Au Nymphé	173
E En dourmant	224
En bonne conscience	122
Eté qui tiens en main	143
Etencore n'ay-ie peu	163
Eure meschant	14
Eure ieune mignon.	209

F

F Aites,faites,mes yeux	220
F Feux Deliens	32
Fea iouuenceau	174
Fils de Phebus	24
Fiere ie veux	39
Fleuues pliez	34
Flore tandis	30
Flore ie veux	37
Flore ma Nymphé	38
Flore à ce coup.	42
Flore tu es	174
Force du ciel	18
Force de bras	23
Fortune & la vertu	235
Fut-il iamais au monde	318

G

G Verriers de qui le sang	227
G Grand Jupiter	15
Grand Jupiter	44
Grand Sacerdoce	16

Ccc 5

Grand

T A B L E.

Grand Iupiter	22
Grand Dieu , qui dans les cieux	227
H	
H Elas ie fais	45
Heudon,de qui la Muse	187
Heudon,n'as tu point peur	122
Heureux Gyges	68
Heureux trois fois heureux	232
Honneur des Grecs	45
Hyuer pere grison	144
Hyer apres disner	187
I	
I 'Ay employé	41
I'ay beau mille soupirs	179
I'ay souuent desiré	183
Je suis Amour	47
Je fourmissoy	19
le voudroy estre	19
le voudtoy bien	33
Le suis fasché	38
L'estoys hyer	43
Le ne voudrois auoir	189
Le veux peindre en ces vers	184
Le suis du tout raui	186
Le ne me fache point	192
Le sōngeoy ce matin	194
Le prend congé de vous	206
Le scay que vostre œil	207
Leunes enfans bien mais	208
Le le confesse,Heudon	133

T A B L E.

L

A prudente nature	188
Lacs endourmis	35
laisse là ton papier	229
las ie suis doux	51
lepremier iour	9
le Dieu des eaux	17
les preux Gregeois	22
le mal est tel	40
les anciens	40
le temps passé	46
le Roy Priam	67
lebon naucher	140
le penser, le desir	147
le graues vers	36
Le ciel est bien cruel	201
Le fleuue de Iourdain	228
Le Soleil maintenant	160
Les champs enfarinés	75
l'Hidaspe n'a point tant	158
Lyon des animaux	221
Lors que ie m'embarquay	82
Lors que Cimon	170
Lucrefle, mon Amour	191

M

M A Flore vn iour	6
M Ma Cyprine à la face	13
Ma demy ame	22
Mamie vn iour	29
Maistresse ainsi	31

Maintenant

T A B L E.

Maintenant que la France	71
Madame de quoy	150
Maistresse, mon amour	167
Madame, pourneant	179
Madame, helas, Madame	189
Madame, ie sçay bien	193
Madame, c'est à vous	250
Me tenir, comme on dit	148
Mennon occis	16
M'embarquant	161
Mer edes Dieux	62
Mes bons amis	55
Meruelleuse est Paris	198
Mill e pensers	75
Mon du Mesnil	75
Mon cher Bigot	78
Mon bon Phœnix	153
Mon desir empenné	184
Monstre horrible	220
Mon cœur n'est feur tesmoin	124
Mon docte Pisseuin	233
Muse repose toy	237
Muses, mon cher soucy	31
Muëtte Nuict	48
N	
N Aguere estant assis	147
Naguere ie tournoy	153
Naguere au Dieu	176
Naguere en deuisant	178
Naguere estant allé	188
Naguere	

T A B L E.

Naguere Cupidon	226
Narcisse estoit ainsi	229
Ne craignes plus	28
Ne suis ie pas bien fol	187
Neverrons nous iamais	230
Ne laisse pour cela	240
Noire poison	59
Nouvel an	160
Ny l'enuieux caquet	164
Ny le puissant Martel	232
Ny tant de grands Seigneurs	233

O

O Beaux cheueux	15
O bon Dicu	230
O blonds cheueux	155
O desloyal Amour	203
O dure loy d'Amour	200
O grand Demon	63
O Homme doux	28
O iour heureux	72
O n'voit qui amy est	237
O que i'estoy heureux	155
O qu'heureux i'eusse este	203
Ores qu'aux champs	35
Ore que Zephyr	8
O salaire d'Amour	145
Ouide tu as tort	218
Ou soit dessus le point	199
Ou soit	

T A B L E.

Ou soit qu'au poins du iour
P

P	Arens cruelz	30
	Par ton carquois	47
	Par quel moyen	196
	Patron de Chastelet	223
	Par cent facons	65
	Petit archer Amour	169
	Penses qu'il fait beau voir	177
	Petit Zephyre doux	190
	Phœbus voyant	17
	Philosophes refueuis	181
	Pimpernelle que i'eus	274
	Plustost cent fois	54
	Plus qu'vne Inon	69
	Pour te seruir	70
	Pour parler franchement	172
	Pour quelle occasion	177
	Posterité & toy	220
	Pour tesmoigner l'amour	238
	Printemps blond iouuenceau	141
	Puisque c'est toy	42
	Puisque mon feu	56
	Puisque vous vous plaiseſ	151
	Puisque tu veux	23
	Puisque ton Francion	21

Q

Q	Vand ie la vo y	4
	Quaud son venin	8
	Quand vous estes absents	16
	Quand le berger royal	160

T A B L E.

Quand la posterité	195
Quand la nouvelle triste	234
Quand Ferdinand du Hé	124
Que l'ay failly	5
Que vous failles	20
Que n'ay ie ici	33
Que l'aniron	58
Que ie me trouue	55
Quel sort fatal	77
Que ce iour là me fut	156
Quelque part que ie sois	169
Que doy - ie desirer	172
Que l'homme est malheureux	180
Que iamais sans cesser	198
Quelcun me priserá	200
Que de beauté	201
Qui fait l'amour	54
Qui contera	77
Qui donnera	228

R

R Ochers qui iusqu'aux cieulx,	165
--------------------------------	-----

S

S Almandre	222
S Sans en rien desguiser	182
Satyres pief-eigos	175
Seruir à tout chascun	154
Sil te souuient	25
Sile destin	64
Si quelque fois	73
Sila Grece est	76

Sie

T A B L E.

Si ie suis tout nauré	156 T
Si ie vy en tourment	158 T
Si l'on vous voit paroistre	161 T
Si ie ne hante plus	164
Si les Carthaginois	184 V
S'il fut iamais Amour	197
Si nature iamais	197 V
S'il faut, ô Dieu d'Amour	199 V
Si vous m'aues aimé	201 V
Si i'estoy au milieu	214 V
Si est-ce toutesfois	302 V
Si Phœbus est vn Dieu	112 V
Si mes vers quelque iour	124 V
Soulientesfois Flore	74 V
Superbe,dure,fiere	151 V

T

T Andis Pelle que	72 V
Tandis qu'en vain	35 V
Tandis qu'au bord de Saone	212 V
Tant que tu veux	361 V
Tantost pour vous trouuer	157 V
Tantost tout estonné	157 V
Tant qu'on verra dans l'air	168 V
Tant que les pastoreaux	170 V
Terre de tous viuans	171 V
Tertres bouffus	34 V
Tous ces vers que ie fay	194
Tout graues vers	36 V
Trois ans sont ia passez	21 V
Tu disois vray	8

To

T A B L E.

Tu m'appelles Phœbus	123
Tun'escriras rien	123
Tu mens meschamment	176
 V	
V A beau present	53
Venus vn iour	25
Versés vn flot de pleurs	114
Vierge Pallas	59
Viellard ie le croy bien	239
Viellard nostre Heudon	240
Vn ieune Icare	3
Vn iour Amour	25
Vn Hippomene	66
Vn peu deuant que	217
Voyes au vif	7
Voici le iour	10
Voyés l'image	12
Vous vous plaignes	24
Voici le iour	31
Voici le gay printemps	152
Vous pouues bien changer	166
Vous ne m'aimeres	212
Vous qui lires	215
Vous qni tous estonnez	167
Vous me dittes hier	168
Vous qui voules sçauoir	178
 Z	
Z Ephire qui marchant	210

D d d

ODES

T A B L E.
ODES ET CHANSONS:

A

A	Lucine l'estoilliere	120
	Atort tu dis	131
	Aduint vn iour	103
	A l'aise ie youdroy m'estendre	99
	Amour vn iour ne veid point	98
	Amour si tu as l'œil bandé	271

B

B	Elle alors quetu m'aimois	141
----------	---------------------------	-----

C

C	A ma petite mignonne	142
	Ce furent mes deux yeux	134
	Ce bel œil que i'admire	155
	Celuy lequel est outragé	137
	C'est vsé de trop grand'rigueur.	272
	Ceux là n'ont cognoissance	139
	C'estoit alors	92
	Charon sans iamais reposcer	140
	Cupidon, ce fretillant	121
	Comme Flore tapissoit	134

D

D	Ans vne gaye	117
	Depuis trois ans	148
	Desia depuis neuf ou dix ans	146
	Dieu te gard petite mignarde	148
	D'où vient belle & chere	157
	D'un chant plus audacieux	117

E

E	Sprit d'vne belle enuie	209
----------	-------------------------	-----

T A B L E.

F

F	Ascheux est point n'aimer	97
	Flore, Flore, helas	112

I

I	ay tout le cœur embrasé	126
I	lay des long temps	138
I	ne sçay à quoÿ vous pensez	141
I	vous fay connoistre souuent	151
I	ly a tantost deux ans	152

L

L	A mer la terre couronne	96
L	La vielleſſe nous vient cercher	136
L	le premiet iour que ici veis	118
L	les Roys, princes & grand Seigneurs	142
L	ors que Phœbus	120
L	vn se plait de chanter des Rois	113

M

M	A petite Maistresse	144
M	Ma petite mignonne	154
M	lais par quel subtil eimant	145
M	Marion aimoit Michaud	116
M	le priuant de tout soulas	106
M	mignonne ſi tu veux ſçauoir	152
M	mon esprit en s'esgarant	145

N

N	Aguere Amour esperdu	122
---	----------------------	-----

O

O	Douce fontenelette	115
O	pauures amoureux transis	132

T A B L E.

O Venus, ô Cytheree	133
O braue Amour	147
P	
P Eintre excellent	207
P Petit Dieutelet, Amour	277
Puis que vous estes en cet aage	294
Petit rossignol ioly	311
Plus qu'un qui bee famy	275
Q	
Q Vand ie te pourray tenir	97
Quand i'entend la douce voix	323
Quand ie n'auois encore espris	125
Quand ie voy ma Lucresselette	273
Que la Salamandre est heureuse	95
Que i'auroy lcs esprits contens	105
Que l'heure fut heureuse	130
Quiconque voit le beaux yeux	278
R	
R ien n'est plus doux au froument meur	100
S	
S I l'aime tant vne grande beauté	133
Sur mes vingt ans faison plus vigoureuse	114
Sus sus mon cœur puis qu'ainsi sa presence	135
T	
T Ost debout petite mignarde	297
T Toubeau toubeau petit archer	275
Trois ans ie vous ay bien aimee	269
V	
V Espre nuitale courriere	127
Vn iour vn petit garson	101

T A B L E.

Vn iour amour ennuyé	124
Vn Roy,vn Prince,vn grand Seigneur	266
Voicy le verdoant boscage	268
Voulés vous sçauoir le discours	275
Vous vous monstrés par trop farouche	302

E L E G I E S.

Flore de ce temps là	79
Ce ieune damoiseau,ce mignon si frisé	83
Puis que mes chauds soupirs	87

S T A N C E S.

I

Amais n'eusse creu que c'est du tourment.	250
Il me repute heureux pour auoir emporté	258

M

Mais n'est-ce pas grand cas en ce beau d'Auril	
252	

P

Puis qu'ores ma maistresse est sa Seigneurie	254
Pres de madame helas il me faut taire	261

S

S ivous ne portés point pour vn cœur vn rocher	128
--	-----

F I N.

Laus Deo

IN AMORES
IOANNIS GODARDI
PARISIENSIS, A.N.

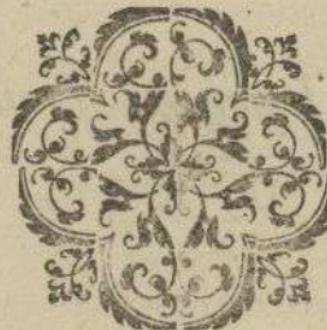
1593. PRÆSAGIVM.

Loruerat fictis formosula Flora fauillis,
Dum caneres fictis carmina culta modis.
Insuuans ficta se deinde Lucretia flamma,
Confictosq; tuo promptserat ore sonos.
Neutra tamen tibi visa satis, quia ficta, nisi te
Serius atque nouus iam fodicaret amor:
Qui te nunc adigit suspiria fundere ab imo
Pectore, & argutum congreginare melos.
Flamma igitur meritò te viua recensque perurit,
Idalio solitus quid dare verba Deo.
Heu quanta iste nouus miracula fuscitat ignis,
Pabula te ardentí suppeditante foco!
Cuncta etenim cum sint brumali adstricta Decembre,
Vstulat aſiduo te tamen igne Canis.
Ingratísque idē tibi visus fortè Decembex,
Dente theonino quem lacerare iuuet.
Seuius exardes quo tristis adusque medullas,
Suauius hos modulos concinis ipſe tuos.
Ligna velut rapidis admota virentia flammis
Vruntur fumant, collacrimantque simul.
In medio sic te lacrimarum fulmine mersum,
Cum genitu exanimen torret amarus amor.
Sic etiam dubiis, Neptuus in aquore mersus,
Cum grege squamigero, non semel arſit aquis.

O vitram

Otinam illa tui quæ causa puella doloris,
Ne doleas, eadem causa sit illa tibi.
Si spes te maneat lano quæ forte sequenti
Certior, ardorem penser abunde tuum.
Leniat optatis tua quæ suspiria thedis,
Te sobole optata nobilitéque patrem.
Hec agendum posthac fœlicius omnia cedent,
Si nostris aliquod versibus omen inest.
Namqz brevi duras certatim gaudia curas
In noua mutabunt Ianus, Apollo, Themis.
Coniugio Ianus sociabit, Apollo beabit
Laureola, legum cognitione Themis.
Ecce autem thalami geniales, vagit & infans,
Spargtiqz elysias pronuba Iuno rosas.
Restat ut emerito sua iam Phœbusqz, Themisqz
Suppeditent plena cætera dona manu.

Ianus Emichœpus Aruernus.



L E C O N T E N V
du present volume.

- L**A Franciade, tragœdie.
Les Desguisés, Comœdie.
La Fonteine de Gentilly, liure iij.
La Fonteine de Saint-font, liure iij.
La Perdrix.
L'Amitie.
La Pauurete.
Le Flascon.
Les Goguettes.
Les Meslanges.

Imprimé à Lyon, Par Jean Tholosan.

M. D. X C I I I.

LES TROPHÉES

DE HENRY QVATRIES-

ME, TRES-CHRESTIEN ET TRES-

VICTORIEUX ROY DE

France & de Nauarre.

DEDIEZ A L V Y M E S M E .

PAR JEAN GODARD PARISIEN.

SONNET

I.

*V*ergeres, qui habitez sur la cime fourchue
De Parnasse, qui coupe en deux pointes son
front

Et qui d'un pié nymphal à la cadance promt
Danſes ſous les lauriers, lors que la nuit eſt chue.
vous m'aués conduit dans la forest branchue
Des myrthes & lauriers qui ſont ſur vostre mōt,
Et ſi i'ay quelquefois beu de ces eaux qui ſont
Les filles d'un cheual à la crampe crochue.

Mufes, mon ſeul ſupport, ma gloire & mon ſouci,
Quittés vostre Parnasse, & viſtement ici
Venés, Mufes, venés m'insperer à grande erre:
fin qu'ayant chanté dans les Cieux Iupiter,
Vous veniez tour à tour me faire aprez châter
Henry le plus grand Roy qui ſoit deſſus la terre.

*

SONNET

DE HENRY I.

Honneur des Rois Chrestiens, Roy le plus
grand qui porte
Couronne sur sa teste & sceptre dans sa main,
Henry qui dois vn iour, comme Auguste Romain,
Fermer du Dieu Ianus le temple à double porte.

Si mes vers ont vne aisle asses legere & forte
Pour s'en aller voler iusqu'a ton œil humain:
Et s'ilz ne meurent point du iour au lendemain,
Et si les Muses sœurs leur daignent faire escorte.

Tu connoistras alors que mes vers au bas son
Ne peuuent à tes faits esgaller leur chanson,
Ny sacrer à ton loz vn asses digne ouurage.

Mais ce m'est bien asses si suiuant mon deuoir,
Le fay ce que ie peux, & si ie te fay voir
Que i ay biē peu de force, & beaucoup de courag

SONNET

III.

France triste en son ame, & palle en son visage,
 Pour trouuer Iupiter mōta dedans les cieux:
 A table il s'abreuuoit de Nectar precieux,
 Quād c'est qu' elle luy tint ces mots & ce lāgge.

Grand Monarque du ciel, ie creue en mon courage
 De voir que mes voisins partrop ambitieux
 Augmētēt leur empire, & qu'a mes propres yeux
 Ilz estendent leur borne en mon propre heritage.

Et ce ainsi comme c'est que tu m' auois promis,
 Que l'univers vn jour sous mes laix seroit mis,
 Et qu'il n'y auroit lors au monde que mo throsne?

Il eut dit, Iupiter apres ainsi parla:
 Il est vray, ie l'ay dit, & tu verras cela,
 Quand Henry de Bourbon portera ta couronne.

SONNET

I I I I.

Enfant, qui és issu d' vne royalle race:
 Et qui sera aussi deux fois Roy coronné,
 A peine, enfant royal, à grand peine és-tu né,
 Et si des ta pourtant Fortune te menace.

Tes ieunes ans feront vsez sous la cuirace:
 Pour vn temps contre toy tout sera mutiné:
 Mais comme vn ferme roc de vagues entourné
 Tu feras teste à tout parta guerriere audace.

Tellement qu' a la fin ô inuincible enfant,
 Des Rois tu te verras le Roy plus triomphant.
 Ainsi à ta naissance, en te faisant grand feste.

Les trois Parques, Henry, au tour de toy chantoyt
 A l'heure que leurs chants dans l' air elles iettoyt
 Defleurs sur ton berceau, des lauriers sur ta tete

SONNET

V.

Quand Henry, qui en main tient le sceptre de France,
Vit la premiere fois le iour & la clarté,
Mars, du plus haut du ciel, où il s'estoit planté,
letta sur luy ses yeux tenant au poing sa lance.

vit dessus son front paroistre l'esperance
Qu'il auroit quelque iour vn courage indomté:
Lors ce Dieu, qui auoit sa sujte à son costé,
Dit ainsi hautement à toute l'assistance.

Quand ce royal enfant, que vous voyés là bas,
Commencera d'aller aux guerres & combats,
La Fuite, le Carnage, avec la Parque noire

alonneront tousiours ses ennemis domrés:
Et lors dans les combats marchant à ses costés
Vous le suiurez tousiours, vous Vaillance, & Vi
ctoire.

SONNET

VI.

TOUS les Dieux reprochoyent à Mars dedans
les cieux,

Qu'il n'estoit qu'un mutin, cruel & sanguinaire,
Malheureux & meschant, & qu'aussi d'or-
dinaire
Ceux la qu'il fauorise estoient tous vicieux.

On luy reprochoit lors Cesar ambitieux,
Alexandre inhumain & cruel envers Daire,
Le perfide Hannibal, Sylle & son aduersaire,
Qui leur ville de sang remplirent en tous lieux.

Mais combien, ce dit Mars, alors pour son excuse,
Fust bon Timoleon sauveur de Syracuse,
Camille, Scipion, & Paule Æmile aussi?

Mais combien, ô grands Dieux, ô grands Dieux
quand i'y pense,
L'inuincible Henry Monarque de la France
Doit passer en vertus encors tous ceux ci?

SONNET

VII.

Vand Henry de Bourbon print au monde
naissance,
Themis, qui voit de loing les choses à venir,
Assembla tous les Dieux affin de leur tenir
Ces termes & propos en leur pleine assistance.

Grands Dieux, il vient de naistre vn enfant pour
la France,
Qui le lis des François fera si bien fleurir,
Qu'il fera son renom par le monde courir,
Et que tout fera ioug sous sa grande vaillance.

Ainsi parla Themis: lors les Dieux eurent peur,
En pensant aux Geans, qu'un si grand Roy
vainqueur
Ne leur voulut en fin au ciel la guerre faire.

Mais lors Themis chassa leur crainte ainsi parlant:
Dieux, n'ayés point de peur: car ce grand Roy
vaillant
Egallement sera guerrier & debon naire.

SONNET

VIII.

Le grand, Dieu des combats, que reuere la Thrace,
Voulāt pour tout iamais les guerres oublier,
Auoit dedans les cieux pendu au ratelier
Son casque, son harnois, sa lance & sa cuirasse.

Mais Bellonne ayme-sang, qui est sa sœur de race,
En le voyant de loing se print à escrier:
Mon frere, n'es-tu plus ce braue Dieu guerrier,
Qui les murs & rāpars, bat, foudroye & terrasse?

Que veux tu faire ici oisif & ocieux?
Rendosse la cuirasse, abandonne les cieux,
Et là bas aux mortelz va presider en guerre.

Tu te trompes, dit-il, ie n'iray plus là bas:
Car Henry de Bourbon la foudre des combats,
Et le Mars des Fraçois a pris ma place en terre.

SONNET

IX.

A Voir des sa ieunesse endossé la cuirasse,
Auoir incessamment vſe ſes ieunes iours
Aux armes, aux affauts, aux combats, aux
eftours,
Affiegeant & forçant quelque imprenable place.

Par courage & bon cœur rendre Fortune laſſe,
De tramer & d'vſer de ſes fraudes & tours,
Et faire que le droit à la fin ayt ſon cours
Malgré tous les efforts de force & de fallaſſe.

la garde du ciel auoir touſiours vefcu:
Eſtre touſiours vainqueur, n'eſtre jamais vaincu:
Eſtre crainte aux meschâts, & aux bōs eſperāce.

aire des ennemis ſa gloire & ſon butin,
Et ſemer ſes beaux faits au foir, & au matin,
C'eſt à faire à H E N R Y Monarque de la Frāce.

* 5

SONNET

X.

LA plaine de Coutras & la plaine d'Urry,
Te smoignerōt tousiours ta gloire & ta vaillance
Mais leur nom, que ie croy, & ny leur souuenance
Ne te plait pas beaucoup, debonnaire Henry.

Car bien qu'en ses lieux là le ciel t'ayt tant chery
Que de t'y voir vainqueur en triomphe &
puissance:
Si est-ce que le sang espanché de la France,
Lors que tu i'en souuiens, te red triste & mary.

Mais quand tu auras mis en repos ta prouince,
En pays estranger contre vn estrange Prince
Si tu guerroyes, lors tu reuieras charge
De ioye & de lauriers, & tout son camp de proys
Qui rentrant dans Paris en triomphe arraing
Chantera tes beaux faits, saint Denis, & Mor
ioye.

SONNET

X I.

L E domteur du leuant l'invincible Alexandre,
Qui sur les bords du Gāge a plāté ses lauriers,
Trouua dans l'Orient quelques aduanturiers,
Qui les villes osoient cōtre son camp deffendre.

Par composition souuent il les fit rendre:
Mais à la fin voyant que ses braues guerriers
Faisoyēt teste à son cūp plein de tāt de milliers,
En violant sa foy les fit tuer & pendre.

Mais toy Roy des François, quand le bōheur t'a mis,
Entrant dans ta grād' ville, en main tes ennemis,
Qui estrangers venoyēt pour t'estrāger de Frāce.

Tu leur as pardonné: aēte qui leur apprend,
Qu'en clemence & douceur, aussi bien qu'en
vaillance,
Tu es plus grād cent fois qu'Alexandre le Grād.

SONNET

XII.

A Lors que Iupiter, enflambé de courroux,
Apperceut les Geans engendres de la terre
S'esleuer contre luy, de son bruyant tonnerre
Remply d'ire & fureur il les foudroya tous.

Tandis que le discord, qui logeoit entre nous,
Courroit de toutes parts dans la France à grand
erre,
Et lors qu'il allumoit le brasier de la guerre
Au cœur de ce royaume, & à ses quatre bouts.

HENRY vaillant & bon, & plein de vigilance,
Par force s'est serui de force & de vaillance,
Pour rendre sa couronne & son sceptre a Jeure.

Mais autant qu'il a peu, il a voulu tout faire
Par clemence & douceur: si bien qu'il s'est moins
Grand comme Iupiter, mais bien plus debonnaire.

SONNETS

XIII.

A Lors que Scipion print la neuue Carthage,
A Il y trouua dedans vne eſtrange Beaute:
 Il la remit pourtant en ſa virginité
 A celuy, qui deuoit l'auoir en mariage.

Le ieune Fiancé, tout ayſe en ſon courage,
 Loüant de l'ennemi la magnanimité
 Par l'Eſpagne preschoit le renom merité
 Du ieune Scipion, merueille de ſon aage.

Et toy, mō grand Henry, dans ta grād' ville entrāt,
 Et comme vn Dieu propice à l'heure te monſtrant
 A tes fiers ennemis de nation eſtrange,

Tu contrains l'ennemi ainsi que Scipion
 A chanter & prescher parmi ſa nation
 Ta bonté, ta douceur, ta gloire & ta louange.

SONNETS

X IIII.

LEt tige de nos Lis estoit presque seiché
Tige lequel des cieux eut iadis sa descente,
Et sa royalle fleur fanie & languissante
Contre terre son chef tenoit demy panché.

Le sceptre des François en pieces dehaché
Auoit perdu sa force & sa gloire puissante:
Et France toute triste & toute gemissante
De honte se tenoit le visage bouché.

Et pour perdre l'estat & nostre republique,
On la sapoit au pie, minant la loy Salique.
Mais Henry de Bourbon, nostre inuincible Roy,

Fait refleurir les Lis, & son sceptre ramaasse,
Et descouure à la France vne riante face,
Et remet sus l'Estat, & la Salique Loy.

SONNET

X V.

Anuit, l'esclair, le vent, les foudres, & l'orage,
Et les vagues d'Hydaspe orgueilleux en ses flots,
Assailloyent Alexandre en vne Islette enclos,
Quand triste & soupirant il lascha ce langage.

Dotes Atheniens, aurez vous bien courage
De croire combien c'est que i'endure de maux,
Pour auoir parmi vous de la gloire & du loz,
Et pour vous faire faire en mon nom quelque
ouurage?

Et toy, mon grand Henry, Alexandre suivant,
Tu peux bien ainsi dire & t'escrier souuent:
O Roys, qui aprez moy gouuernerez la France,
Pourrez-vous croire vn iour les maux & les dägers,
Que i'ay eus preseruant France des estrangers,
Et combien i'eus besoing de sagesse & vaillance?

SONNET

XVI.

France, si ton grand Roy avec vne poignee
 Des foudards & guerriers a iusqu'ici vescu
 Estat touſiours vainqueur, n'estat iamais vaincu,
 En despit de Fortune à luy mesmeſ obſtinee.

Si en champ de bataille il a touſiours gaignee
 La victoire, qui ſuit ſa force & ſa vertu:
 Et ſi ſon ennemi ſ'eft touſiours veu battu,
 Bien qu'il euf plus grād force en bataille menee.

O France, que dois tu, que dois tu eſperer,
 Quand paſſible il pourra regir & moderer
 Tous tes peuples adroitz à porter le heaume,

La cuiraffe & la lance? ô France, aſſure toy,
 Qui ayant tant de guerriers, ton Monarque &
 ton Roy,
 De tout le monde lors ne feras qu'un royaume.

S O N N E T

X V I I.

Saint Martin t'a presté son huyle & sō ampoule,
 Et sa sainte fiole affin de te sacrer
 Roy de France, pour voir, regir & moderer
 Ton peuple qui courut a ton sacre a la foule.

Henry, qui de vaillance es l'image & le moule,
 Tu dois pour tout iamais ce bon saint honorer,
 Et son aide aprez Dieu dans ton ame implorer,
 Sans que de ta memoire il se glisse, & s'escoule.

Dans le cœur des Frāçois, puisse-t'il estre emprant,
 Puisse-t'il estre en France vn tutelaire saint
 Ainsi que saint Denis: & par les escritures

Qu'on chante en son eglise, aussi bien qu'à Clouis,
 Puisse-t'il, ô mon Roy, cependant que tu vis
 Te predire a tous coups tes victoires futures.

**

SONNET

XVII.

Rome, pour paruenir a l'Empire du monde,
Du fauorable ciel receut deux tres-grands
Rois:

Romule le premier n'aymoit que le harnois,
Ayant vne prouesse a nulle autre seconde.

Aprez luy Pompilie, ayant l'ame seconde
En iustice & bonté, sema en tous endroits
Dans Rome l'equité, la iustice & les droits,
Base sur qui il fault qu'un royaume se fonde.

Ainsi Rome bastit sa future grandeur
Sur les armes de l'un plein de force & d'ardeur,
Et sur les loix de l'autre honneur de l'Italie.

Qu dois-tu esperer donq' ô peuple François,
Puisqu' ensemble en Héry vaillant & bo tu vois
Viure le preux Romule, & le bon Pompilie?

S O N N E T

X I X.

O Soleil, qui roulant ton eternelle course
 Nous rameine tousiours les soirs & les matins,
 Tu vois par chasque iour Rome & les champs
 Latins,

Et le Tibre qui prend en Toscane sa sourse.

Tu vois la Nation dure fiere & rebourse
 Des cruels Lestrigons, de sang sans cesse teints:
 Tu vois la chaude Affrique, & les châps Palestins:
 Et le pole Antarctique, & le pole de l'Ourse.

Tu vois tous les poissons nager dedans les eaux:
 Tu vois dedans les airs voler tous les oiseaux:
 Tu vois le Nort, le Sud, le Ponant & l'Aurore.

Mais ô grand œil du ciel, le renom de mon Roy
 Voit Itale & Sabee, & le Scythe & le More,
 Et court par tout le monde aussi bien comme toy.

SONNET

XX.

LE Soleil, qui chasque an fait vn mesme voyage,
Est des astres l'honneur dans ses douzes maiſons:
L'amoureux roſſignol desgoſant ſes chansons
Est l'honneur des oyſeaux, qui châtēt leur ramage.

Vn haut pin baiſe-nue eſt l'honneur d'vn boccaſe:
Le printemps gracieux eſt l'honneur des ſaisons:
Le Dauphin d'as la mer eſt l'honneur des poiſſons:
Et l'efpi du froument l'honneur du labourage.

L'or entre les metaux pour luy l'honneur a pris:
Le diamant l'honneur eſt des pierres de prix:
Les fleurs dans vn iardin ſont l'honneur d'vn
parterre.

Et Héry mō grand Roy, mō Prince, & mō Seigneur,
Par ſes faits immortelz eſt la gloire & l'honneur
Des Princes & des Rois, qui ſont deſſus la terre.

SONNET

XXI.

Manes, Ombres, Esprits, Ames saintes & belles
Des Fran^çois Palladins terreur de l'univers,

Qui semastes iadis en tant de lieux diuers
De vos faits & voz nôs les marques eternelles.

D'ire enflambés vous pas voz ardantes prunelles,
Contre ces estrangers malheureux & peruers,
Qui dedans cette France ont desia cinq hyuers
Donné souffre & fusil au feu de nos querelles.

Ne voudriés vous pas bien, affin de les tailler,
Comme sous Charlemagne encore batailler:
Mais habités en paix l'^eElisane campagne.

Ceux qui suiuuent mon Roy gentilz-hommes vaillans,
Sont autant de Renauds, d'Oliviers & Rolâds,
Marchât dessous Héry, leur secôd Charlemagne.

SONNET

XXII.

Charlemagne paruint au royaume de Frāce
CPar la succession, qui Roy l'a maintenu.
 Par la succession Henry est paruenu
 A l'estat & grandeur de royale puissance.

Charlemagne rendit tousiours obeissance
 Au Pontife Romain, qui l'en à reconnu:
 Le grand prestre Romain sage saint & chenu
 Voit bien comment Henry luy porte reuerance.

Charlemagne tousiours fut tres preux & tresbon:
 Toujours bon & vaillant est Henry de Bourbō.
 Charlemagne s'acquit empire sur empire:

Et nostre grand Henry celebre a tout iamais
 Royaume sur Royaume aura tout d'une tire,
 Aumoins si par la cause on preuoit les effetz.

SONNET

XXIII.

C'Est chose hereditaire aux Monarques de France

Depasser tous les Rois en vaillance & honneur:
Et leur Noblesse aussi ensuiuant leur seigneur,
Passe les estrangers en force & en vaillance.

L'estranger a son dam a fait experience,
Henry, de ta proüesse & de ta grand'e valeur,
Et combien ta Noblesse, avec beaucoup de cœur,
Et avec peu de nombre a bien fait résistance.

Que puissé-je, ô mon Roy, par ton commandement
Dedans la Franciade vn iour plus hautement,
Desia le cœur m'ē bat & le sang m'en bouillōne,

Celebrer ta proüesse & ta grande vertu,
Et celle des Seigneurs, lesquelz ont combatu
Pour maintenir tō sceptre & sauuer ta courōne.

SONNET

XXIIII.

Esprits, qui resentant vostre essance immortelle
 Ne respirez sinon qu' vne immortalité:
 Chantres, qui estes plein d' vne diuinité
 Lors que sur Helicon Apollon vous appelle.

Chantez de mon grand Roy la louange eternelle,
 Chantez a tout iamais sa grande magesté,
 Chantez a tout iamais son courage indomté,
 Qui en force & justice esgalllement excelle.

Car vous pouuez grauer, du burin de voz vers
 Sur l'immortalité, ses beaux exploits diuers:
 Mais biē que vous puissiez engrauer sa vaillance,
 Sur l'immortalité, par vos vers glorieux:
 Si est-ce que mon Roy l'engraue encore mieux
 Dessus ses ennemis, par le fer de sa lance.

SONNET

XXV

L E monarque Gregeois l'inuincible Alexandre,
 Qui dès ses ieunes ans enlaça le laurier
 A son bandeau royal, se print a escrier
 Sur le tombeau d'Achille où reposoit sa cendre.

Toy, qui fis autrefois, ta flotte ici descendre
 Au hâtre de Sigee affin de guerroyer
 Troye & le Roy Priam, ô genereux guerrier,
 Qui sur la poudre Hector roide mort fis estédre.

O que tu es heureux d'auoir eu pour heraut,
 Homere qui tes faits a trompetés si haut.
 Mais moy tout au rebours biē souuent ie m'escrie.

Poëtes qui chantés mon prince & mon seigneur,
 Que ce vous est de biē, & de gloire & d'hōneur,
 De voir son nom au front de vostre poësie.

** 5

SONNET.

XXVI.

Quand Bertrand du Guesclin, le foudre de la
guerre,
La terreur des Anglois, & l'honneur des vaillans
Lequel bailloit les Rois aux peuples Castillans,
Rendit son ame au ciel, & son corps a la terre.

L'estat de Connestable au Conte de Sancerre
Fut offert par le Roy: mais le Conte eut le sens
De refuser l'estat, pour les actes puissans
De Guesclin, dont le nom bruyoit comme t'onerre.

Car qui peut, disoit-il, avecque son honneur
Succeder a l'estat d'un si vaillant seigneur?
Inuincible Henry, s'il faut que ie compare

Vn gentil-homme au Roy, qui sera digne vn iour,
Quand ta belle ame au ciel aura fait son retour,
De succeder a toy Roy si grand & si rare?

S O N N E T

X X V I I.

VN iour Charle cinquiesme appellé le Roy sage,
Dont le pere & le fils fut fort infortuné,
Vn beaume monstra a son enfant aifné,
Qui fut Roy depuis luy estant en fort bas aage.

Aprez il luy monstra le magnifique ouurage
D'vne riche couronne en or bien affiné:
Et puis du pere au fils le choix lors fut donné,
Pour prēdre qui de sdeux luy plairoit dauātage.

Mais cet enfant royal le beaume aim a mieux,
Augure tres-certain des combats furieux,
Qui depuis dessous luy furent en ce Royaume.

O grād Roy des Frāçois, les troubles d'aujourd'huy,
Pour sauuer ta couronne, aussi bien comme a luy,
Te font aimer & prendre a tous coups le beaume.

SONNET

XXVIII.

QVäd le gräd Alexädre en passät le Bosphore
 Couurit entierement ses marinieres eaux,
 Sö bras, & sō destroit, de nefz & de vaisseaux,
 Pour aller subiuguer le pays de l'Aurore.

Vne image d'Orpheee, Orpheee qu'on honnore
 Pour ses vers nö pareilz & sur tous autres beaux,
 Sua de toutes parts par miracles nouveaux,
 Comme l'antiquité nous le tesmoigne encore.

Interpretant cela les plus doctes Deuins
 Dirent qu'a l'auenir les poëtes diuins
 Auroient peine & sueur a chanter Alexandre.

Mais quand Henry nasquit, Parnasse trembla tout,
 Mosträt combien Phœbus de peine deuoit prédre,
 Pour chanter de Henry les faits de bout en bout.

SONNET
XXIX.

Vous Princes, vous Seigneurs, vous Noblesse, de
France,

Vous avez reporté tousiours ce double honneur
D'aimer fidellement vostre Prince & seigneur,
Et d'auoir vn courage incroyable en vaillance.

Vous en avez fait preuve & bonne experiance,
Lors que pour maintenir la royale grandeur
De vostre grād Hēry, pleins de foy & d'ardeur
Vous avez employé toute vostre puissance.

Le ciel a tout iamais vous rende triomphans,
Et auant que mourir vous donne des enfans,
A qui chasqu'un de vous de pere en fils delaisse

Saproüesse & vertu, affin qu'a tous iamais,
Pour son appuy la Frāce ait en guerre & en paix
Telz Princes, telz Seigneurs, & de telle Noblesse.

SONNET

XXX.

C'est a faire aux François d'auoir l'ame guerrière,

Et de faire ronfler dessous eux les cheuaux:

C'est a faire aux Frāçois d'ébrasser les trauaux
Des guerres & combats sans s'en soucier guiere.

C'est a faire aux François a courir la carriere:

C'est a faire aux Frāçois d'estre prôts aux assauts:

C'est a faire aux François aux hautains d'estre
hauts.

Et d'estre humbles a ceux qui vsent de priere.

Mais sur tout c'est a faire aux François maintenât

D'aller planter les lis a l'Inde & au Ponant,

Et d'auoir l'uniuers pour carriere & pour liec-

Et d'aller sous Henry, comme dessous Brennus,

Refreschir ces vieux nōs des vieux Gaulois venuz,

Portugal, Gallogrece, & les champs de Gallice.

SONNET

XXXI.

Tousiours le ciel en rond roulera sa carriere:
Tousiours les prez seront au printemps
peints & vers:
Tousiours froids & glaces on verra les hyuers:
Tousiours France sera valeureuse & guerriere:

Tousiours l'Aube au Soleil ouurira la barriere:
Tousiours Fortune aura puissance en l'univers:
Tousiours d'eaux les poissos en mer seroient couverts:
Tousiours claire & luisante on verra la verriere:

Tousiours dans la Sauoye on chassera aux ours:
Tousiours de ranc iront les Nuits apres les Jours:
Tousiours ceintes de flotz on verra l'Angleterre.

Tousiours Rome sur tous son Cesar vantera;
Tousiours France aussi sans cesse chantera
Son Henry, dont le nom remplit toute la terre.

SONNET

XXXII.

Droit au quinziesme iour de ce prochain Se-
ptembre.

Aquatre heure au matin i'auray vescu trête ans,
Car Nature me fit sortir en vn tel temps
Hors des fläcs maternelz, ma naturelle chambre.

Le festu ne cherit & naime pas tant l'ambre,
Qu'vn tel iour est aimé & cheri de mes sens:
Car lors qu'il m'en souuiët tout ioyeux ie me sens,
Et d'aise tout le corps me tressaut mëbre a mëbre.

Mais si ie me repute heureux & fortune
D'auoir este au monde en tel temps amené
Par Nature, qui m'est bien plus douce qu'amere.

C'est pourcé que ie vis dessous le regne heureux
De Henry de Bourbon, Roy juste & valeureux,
D'oït i'espere estre vn iour le Virgile & l'Homere

S O N N E T

X X X I I .

Charles pour ses grands faits fut appellé le
Grand:

Son fils pour sa bonté eut nom le Debonnaire.

La sainteté qui fut a Louys ordinaire,

Encores aujourd'huyl le nom de Saint luy rend.

Philippe Dieu donné eut nom le Conquerant,

Pour auoir reconquis sur l' Anglois aduersaire

Toute la Normandie aux François nécessaire,

Et tout ce que Guyenne en ses bornes comprend.

Mais, ô mon grand Henry, de qui la renommee

Aux quatre coings du monde est ia desfa semee,

Vn seul nom ne suffit a tes faits glorieux:

Aussi tu auras nom aux Annales de France,

Pour ta grande bonté, ta Iustice & vaillance,

Henry le Bon, le Iuste, & le Victorieux.

SONNET

XXXIII.

Allés, marchés, courés, & a bride au aleee
 Gallopés par la Fräce & parmi l'vnivers
 Chantant la Magesté, ô meschants & mes vers,
 Qui d'aucun autre Roy ne peut estre esgalee.

Mais si le ciel benin, par grace signalee.

Permet que les chemins vous puissēt estre ouuers
 Iusqu'à ce grand Henry celebre en faits diuers
 Allant dedans sa main d'huyle celeste huylee.

Remonstrēs humblement a sa grand' Magesté,
 Que les troubles du temps avec la pauureté
 M'öt fait chäger ma Seine a la dormeuse Saone.

Et qu'estant eschauffé du rayon de ses yeux,
 Sa gloire & ses beaux faits ie chanterois bien
 mieux,
 Si i estois a la cour aupres de sa personne.

A ILLVSTRE PERSONNAGE
PIERRE FORGET SECRE
taire d'estat.

S O N N E T.

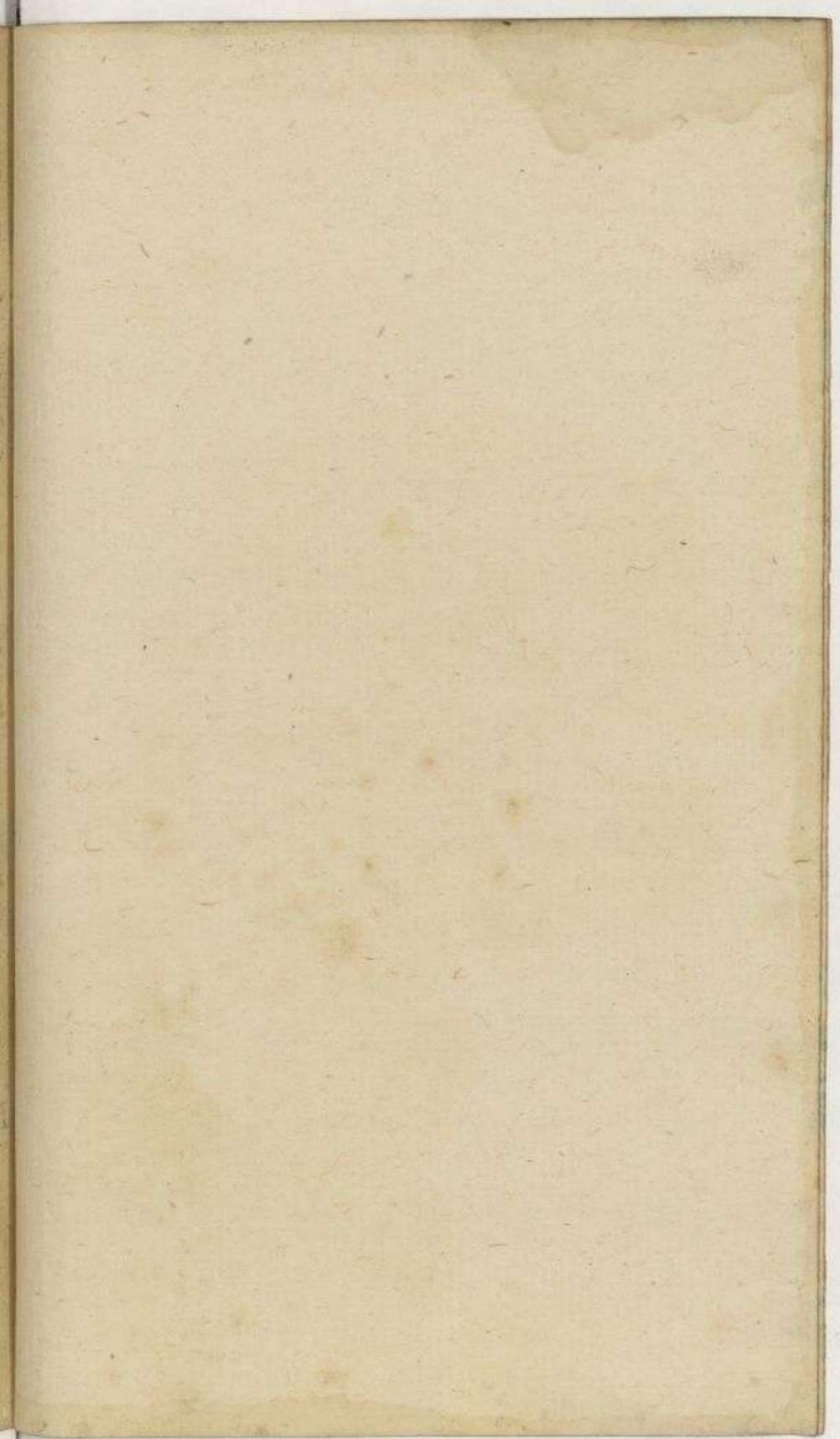
FOrget, si quelque fois les affaires de France,
Ou tu és occupé, te donnent du loisir,
Préd par la main ma Muse, & luy fai ce plaisir
De la conduire au Roy en toute reuerance,

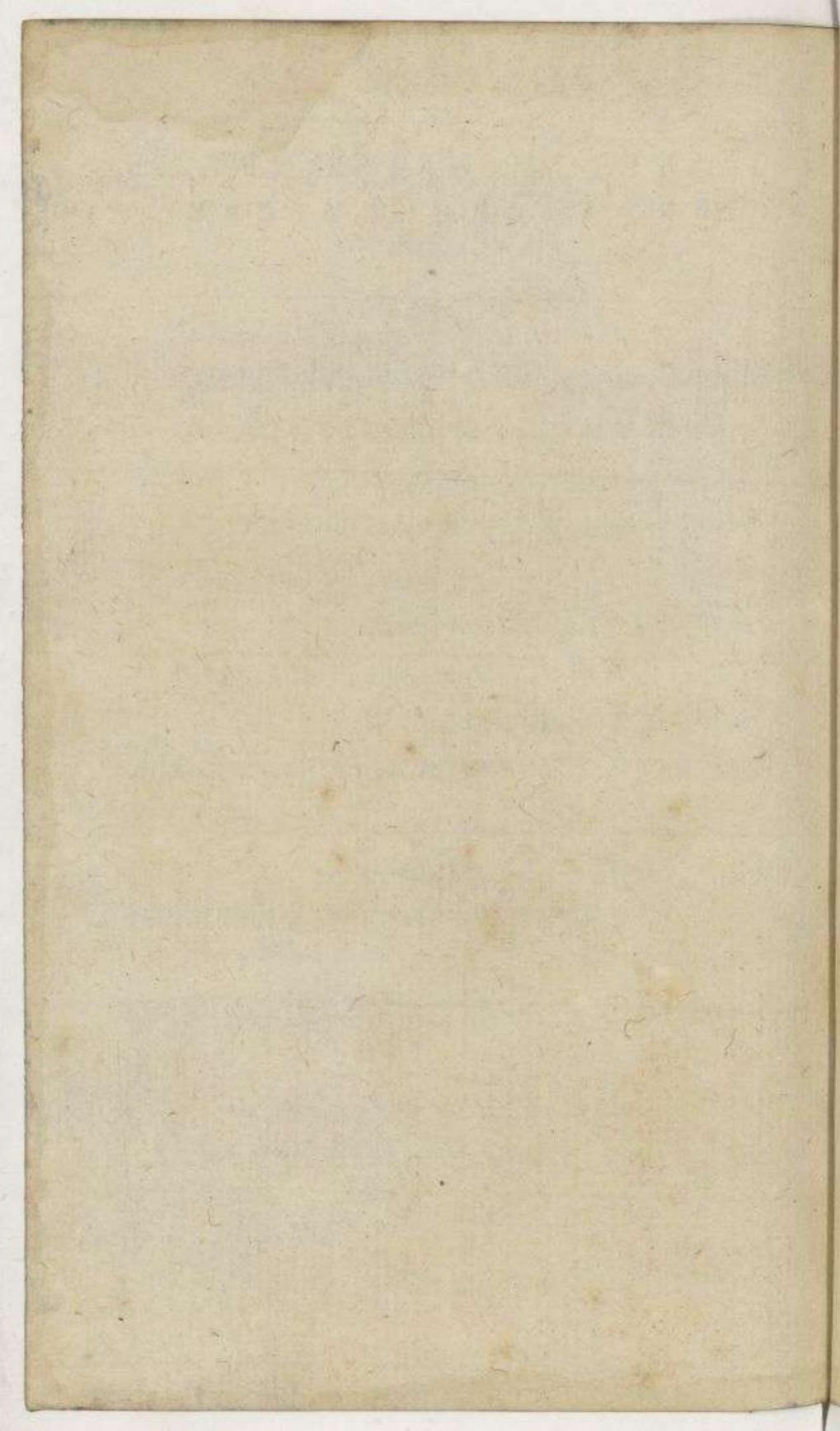
Vn Corneille & Mæcene ennemis d'ignorance
Pour Virgile autrefois sceurent si bien choisir
L'heure & l'occasion, que selon son desir,
Auguste eust de ces vers & de luy connoissance.

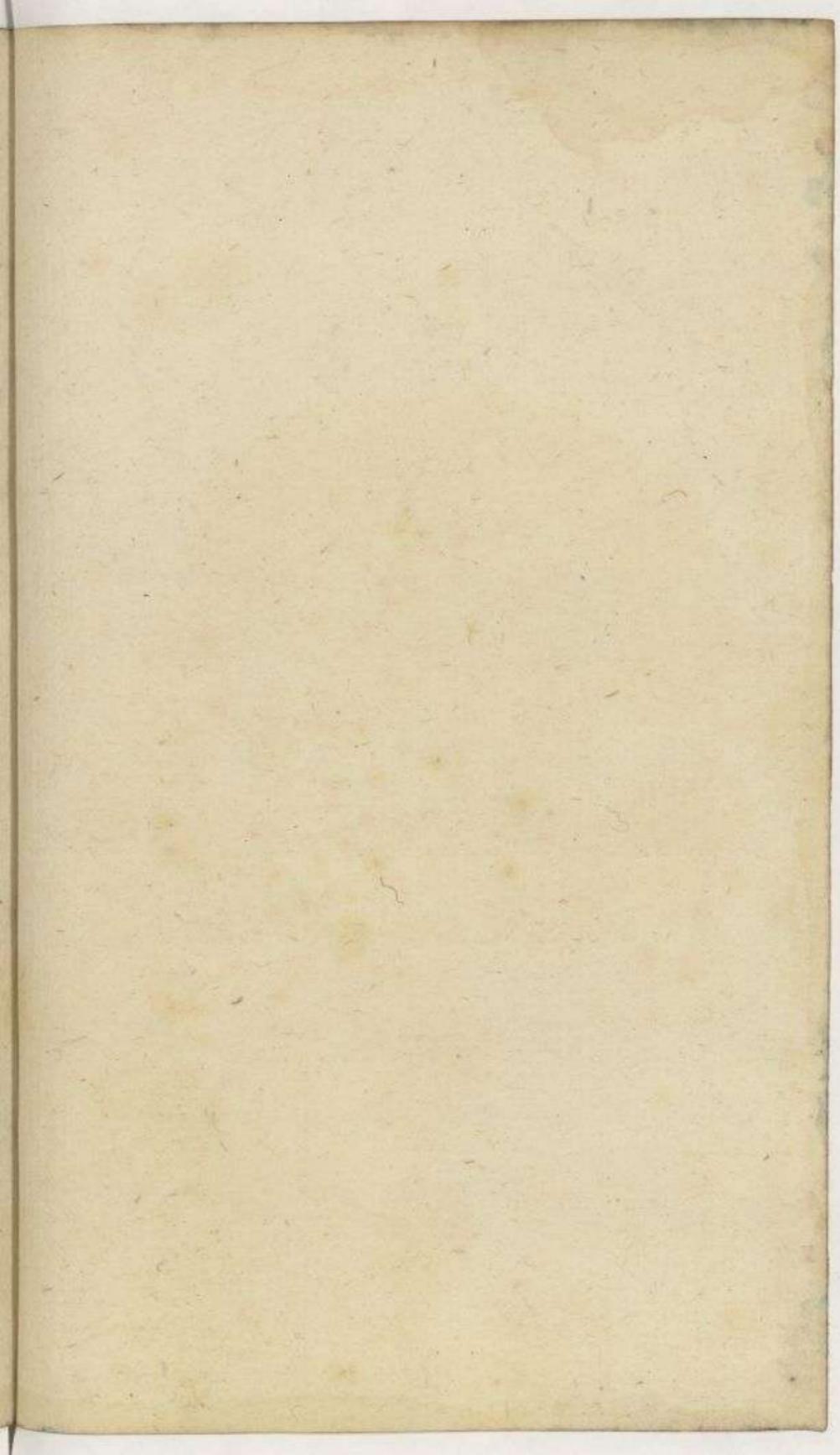
Depuis ce grand poëte, a cause de cela,
Par ses vers jusque aux cieux leurs deux noms
extolla:
Et moy aux ans futurs consacrant ta memoire.

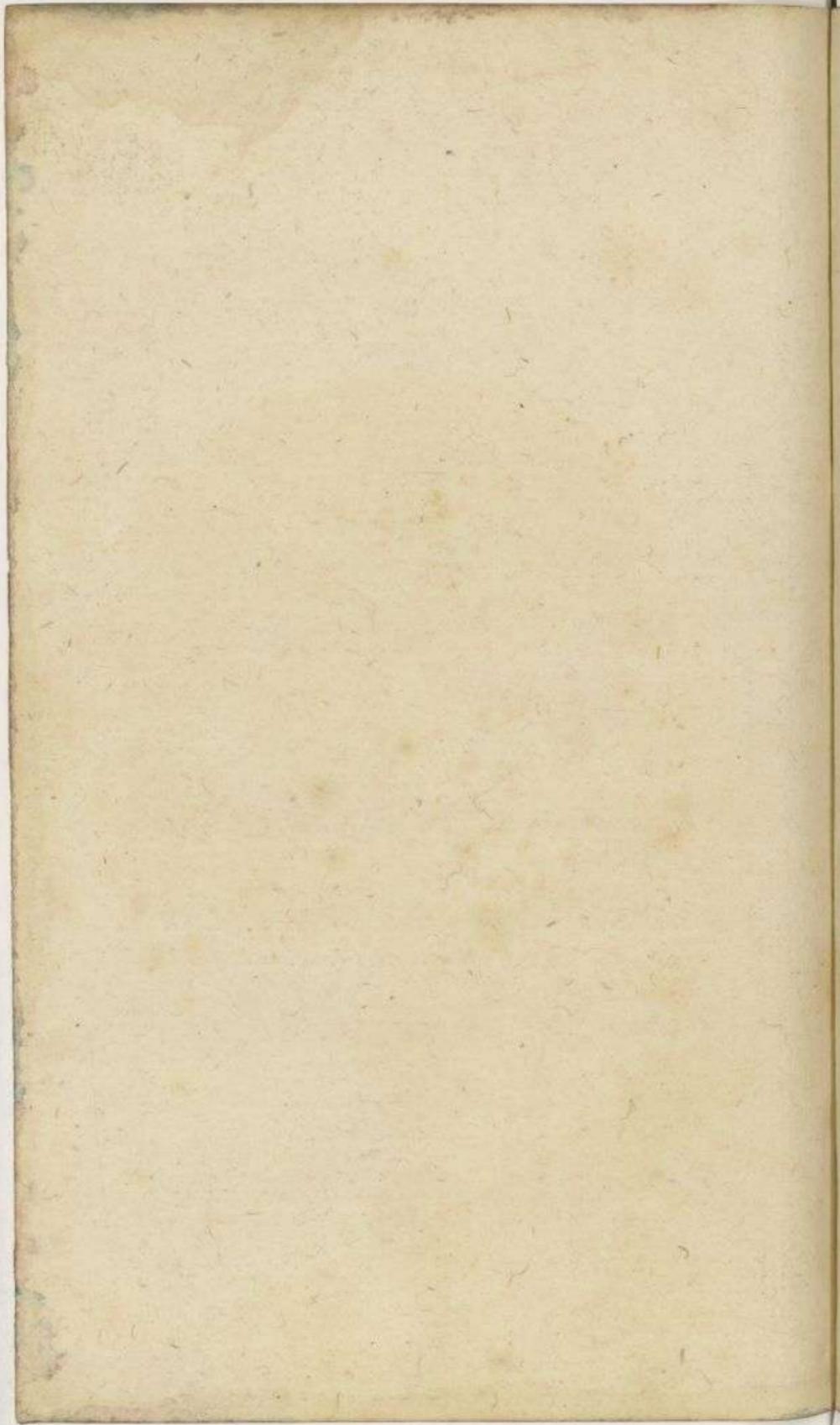
le diray dans mes vers encore apres cent ans
Que les Muses, Forget aimant tant de son temps
Qu'il estoit leur appuy, leur support, & leur
aloire.

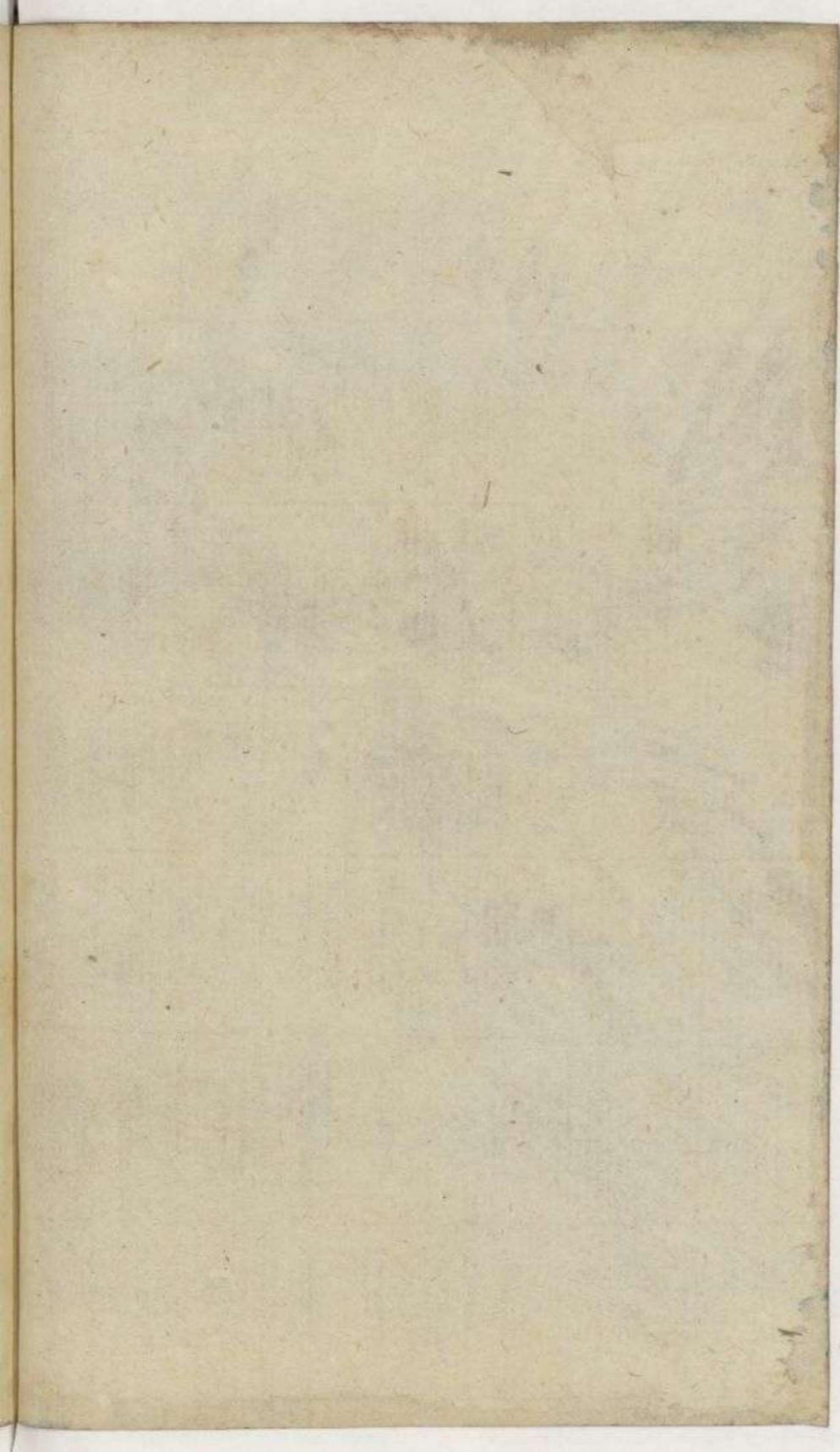


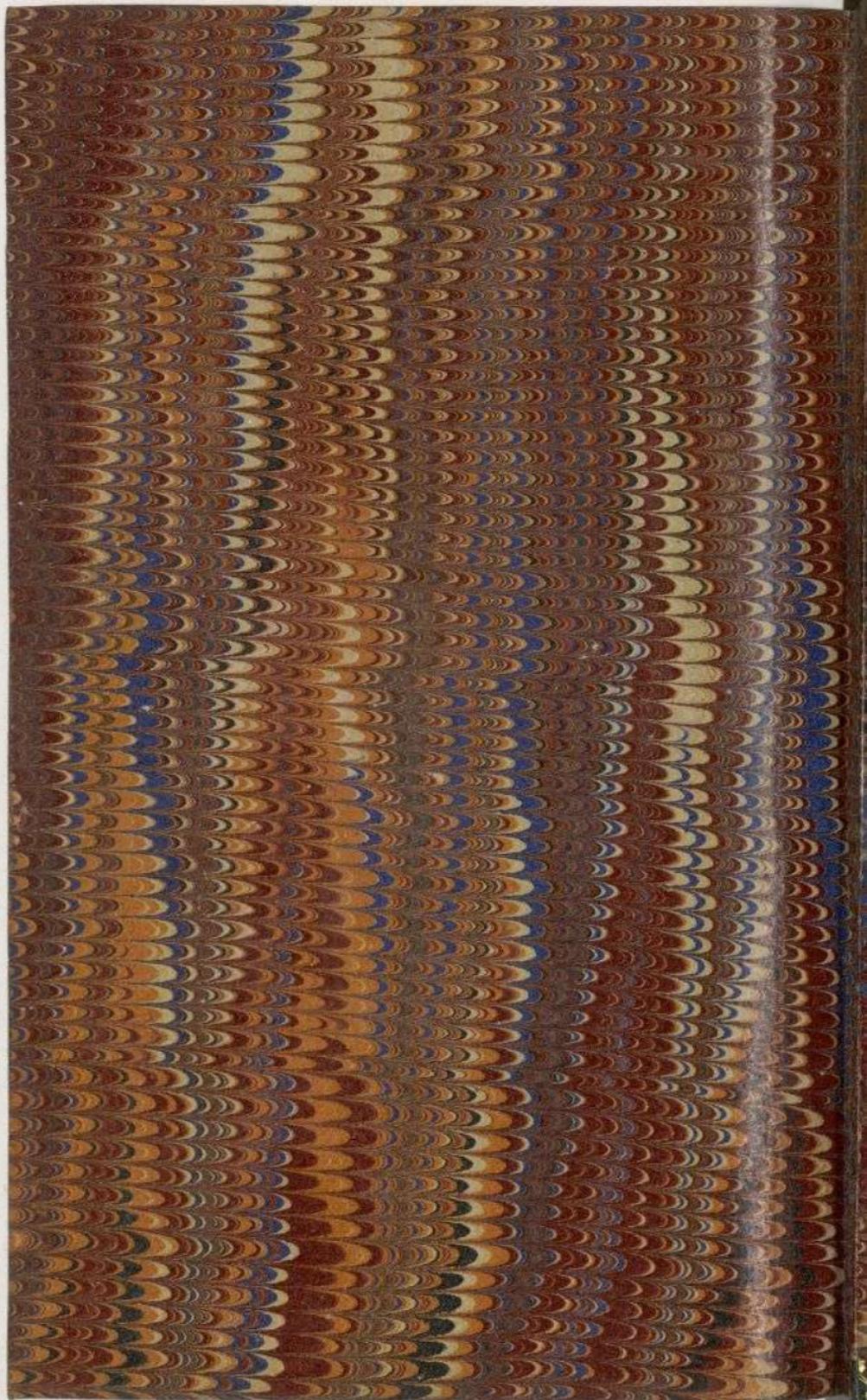




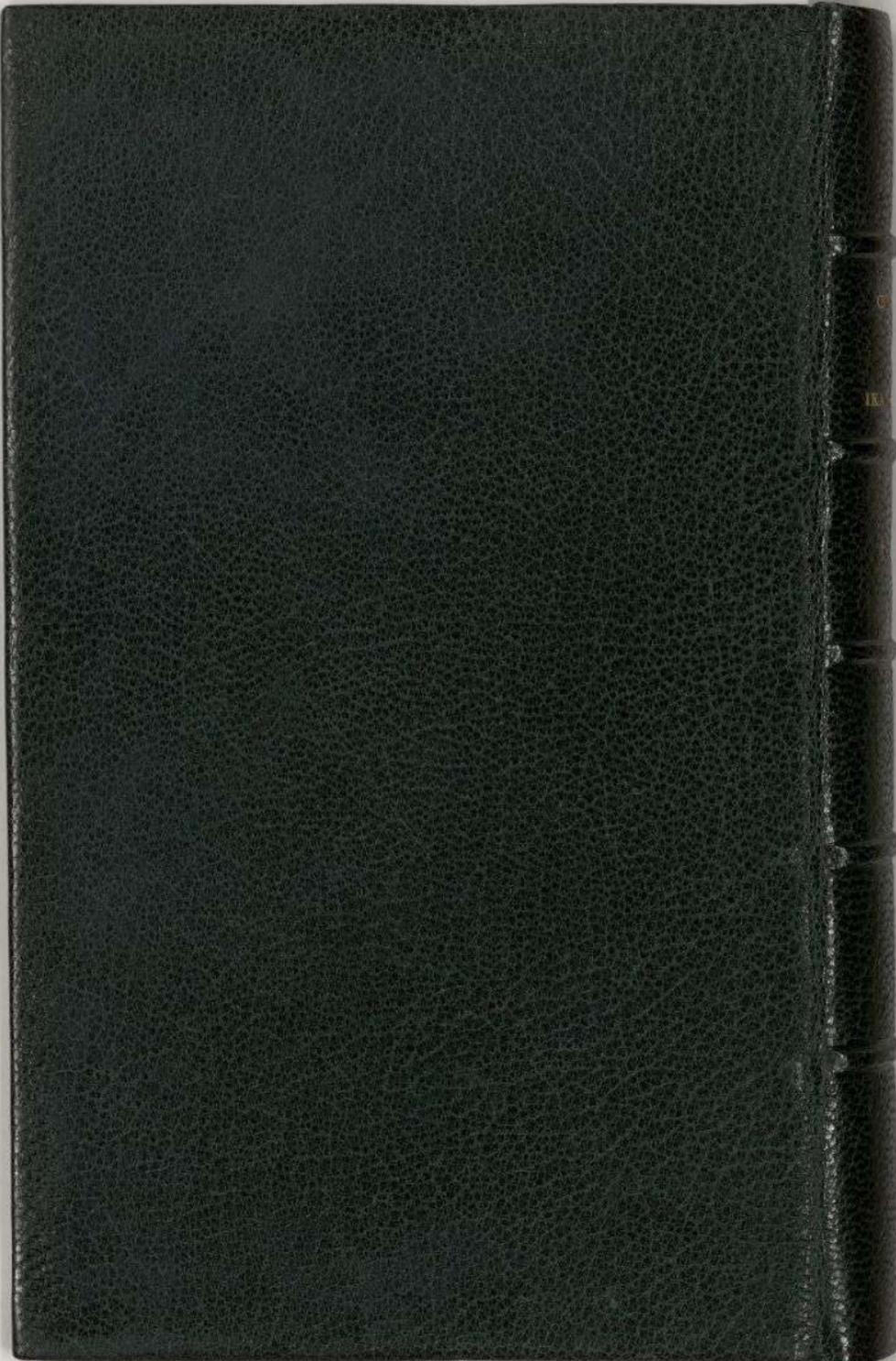












OEUVRES
DE
JEAN GODARD

TOME I

LYON, 1594.



